LES LEÇONS
DE L'HISTOIRE.

TOME DIXIÈME.

LES LEÇONS
DE L'HISTOIRE,
OU
LETTRES
D'UN PERE A SON FILS,
SUR LES FAITS INTÉRESSANS
DE
L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

Par l'Auteur du COMTE DE VALMONT, *ou* LES ÉGAREMENS DE LA RAISON.

Le volume broché.

Historia lux veritatis,
Magistra vitæ.
Cic. l. II, de Orat.

TOME DIXIEME.

A PARIS,
Chez Adrien Le Clere, Imprimeur-Libraire,
quai des Augustins, n°. 35.

M. DCCC. VIII.

LES LEÇONS DE L'HISTOIRE,

OU

LETTRES

D'UN PÈRE A SON FILS,

SUR LES FAITS INTÉRESSANS DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

LETTRE LXIII.

Suite de la précédente.

Sous les tribuns militaires, qui furent créés après la dictature de Camille, on s'occupa, comme il l'avoit fait lui-même, de quelques réglemens concernant la religion, et l'on mit entr'autres au nombre des jours malheureux celui où l'armée romaine avoit éprouvé à Allia une défaite qui avoit causé la ruine de Rome. On l'appela la journée d'Allia, et il fut défendu de traiter jamais

L'an 388 avant J. C. et de Rome l'an 366.

ce jour-là d'aucune affaire ni publique ni privée.

Les peuples voisins de Rome ne la laissèrent pas jouir long-temps d'une sorte de tranquillité. Les Volsques, les Æques, les Toscans, et pour surcroît de malheur, les Latins et les Herniques, qui depuis la bataille du lac Régille, étoient demeurés constamment attachés au peuple Romain pendant près de cent ans, prirent les armes, se flattant d'ensevelir de nouveau sous ses ruines une ville qui ne faisoit à peine que d'en sortir. Mais la fortune des Romains, ou plutôt cette Providence supérieure qui veilloit sur les destinées de Rome, lui avoit donné Camille, et lui seul étoit tout pour elle. On le nomma dictateur pour la troisième fois : il soumit les Volsques, et aussitôt après les Æques, dont il prit d'assaut la ville principale. Les Sutriniens, alliés du peuple Romain, venoient d'être forcés de livrer la leur aux Etruriens, qui leur avoient permis seulement de se retirer sans armes, et sans emporter autre chose que les vêtemens qu'ils avoient sur leur corps. Ils s'en alloient dans ce triste état, lorsqu'ils ren-

contrèrent Camille et son armée à quelque distance de Sutrium : ils se jetèrent tous à ses pieds en fondant en larmes, et secondés par les gémissemens et les cris des femmes et des enfans qui les suivoient dans leur exil : « Consolez-vous, mes amis, leur dit Camille, et séchez vos larmes; c'est aux Toscans que je vais donner sujet d'en répandre à leur tour ». Après ce peu de mots, il commande aux Sutriniens de rester en ce lieu avec un certain nombre de soldats qu'il y laisse pour les garder; et à ses soldats de déposer au même lieu leurs bagages et de le suivre avec leurs armes. Libres ainsi de tout embarras, ses troupes marchent avec lui à Sutrium, où il trouve les ennemis, comme il s'y étoit attendu, dans toute la sécurité que donne la victoire, dispersés par la ville, dont les portes sont restées tout ouvertes, et occupés à piller les maisons. Egorgés par un nouvel ennemi, il n'échappe à la mort d'après les ordres du dictateur, et la proclamation qu'il fait faire, que ceux qui se présentent sans armes aux Romains. Camille dispersa toute cette multitude en différens lieux qui devoient leur

servir à tous de prison, et les Sutriniens rentrèrent avant la nuit dans leur ville, prise deux fois dans le même jour sans qu'elle eût éprouvé toutes les horreurs de la guerre, parce qu'elle avoit été prise sans assaut.

Vainqueur de trois ennemis différens, Camille rentra triomphant dans Rome, faisant conduire devant son char un nombre infini de prisonniers, la plupart Etruriens, qu'il fit vendre à l'encan. Ce fut cette année qu'on donna le droit de bourgeoisie à ceux des Véiens, des Capénates, des Falisques, qui s'étoient rendus aux Romains pendant ces dernières guerres, et qu'on leur assigna des terres comme à de nouveaux citoyens de la république. La ville se repeuploit et se renouveloit à vue d'œil, tant par le nombre de ses anciens habitans qui y rentroient de tous côtés, que par celui de ses édifices qui se relevoient avec tant de promptitude, qu'on vit une nouvelle ville en la place de celle que le feu avoit consumée.

Les années suivantes offrent peu de choses remarquables : les tribuns du peuple font

toujours en sorte d'agiter les esprits en proposant des lois agraires. Le feu de la guerre, rallumé sans cesse par les Toscans, ramène l'attention sur Camille, qui étoit alors au nombre des tribuns militaires. La supériorité de son mérite et de ses vertus lui donnent la prééminence sur tous ses collègues, sans que le sénat ait besoin de le nommer dictateur: et l'union des volontés de tous les chefs qui se laissent conduire par le plus sage d'entre eux, assure le succès de toutes les opérations; mais bientôt un ennemi intérieur, plus formidable que tous ceux du dehors, expose le salut public aux plus grands dangers.

Ce même Manlius, qui avoit sauvé le Capitole, au moment où il alloit être pris par les Gaulois, fier de la gloire qu'il s'étoit acquise, enflé de l'idée de son propre mérite, et jaloux de la haute réputation de Camille, tourmenté tout-à-la-fois par l'envie, l'orgueil et l'ambition, s'étoit fait un parti nombreux parmi le peuple, et se rendoit d'autant plus redoutable au sénat, que né d'une des plus illustres familles, il avoit comme abjuré sa qualité de patricien, pour

se mettre à la tête des plébéiens. Jouissant d'une fortune considérable, il l'employoit à se faire des créatures par des actes apparens d'humanité, de générosité, et par le tendre intérêt qu'il sembloit prendre au sort des malheureux, qui, accablés de dettes, gémissoient sous la rigueur des lois; il crioit en public contre la dureté des riches, la hauteur des grands, la protection que leur accordoit le sénat au préjudice des autres citoyens, et échauffoit ainsi la multitude naturellement ennemie de tout ce qui s'élève au-dessus d'elle par le rang ou par la fortune.

Un jour voyant qu'on traînoit en prison, pour dettes contractées d'ailleurs au service de la république, un centurion distingué par ses actions guerrières, il courut à son secours avec la troupe dont il étoit toujours accompagné, se saisit de sa personne, et après s'être emporté contre l'orgueil des sénateurs et la cruauté des créanciers, après avoir peint la misère du peuple et déploré l'infortune de cet officier: « Ce » seroit bien en vain, ajouta-t-il, que ce bras » auroit sauvé le Capitole et la citadelle, si

» je laissois traîner en prison et réduire en » servitude mon concitoyen et mon compa- » gnon de guerre, comme si les Gaulois » étoient devenus nos vainqueurs et nos » maîtres ». Ayant ainsi parlé, il paya au créancier la somme que le centurion lui devoit; et l'ayant délivré de l'esclavage, avec les formalités requises en pareil cas, il le renvoya si rempli de reconnoissance, que ses discours et ses transports en faisoient partager le sentiment à toute la foule qui l'environnoit.

A l'enthousiasme général et à l'exaltation des esprits, que toute cette scène avoit fait naître, Manlius joignit encore une action qui étoit capable de les porter aux plus grandes extrémités. Après avoir fait annoncer, par le crieur public, qu'une terre qu'il avoit dans le territoire de Véies, et qui formoit la partie la plus considérable de son patrimoine, étoit à vendre: « C'est, dit-il, » afin qu'il n'arrive pas, ô mes concitoyens, » que tant qu'il me restera quelque bien, » aucun de vous puisse être exposé, sous mes » yeux, à être mis dans les fers ». Ce dernier trait enflamma tellement le peuple, qu'il

paroissoit prêt à tout oser pour le vengeur de sa liberté, à quelque excès qu'il voulût se porter.

Manlius ne se bornant point à ces dehors éclatans de bienfaisance et de popularité, en vint bientôt, dans des assemblées qu'il tenoit chez lui, jusqu'à accuser les patriciens d'avoir caché l'or qu'on avoit repris sur les Gaulois, et de s'être ainsi approprié des sommes qui suffiroient pour acquitter les dettes du peuple, si l'on pouvoit obliger ces ravisseurs du bien public à lâcher leur proie. Une accusation si grave s'étant répandue en peu de temps, fit une telle impression sur la multitude, qu'il n'y avoit plus rien qu'elle ne voulût faire pour Manlius, si l'affreux larcin qu'il dénonçoit, et dont il ne donnoit point encore de preuves, étoit une fois avéré, et nul supplice au contraire dont elle ne le crût digne, si ce n'étoit qu'une noire calomnie qu'il eût inventée.

Les choses en étoient là, lorsque Cornélius Cossus, qui avoit été nommé dictateur sous prétexte du renouvellement de la guerre des Volsques, soutenus par les Herniques, fut appelé à Rome par le sénat.

Dès le lendemain de son arrivée, ayant suffisamment examiné la disposition des esprits, il assembla les sénateurs, et leur ayant ordonné de se tenir toujours auprès de sa personne, il parut dans la place publique, accompagné de ce cortége, et monta sur son tribunal qu'il y avoit fait placer. Alors il envoya ordonner à Manlius, par un licteur, de venir le trouver. Ce séditieux avertit aussitôt les siens de l'orage qui se préparoit, et se présenta devant le tribunal du dictateur, suivi d'une multitude infinie. On voyoit d'un côté le sénat, de l'autre le peuple; les deux partis, ainsi que deux armées, ayant les yeux sur leurs chefs, comme s'ils eussent attendu le signal du combat. Le dictateur ayant fait faire silence: « J'apprends, dit-il, à Manlius, que vous avez fait espérer aux citoyens que, sans faire tort à leurs créanciers, leurs dettes pouvoient être acquittées des deniers qu'on a repris aux Gaulois, et que les premiers des sénateurs tiennent cachés. Bien loin que je m'oppose à un si grand avantage, je vous exhorte à délivrer le peuple des intérêts qu'il est obligé de payer, et pour

cet effet, à déclarer quels sont ces hommes qui se sont emparés des trésors de la république. Si vous n'obéissez pas, soit parce que vous-même avez part au larcin, soit parce que votre dénonciation est fausse, je vais vous faire conduire en prison ; et je ne souffrirai pas que vous amusiez plus long-temps le peuple par de vaines espérances ».

Manlius se répandant en de vaines déclamations, et ne s'attachant qu'à nourrir la reconnoissance du peuple en sa faveur par le souvenir de ses bienfaits, Cossus le somma une seconde fois de laisser là les détours, de répondre juste, et de prouver ce qu'il avoit avancé. Sur le refus qu'il fit de satisfaire à des questions dictées, selon lui, par ses ennemis personnels, qui n'avoient pas droit de l'interroger, le dictateur ordonna qu'on le menât en prison. Dès que le licteur eut mis la main sur lui : « Grand » Jupiter, s'écria-t-il, et vous Junon, reine » des cieux, et vous Minerve, et vous tous » les dieux et déesses qui habitez le Capi- » tole, souffrirez-vous que votre défenseur » soit traité si indignement par ses ennemis ? » Souffrirez-vous qu'on charge de chaînes

» ces bras qui ont repoussé les Gaulois prêts » à profaner vos temples et vos autels ? »

Tout le peuple étoit au désespoir : ce qu'il voyoit, ce qu'il entendoit, le pénétroit de la plus vive douleur; mais Rome n'avoit point encore appris, dit Tite-Live, à résister aux ordres du dictateur; et l'autorité de ce premier chef étoit si redoutable, que les tribuns du peuple, et le peuple lui-même, n'osoient lever les yeux ni ouvrir la bouche en sa présence. La plupart des plébéiens prirent, du moins, des habits de deuil lorsque Manlius eut été arrêté, laissèrent croître leur barbe et leurs cheveux, et se montrèrent fréquemment autour de sa prison les larmes aux yeux et accablés d'affliction.

On accorda à Cossus, pour avoir vaincu les Volsques, un triomphe qui ne servit qu'à le rendre plus odieux, en faisant dire au peuple qu'il n'avoit manqué à son orgueil que de voir Manlius attaché à son char. A peine eut-il abdiqué la dictature, que malgré les soins que prit le sénat pour calmer les esprits en envoyant en colonie deux mille citoyens à Satrique, ville des Volsques, et

en donnant à chacun deux arpens et demi de terre, les partisans de Manlius firent éclater plus vivement encore leur ressentiment et leurs plaintes. Il y en avoit même qui disoient à haute voix que Manlius avoit eu assez de courage pour défendre la citadelle contre les Gaulois, et que parmi les Romains il ne s'en trouvoit pas un seul qui entreprît de défendre Manlius contre le sénat; que c'est ainsi qu'ils avoient déjà sacrifié Spurius Cassius, et Mélius, pour prix de ce qu'ils leur devoient, et qu'ils ne sembloient élever leurs protecteurs les plus zélés que pour en faire des victimes.

Le peuple, que tous ces discours rendoient furieux, menaçant de rompre les portes de la prison où Manlius étoit enfermé, le sénat crut devoir le mettre en liberté, et ne fit par-là que rendre à la sédition un chef que le dictateur lui avoit ôté.

L'an 383 avant J.C. et de Rome l'an 371. L'année étant expirée, et de nouveaux tribuns militaires ayant été nommés, Manlius, plus audacieux que jamais, se désignoit lui-même parmi les principaux du peuple qu'il rassembloit de nouveau dans sa maison, comme le seul qui pût tenir tête

aux ennemis, selon lui, de la liberté publique, et le seul sous lequel on devoit se rallier. « Vous avez les yeux attachés sur » moi, leur disoit-il, et assurément je ne » manquerai à aucun de vous; mais c'est » à vous, de votre côté, à faire en sorte que » le pouvoir ne me manque pas à moi-mê- » me. Eprouvez jusqu'où peut aller mon » zèle, qui vous a, j'ose m'en flatter, assez » bien réussi jusqu'à présent. Vous aurez » moins de peine à donner un maître aux » sénateurs, que vous n'en avez eu à vous » opposer à leur domination. Il faut anéan- » tir le consulat et les dictatures, afin que » le peuple Romain puisse enfin lever la » tête. Je me déclare votre défenseur et votre » patron; c'est un nom que je crois avoir » mérité par mes travaux et ma fidélité; » mais si vous me donniez quelque titre » plus honorable, un nom plus imposant, » une autorité plus étendue, je n'en userois » que pour vous faire obtenir avec plus de » facilité les avantages que vous désirez ».

Les sénateurs, de leur côté, alarmés de ces assemblées qui se tenoient chez un particulier logé dans la forteresse, et du péril

dont la liberté étoit menacée, prirent des mesures pour en arrêter les suites. On eut recours à la formule usitée dans les plus grands périls, et par laquelle on enjoignoit aux magistrats, en leur donnant tout pouvoir, *de se tenir sur leurs gardes, et d'empêcher que les intrigues de Manlius ne fissent tort à la république.* Alors les tribuns du peuple, qui s'étoient unis les uns et les autres au sénat, quand ils avoient vu que leur puissance alloit expirer avec la liberté, ayant délibéré en commun, deux d'entre ces derniers proposèrent comme le moyen le plus sûr d'arrêter le mal, de citer Manlius au tribunal du peuple, et par-là de tourner le peuple lui-même contre cet ennemi du bien commun. « Le peuple, dirent-ils, ne déteste rien tant que la royauté; dès qu'il verra que lui-même a été rendu le juge de Manlius, que ce sont des magistrats plébéiens qui sont devenus ses accusateurs, et que le crime dont on le charge est d'avoir brigué la royauté, il renoncera à tout pour ne songer qu'à sa liberté.

Cette proposition des tribuns ayant été approuvée de toute l'assemblée, ils ajou-

nèrent Manlius devant le peuple, et le sommèrent de comparoître à certain jour devant son tribunal. Le peuple ne put dissimuler sa surprise, surtout quand il remarqua que Manlius étoit le seul qui eût pris des habits de deuil, et qu'il étoit abandonné, non-seulement des patriciens, mais encore de ses parens, de ses alliés, et même de ses deux frères; quoiqu'on eût toujours vu jusqu'alors les proches et les amis d'un accusé changer d'habits en même-temps que lui.

Le jour indiqué par les tribuns du peuple étant arrivé, ils réunirent tous leurs chefs d'accusation contre Manlius, et toutes les preuves qu'ils avoient en main de ses discours, de ses manœuvres et de ses complots pour parvenir à la royauté. Pour toute justification et toute apologie, Manlius produisit près de quatre cents citoyens dont il avoit empêché qu'on ne vendît les biens, ou qu'il avoit tirés de la prison et des fers sans exiger d'eux aucun intérêt. A l'égard de ses services militaires, il en donna les témoignages les plus éclatans, en exposant aux yeux de tout le peuple les dépouilles

de trente ennemis tués de sa main, et quarante dons reçus des généraux sous lesquels il avoit porté les armes, entre autres deux couronnes murales et huit civiques (1). Il présenta de plus un grand nombre de citoyens qu'il avoit arrachés des mains des ennemis, parmi lesquels étoit C. Servilius, qu'on avoit nommé maître de la cavalerie dix ans auparavant. Après quoi il déchira ses habits, et laissa voir sur sa poitrine les cicatrices des blessures qu'il avoit reçues en combattant : jetant tout-à-la-fois les yeux sur le Capitole, il appeloit à son se-

(1) Tit. Liv. l. VI, c. 1, xx.

On sait que la couronne murale, qui étoit d'or et ornée d'espèces de crénaux, se donnoit à quiconque montoit le premier à l'assaut, ou sautoit le premier sur la muraille de la ville assiégée; et la couronne civique, qui étoit purement de chêne, étoit le prix de celui qui dans un assaut ou une bataille avoit sauvé la vie à un citoyen. La plus honorable de toutes étoit la couronne obsidionale, qu'on donnoit à celui qui avoit fait lever un siège. On la composoit d'herbes, que l'on arrachoit dans le lieu même où étoient campés les assiégeans.

cours, comme il l'avoit déjà fait au tribunal du dictateur, Jupiter et autres dieux, et les prioit d'inspirer au peuple Romain qui alloit le juger le même esprit dont il l'avoit rempli lui-même, lorsqu'il avoit défendu la citadelle. Il conjura enfin chaque citoyen en particulier, et tout le peuple en général de tourner leurs regards sur le Capitole et sur tous les dieux qui l'habitoient, leur permettant de le condamner ensuite s'ils l'osoient.

C'étoit dans le Champ-de-Mars que la scène se passoit; et dès qu'on eut commencé à prendre les suffrages des centuries, et que l'accusé, tendant les mains vers le Capitole, eut adressé ses prières aux dieux, les tribuns s'aperçurent que leur projet alloit échouer, s'ils ne déroboient aux yeux des citoyens un lieu dont l'aspect imposant, par le bienfait dont il leur rappeloit le souvenir, leur ôtoit toute liberté de dire leur sentiment contre Manlius, tout criminel qu'il étoit. Ils remirent en conséquence le jugement à un autre jour, pour se procurer la facilité d'assembler le peuple dans le bois Pétilien, d'où l'on ne pouvoit voir

le Capitole. Ce fut là que l'accusation prévalut sur tout ce que l'accusé put employer pour sa défense. Il fut condamné à mort, et précipité du haut du roc Tarpéien, devenu ainsi tout-à-la-fois le monument de sa gloire, et celui de sa honte et de son supplice.

S'il n'eût eu pour objet, mon fils, que le soulagement de ses concitoyens, le salut et la gloire de sa patrie, ses jours, au lieu de se terminer si promptement par une mort funeste, se fussent écoulés dans la paix, la douce jouissance et le sentiment intime du bien qu'il auroit fait. La bienveillance générale, l'estime universelle l'eussent accompagné jusqu'au tombeau, et sa gloire eût été immortelle.

La peste, la stérilité, la guerre signalèrent les années suivantes, pendant lesquelles on ne nomma que des tribuns militaires. Une foule de peuples voisins se déclarèrent contre les Romains, avec d'autant plus de confiance et d'audace, qu'il sembloit rester à ceux-ci moins de force pour leur résister. Les Volsques surtout paroissoient destinés à exercer continuelle-

ment les armes de la république. Camille, qui étoit alors au nombre des six tribuns militaires, fut chargé spécialement de les repousser, et le sénat lui donna pour adjoint L. Furius, l'un de ces tribuns; ce qui ne servit qu'à faire briller d'un nouvel éclat la sagesse et toutes les vertus de son collègue. Camille, célèbre par tant de victoires, avoit toute l'expérience et la maturité de l'âge; Furius avoit tout le feu et toute la présomption de la jeunesse. Le premier temporisoit avec art pour se ménager les occasions de combattre avec avantage; le second se plaignoit de ces délais, qu'il rejetoit sur la lenteur naturelle et les glaces de la vieillesse, et faisoit partager aux soldats son impatience et ses murmures. Camille voyant qu'il n'étoit plus le maître de contenir cette ardeur bouillante et téméraire, crut devoir consentir que Furius usât de tous ses droits, promettant, de son côté, qu'il feroit dans l'action qui se préparoit, tout ce qu'on pouvoit attendre d'un général de son âge, et priant les dieux de ne pas justifier par l'événement le conseil qu'il donnoit encore de ne rien précipiter. Furius

rangea en bataille l'avant-garde : Camille, après avoir fortifié le centre, et placé devant le camp un bon corps de réserve, monta sur une éminence pour y attendre l'issue d'un combat, que pour le moment il étoit loin d'approuver, vu la position et le grand nombre des ennemis.

Aussitôt après le premier choc, les ennemis lâchèrent le pied, non par épouvante, mais par ruse. Leurs troupes étoient assez nombreuses pour n'avoir pas craint de les partager, et de laisser leurs meilleures cohortes dans le camp, avec ordre de n'en sortir que lorsque le combat seroit engagé, et de fondre sur les Romains lorsqu'ils seroient près de leurs retranchemens. La fuite simulée de ceux des Volsques qui avoient commencé l'action, ayant trompé Furius et ses soldats, ceux-ci, après s'être mis hors d'haleine en poursuivant des ennemis qu'ils croyoient avoir vaincus, se virent bientôt attaqués par de nouvelles troupes encore toutes fraîches, et soutenues des premières qui étoient revenues à la charge. Pressés alors de toutes parts, et déconcertés par cette manœuvre, à laquelle ils ne s'atten-

doient pas, ils prirent à leur tour la fuite; et ils alloient regagner leur camp, d'une course précipitée, lorsque Camille, étant remonté à cheval, aidé, à cause de son grand âge, du secours de ceux qui étoient avec lui, et ayant fait avancer le corps de réserve, arrêta les fuyards par sa présence, ses discours et ses exemples, rétablit le combat, fit jeter à toute l'armée, qui se reprochoit tous ses torts envers lui, des cris de repentir, suivis presqu'aussitôt de cris de joie et de triomphe. Furius, de son côté, renvoyé à la tête des cavaliers par Camille pour les ramener sur le champ de bataille, fit tout ce qui dépendoit de lui pour réparer sa faute. Par ses ordres les cavaliers abandonnent leurs chevaux aux valets de l'armée, et se faisant remarquer par la grandeur de leur courage, comme par l'éclat de leurs armes, ils soutiennent l'infanterie partout où elle éprouve le plus de résistance. La victoire se décide en faveur des Romains. Les Volsques tournant leur feinte retraite en une déroute véritable, sont tués pour la plupart dans le combat ou dans la fuite, et leur camp même est

ROMA

pris avec ceux qui s'y trouvent, et qui demeurent prisonniers.

Dans le dénombrement qu'on en fit, on reconnut plusieurs Tusculans, qui avouèrent que c'étoit par l'ordre de leurs magistrats qu'ils avoient servi sous l'étendard des Volsques. Camille effrayé d'une guerre si voisine, alla faire part au sénat de la révolte des Tusculans, sans se plaindre, ni en présence des troupes, ni à Rome devant les sénateurs, du danger où Furius et l'armée, d'après son impulsion, avoient mis la république. On admira d'autant plus cette modération, qu'il n'y avoit personne qui ne fît honneur à Camille du succès d'une journée qui avoit si heureusement fini après avoir si mal commencé. Mais l'admiration fut bien plus grande encore lorsque le sénat ayant déclaré la guerre aux Tusculans, en nommant Camille pour général, et en lui donnant le choix du tribun militaire qu'il auroit pour adjoint; cet homme, véritablement grand, pour rendre à Furius dans l'estime publique tout ce que sa témérité avoit pu lui faire perdre, le choisit pour son collègue. Arrivé sur les terres de Tus-

culum, il fut frappé du spectacle qui s'offrit à ses regards; partout il vit régner l'image de la paix la plus profonde. On se livroit aux travaux de la campagne, sans donner le moindre signe de frayeur; les habitans de la ville venoient en grand nombre au-devant des tribuns et des légions romaines, faisant porter dans leur camp des provisions abondantes pour la nourriture des soldats. Le général ayant laissé ses troupes campées à quelque distance de Tusculum, y trouva, à son entrée, les portes de la ville et les maisons tout ouvertes: les boutiques étoient remplies de marchandises; les ouvriers se montroient appliqués à leurs travaux; et les écoles retentissoient de la voix des maîtres et de celles de leurs disciples: hommes, femmes, enfans, chacun alloit et venoit paisiblement dans les rues, sans aucunes marques d'inquiétude et de perplexité. A peine eût-on pu croire que le bruit de la guerre fût parvenu jusque-là.

Camille désarmé par la patience de ce peuple, fit appeler le sénat, et étant entré dans l'assemblée, Tusculans, dit-il, vous êtes les seuls qui avez su employer les véri-

tables armes qu'on peut opposer sûrement à la colère et à la vengeance des Romains. Allez trouver le sénat de Rome; c'est à lui à juger s'il doit vous punir pour votre révolte, ou vous pardonner en considération du repentir dont elle a été suivie. Je ne veux pas lui ôter le plaisir et la gloire de vous traiter favorablement.

Les magistrats de Tusculum étant arrivés à Rome, se présentèrent dans le vestibule du sénat, d'un air triste, et avec l'extérieur humilié de supplians. Les sénateurs, qui se souvenoient de la fidélité inviolable jusqu'alors de leurs anciens alliés, eurent compassion de leur état, et recommandèrent qu'on les fît entrer comme des amis et des hôtes, plutôt que comme des rebelles et des ennemis. Tel est, à cette occasion, le discours que Tite-Live met dans la bouche de leur dictateur. « Pères conscrits, ces Tus-» culans à qui vous avez ordonné qu'on fît » la guerre, sont venus au-devant de vos » généraux et de vos légions dans le même » état où ils ont paru dans le vestibule de » ce palais. Vous nous trouverez toujours » dans le même appareil, nous et nos con-» citoyens,

» citoyens, à moins que nous ne prenions
» les armes par votre ordre et pour vos
» intérêts. Nous rendons grâces à vos gé-
» néraux et à vos soldats de ce qu'ils ont
» plus ajouté foi à ce qu'ils ont vu de leurs
» propres yeux, qu'à ce qu'ils ont entendu
» dire, et de ce qu'ils n'ont point exercé
» d'hostilités dans un pays où ils n'ont point
» trouvé d'ennemis. Nous venons vous de-
» mander la paix que nous avons conservée
» à votre égard; et si c'est une nécessité
» pour nous de sentir le poids de vos ar-
» mes, nous l'éprouverons sans y opposer
» les nôtres: telle est notre résolution. Puis-
» se-t-elle nous être aussi favorable qu'elle
» est fidèle et sincère. Je sais que vous nous
» avez crus coupables, puisque vous nous
» avez déclaré la guerre; mais quoiqu'il
» ne soit pas nécessaire de détruire par des
» paroles un prétendu crime que nous avons
» suffisamment réfuté par des faits, cepen-
» dant, quand il seroit véritable, nous croi-
» rions pouvoir le confesser sans crainte
» après les marques évidentes que nous vous
» aurions données de notre repentir. Il vous
» sera presque honorable que l'on fasse des

» fautes contre vous, tant que vous mérite-
» rez de pareilles satisfactions ».

Ainsi parla le dictateur des Tusculans. On leur accorda sur-le-champ la paix, et le droit de bourgeoisie quelque temps après. On retira les légions de dessus leurs terres. Camille s'étant acquis par toute sa conduite le plus haut degré de gloire, sortit de charge après qu'on eut créé des tribuns militaires pour l'année suivante (1). Elle fut remplie de trouble par les dettes des pauvres citoyens que leurs créanciers livroient à la plus dure servitude, par les cris séditieux des tribuns du peuple qui arrêtoient les levées, par l'audace des ennemis, et entre autres des Prénestins, qui s'avancèrent assez près de Rome pour porter l'effroi dans ses murs. On eut recours à la nomination d'un dictateur avec tout le succès qu'entraînoit presque infailliblement une pareille magistrature, en donnant à l'Etat un centre unique et en réunissant tous les citoyens sous une même autorité. A peine eut-on choisi pour cette importante fonction Titus Quintius

(1) Tit.-Liv. l. VI, c. XXI-XXIX.

Cincinnatus, que les ennemis s'éloignèrent; il ne tarda pas à les joindre, et rentra presque aussitôt triomphant dans Rome, où il transporta au Capitole la statue de Jupiter Imperator, qu'il avoit enlevée de Préneste. On mit au-dessus de la statue cette inscription pour conserver la mémoire des exploits de ce général : « Par la protection de Jupiter et des autres dieux, le dictateur Titus Quintius Cincinnatus a pris en neuf jours neuf villes, et Préneste qui fait la dixième ». Il se démit de sa dictature vingt jours après son élection.

Dans l'assemblée qui se tint pour la nomination de nouveaux tribuns militaires, on en créa six, moitié patriciens, moitié plébéiens. Deux d'entre eux, qui étoient du nombre des patriciens, ayant brigué le commandement de l'armée contre les Volsques, l'ignorance et la témérité des chefs exposèrent les troupes de la république. Ce fut, dit Tite-Live, le bonheur du peuple romain, et la valeur de ses soldats, qui souvent s'est soutenue par elle-même, quoique destituée de la prudence des généraux, qui sauvèrent la meilleure partie

de l'armée. On eut ensuite des succès et des victoires. Mais quoiqu'on eût laissé respirer le peuple pendant la guerre, en suspendant les poursuites des créanciers contre les débiteurs, le poids de ses engagemens ne faisoit que s'accroître de jour en jour. Loin de voir diminuer ses anciennes dettes, comme il l'avoit espéré, il fut obligé d'en contracter de nouvelles par les emprunts qu'on le força de faire pour payer le tribut qui étoit destiné à la construction d'un mur de pierres carrées que les censeurs venoient d'ordonner. Son courage en étoit tellement abattu, même parmi les premiers du corps des plébéiens, que ceux-ci n'osoient plus se présenter pour partager avec les nobles le tribunat militaire ou consulaire, comme on voudra l'appeler, ensorte que les patriciens sembloient avoir recouvré, pour toujours, un honneur dont le peuple n'avoit essayé qu'un assez petit nombre d'années. Leur joie auroit été trop immodérée si elle n'avoit été troublée par un incident qu'on peut mettre au nombre de ces petites causes qui ont produit si souvent de grands événemens.

M. Fabius Ambustus, homme puissant entre les patriciens, et fort accrédité parmi le peuple à qui il avoit toujours marqué beaucoup de considération, avoit marié sa fille aînée à Servius Sulpitius, et la cadette à Licinius Stolon, qui s'étoit illustré, à la vérité, mais qui, étant plébéien, se faisoit honneur de cette alliance. Un jour que la jeune Fabia se trouvoit par hasard en visite chez sa sœur, pendant qu'elles s'entretenoient ensemble, Sulpitius, alors tribun militaire, revint de la place publique à sa maison. Le licteur qui marchoit devant lui frappa de sa verge à la porte de ce magistrat pour la lui faire ouvrir; la femme de Licinius qui ne savoit pas cet usage, ayant paru effrayée de ce bruit, sa sœur se mit à rire de son ignorance et de sa simplicité. Cette raillerie innocente porta dans le cœur de cette jeune femme, malheureusement trop susceptible de vanité, les aiguillons les plus vifs de la jalousie et de l'ambition. D'ailleurs la foule du peuple qui accompagnoit par honneur le tribun, et l'empressement que chacun montroit à lui offrir ses services, lui firent

L'an 377 avant J.C. et de Rome l'an 377, selon Varron.

regarder le sort de son aînée comme beaucoup plus heureux que le sien, et commencèrent à lui donner du dégoût pour sa condition. Elle s'en retourna chez elle le cœur rongé de cette envie qui, dans une ame foible et hautaine, lui fait envisager avec douleur l'élévation même de ses parens les plus proches. Son père, qui l'aimoit tendrement, s'étant aperçu qu'elle étoit plus triste qu'à l'ordinaire, lui demande la cause de son chagrin. D'abord elle en dissimula le véritable sujet; mais pressée enfin par son père, et cédant à sa douceur et à ses caresses, elle lui avoua que ce qui la faisoit souffrir étoit de se voir unie à un époux que sa naissance éloignoit des plus grands honneurs de la république. Son père la consola, et lui fit espérer qu'elle verroit bientôt dans sa maison les mêmes dignités qui lui faisoient trouver le sort de sa sœur si fortuné. Depuis ce jour-là le beau-père et le gendre prirent ensemble les mesures qu'ils crurent nécessaires à leur dessein, auquel ils associèrent L. Sextius, homme entreprenant, courageux, et d'un mérite si distin-

gué, qu'il ne lui manquoit pour mériter les charges les plus honorables que d'être né de race patricienne.

L'occasion la plus favorable pour introduire quelque changement dans l'état actuel des choses, étoit celle que pouvoient leur offrir les dettes excessives du peuple, qui ne pouvoit se flatter d'être délivré d'un fardeau si accablant, qu'en élevant les siens aux premières charges. Ils conclurent que c'étoit là le parti auquel ils devoient s'arrêter, et ils jugèrent que pour le présent ils devoient mettre au nombre des tribuns du peuple qu'on alloit créer, Licinius Stolon et Lucius Sextius, afin que, par l'autorité de cette magistrature, ils pussent ouvrir à eux et à leurs semblables le chemin des autres honneurs. Dès qu'ils furent entrés en charge, ainsi que leurs collègues, ils publièrent, entr'autres, trois lois aussi contraires aux intérêts des patriciens que favorables à ceux du peuple. La première portoit que les créanciers déduiroient du principal qui leur étoit dû les intérêts qu'ils avoient déjà reçus, et que ce qui resteroit, seroit acquitté en trois payemens

égaux, d'année en année; la seconde, qu'aucun citoyen ne pourroit posséder plus de 500 arpens de terre; la troisième, qu'on ne créeroit point de tribuns militaires, mais deux consuls, dont l'un seroit pris dans l'ordre des patriciens et l'autre dans celui des plébéiens. Les patriciens effrayés de voir qu'on vouloit leur arracher tout ce qui fait l'objet des passions les plus violentes chez les hommes, leurs terres, leur argent, leurs dignités, après avoir souvent délibéré entr'eux, jugèrent qu'ils n'avoient pas de moyen plus efficace à employer contre les entreprises de leurs adversaires, que celui dont ils avoient déjà fait une si heureuse épreuve dans plusieurs rencontres; ainsi ils s'attachèrent à gagner quelques-uns des tribuns du peuple, qui s'opposassent aux lois que vouloient établir leurs collègues. Dès que ceux dont on s'étoit assuré virent que Licinius et Sextius se disposoient à recueillir les suffrages des tribuns, ils s'avancèrent, escortés d'une foule de patriciens, et ne permirent pas qu'on fît la lecture des nouvelles lois, ni qu'on proposât rien de pareil au peuple, pour être ordonné et établi

par son suffrage. Après plusieurs assemblées tenues inutilement, et les lois passant enfin pour être rejetées; « Je suis content, dit Sex-» tius; puisque l'opposition a tant de pou-» voir, j'emploierai les armes qu'elle me » fournit pour défendre le peuple. Vous tous, » membres du sénat, indiquez maintenant » des assemblées pour créer des tribuns mi-» litaires; je trouverai bien le moyen de » tourner contre vous ces termes que vous » entendez avec tant de plaisir dans la bou-» che de mes collègues : je m'oppose (*veto*)».

Ces menaces produisirent leur effet; il ne se tint plus d'assemblées que celles où l'on nomma les édiles et les tribuns du peuple. Licinius et Sextius, toujours continués dans cette dernière magistrature, ne permirent pas qu'on nommât aucun magistrat curule pendant cinq années, durant lesquelles la république tomba dans une espèce d'anarchie. La sixième année de ce désordre dans le gouvernement, Licinius et Sextius furent élus tribuns du peuple pour la sixième fois. Le siège de Tusculum, entrepris par les habitans de Vélitres, les détermina enfin à consentir qu'un inter-roi

tînt une assemblée du peuple, et qu'on y nommât des tribuns militaires, qui furent tous pris dans l'ordre des patriciens. Les enrôlemens ayant été faits sans difficulté, le siège de Tusculum fut levé, et la ville de Vélitres investie. Mais comme les généraux qui commencèrent le siège, ne purent se rendre maîtres de la place avant que le temps de leur magistrature fût expiré, six nouveaux tribuns militaires furent élus pour continuer la guerre jusqu'à ce que la ville assiégée fût prise. Fabius Ambustus, beau-père de Licinius Stolon, fut au nombre des tribuns militaires qui venoient d'être nommés. Encouragé par un si puissant appui, les tribuns du peuple renouvelèrent leurs prétentions avec plus d'ardeur que jamais. Le nombre des tribuns du parti de l'opposition n'étoit plus aussi grand qu'il l'avoit été auparavant, quelques-uns s'étant laissé gagner par leurs collègues. Sextius et Licinius qui remplissoient cette même magistrature, pour la huitième fois, et qui avoient acquis, par un si long exercice, l'art de manier l'esprit du peuple, fatiguoient en outre les sénateurs et les patriciens, par

les questions qu'ils leur faisoient publiquement, et auxquelles il leur étoit difficile de répondre sur les lois dont il s'agissoit. « Osoient-ils bien, par exemple, demander qu'il fût permis à chacun d'eux de » posséder plus de cinq cents arpens de » terre, pendant qu'on n'en donnoit que » deux à chaque plébéien; ensorte qu'un seul » patricien en avoit presque autant que trois » cents autres citoyens, au lieu que le champ » d'un plébéien suffisoit à peine pour le loger » pendant sa vie, et pour lui fournir la sé- » pulture après la mort? Trouvoient-ils » qu'il fût raisonnable de livrer un débiteur » à son créancier, avec pouvoir de le char- » ger de chaînes et d'en faire un esclave, » tandis qu'il pouvoit rester libre et quitte » de toute dette si l'on n'exigeoit de lui que » le principal, sans l'accabler sous le poids » exorbitant des intérêts? Etoit-il juste » qu'on entraînât tous les jours des citoyens » par troupes hors de la place publique; » que les maisons des nobles fussent rem- » plies de ces malheureux réduits à la ser- » vitude, et que le palais d'un patricien » devînt pour eux une prison particulière ».

La foule des citoyens, qui craignoient pour eux-mêmes des traitemens si durs, se montrant encore plus indignée en entendant ces discours que n'affectoient de l'être ceux qui les prononçoient, « le seul moyen » que vous ayez, reprirent ces derniers, » en s'adressant au peuple, d'empêcher les » patriciens de s'emparer des terres de la » république et de vous égorger tour-à-» tour par des usures énormes, c'est de » donner l'un des consulats à un plébéien » qui puisse vous protéger et défendre » votre liberté. Si le peuple peut une fois » parvenir à cette dignité, c'est alors qu'il » aura lieu de croire qu'il est véritable-» ment libre; c'est à compter de ce jour » là, qu'il jouira de tous les privilèges qui » donnent tant d'avantages aux patriciens » sur lui, du commandement, des hon-» neurs, de la gloire qu'on acquiert par les » armes, et de la noblesse; privilèges qu'il » laissera à ses descendans plus grands » encore qu'il ne les aura reçus ».

Ces discours étant accueillis avec transport, les tribuns qui avoient proposé les lois se préparoient à les faire recevoir mal-

gré l'opposition même de leurs collègues. Le sénat eut recours à ses deux ressources accoutumées dans les périls les plus pressans, la plus grande autorité, et le plus grand homme de la république. Il nomma Camille dictateur pour la quatrième fois. Licinius et Sextius s'obstinant, avec l'air du mépris, à recueillir, malgré lui, les suffrages des tribus, Camille rempli d'une juste indignation, ordonne à ses licteurs d'écarter la foule, protestant que si les tribuns ne se désistoient pas de leur entreprise, il alloit enrôler toute la jeunesse, et sortir aussitôt de la ville avec l'armée. Cette menace, qui jette la terreur parmi le peuple, ne fait qu'allumer davantage l'ardeur des tribuns, résolus de pousser l'affaire à bout, et de l'emporter à quelque prix que ce soit. Mais enfin Camille, avant que la victoire se soit déclarée pour l'un ou pour l'autre parti, se démet de la dictature, vraisemblablement, selon Tite-Live, parce qu'il s'étoit rencontré dans la nomination quelque défaut de formalité. Le sénat lui substitue Publius Manlius.

Dans l'intervalle, on reconnut sans peine,

à une assemblée que les tribuns du peuple tinrent par forme d'interrègne, quelles étoient les lois que le peuple goûtoit le plus, et celles que les tribuns avoient le plus à cœur ; car la multitude acceptoit, sans hésiter, celles qui regardoient les dettes et la possession des terres, mais rejetoit celle qui assuroit un des deux consulats au peuple ; et l'assemblée alloit se terminer sur ce pied là, si les tribuns n'eussent déclaré qu'ils ne proposoient point ces lois l'une sans l'autre, et qu'il falloit accepter tout ou rien, menaçant, même contre leur véritable sentiment, de renoncer à leur magistrature, et finissant par dire à la multitude, que si elle ne recevoit que ce qui lui étoit le plus agréable, il n'étoit pas besoin qu'on les élevât de nouveau à une puissance qui ne servoit qu'à les rendre odieux ; qu'ils se passeroient, eux, du tribunat, et le peuple des avantages qu'il en avoit espérés. Manlius, tout en paroissant leur être favorable, ne termina rien. Licinius et Sextius, malgré leur répugnance affectée, s'étant laissé continuer pour la dixième année, firent passer, de concert

avec leurs collègues, la loi qui ordonnoit que les décemvirs des sacrifices seroient pris moitié du sénat et moitié du peuple; ce qui avoit souffert jusque-là de grandes difficultés, les patriciens se regardant comme seuls dignes devant les dieux d'un pareil emploi.

Le peuple envisagea cet avantage comme un degré qui éleveroit incessamment ses membres au consulat; mais content de cette victoire, il consentit que, pour le présent, on créât des tribuns militaires. La nouvelle inopinée (1) que les Gaulois s'avançoient à grands pas vers Rome, arrêta toutes les dissentions. Camille fut nommé dictateur pour la cinquième fois, âgé alors de près de quatre-vingts ans. Ayant fait prendre aux Romains des casques et des armes propres à les défendre de celles des ennemis qui étoient aux environs du Téveron, il alla camper près d'eux sur une colline, et avec toutes les précautions dont il usa pour s'assurer la victoire, elle ne put être douteuse sous un si grand général. Bien

(1) Plut. in Camill.

des Gaulois périrent sur le champ de bataille, et le reste emporté par la frayeur se dispersa en différens endroits. Le peuple, de concert avec le sénat, décerna le triomphe au dictateur. Quelque heureuse qu'ait été l'issue de cette guerre, il n'en est pas moins vrai que la crainte qu'inspiroient ces barbares, étoit si grande, que, dans la loi qui dispensoit les prêtres d'aller à la guerre, celle contre les Gaulois étoit exceptée. Cicéron (1) en faisant observer combien, dès les premiers temps, la Gaule a paru formidable pour Rome, ajoute que ce n'est point sans une protection toute particulière de la divinité que la nature a placé les Alpes au-devant de l'Italie, comme pour lui servir de barrière et de retranchement. Car, dit-il, si cette contrée avoit été ouverte aux troupes sans nombre d'une nation aussi féroce que celle des Gaulois, Rome n'auroit jamais pu devenir le siége et la capitale du plus grand empire de l'univers.

Camille, qui ne s'étoit point encore démis de la dictature, eut une guerre plus

(1) Cic. Orat. de Procons.

difficile à soutenir contre les tribuns du peuple, qui lui firent essuyer les plus rudes assauts. Si l'on en croit même ce que dit Plutarque (1), un jour que le dictateur, assis sur son tribunal, rendoit la justice, il vint, de la part des tribuns, un licteur qui lui ordonna de le suivre, et qui, en même-temps, mit la main sur lui, comme pour l'emmener de force. Cet excès inoui de révolte et d'audace contre le premier magistrat de la république, causa un si grand tumulte, qu'on n'avoit jamais rien vu de pareil. Camille, dans cette émeute et ce choc des deux partis, prenant avec lui les sénateurs, marcha vers le Capitole, et priant les dieux d'amener à une plus heureuse fin un si grand désordre, il fit vœu de bâtir un temple à la Concorde, dès que les troubles seroient appaisés. Ils se calmèrent en effet, et l'on permit au peuple de prendre l'un des consuls dans son corps. Dès que le dictateur eut prononcé en pleine assemblée cet arrêt, qui mit fin

(1) Plut. Vit. Camill.

pour toujours au tribunat militaire, le peuple en eut tant de joie, qu'il se réconcilia sur l'heure même avec le sénat, et accompagna Camille jusque dans sa maison avec de grandes acclamations et de grands applaudissemens.

Le lendemain on s'assembla, et on ordonna, que pour accomplir le vœu de Camille, et pour conserver la mémoire de cette heureuse réunion, on bâtiroit le temple de la Concorde dans un lieu qui donnoit sur la place publique et sur le comice; qu'on ajouteroit un jour aux fêtes latines, qui désormais en auroient quatre; que sans perdre un moment, on iroit offrir des sacrifices dans tous les temples, et que ce jour-là tous les Romains, sans exception, seroient couronnés de chapeaux de fleurs. Camille tint ensuite les comices consulaires, et l'on nomma consuls Marcus Æmilius du côté des patriciens, et Lucius Sextius du côté du peuple. Si les patriciens cédèrent au peuple la nomination d'un des consuls, le peuple donna aux patriciens un préteur pour administrer la justice dans la ville, et cette dignité fut confiée au fils de Ca-

mille (1). Il créa aussi deux édiles curules en faveur des patriciens, qui s'étoient chargés, en l'honneur des dieux immortels, de faire les frais des grands jeux, et l'une de ces charges fut donnée à P. Cornelius Scipion (2).

Ce fut l'an de Rome 388, selon Varron, et 387, selon les marbres capitolins, que dans la personne de Sextius, le consulat tomba pour la première fois sur *un homme nouveau*. On appeloit ainsi celui dont aucun des ancêtres n'avoit été dans les charges curules, la dictature, le consulat, la censure, la préture, l'édilité de nouvelle création, dont nous venons de parler, toutes dignités qui donnoient le droit d'être revêtu de la robe prétexte, de se faire conduire dans une chaire d'ivoire, de s'y asseoir L'an 366 avant J. C.

(1) On peut voir, dans l'Histoire Romaine de M. Rollin, tome II, pag. 602, une description sommaire des fonctions des préteurs, et de la manière de rendre la justice à Rome.

(2) Plut. Vit. Camill. Tit.-Liv. l. VI, c. XXX-XLII; et l. VII, c. I.

aux assemblées publiques, et ce qu'on appeloit le droit d'*image*, celui non-seulement d'exposer dans la partie la plus apparente de sa maison, les portraits en bustes de cire, de ceux de ses ancêtres qui avoient été dans les charges; mais de les faire porter dans certaines cérémonies, comme aux obsèques de ses proches. De toute la postérité de ces hommes qui avoient été décorés par leurs places de pareils honneurs, se formoient les nobles chez les Romains. Les uns, lorsqu'ils étoient issus d'ailleurs des plus anciennes familles, étoient nobles patriciens, et les autres étoient nobles plébéiens.

Les années suivantes ne furent guère remarquables que par une peste qui enleva, outre un grand nombre de citoyens et quelques magistrats, l'illustre Camille, l'objet de la vénération publique, quoique dans un âge très-avancé, non moins grand dans la mauvaise fortune que dans la prospérité, brillant même d'un nouvel éclat dans son exil et dans les vingt-cinq ans qui l'avoient suivi, et si distingué par tous les services qu'il avoit rendus à sa patrie, qu'il fut jugé

digne, ainsi que nous l'avons vu, d'être regardé, après Romulus, comme le second fondateur de Rome.

La peste continuant toujours à Rome, on eut recours, pour la faire cesser, à la cérémonie appelée *lectisterne*, qui n'avoit encore été employée que deux fois, et qui consistoit, avons-nous dit, à dresser des lits dans les temples des dieux, pour y offrir des sacrifices et y célébrer des festins en leur honneur. La violence du mal ne s'adoucissant ni par le secours des hommes, ni par l'assistance des dieux, les Romains, poussés par leur superstition naturelle, instituèrent, pour appaiser la colère céleste, les jeux scéniques, espèces de représentations théâtrales, qui étoient un nouveau genre de divertissement pour un peuple guerrier, qui n'avoit eu jusque-là d'autres jeux ni d'autres spectacles que ceux du cirque. Ces jeux scéniques, qui, dans leur origine, avoient commencé, comme ceux des Grecs, à être de la plus rustique et de la plus grossière simplicité, firent place par degrés à des pièces composées avec art et assujéties à des règles, et furent

portées enfin, dit Tite-Live, à cette somptuosité ruineuse, dont les rois les plus opulens pourroient à peine soutenir la dépense.

Ces jeux n'ayant produit aucun soulagement, et ayant même été troublés au milieu de la représentation par un débordement du Tibre, on se souvint enfin que la peste avoit cessé autrefois, après que le dictateur, au lieu d'un consul, avoit enfoncé dans le mur du Capitole, le clou qui devoit marquer l'année courante. Il n'en fallut pas davantage pour porter le sénat à nommer dictateur L. Manlius, surnommé l'Impérieux, que l'on chargea de cette cérémonie. On dit que ces clous placés de suite dans la muraille et au côté droit du temple de Jupiter, servoient à compter le nombre des années, au lieu de l'écriture, dont les Romains ignoroient l'usage dans les anciens temps. Ce fut M. Horatius, qui, étant consul un an après l'expulsion des rois, attacha le premier clou dans le mur du temple de Jupiter. Manlius, pour faire plus d'honneur à sa charge, et délivré enfin de la peste, voulut attaquer les Herniques, et usa d'une rigueur si excessive

dans les levées qu'il fit à cette occasion, que tous les tribuns du peuple s'étant soulevés contre lui, il fut obligé d'abdiquer la dictature.

Cette démission forcée n'empêcha pas que, dès le commencement de l'année suivante, il ne fût appelé en jugement par le tribun du peuple, M. Pomponius, qui fondoit son accusation, non-seulement sur le caractère dur et despotique, qui lui avoit fait donner le surnom d'Impérieux, et sur la violence qu'il avoit employée dans la levée des soldats, punissant tout-à-la-fois ceux qui ne répondoient pas à l'appel, et dans leurs biens qu'il confisquoit, et dans leur personne qu'il faisoit traîner en prison et déchirer à coups de verges; mais, ce qui étoit fait pour le rendre plus odieux encore, sur la cruauté dont il usoit envers ses proches, envers son fils, lui reprochant de l'avoir chassé de la maison paternelle, privé de la vue de ses dieux pénates, éloigné de la place publique, de la compagnie de ses égaux, pour le tenir enfermé avec des esclaves, et l'occuper, dans une retraite où ce jeune patricien, fils d'un dictateur,

L'an 361 avant J. C. et de Rome l'an 393.

jouissoit à peine de la lumière des cieux, à des ouvrages serviles; uniquement parce qu'il n'avoit pas l'esprit aussi vif, et qu'il ne parloit pas avec autant de facilité que ce père barbare l'auroit souhaité.

Il n'y avoit personne qui ne se montrât vivement touché de ces reproches. Le jeune Manlius fut le seul qui ne les put souffrir. Indigné de voir que ce fût à son occasion qu'on persécutoit celui à qui il devoit le jour, il conçut un dessein qui partoit, à la vérité, d'un courage brusque et sauvage, mais dans lequel on pouvoit néanmoins louer la bonté de son cœur. Il prit un poignard sous sa robe, et sans rien dire à personne, s'en vint à la ville, et se rendit tout droit dans la maison de Pomponius. Il dit au portier d'avertir son maître que T. Manlius, fils de Lucius, avoit à lui communiquer une affaire de conséquence, et qui ne souffroit point de délais. Le tribun qui crut que ce jeune homme, irrité des mauvais traitemens de son père, venoit lui donner quelques avis capables de fortifier son accusation, ne balança pas à le faire entrer. Titus Manlius lui demande un

moment

moment d'entretien particulier. Etant resté seul avec lui, il tire son poignard, et le lui portant à la gorge, il le menace de le tuer, s'il ne lui jure à l'instant qu'il se désistera de l'accusation intentée contre son père. Le tribun voyant briller le fer à ses yeux, et effrayé de se trouver tête-à-tête avec un jeune homme robuste, et fier de ses forces, fait le serment qu'il exigeoit de lui; et il avoua depuis que c'étoient les menaces du fils qui l'avoient obligé de renoncer à sa poursuite contre le père. Il faut en convenir, l'action du jeune Manlius, pour sauver l'auteur de ses jours, étoit irrégulière en elle-même; mais la générosité et la piété filiale y brilloient d'un si grand éclat, que le peuple en fut ravi, et l'admira d'autant plus, que la dureté de l'un n'avoit pas été capable d'affoiblir dans l'autre les sentimens de la nature : aussi lui attira-t-elle tout-à-la-fois des éloges et des récompenses. On lui assigna, parmi les officiers qui commandoient les légions tour-à-tour, un grade auquel nul service militaire ne lui donnoit droit de prétendre, puisqu'élevé jusqu'alors à la campagne, il

n'avoit rien fait en ce genre qui eût pu le lui mériter.

La même année, selon une tradition populaire, que Tite-Live rapporte, mais qu'il ne garantit pas, il s'ouvrit dans la place publique un abîme affreux que les citoyens ne purent combler, malgré la quantité de terre et de toutes sortes de matériaux qu'ils s'efforcèrent d'y jeter. Les devins, consultés, comme dans tous les cas pareils, sur ce prodige, répondirent que le seul moyen de remplir cet abîme et d'éterniser la durée de la république, étoit de jeter dans ce gouffre profond ce qui avoit le plus contribué à l'agrandissement du peuple romain. L'ambiguité de l'oracle ayant tenu tous les esprits en suspens, tout-à-coup un jeune homme, nommé Curtius, qui s'étoit signalé par ses exploits guerriers, se montre armé de pied en cap, et monté sur un cheval superbement harnaché, il représente à ses concitoyens que ce qui avoit toujours fait la grandeur de Rome étoit la valeur et les armes; puis se dévouant aux dieux Mânes, pour le salut de sa patrie, il se précipite, en cet équipage, dans le gouf-

fre. Bientôt après la multitude de ceux qui étoient présens, jeta une si grande quantité de tout ce que la terre peut produire, que l'abîme en fut comblé. Ce lieu, disoit-on, avoit été appelé le lac Curtius, du nom de ce brave romain.

Après cet événement, on ne pensa plus qu'à aller combattre les Herniques. Le sort chargea L. Génucius de cette expédition. Toute la ville, attentive à la conduite du premier consul plébéien, sous lequel se faisoit la guerre, en attendoit l'issue pour décider si on avoit eu raison de faire partager cet honneur au peuple. Génucius étant donc parti avec plus de zèle et de courage que de prudence et de précautions, pour aller chercher les ennemis, tomba dans les embûches qu'ils lui avoient dressées. Ses légions furent mises en déroute, et il fut tué dans le combat. Lorsque le bruit s'en fut répandu à Rome, le malheur de la république causa moins de douleur aux sénateurs, que la fatale témérité du consul plébéien ne leur inspira de fierté. Ils parcouroient la ville en disant aux plébéiens avec une sorte d'ironie et d'insulte, « qu'ils changeassent à

leur gré les anciens usages, qu'ils créassent des consuls, qu'ils troublassent l'ordre des auspices affectés de tout temps aux patriciens, et celui des cérémonies sacrées; qu'ils avoient bien pu, en effet, ôter à ces derniers, par un décret du peuple, les honneurs qui leur appartenoient, mais que cette ordonnance irrégulière et illégitime n'avoit aucun pouvoir contre les dieux immortels; qui avoient vengé eux-mêmes sur leur consul et leurs légions leur divinité méprisée ».

Au reste, dans ces tristes conjonctures, comme Appius Claudius Crassus avoit plus de droit que personne de blâmer une entreprise contre laquelle il s'étoit élevé avec le plus de fermeté, du consentement de tous les patriciens, le consul Servilius le créa dictateur. Il fit mettre aussitôt de nouvelles troupes sur pied, tandis que le lieutenant C. Sulpicius remportoit déjà un avantage considérable sur les Herniques. Ceux-ci toutefois grossissant leurs forces de toute l'élite de leur jeunesse, firent face au dictateur, qui, à son arrivée, se trouvant aussi à la tête d'une nombreuse armée, leur

livra le combat le plus sanglant, dans lequel il se fit de part et d'autre des actions de valeur héroïques, où les succès furent long-temps balancés, mais qui se termina enfin par la défaite de l'armée ennemie. Cette victoire coûta cher aux Romains : ils y perdirent le quart de leurs soldats, et entr'autres un grand nombre de cavaliers.

L'année suivante, sous le consulat de C. Sulpicius et de Licinius Calvus, les Gaulois vinrent camper à trois milles de Rome. Quintius ayant, selon toutes les apparences, été nommé dictateur à cette occasion, fit cesser tous les exercices publics dans la ville, enrôla toute la jeunesse, et étant sorti de Rome à la tête d'une grande armée, se campa en-deçà du pont du Téveron, au-delà duquel les Gaulois avoient assis leur camp. Aucun des deux partis qui bordoient la rivière ne vouloit rompre le pont qui les séparoit, pour ne pas donner lieu à l'ennemi d'attribuer cette précaution à la crainte. Les armées étant ainsi en présence, un Gaulois d'une grandeur démesurée, s'avança sur ce pont, qui étoit resté libre, et s'écria de la voix la plus forte : « Que le plus brave

des Romains vienne se mesurer avec moi, afin que le succès du combat fasse connoître lequel des deux peuples a le plus de valeur ».

Les premiers de la jeunesse romaine demeurèrent assez long-temps dans le silence, aucun n'osant se déclarer, de peur de se couvrir de honte en refusant ce défi, ou de s'exposer seul, en l'acceptant, à un péril qui paroissoit évident. Enfin, T. Manlius, celui-là même qui avoit délivré son père de la persécution des tribuns, s'étant approché du dictateur : « Je me garderai bien, mon général, lui dit-il, de combattre hors de mon rang sans votre ordre quand je serois assuré de la victoire; mais si vous me le permettez, j'apprendrai à cette bête féroce, qui nous insulte avec tant d'orgueil et d'insolence, que je suis de cette famille qui chassa les Gaulois et les précipita du haut du Capitole ». Conservez toujours, lui répondit le dictateur, cette généreuse ardeur de servir votre père et votre patrie : allez, et avec la protection des dieux, montrez que les Romains sont invincibles.

Aussitôt ses compagnons se hatèrent de l'armer. Il prend un bouclier de fantassin

avec une épée à l'espagnole, beaucoup plus propre que la sienne à combattre de près. Avec ces armes, il s'avance contre le Gaulois, qui, fier de sa force, affectoit tout-à-la-fois un air de triomphe et de mépris. Seuls sur le pont, l'un d'une stature gigantesque, revêtu d'un habit magnifique, bigarré de diverses couleurs, couvert d'armes peintes et ciselées, toutes brillantes d'or, se donnant de grands mouvemens, poussant de grands cris, et frappant de sa lance sur son bouclier; l'autre d'une taille ordinaire, n'ayant pour tout ornement que des armes aisées à manier, et plus solides qu'éblouissantes, tranquille et ferme, s'avançant en silence, et réservant ses forces pour le combat; tous deux en spectacle aux deux armées, partagées entre la crainte et l'espérance; ils en viennent aux mains; et d'abord le Gaulois, qui surpassoit le Romain de toute la tête, opposant de la main gauche son bouclier aux armes de Manlius, lève de la droite un sabre énorme, dont il comptoit, en le rabattant de toute sa force, fendre la tête de son ennemi; mais Manlius esquive le coup, et détournant adroi-

tement le bouclier que le barbare lui présentoit, il le joint, il le serre de façon que, s'étant mis hors de la portée de ses armes, trop longues pour le blesser de si près, il le perce de son épée, et l'étend mort à ses pieds. Se bornant, pour toute dépouille, à lui ôter le collier qu'il portoit au col, il le met autour du sien. Les Gaulois restent interdits, pendant que les Romains, pleins de joie, vont au-devant de lui, le comblent de louanges, et le mènent en triomphe au dictateur. Parmi les applaudissemens et les chansons guerrières des soldats, on leur entendit prononcer le nom de Torquatus, pris du mot latin *torques*, collier, hausse-col, l'ornement des Gaulois, et ce nom passa ensuite à ses descendans comme un monument glorieux de sa valeur et de sa victoire. Le dictateur lui fit présent d'une couronne d'or, et devant toute l'armée, il donna à son courage les éloges qu'il méritoit.

L'événement de ce combat singulier fut cause que les Gaulois, le regardant comme un mauvais augure pour eux, abandonnèrent leur camp dès la nuit même, et se

retirèrent en désordre sur les terres des habitans de Tibur, appelée aujourd'hui Tivoli, qui, selon quelques auteurs, les avoient engagés dans cette guerre, ou qui leur fournirent au moins une provision abondante de vivres, ce qui arma contre eux les Romains.

Les faits que nous venons de raconter, mon fils, sont intéressans en eux-mêmes, et parce qu'ils rompent la monotonie et l'uniformité des autres, tels que ceux qui remplirent les années suivantes où Rome fut sans cesse aux prises, soit avec les Gaulois, soit avec différens peuples voisins plus ou moins connus, et qui l'attaquèrent, tantôt séparément, tantôt en plus grand nombre et avec un peu plus de concert entre eux, quelquefois en lui faisant éprouver des échecs, dont toujours elle se relevoit, finissant, surtout à l'aide d'un dictateur, par soumettre des ennemis, qui, en grande partie, ne posoient les armes que pour les reprendre dans une occasion plus favorable. L'animosité de quelques-uns de ces peuples étoit si grande, qu'après un combat où les Tarquiniens remportèrent la

victoire, ils firent périr ignominieusement trois cent sept prisonniers Romains, qu'ils immolèrent comme des victimes. Peu d'années après, Rome s'en vengea par de tristes représailles. L'un des consuls ayant triomphé des Tiburtiens et des Tarquiniens, il usa modérément de sa victoire envers les premiers, mais ayant fait sur les autres un grand nombre de prisonniers, on les égorgea tous sans pitié, à l'exception de trois cent cinquante-huit des plus qualifiés, qui furent mis à part et envoyés à Rome, où ils furent tous battus de verges, et eurent ensuite la tête tranchée au milieu de la place publique.

On ne sauroit trop le redire, mon fils, quel droit de la guerre! et, selon la réflexion de Montesquieu, combien ne sommes-nous pas redevables au christianisme, qui l'a rendu plus humain. Dans l'intérieur, c'étoit toujours aussi la même lutte entre les tribuns du peuple et les consuls, entre les patriciens et les plébéiens, pour la dignité consulaire, que les uns s'obstinoient à ne pas vouloir partager avec les autres. Il y eut toutefois jusqu'à un dictateur plé-

béien de nommé, malgré le sénat, contre les douze peuples de la Toscane qui tous avoient pris les armes. Ce nouveau dictateur, nommé C. Marcius Rutilus, défit leur armée, prit leur camp, fit sur eux huit mille prisonniers, tua ou chassa tout le reste de dessus les terres de la république, et revint à Rome, où il triompha par l'ordre du peuple, sans demander le consentement du sénat, dont les succès de Rutilus durent rabattre la fierté, comme ils firent le désespoir de tous les patriciens. Cependant comme la lutte continuoit toujours, les sénateurs nommèrent successivement jusqu'à huit inter-rois, ce qui se termina par l'élection de deux consuls patriciens. Dans une autre année, il y eut jusqu'à onze inter-rois de nommés. Les sénateurs, fatigués de ces longueurs, prirent enfin le parti d'ordonner au dernier d'avoir égard à la loi Licinienne pour le bien de la paix. On donna en conséquence pour collègue à M. Valérius Publicola, ce même plébéien, C. Marcius Rutilus, qui, le premier de son ordre, avoit été dictateur.

Les dettes du peuple devenoient une

autre source de trouble à laquelle on prit soin de remédier, en créant pour cet effet cinq magistrats, qui par les arrangemens les plus sages, et à force de ménagemens, parvinrent à contenter tout-à-la fois les débiteurs et les créanciers. Déjà les tribuns du peuple avoient fait passer un décret qui fixoit à un pour cent les intérêts de l'argent prêté. Dix ans après, cet intérêt fut encore aboli, et il finit par être entièrement défendu; tant l'usure, qui se prévaut des besoins de l'indigent pour exiger de lui plus qu'on ne lui a prêté, et qui l'obère enfin après avoir semblé le soulager, a paru chez les Romains aussi funeste aux états qu'aux particuliers.

Parmi les lois portées vers les mêmes temps, nous citerons celle que fit décréter, par le conseil des sénateurs, L. Pétélius, tribun du peuple, contre la brigue. On croyoit par-là avoir réprimé l'ambition, surtout des hommes nouveaux qui avoient coutume de se trouver dans les marchés et autres lieux où le peuple s'assembloit, pour y mendier des voix et des suffrages. Les plébéiens, quoique souvent frustrés de

leurs espérances, et rebutés même quelquefois de l'inutilité de leurs tentatives, ne cessoient néanmoins de gagner quelque nouvel avantage sur les patriciens. Dans une circonstance où il fut question d'un nouveau dénombrement des citoyens, on indiqua une assemblée pour l'élection des censeurs, et Marcius Rutilus, après avoir été le premier dictateur plébéien, parvint aussi, par sa constance, aidée du secours des tribuns, à obtenir, le premier dans son ordre, cette charge importante.

De deux consuls qui furent créés l'an de Rome 402 selon Varron, et 401 selon les fastes du Capitole, l'un fut M. Popilius Lænas, plébéien, et l'autre L. Cornélius Scipion, patricien, auquel on l'avoit associé. Popilius, sur la nouvelle qu'une armée considérable de Gaulois étoit entrée dans le pays des Latins, fut chargé seul de cette guerre, à cause d'une maladie dangereuse survenue à Scipion, et illustra son consulat par une victoire signalée qu'il remporta sur l'ennemi. Son triomphe, qu'on ne pouvoit lui refuser, eut d'autant plus de prix et d'éclat aux yeux du peuple, que c'en

L'an 350 avant J.C.

étoit un pour lui-même, qui assuroit ses prétentions et rehaussoit sa fierté et son courage. Sous le consulat suivant, où néanmoins, par la création d'un dictateur, le sénat avoit réussi à se donner deux consuls patriciens, des corsaires Grecs furent envoyés en Italie, par les tyrans de la Sicile, comme le présume Tite-Live; la Grèce, proprement dite, étant alors assez occupée à se défendre de l'invasion de Philippe, père d'Alexandre. Ils firent une descente sur les côtes d'Antium, et désolèrent tout le pays des Laurentins jusqu'à l'embouchure du Tibre. Par une rencontre singulière, ils en vinrent alors aux mains avec les Gaulois, et après avoir combattu assez long-temps avec un avantage égal, ils se retirèrent dans leurs vaisseaux, tandis que les Gaulois se renfermoient dans leur camp, sans que les uns ni les autres pussent dire s'ils devoient se regarder comme vaincus ou comme vainqueurs. Ce qui alarma davantage les Romains, ce fut l'assemblée que tinrent les peuples Latins auprès du bois de Sérentine, et la réponse nette et précise qu'ils reçurent d'eux, lorsqu'ils les sommèrent

de fournir à la république les troupes dont elle avoit besoin ; car ils déclarèrent positivement « que les Romains ne » devoient plus songer à commander à » des peuples dont ils imploroient l'as- » sistance ; que les Latins employeroient » plus honorablement les armes qu'ils » avoient en main à défendre leur propre » liberté, qu'à affermir la domination d'au- » trui ».

Les sénateurs voyant la désertion de leurs alliés, jointe aux guerres étrangères qu'ils avoient à soutenir, ordonnèrent aux consuls de faire promptement des levées, et de mettre sur pied toutes les forces de la république. On forma de la jeunesse de la ville et de la campagne dix légions, dont chacune étoit composée de quatre mille deux cents hommes d'infanterie et de trois cents cavaliers. « Aujourd'hui que le peuple Romain a étendu sa domination sur l'univers entier, dit Tite-Live du temps même d'Auguste avec beaucoup de sagesse et de prévoyance, si quelque nécessité pressante demandoit qu'on levât sur-le-champ une nouvelle armée de citoyens, on auroit

bien de la peine à amasser, tout-à-coup, de si grandes forces; tant il est vrai qu'en négligeant ce qui peut nous sauver, nous n'avons accru et perfectionné que ce qui ruinera quelque jour l'empire, le luxe et les richesses ».

Le consul L. Furius Camille, dont le nom étoit d'un si heureux présage dans la guerre qu'on alloit faire aux Gaulois, et en qui brilloient les mêmes qualités, le même courage qui avoient rendu son père vainqueur de ces barbares, fut seul chargé de cette expédition, par la mort d'Appius Claudius son collègue, et s'en tira, comme le premier Camille, avec gloire, par leur entière défaite. Il avoit laissé deux légions pour garder la ville, et avoit partagé les huit autres avec le préteur L. Pinarius, en lui ordonnant de défendre les côtes maritimes contre la descente et les incursions des Grecs.

Avant sa victoire il s'étoit passé un événement semblable à celui qui avoit fait donner précédemment à Titus Manlius le surnom de Torquatus. Un Gaulois, remarquable, comme le premier dont nous avons

fait mention, par la grandeur de sa taille et par l'éclat de son armure, ayant défié à un combat singulier celui des Romains qui auroit assez d'audace pour l'accepter, M. Valérius, jeune officier de l'illustre famille de M. Valerius Publicola, et rempli de la plus noble ardeur, alla au-devant de lui, avec la permission du consul. Mais ce que ce fait eut de plus surprenant, c'est qu'au moment où le Romain alloit commencer le combat, un corbeau se percha sur son casque, et toutes les fois, au rapport de Tite-Live, que les guerriers se portoient quelque atteinte, l'oiseau, constant à garder son poste, donnoit de son bec et de ses griffes dans le visage et dans les yeux du Gaulois; jusqu'à ce qu'enfin Valérius profitant de la frayeur que cette sorte de prodige avoit jetée dans l'ame de son ennemi, prit son temps pour le frapper et l'étendre à ses pieds. Aussitôt après le corbeau disparut. Quoi qu'il en soit de la constance et de l'acharnement que cet oiseau fit paroître, ainsi que du plus ou moins d'influence qu'il eut sur l'issue du combat, toujours est-il vrai qu'il valut à

Valérius le surnom de *Corvus*, qui attestoit en partie le genre de merveille de sa victoire. Lorsqu'il voulut dépouiller l'ennemi qu'il venoit de tuer, les Gaulois s'avancèrent pour l'en empêcher; les Romains, de leur côté, vinrent soutenir Valérius. La mêlée s'engagea, et comme nous l'avons dit plus haut, la bataille se termina, pour Camille et pour les Romains, par un entier succès. Le consul reçut ordre du sénat d'aller chasser les Grecs, qui étoient parvenus, malgré les efforts de Pinarius, à faire une nouvelle descente. Il joignit son camp à celui du préteur. Mais voyant que la guerre traînoit en longueur, parce que les Grecs se tenoient retranchés sans oser hasarder le combat, et sans qu'on pût les y forcer, il créa dictateur, avec l'autorité du sénat, T. Manlius Torquatus, pour présider aux assemblées consulaires. Celui-ci, avec l'approbation de tout le peuple, nomma consul celui qui avoit si bien marché sur ses traces, Valerius Corvus, quoiqu'il fût absent et n'eût encore que vingt-trois ans. Il avoit reçu de Camille, en présence de toute l'armée, le tribut de louanges qui

lui étoit dû, cinq paires de bœufs et une couronne d'or. La dignité de consul, dans un âge si tendre, mettoit le comble à sa gloire. Et c'est ainsi, mon fils, que les Romains, en relevant l'éclat des grandes actions par tous les genres d'honneurs et de récompenses, répandoient l'émulation la plus vive parmi tous les citoyens, et faisoient naître en eux le désir de les mériter. On donna pour collègue à Valérius, M. Popilius Lænas, plébéien, qui avoit déjà été trois fois consul. Camille, pendant le reste de son consulat, n'avoit point eu d'occasion de remporter quelque avantage sur les Grecs; car ils ne se présentèrent point pour combattre sur terre, et les Romains n'étoient pas assez habiles sur mer pour oser les y attaquer. Ces corsaires, voyant enfin qu'on ne leur permettoit pas d'approcher des côtes, et qu'ils manquoient de tout, abandonnèrent l'Italie.

Une peste qui survint à Rome fit recourir à la cérémonie du lectisterne. Dans cette même année on fit un traité avec les Carthaginois, dont les ambassadeurs étoient venus demander l'alliance et l'amitié des

Romains. Nous avons déjà vu un premier traité contracté avec eux, plus de cent cinquante ans avant, la même année que celle de l'expulsion des rois.

M. Valérius Corvus, consul pour la seconde fois, eut ordre de conduire une armée contre les Volsques. Il fit sur eux un butin considérable, qu'il abandonna aux soldats, et quatre mille prisonniers qu'il fit conduire devant son char, lorsqu'il rentra triomphant dans Rome, genre de triomphe qui ne suffisoit que trop pour aigrir de plus en plus les esprits et faire détester le nom Romain. Ces captifs ayant été ensuite vendus à l'encan, le prix en fut mis dans le trésor public. L'année d'après, un acte d'hostilité des Auronques ayant fait croire qu'on alloit avoir sur les bras tous les peuples du Latium, on nomma pour dictateur L. Furius. Les Auronques furent défaits, après un vœu de L. Furius de bâtir un temple en l'honneur de Junon. Ce vœu fut accompli l'année suivante, et après la dédicace du temple, on fut frappé d'un prodige semblable à celui qui étoit arrivé autrefois sur le mont Albain; il plut des

pierres, et les ténèbres de la nuit s'étendirent bien avant dans le jour. A l'exception de ces ténèbres, si elles eurent lieu, le phénomène des pierres, non pas tombées de la lune, ainsi que quelques-uns de nos physiciens l'avoient cru d'abord, mais tombées brûlantes de l'atmosphère, de quelque manière qu'elles s'y soient formées, à peu près comme s'y forme la foudre, s'est renouvelé en différens lieux et différens temps, et particulièrement de nos jours (1), sans que, dans un siècle plus éclairé à cet égard, il ait causé parmi nous les frayeurs superstitieuses qu'il causa parmi les Romains. Pour rassurer les esprits alarmés, le sénat jugea à propos de nommer un dictateur. On ordonna des prières et des processions publiques, non-seulement aux tribus qui composoient le peuple Romain, et qui étoient augmentées de deux autres depuis quelques années, mais encore aux peuples voisins, et on marqua à chacun les jours

(1) Voyez la Relation d'un voyage fait à ce sujet, par M. Biot, dans le département de l'Orne.

où ils devoient s'acquitter de ces actes religieux. Cette année, dit-on, les usuriers que les édiles avoient ajournés, furent jugés par le peuple avec beaucoup de rigueur (1).

L'an 443 avant J.C. et de Rome l'an 410, selon les fastes du Capitole, ou 411 selon Varron.

Sous le consulat de Valérius Corvus, pour la troisième fois, et de Cornélius Cossus, tous deux patriciens, commencèrent, pour les Romains, de nouvelles guerres, bien plus considérables que celles qu'on avoit soutenues jusqu'alors, tant par les forces de chacun des ennemis qu'on eut successivement à combattre, que par leur durée et l'éloignement des lieux qui devoient en être le théâtre. Dès cette année s'engagea celle des Samnites, nation puissante et belliqueuse, qui ne cédoit aux Romains ni en courage, ni en discipline militaire, où la jeunesse étoit accoutumée de bonne heure aux plus dures fatigues comme à la plus souple obéissance, et qui avoit, ainsi que Rome, des sujets et des alliés attachés à sa fortune. Pyrrhus vint dans la suite attaquer les Romains dans le cœur de l'Italie; et à peine eût-on fait

(1) Tit.-Liv. l. VII, c. I-XXVIII.

la paix avec lui qu'il fallut s'armer contre les Carthaginois. « Quelles secousses, dit ici Tite-Live, cet empire a essuyées ! Combien de fois il a été à la veille de périr avant que de parvenir à cette grandeur dont il a tant de peine à soutenir le poids ». Ainsi, comme nous l'avons observé, parloit-il du temps d'Auguste.

Avant que d'entrer dans les détails, remarquons avec M. Rollin, par rapport aux forces de la république romaine, qu'Eusèbe, dans sa Chronique, parle d'un dénombrement fait par les censeurs, qui paroît convenir à cette année, et où le nombre des citoyens se montoit à cent soixante mille.

Les Samnites avec lesquels, dans cette même année, les Romains commencèrent à mesurer leurs armes, étoient leurs amis et leurs alliés, au moment où une querelle étrangère vint rompre leur union, cimentée par un traité. Les premiers, placés dans la région de l'Italie qui répond à-peu-près à ce que nous appelons aujourd'hui l'Abruzze, abusant de leur supériorité, avoient attaqué injustement le peuple Sédicinien.

Ils étoient prêts à l'accabler lorsqu'il eut recours aux Campaniens. Ceux-ci, dont les forces avoient plus d'apparence que de réalité, ne pouvoient opposer qu'un courage amolli par le luxe et l'oisiveté à des ennemis endurcis par le travail et par l'exercice des armes. Ils furent chassés du pays des Sédiciniens, et attirèrent sur eux tout le poids de la guerre. Vaincus une seconde fois sur leurs propres terres, ils se renfermèrent dans les murailles de Capoue, et désespérant de pouvoir les défendre avec le peu de troupes qui leur restoient, ils envoyèrent demander du secours aux Romains. « N'y ayant que vous, leur dirent-ils par leurs ambassadeurs, et en plein sénat, à qui nous le cédions, soit pour la grandeur et l'opulence de notre ville, soit pour l'étendue et la fertilité de nos campagnes, l'union de nos forces avec les vôtres pourra ne pas vous être inutile. Dès que les Æques et les Volsques, ennemis éternels de Rome, feront le moindre mouvement de votre côté, nous viendrons fondre sur eux par vos derrières, et ce que vous aurez fait pour notre salut, nous le

ferons

ferons toujours pour votre empire et pour votre gloire. Il faut de toute nécessité que Capoue, avec toute la Campanie, accroissent vos forces ou celles des Samnites : c'est à vous de choisir ». S'étant retirés pour laisser au sénat la liberté d'opiner, quoiqu'il parût à la plupart de ses membres qu'on pouvoit tirer des ressources infinies de l'alliance d'une ville aussi puissante, aussi riche que Capoue, et dont le territoire, le plus fertile de l'Italie, et d'ailleurs voisin de la mer, pouvoit servir de grenier au peuple Romain dans les temps de stérilité, la plupart des sénateurs crurent devoir préférer à de si grands avantages la fidélité qu'ils devoient à leurs alliés. Cette fidélité ne tint pas néanmoins contre les nouvelles propositions des députés. Après avoir reçu de la bouche du consul la réponse qu'il étoit chargé de leur faire, le chef de l'ambassade reprenant à l'instant la parole, suivant l'ordre que lui avoit donné le sénat de Capoue : « Puisque vous refusez, dit-il, de défendre légitimement nos biens contre l'injuste violence qu'on nous fait, vous ne pourrez du moins vous dispenser d'en pren-

dre la défense dès qu'ils seront devenus les vôtres : c'est pourquoi, dès ce moment, le peuple de Capoue vous en transfère la propriété, et se soumet à votre domination, avec ses terres, les temples de ses dieux, et tout ce qu'il possède. Ce sera donc désormais sur vos vassaux, sur vos sujets que tomberont toutes les injures qu'on pourra nous faire ». Alors ils se prosternèrent tous dans le vestibule du sénat, fondant en larmes, et tendant au consul des mains suppliantes.

Les sénateurs furent touchés de l'étrange révolution qui avoit réduit un peuple si opulent, si connu par son orgueil et par son luxe, et dont, peu de temps auparavant, ses voisins avoient imploré le secours, à ce point d'humiliation de se livrer, lui et tous ses biens, à un peuple étranger : ils crurent qu'il étoit de leur honneur, autant que de leur intérêt, d'avoir égard à la cession qu'il leur faisoit et de prendre sa cause en main.

Ils envoyèrent sur-le-champ des ambassadeurs aux Samnites, pour leur exposer tout ce qui venoit de se passer, et les prier

d'épargner une nation qui faisoit maintenant partie de la république romaine. S'ils ne gagnoient rien par la douceur, ils devoient finir par sommer les Samnites, de la part du sénat et du peuple romain, de s'éloigner des murailles et de tout le territoire de Capoue. Cette déclaration les mit tellement en fureur, qu'à l'instant même leurs magistrats, sortant de la salle du conseil où ils étoient assemblés, ordonnèrent à haute voix aux commandans et aux officiers de leur armée d'aller ravager sur-le-champ les terres des Campaniens.

A la nouvelle de cette espèce d'insulte, le sénat envoya les féciaux pour demander satisfaction aux Samnites, et pour leur déclarer la guerre dans les formes s'ils la leur refusoient; ce qui arriva en effet. Aussitôt les consuls reçurent ordre de partir à la tête de deux armées. Valérius mena ses troupes dans la Campanie, et Cornélius dans le Samnium. Valérius fut le premier au-devant duquel vinrent les légions des Samnites. L'éloge que fait de lui Tite-Live, à cette occasion, mérite d'être rapporté : « Jamais général, dit cet historien, ne fit

tant d'amitié aux soldats, et ne partagea plus également avec eux les travaux les plus pénibles de la guerre. Dans les exercices militaires où les jeunes gens disputoient entr'eux à qui l'emporteroit par la force et par la vîtesse, se montrant toujours affable et complaisant, il ne dédaignoit aucun de ceux qui se présentoient pour se mesurer avec lui, parlant de sa victoire sans orgueil, comme il avouoit sans chagrin sa défaite; libéral et bienfaisant, selon le mérite des actions et des personnes, il plaçoit en toute occasion ses grâces à propos. Attentif dans ses discours, à ne blesser en rien la liberté des autres, il ne l'étoit pas moins à soutenir sa dignité, possédant parfaitement l'art si difficile de s'abaisser sans s'avilir. Il conservoit enfin dans l'exercice des magistratures, le même zèle, la même douceur, la même bienveillance, toutes les mêmes vertus qui les lui avoient méritées ».

Devenu par-là extrêmement cher à la multitude, on conçoit quelle impression firent sur l'esprit de ses soldats les paroles pleines de bonté, et tout-à-la-fois de feu

et d'énergie qu'il leur adressa pour les animer au combat, et les engager à soutenir dignement la gloire du nom romain. On sortit avec ordre du camp pour le suivre. Les Samnites, de leur côté, étoient fiers de leur réputation de valeur et de leurs derniers succès. Jamais deux armées n'en vinrent aux mains avec des forces plus égales, avec plus de confiance en leur courage, et moins de mépris cependant pour leurs ennemis. L'action commença, et continua plusieurs heures sans que la victoire penchât d'aucun côté. Valérius donnoit l'exemple aux siens en s'exposant le premier aux plus grands dangers. L'action avoit déjà duré long-temps, le jour étoit sur son déclin, et la première ligne des Samnites étoit presque toute taillée en pièces, sans qu'aucun prît la fuite, tant ils étoient obstinés à ne céder la victoire et à ne quitter leur poste qu'avec la vie. Enfin les Romains, excités par la résistance même qu'ils éprouvoient, et redoublant d'efforts, firent plier les Samnites, qui ne tardèrent pas alors à prendre ouvertement la fuite. Les vainqueurs en tuèrent un grand nombre, et

firent une quantité considérable de prisonniers. Bien peu d'ennemis seroient échappés à leur furie, si la nuit n'eût mis fin à leur victoire.

Mais la joie de ce succès éclatant fut troublée par le péril où se trouvoit l'armée du Samnium. Le consul Cornélius avoit engagé ses troupes en un défilé qui le conduisit dans un vallon profond, entouré de collines, dont les Samnites s'étoient emparés, et il n'aperçut les ennemis au-dessus de sa tête que quand il ne lui fut plus possible de reculer. Pendant que les Samnites attendoient pour fondre sur les Romains, que toute leur armée fût descendue dans la vallée, P. Décius, tribun des soldats, remarqua au-dessus même des Samnites une éminence inaccessible à une armée chargée de bagages, mais où des soldats légèrement armés pouvoient aisément parvenir. S'adressant au consul interdit et effrayé : « Voyez-vous, lui dit-il, cette hauteur au-dessous de laquelle les ennemis sont campés ? Voilà, Cornélius, la forteresse qui nous sauvera. Puisqu'ils ont été assez aveugles pour négliger ce poste, sai-

sissons-le promptement : il n'y a pas de temps à perdre. Je ne vous demande pour exécuter ce dessein que les princes et les hastats (1) d'une seule légion. Dès qu'avec eux j'aurai gagné cette éminence, sortez hardiment de ce mauvais pas, et sauvez-vous avec votre armée. Je vous suis garant que les ennemis, exposés à nos coups, n'oseront faire aucun mouvement, au risque de se perdre. Pour nous, ce sera notre courage ou la fortune du peuple romain qui nous tirera d'affaire ».

Ayant reçu les éloges du consul et les troupes qu'il demandoit, il commença à marcher avec elles à travers la forêt prochaine, et ne fut aperçu de l'ennemi que quand il fut arrivé vers le haut de la colline supérieure. Tandis que les Samnites étonnés tournoient les yeux de côté et d'autre, et faisoient beaucoup de mouvemens

(1) *Les princes*, ainsi appelés dans les légions romaines, combattoient avec l'épée, et les hastats ou hastaires avec la pique. Ces deux corps de troupes, dans chaque légion, faisoient ensemble environ deux mille quatre cents hommes.

sans suite et sans nul effet, le consul eut le temps de gagner un poste moins périlleux, et en balançant sur le parti qu'ils prendroient, ils perdirent l'occasion ou d'attaquer Décius déjà campé au-dessus de leurs têtes, ou de poursuivre Cornélius, en traversant ce même vallon où ils l'avoient tenu enfermé quelques heures auparavant. La nuit les surprit dans leur trouble et leur incertitude. Décius, dans l'étonnement où il étoit de voir que, si la difficulté du lieu les empêchoit de tenter le combat, il ne leur étoit pas venu au moins dans la pensée de le tenir assiégé avec sa troupe, en entourant ce lieu d'un fossé et d'une palissade, appelant ses centurions, et leur faisant observer l'ignorance et l'indolence des ennemis, il leur représenta de quelle conséquence il étoit pour eux de quitter le poste où ils étoient. En le gagnant on avoit conservé l'armée romaine, en l'abandonnant on se conserveroit soi-même. Il alla ensuite avec eux, revêtu de l'habit d'un simple soldat, ainsi que ses capitaines, afin que les Samnites ne pussent pas juger que c'étoit le commandant des Romains qui

venoit les reconnoître. Ayant posé ensuite des sentinelles, il fit ordonner à tous ses soldats de venir le trouver tout armés, sans faire aucun bruit, au commencement de la seconde veille de la nuit. Dès qu'ils se furent assemblés, suivant ses ordres, il leur répéta en partie ce qu'il avoit dit aux centurions, leur fit part du dessein qu'il avoit conçu de profiter de l'heure même, qui étoit celle du plus profond sommeil. « Pendant que les ennemis dorment épars çà et là, ajouta Décius, ou vous passerez en silence sans qu'ils s'en aperçoivent, ou par les cris que vous jeterez, vous répandrez la terreur parmi eux. Je vous servirai de chef et de guide, comme j'ai déjà fait, en suivant la même fortune qui nous a conduits ici. Que tous ceux qui approuvent mon avis passent à ma droite ».

Tous se rangèrent de ce même côté, et suivirent Décius par les intervalles que les Samnites avoient laissés entre les corps de garde. Ils avoient déjà traversé la moitié du camp, lorsqu'un soldat, en sautant par-dessus les corps des sentinelles, qui eux-mêmes étoient endormis, heurta contre le

bouclier d'un d'entre eux, et fit un bruit qui le réveilla. Celui-ci poussa son voisin, et tous deux appelèrent tous les autres, ne sachant si c'étoient leurs camarades ou les ennemis qui avoient causé cette alarme, si c'étoit Décius qui se sauvoit avec les siens, ou le consul qui s'étoit rendu maître de leur camp. Mais Décius, voyant que ses soldats étoient découverts, leur ordonna de jeter de grands cris, et par-là effraya tellement les Samnites, à peine réveillés, qu'ils n'osèrent ni s'opposer au passage des Romains, ni au moins les poursuivre dans leur retraite.

Tandis qu'ils s'agitent inutilement, Décius et sa troupe vont toujours en avant, tuant tout ce qui fait résistance. Le tribun étant arrivé avec elle à quelque distance du camp du consul, et n'ayant plus rien à craindre de la part des Samnites, arrête sa troupe, et lui dit : « Soldats, votre valeur est digne d'admiration, et vous assure celle de tous les siècles. Mais un retour si glorieux ne doit pas être enseveli dans les ombres de la nuit; attendons ici que le soleil éclaire votre arrivée triomphante dans le camp ».

Dès que le jour parut, Décius fit avertir le consul de son approche. La nouvelle s'en répandit bientôt dans toute l'armée, et sur-le-champ les soldats coururent avec autant de joie que d'empressement au-devant de ces intrépides guerriers qui s'étoient exposés pour eux à un péril certain. Ils les félicitent, ils les appellent leurs libérateurs, leurs sauveurs : surtout ils élèvent Décius jusqu'au ciel, et rendent mille actions de grâces aux dieux qui ont favorisé un dessein si généreux. Tant d'honneurs tinrent lieu à Décius d'un véritable triomphe. Il traversa tout le camp, entouré des soldats qui l'avoient accompagné, attirant sur lui les regards de toute l'armée, qui ne lui témoignoit pas moins d'estime et de respect qu'au consul même. Lorsqu'il fut arrivé à la tente de Cornélius, ce général fit assembler les troupes par le son de la trompette, et il commençoit à donner à Décius les louanges qui lui étoient dues, lorsque ce tribun l'interrompit, et le priant de remettre l'assemblée à un autre temps, lui fit entendre qu'il falloit surseoir à toute autre affaire, et profiter de l'occa-

sion qui se présentoit d'attaquer les ennemis avec avantage, pendant qu'ils n'étoient pas encore bien remis de la terreur de la nuit précédente, et qu'ils étoient dispersés par pelotons autour de la colline. Suivant cet avis, le consul fit prendre les armes aux légions, les fit sortir du camp, et connoissant alors le défilé mieux qu'auparavant, au moyen de l'examen qu'il en avoit fait faire par ses espions, il les conduisit aux ennemis par la route la plus large.

Les Samnites qui ne s'attendoient à rien moins qu'à se voir attaqués si brusquement par les Romains, étoient épars de différens côtés, la plupart sans armes. Ainsi n'ayant eu le temps ni de se rassembler, ni de se mettre en défense, ni de rentrer en bon ordre dans leurs retranchemens, ils s'y jetèrent avec beaucoup de désordre et de confusion : les Romains les y suivirent, et les trouvant hors d'état de se défendre, ils n'éprouvèrent de leur part aucune résistance. Ceux qui s'étoient postés autour de la colline, s'enfuirent aux premiers cris qu'ils entendirent, sans avoir seulement vu l'ennemi. Ceux que la crainte avoit obli-

gés de se précipiter dans le camp, furent tous massacrés, au nombre de trente mille, et leur camp fut pillé par les vainqueurs.

Le consul, libre alors de tous soins, convoque une seconde fois l'assemblée; reprend l'éloge de Décius, que cet officier avoit interrompu lui-même, avoue qu'on ne peut assez récompenser le service qu'il a rendu à la république, et auquel il vient de mettre le comble dans la dernière action; et entr'autres dons militaires, il lui fait présent d'une couronne d'or et de cent bœufs, sans en compter un d'une beauté singulière, et qui se faisoit remarquer par l'éclat de sa blancheur et de ses cornes dorées. Il accorde de plus à chacun des soldats qui avoient suivi Décius sur la colline, une double ration de froment pour toujours, et pour le présent un bœuf et deux tuniques.

Après que le consul eut distribué ses récompenses, les légions mirent sur la tête de Décius une couronne obsidionale de gazon, telle que les soldats, sortis d'un mauvais pas où ils avoient été investis par l'ennemi, la décernoient au chef qui les

en avoit délivrés; telle encore qu'ils l'offroient à celui qui avoit fait lever le siége d'une ville. Les soldats de son détachement lui en donnèrent une pareille. Décius, ne se réservant que l'honneur de ces récompenses, immola au dieu Mars le bœuf aux cornes dorées, et abandonna les cent autres à ses braves guerriers, à qui les légions donnèrent aussi par reconnoissance une partie de la farine et du vin qu'on leur distribuoit pour leur subsistance. Tous ces présens militaires étoient accompagnés des cris de joie et des applaudissemens de tous les soldats.

Les Samnites, que Valérius, de son côté, avoit battus et mis en fuite, s'étant réunis, malgré les pertes qu'ils avoient faites, et ayant appelé à eux et armé toute leur jeunesse, voulurent tenter encore une fois la fortune. Mais leur confiance dans leur nombre et leur courage, rehaussée par les lenteurs affectées de Valérius à sortir de ses retranchemens, leur peu de précautions, et celles au contraire prises par Valérius, lui valurent une victoire plus éclatante encore que la première. La déroute des ennemis fut

telle qu'après l'action on porta au consul quarante mille boucliers, quoiqu'il s'en fallût bien qu'on eût tué tant d'ennemis, et cent soixante-dix étendards, sans compter tous ceux qu'on avoit pris avec le camp, dont Valérius accorda tout le butin à ses soldats.

L'événement de ce combat obligea les Falisques à changer en un traité de paix la trève qu'ils avoient faite avec les Romains; et les Latins, dont les armées étoient déjà en état d'agir, à tourner ailleurs les forces qu'ils avoient préparées contre la république. Le bruit de cette expédition, s'étant répandu au loin, engagea les Carthaginois à envoyer des ambassadeurs pour les en féliciter, avec une couronne d'or du poids de vingt-cinq livres, qu'ils avoient ordre de mettre dans le Capitole. Les deux consuls eurent tous les honneurs du triomphe. Décius suivoit leur char avec les marques de distinction qu'il avoit reçues, partageant avec les consuls l'attention, l'estime et les éloges des citoyens et des soldats.

On donna ensuite audience aux députés des Campaniens, qui, redoutant toujours

les Samnites, obtinrent qu'on envoyât des troupes en garnison à Capoue et en d'autres villes de la Campanie durant l'hiver. Ils ignoroient encore ce que l'on a toujours à craindre d'une garnison étrangère. Les délices de Capoue, pernicieuses dès ce temps-là même à la discipline militaire, amollirent le courage des soldats, et étouffant en eux le souvenir de leur patrie et l'affection qu'on a naturellement pour elle, leur suggérèrent l'horrible dessein de massacrer les habitans de cette ville, pour s'y établir en leur place. De Capoue, où la conjuration avoit commencé à se former, elle s'étoit communiquée à tout le reste de l'armée. Elle ne pouvoit être long-temps un secret pour ses chefs. Le nouveau consul, Marcius Rutilus, à qui le département de la Campanie étoit échu, ayant appris ce détestable complot de la bouche des tribuns, fit répandre aussitôt le bruit que les différens corps de troupes demeureroient encore l'année suivante en quartier d'hiver dans les mêmes villes, ce qui, ralentissant la fougue des soldats, lui donna le temps de disperser de côté et d'autre les principaux

chefs de la conspiration, puis de renvoyer à Rome des compagnies entières ou d'en écarter d'autres sous divers prétextes. Mais enfin les conjurés s'étant aperçus que leur complot étoit découvert, et craignant le châtiment, se réunissent dans un défilé, entre la mer et les montagnes, en aussi grand nombre qu'il leur est possible, lèvent l'étendard de la révolte, mettent à leur tête, malgré lui, T. Quintius, qu'une blessure, qui l'avoit rendu boîteux, avoit fait renoncer au métier de la guerre, et qui vivoit retiré aux environs de Tusculum sans soucis et sans ambition; suivant, après cela, leur fougue plutôt que les ordres de leur commandant, ils s'avancent en corps d'armée jusqu'à huit milles de Rome, et ils auroient poussé jusqu'aux portes de la ville, s'ils n'avoient appris qu'on avoit nommé dictateur M. Valérius, et qu'il venoit au-devant d'eux avec plusieurs légions.

Dès que les deux partis furent en présence, chacun reconnut parmi ceux qu'il avoit en tête les mêmes armes et les mêmes drapeaux. Cette vue les attendrit, et l'a-

mour de la patrie se rallumant dans leur cœur, étouffa en eux tout autre sentiment. Ils n'avoient pas encore, dit Tite-Live, ce genre de courage féroce et barbare qui les porta depuis à égorger de sang-froid leurs concitoyens et leurs frères. Aussi lorsque Valérius et Quintius eurent harangué les rebelles, tout rentra dans l'ordre; ils se soumirent, et obtinrent une amnistie générale.

La nouvelle de cette révolte avoit rempli de confiance quelques peuples voisins, toujours ennemis plus ou moins déclarés du peuple romain, et les avoit engagés à prendre les armes (1); mais le consul C. Plautius avoit bientôt, en marchant contre eux, appaisé ces mouvemens. L'autre consul L. Æmilius Mamercinus, à qui le Samnium étoit échu en partage, n'ayant point trouvé les Samnites en campagne, se mit à ravager leurs terres. Désolés de ces hostilités, ils lui députèrent des ambassadeurs, pour lui demander la paix. Il les renvoya au sénat, où ils se présentèrent avec un

(1) Tit.-Liv. l. VII, c. XXVIII-XLII.

air humilié, et demandèrent la paix pour eux, et la liberté de faire la guerre aux Sidiciniens. On leur accorda l'un et l'autre, et le traité ayant été conclu, le consul retira ses troupes du Samnium, à la condition, qui fut remplie sans délai, qu'il recevroit d'eux assez d'argent pour payer ses troupes pendant un an, et du blé pour les nourrir trois mois. Alors les Sidiciniens commencèrent par offrir aux Romains de se soumettre à leur puissance; puis voyant que les sénateurs les rebutoient, comme n'ayant eu recours à eux qu'à la dernière nécessité, ils allèrent se rendre aux Latins, déjà disposés à la guerre par leur propre inclination. Les Campaniens se lièrent eux-mêmes avec eux, s'apercevant que du côté des Romains tous les ménagemens étoient pour les Samnites.

A Rome, voyant l'orage qui se formoit, on avoit hâté les élections, et on avoit nommé pour consuls T. Manlius Torquatus pour la troisième fois, et P. Décius Mus. L'an 340 avant J. C. et de Rome l'an 414 selon Varron, et 413 selon les fastes Capitolins.

Cependant les Latins, au lieu de faire d'abord une déclaration de guerre en forme,

envoyèrent à Rome des ambassadeurs pour demander, du ton le plus fier et le plus assuré, que si l'on vouloit que l'ancienne alliance subsistât, on mît les choses sur le pied d'une parfaite égalité; que pour cet effet, on consentît que désormais, des deux consuls, l'un fût pris de Rome et l'autre du Latium; que le sénat fût composé d'autant de Latins que de Romains, et que par-là on ne fît plus qu'un même peuple et qu'une même république, prenant tous le nom de Romains, et voulant bien de leur part que Rome eût la prérogative d'être le siége de l'empire. Des demandes si hautaines révoltèrent le sénat : la guerre fut déclarée, et les consuls ayant levé deux armées auxquelles ils joignirent celle des Samnites, dont les intérêts étoient devenus, pour le moment, les mêmes, allèrent camper auprès de Capoue, où les troupes des Latins et de leurs alliés s'étoient déjà rassemblées.

Là, on dit, comme parle Tite-Live, qui se montre assez sage pour ne rien affirmer sur ce sujet, que les deux consuls eurent la même vision pendant la nuit :

il leur sembla voir la figure et entendre la voix d'un homme, d'une taille plus majestueuse et plus grande que la taille ordinaire, qui les assuroit que des deux partis contraires, l'un perdroit son chef et l'autre ses légions; que telles étoient les victimes que les dieux Mânes et la Terre (dont on faisoit aussi une divinité) s'étoient destinées; et que la victoire se déclareroit en faveur de l'armée dont le général leur auroit dévoué les légions ennemies et sa personne. Les deux consuls s'étant communiqué ce songe l'un à l'autre, et ayant consulté les aruspices, assemblèrent les lieutenans et les tribuns, leur exposèrent la volonté des dieux, et convinrent, en présence de ces officiers, que celui des deux généraux dont les troupes commençeroient à plier, prendroit, sans balancer, le parti de se dévouer pour le peuple Romain. Ils résolurent aussi, dans le conseil, de faire observer les lois de la discipline militaire avec plus de sévérité que jamais, et défendirent spécialement à tout officier de combattre hors de son rang, et sans leur commandement exprès.

Par malheur, entre les officiers qu'on avoit envoyés de divers côtés pour observer les mouvemens des ennemis, se trouvoit T. Manlius, fils du consul, qui, avec sa troupe, s'approcha du camp des Latins, de façon qu'il n'étoit éloigné de leurs corps-de-garde avancés que de la portée du trait. C'étoient les cavaliers tusculans qui étoient en faction dans cet endroit, sous le commandement de Geminius Metius, jeune homme illustre par ses belles actions et par sa naissance. Dès qu'il eut aperçu les cavaliers romains, et le fils du consul, qui étoit à leur tête, il fit à celui-ci le défi d'un combat singulier, pour lui apprendre à ses dépens, en attendant le combat général, combien les Latins l'emportoient sur les Romains. T. Manlius, jeune, brave et fier, oubliant la défense de son père, crut qu'il étoit de son honneur de repousser une pareille insulte et d'accepter le défi. Ayant blessé de sa javeline le cheval de son adversaire, il se cabra au point de le renverser par terre. Metius tâchoit en vain de se relever; Manlius saisit cet instant pour lui enfoncer sa lance dans la gorge; après quoi

il le dépouilla, et rentrant, comme en triomphe, avec sa troupe, dans le camp des Romains, il marcha sur-le-champ vers la tente de Manlius Torquatus, bien éloigné de penser qu'on dût lui faire un crime d'une action pour laquelle il n'attendoit que des éloges et des récompenses. « Mon » père, lui dit-il, pour faire connoître à » toute la terre que j'ai été formé de votre » sang, je vous apporte les dépouilles équestres que j'ai enlevées à un ennemi qui » m'avoit défié au combat, et que j'ai tué » de ma main ». Le consul ayant entendu ces paroles, jette sur son fils un regard terrible, et détournant aussitôt ses yeux de dessus lui, il fait assembler l'armée. Quand les soldats se sont rangés en foule autour de son tribunal, il s'explique en ces termes : « Manlius, puisque sans respecter ni l'autorité paternelle, ni la majesté consulaire, vous avez combattu » contre notre défense et sans en demander » la permission; puisque vous avez aboli, » autant qu'il a été en vous, la discipline » militaire, qui a fait subsister l'empire » Romain jusqu'à ce jour, et que vous m'a-

» vez mis dans la triste nécessité d'oublier
» ce que je dois à la patrie, ou de m'ou-
» blier moi-même, et tout ce qui pouvoit
» m'être le plus cher après elle, il est juste
» que nous portions la peine de notre faute,
» plutôt que d'en faire retomber les suites
» fatales sur la patrie innocente. Nous allons
» donner un exemple, bien triste à la vé-
» rité, mais salutaire à la jeunesse pour
» tous les siècles à venir. J'avoue que la ten-
» dresse paternelle, et cette preuve même
» de valeur que vous venez de donner, en
» vous laissant séduire par une fausse idée
» de gloire, me sollicitent fortement en
» votre faveur. Mais comme il faut ou que
» l'autorité du commandement soit rétablie
» par votre mort, ou qu'elle soit ruinée pour
» jamais par votre impunité, je ne crois
» pas que vous-même, si quelque goutte
» de mon sang coule dans vos veines, vous
» refusiez d'assurer par votre supplice la
» discipline militaire que vous avez ren-
» versée par votre désobéissance. Approche
» licteur : attache-le au poteau ».

O mon fils ! la plume tombe ici des mains, la nature frémit, et ne permet plus à l'esprit

de

de réfléchir de sang-froid sur cet acte de patriotisme romain, qui fait taire tout autre sentiment, et semble tenir de la férocité. Ce Manlius, toutefois si cruel pour son fils, en faveur de sa patrie, s'étoit montré si tendre pour son père ! Achevons de copier Tite-Live, et ne parlons plus que d'après lui.

A l'ordre si barbare donné par Manlius, tous furent saisis de crainte et d'horreur (1); et chacun croyant voir la hache levée sur lui-même, garda le silence, moins par un sentiment de respect et d'obéissance, que par un sentiment de terreur. Mais lorsqu'ils entendirent le coup de hache qui fit tomber la tête du fils de Manlius, et que relevant les yeux qu'ils avoient tenus attachés à la terre, ils la virent couverte et teinte de son sang, sortant comme d'un profond assoupissement, ils donnèrent un libre cours à leurs gémissemens et à leurs plaintes, et sans garder aucune mesure, détestèrent hautement la cruauté de Manlius. Le corps

(1) *Exanimati omnes tam atroci imperio.* Tit.-Liv.

de ce jeune guerrier, couvert des dépouilles de son ennemi, fut brûlé hors des retranchemens, et ses funérailles furent moins remarquables par la pompe du convoi, que par l'affliction et les regrets des soldats. *La sévérité Manlienne* passa comme en proverbe. Au reste, ajoute Tite-Live, l'atrocité de ce supplice rendit les soldats plus souples et plus soumis; et outre que depuis ce jour on observa avec une exactitude merveilleuse la succession non interrompue des sentinelles, des corps-de-garde, et les autres fonctions militaires, la rigueur du consul contribua beaucoup, pour la suite, à l'entier succès de cette guerre.

Afin de se rendre les dieux favorables, dans le combat qui se préparoit, les consuls, avant de ranger en bataille leurs légions, offrirent un sacrifice. L'aruspice fit apercevoir à Décius Mus un défaut dans la victime qu'il avoit immolée, et qui, à ce défaut près, étoit agréable aux dieux. Quant aux entrailles de Manlius, elles n'avoient rien que de favorable. Je suis content, dit Décius, puisque les dieux sont propices à mon collègue; et aussitôt ayant disposé

leurs troupes, ils marchèrent contre les ennemis. Manlius commandoit la droite et Décius la gauche. D'abord on combattit de part et d'autre avec une ardeur et des forces égales. Mais ensuite les hastats romains de l'aile gauche, ne pouvant soutenir l'attaque violente des Latins, se retirèrent vers la seconde ligne où combattoient ceux qu'on nommoit les princes. Dans ce désordre, Décius appelle à haute voix le pontife. Nous avons besoin, lui dit-il, du secours du ciel : enseignez-moi de quelle formule je dois me servir en me dévouant pour les légions. Le pontife lui ordonne de prendre sa robe bordée de pourpre, qui étoit la robe prétexte, et la tête couverte d'un voile, une main élevée sous sa robe jusqu'au menton, un javelot sous ses pieds, de prononcer les prières en faveur du peuple romain, les imprécations contre les Latins, les paroles de dévouement de lui-même et des légions ennemies aux dieux Mânes et à la Terre, telles qu'il les lui dicte. Après quoi Décius donne ordre à ses licteurs d'aller promptement annoncer à Manlius que son collègue s'est dévoué pour

le salut de l'armée. Pour lui, revêtu et ceint comme il devoit l'être dans une pareille circonstance, il saute tout armé sur son cheval, et s'élance au milieu des ennemis. Les Latins sont saisis d'une terreur subite, inspirée sans doute par leurs superstitions mêmes. Le désordre que jette sa présence dans leurs premiers rangs, se communique de proche en proche; leurs bataillons se renversent les uns sur les autres, comme s'ils avoient été frappés de la foudre, et dès qu'il tombe lui-même percé de coups, leurs cohortes s'abandonnant à la frayeur qui les emporte, prennent ouvertement la fuite. Manlius, qui, de son côté, faisoit les dispositions les plus sages et les plus dignes d'un grand général, apprenant la destinée de son collègue, augmente la confiance des siens, redouble avec eux ses efforts, et remporte une victoire si complète, qu'à peine se sauva-t-il le quart des ennemis.

De l'aveu des Romains et des alliés, le succès de cette journée fut dû principalement aux consuls, dont l'un, par son dévouement, fit une si profonde impression sur tous les esprits, et dont l'autre donna

dans la bataille des preuves si éclatantes d'un courage intrépide et d'une prudence consommée, qu'elles ont fait dire, au rapport de Tite-Live, à tous les écrivains, soit romains, soit latins, qui ont transmis à la postérité le récit de ce combat, que, de quelque côté que se fût trouvé Manlius, il auroit entraîné infailliblement avec lui la victoire. Les Latins s'enfuirent à Minturnes. Le vainqueur s'empara de leur camp, où il tua ou prit un grand nombre d'hommes, surtout des Campaniens. On ne retrouva que le lendemain de la bataille le corps de Décius. Son collègue lui fit rendre les derniers honneurs avec toute la pompe que méritoit une mort aussi mémorable et aussi glorieuse que l'étoit la sienne. Une nouvelle défaite des Latins les affoiblit à un tel point qu'ils se rendirent aux Romains; et les Campaniens imitèrent leur exemple. On leur ôta une partie de leurs terres, que l'on distribua par portions égales, aux citoyens qu'on y envoya en colonie. De tous les Latins, les seuls Laurentins, et de tous les Campaniens, les seuls cavaliers n'eurent point de part à la

punition, parce qu'ils n'en avoient pas eu à la révolte. On donna même le droit de bourgeoisie aux cavaliers de Capoue, dont les habitans furent condamnés à payer à chacun de ceux-ci, qui étoient au nombre de seize cents, quatre cent cinquante deniers par an, ce qui revenoit à plus de deux cents livres. La guerre étant ainsi terminée, Manlius retourna à Rome. Les vieillards allèrent au-devant de lui; mais la jeunesse ne sortit point de la ville, et tant qu'il vécut, elle conserva pour lui une haine implacable, le détestant comme le plus barbare de tous les pères.

Sous le consulat suivant de T. Emilius et de Q. Publilius Philon, les Latins, nouvellement soumis, toujours vaincus et jusque-là jamais domptés, reprirent les armes avec aussi peu de succès qu'auparavant. Après un combat, suivi de la victoire, Publilius, sous la conduite et les auspices duquel l'action s'étoit passée, ayant obtenu le triomphe, Emilius, qui avoit remporté aussi de grands avantages sur les autres peuples ligués, quitta le siége de la ville de Pedum, qu'il étoit sur le point de ré-

duire, pour aller exiger du sénat le même honneur. Cette demande, faite hors de toute mesure, et si fort à contre-temps, ne permit pas de le lui accorder. Irrité de ce refus, il se conduisit, pendant le reste de son consulat, en vrai tribun du peuple, ne cessant d'accuser les sénateurs, sous prétexte de la modicité du terrain qu'ils avoient distribué l'année précédente, sans qu'il éprouvât aucune opposition de la part de son collègue, qui étoit plébéien. Le sénat, pour abolir l'autorité des deux consuls, leur ordonna, trop légèrement et sans en prévoir assez les conséquences, de nommer un dictateur, sous le motif apparent de la rebellion continuelle des Latins. Emilius, devant qui on portoit alors dans la ville les haches et les faisceaux, comme ayant en ce moment l'autorité que chacun des consuls, lorsqu'ils étoient ensemble, exerçoit à son tour, nomma son collègue. Celui-ci ne manqua pas de signaler sa dictature par plusieurs lois aussi contraires au sénat et à la noblesse, que propres à étendre de plus en plus les prérogatives et l'autorité du peuple. Les sénateurs ne faisoient pas

difficulté d'assurer que cette année les consuls et le dictateur avoient fait plus de tort à la république, par les factions qu'ils avoient excitées à Rome, et par les réglemens qu'ils avoient fait recevoir, qu'ils ne lui avoient apporté de profit et d'honneur par les avantages qu'ils avoient pu remporter au dehors contre les ennemis.

L'an 338 avant J.C. et de Rome l'an 416, selon Varron, et 415 selon les fastes Capitolins.

L'année suivante, le sénat, pour rendre plus sensible la négligence d'Emilius, et lui en attirer des reproches plus sanglans, commanda aux nouveaux consuls, L. Furius Camille et C. Menius, d'assiéger avec toutes leurs forces la ville de Pedum, de s'en rendre maîtres et de la détruire. Ces ordres furent exécutés, malgré les Latins, à qui la confiscation de leurs biens rendoit la paix odieuse, et qui perdoient toujours davantage à de nouveaux actes d'hostilités. La réduction de Pedum, qui fut prise par escalade, et la défaite de ceux qui avoient voulu s'y opposer, auxquels s'étoient joints les Antiates, augmentèrent tellement la confiance des consuls, qu'ils crurent que, pour dompter entièrement le Latium, ils devoient faire éprouver la force de leurs

armes victorieuses à tous les peuples de ce pays qui refusoient de se soumettre. Allant, en conséquence, d'un canton à l'autre, ils se rendirent enfin maîtres de toutes les villes ou par force ou par composition; et après y avoir mis de bonnes garnisons, ils revinrent à Rome pour y recevoir l'honneur du triomphe, qui leur fut décerné d'un consentement unanime. A cette récompense, on en ajouta une autre d'autant plus glorieuse qu'elle étoit plus rare en ce temps-là : on leur éleva des statues équestres dans le *forum* ou la place publique.

Avant que les consuls tinssent les assemblées où l'on devoit leur nommer des successeurs, Camille harangua le sénat au sujet des peuples vaincus, pour le mettre en état de juger du parti qu'il avoit à prendre. « Les dieux immortels, lui dit-il, vous ont rendus les maîtres de détruire pour toujours le Latium ou de le laisser subsister. Ainsi vous pouvez vous mettre en repos pour toujours du côté des Latins, ou par votre sévérité ou par votre indulgence. Voulez-vous traiter avec la dernière ri-

gueur et une sorte de cruauté ces peuples vaincus et soumis ? il vous est libre d'effacer jusqu'au nom des Latins, et de réduire en une vaste solitude cette contrée féconde, d'où vous avez tant de fois tiré des armées nombreuses, qui vous ont été d'un grand secours dans les guerres importantes que vous avez eu à soutenir. Voulez-vous, à l'exemple de vos ancêtres, accroître l'empire Romain par la réunion de ces nations vaincues aux autres sujets et citoyens de la république? vous avez une belle occasion d'augmenter tout-à-la-fois et vos forces et votre gloire. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'empire le mieux affermi, est celui dont les sujets ont lieu d'être contens et obéissent avec joie ».

Comme la cause de tous ces peuples n'étoit pas la même, le sénat crut devoir user de plus ou moins de rigueur ou d'indulgence envers eux, à proportion de ce que l'on avoit plus ou moins à se plaindre de l'opiniâtreté de leurs révoltes et de leur conduite. Il y en eut même à qui l'on accorda le droit de bourgeoisie à certaines conditions; il y en eut d'autres qu'on traita

rigoureusement. On interdit aux Antiates le commerce de la mer, et on retira de leurs ports les longs vaisseaux qui s'y trouvoient alors. On en mit une partie dans les arsenaux de Rome; le reste fut brûlé, à la réserve des proues, qui servirent à orner dans la place publique la tribune aux harangues; ce qui lui fit donner le nom de *Rostra*.

Sous les consuls qui remplacèrent Furius Camillus et Menius, une vestale appelée Minucia, qu'une parure plus recherchée qu'il ne convenoit à sa profession, avoit déjà rendue suspecte, ayant été accusée devant les pontifes, de mauvaises mœurs, par un de ses esclaves, ces pontifes rendirent aussitôt contre elle un décret qui lui défendoit de se mêler désormais du culte des dieux, ni de renvoyer même des esclaves qui lui appartenoient; ce qui eût pu empêcher qu'on ne tirât d'eux la vérité du fait dont elle étoit accusée. Convaincue d'avoir violé son vœu de chasteté, elle fut punie du supplice ordinaire, celui d'être enterrée toute vivante. Cette même année, Q. Publilius Philon, que nous avons vu L'an 337 avant J.C.

élevé à la dictature par son collègue Emilius, fut nommé préteur, quoiqu'aucun plébéien n'eût pu l'être encore, le sénat, qui n'avoit pu exclure le peuple des premières magistratures, n'ayant pas cru devoir s'opiniâtrer si fort au sujet de la préture (1).

L'année suivante est celle où Philippe, roi de Macédoine, fut tué par Pausanias, l'un de ses gardes-du-corps, et où le règne d'Alexandre, succédant à son père, ouvrira pour nous la onzième époque.

Vous avez vu, mon fils, sous celle que nous venons de parcourir, comme sous la précédente, les tribuns du peuple lutter sans cesse contre les patriciens, les consuls et le sénat, et remporter sur eux par degrés des avantages plus considérables en acquérant toujours de nouveaux priviléges. Au milieu de tous les troubles qu'ils faisoient naître au dedans, vous avez vu Rome exposée aux plus grands dangers, soit par les ennemis qu'elle renfermoit dans son

(1) Tit.-Liv. l. VIII, c. I-XV.

sein, par l'ambition de quelques-uns de ses concitoyens, par la mésintelligence de ses consuls, par les mécontentemens ou l'audace de ses propres soldats, soit par les attaques des ennemis du dehors. Après la prise de Rome par les Gaulois, elle renaît en quelque sorte de ses cendres; et par la vigilance, par la politique constante du sénat, par l'expérience et la valeur de ses chefs, par celle de ses armées, en domptant les peuples voisins, elle prépare de loin son agrandissement prodigieux, et l'étendue de ses conquêtes. Ne nous lassons pas, sous les époques postérieures, de suivre ses progrès, et de les étudier dans les vues de celui qui règle les destinées des empires, pour les faire servir à ses fins, bien plus encore que dans les moyens humains qui ont conduit la république romaine à ce haut degré de souveraineté auquel nous la verrons s'élever, et qui non-seulement n'eussent pu lui suffire parmi tant d'obstacles, mais qui eussent pu même tourner si aisément contre elle, pour son entière destruction, comme elle en a été menacée plus d'une fois, si une puis-

sance bien supérieure à celle des hommes n'eût sans cesse, jusqu'au terme fixé par les décrets de sa sagesse, contre-balancé et déterminé en sa faveur les mêmes causes qui pouvoient hâter et précipiter sa ruine.

LETTRE LXIV.

Histoire de la Chine sous la dixième époque.

Les empereurs de la Chine ne jouent pas, sous cette époque, un rôle plus brillant que celui que nous leur avons vu jouer sous l'époque précédente; et les princes des différens Etats entre lesquels la Chine étoit partagée, ne nous offrent pas des scènes plus dignes de nous intéresser, que ne l'ont fait les princes auxquels ils ont succédé. C'est toujours le même esprit de jalousie, de cupidité qui règne parmi eux, le même désir de s'agrandir aux dépens de leurs voisins, et s'il se peut, de changer la dynastie, en parvenant même au trône impérial. Rien de grand ni dans la plupart d'entr'eux, ni dans leurs ministres, si ce n'est de grandes injustices, de grands crimes, produits par l'excès de leur ambition.

A la mort de Kao-ouang, qui n'avoit rien fait pendant le cours de son règne qui fût digne de mémoire, son fils, Ouei- L'an 425 avant J. C.

lie-ouang, ayant succédé à l'empire (1), ne vit autour de lui, dès son avènement au trône, que des sujets d'inquiétudes et d'alarmes. La dynastie des Tcheou étoit devenue si foible, que les nouveaux princes vassaux gardoient à peine un extérieur de respect pour les empereurs. Cependant ces princes ne tenoient que d'eux leurs dignités, qu'ils étoient censés n'avoir obtenues que comme une récompense due à leur fidélité et à leurs services, quoiqu'ils ne la dussent en effet qu'à leurs intrigues et à leur révolte contre Tchu-kong, prince de Tçin, leur souverain immédiat, et leur prince légitime (2), dont ils avoient en grande partie démembré les Etats. Oueilie-ouang avoit reçu l'empire dans un si grand délabrement, les lois étoient si peu suivies, qu'il se vit presqu'entièrement abandonné de ces mêmes princes, dont un des premiers devoirs étoit de soutenir et de défendre l'autorité impériale. N'étant point en état de se faire obéir, il ne pensa

(1) Ci-dessus, tom. VII, pag. 366.
(2) *Ibid.* pag. 360 et suiv.

qu'à sa propre sûreté. Ainsi, quoiqu'il fût évident que Tchao-chi, Han-chi, et Ouei-chi n'étoient que des rebelles et des usurpateurs, comme ils étoient devenus très-puissans, l'empereur, afin de se les attacher, ou du moins pour ne pas s'en faire des ennemis, les créa princes des pays qu'ils avoient usurpés, et leur en envoya les diplômes.

Ces nouveaux princes ne jouirent pas long-temps du fruit de leur révolte; car Ouei-lie-ouang les eut à peine confirmés dans leurs dignités, qu'ils moururent tous trois la même année. Le Tien, dit l'historien, ne pouvoit approuver leur usurpation; mais il permit que leur postérité en jouît pour châtier la dynastie des Tcheou. Han-chi, prince de Han, eut pour successeur son fils Ou-kong; et Ouei-chi, prince de Ouei, fut remplacé par son fils Ouen-kong. Quant à la succession de Tchao-chi, prince de Tchao, elle fut disputée, non entre ses fils, qui étoient au nombre de cinq, mais entre son neveu, Hien-kong, qu'il avoit institué son héritier, sans égard pour ses propres enfans, qui

étoient sans doute en bas âge; et son frère Hoan-kong, qui, fâché de voir qu'on lui eût préféré son neveu, prit les armes, et s'empara de ses Etats.

Hoan-kong ne jouit de la principauté de Tchao que quelques mois, et mourut. Les grands consultèrent ensemble sur les moyens de rétablir la paix, et jugèrent que tant qu'il resteroit des enfans de Tchao-chi, l'Etat couroit le risque de voir renaître par la suite des troubles. Ils prirent la résolution barbare de faire mourir ses cinq fils, et rappelèrent Hien-kong.

Cependant Ou-kong, prince de Han, prévoyant que l'empire, dans la crise où il étoit, ne pouvoit se soutenir long-temps, cherchoit à s'agrandir. Il déclara la guerre au prince de Tching par des hostilités et des incursions qu'il fit dans son pays. Yen-kong, prince de Tching, étoit brave, et ne craignoit pas le danger. Plus soldat que capitaine, dès qu'il apprit l'entrée de Ou-kong sur ses terres, il s'avança pour le repousser, et le défit en bataille rangée; mais comme il ne se ménageoit point, il

y perdit la vie. Siu-kong, son frère, le remplaça.

Parmi tous ces princes, dont les incursions mutuelles sont à-peu-près semblables, il en est un seulement qui se distingua par des qualités réelles; c'est Ouen-kong, prince de Ouei. Plus désintéressé, plus sage, et doué d'un heureux naturel, il apprit que le prince de Tçin, à qui il rendoit une espèce d'hommage, avoit été poignardé dans sa propre ville par des inconnus; il s'y rendit en personne à la tête de ses troupes, et fit des recherches si exactes, qu'il découvrit les meurtriers. Après les avoir punis, il fit reconnoître Lie-kong, fils de Ycou-kong, pour légitime prince de Tçin, la sixième année de Ouei-lie-ouang.

Dans la décadence de l'empire, chacun des princes songea à se précautionner contre les révolutions, en faisant fortifier quelques-unes de leurs villes principales, ce qui ne put se faire, pour plusieurs d'entre eux, sans l'opposition et les attaques de quelques autres princes voisins, jaloux de leur puissance, et contre lesquels ils eurent

à se défendre. Il y en eut un surtout qui, voyant avec chagrin s'élever par la sagesse, et s'accroître celle de Ouen-kong, fondit sur ses terres avec une grande armée. Ouen-kong, quoiqu'inférieur en forces, mais mieux conseillé et mieux servi, parce qu'il accueilloit et récompensoit le mérite, se mit à la tête de ses troupes, et remporta une victoire signalée.

Sa réputation devenoit plus éclatante de jour en jour. Esclave de sa parole, à laquelle rien n'étoit capable de le faire manquer, il se concilioit la confiance la plus entière. Son affabilité, sa magnificence, attiroient de toutes parts, dans ses Etats, les hommes les plus distingués par leur savoir et par leurs talens.

Les Tartares que Tchi-pe avoit soumis par le stratagême de la cloche qu'il leur avoit envoyée (1), se révoltèrent. Comme ils étoient enclavés dans les Etats de Ouen-kong, il marcha lui-même pour les faire rentrer sous son obéissance. Les ayant domptés, il donna leur pays en apanage à son

(1) Ci-dessus, tom. VII, pag. 362 et suiv.

fils Ki, et l'en créa prince. De retour de cette expédition, il demanda à ses conseillers ce qu'ils pensoient de ce qu'il venoit de faire. Tous le comblèrent d'éloges, à l'exception de Gin-tso, qui ne put dissimuler ce qu'il trouvoit de trop peu réfléchi dans ce partage. Ouen-kong ayant témoigné ouvertement son mécontentement de l'avis de Gin-tso, cet homme crut devoir s'éloigner. Faisant ensuite la même question à Tché-hoang, celui-ci lui fit entendre, comme les autres, qu'il étoit rempli de vertus. Comment le savez-vous, lui demanda le prince. « Quand un maître, ré-» pondit Tché-hoang, est guidé par la » sagesse, ses grands et ses sujets se font » gloire de suivre son exemple. Je viens » d'être forcé d'admirer la droiture et la » franchise de Gin-tso, d'où je conclus » qu'il faut que son prince soit accompli ».

Ouen-Kong sentit le tort qu'il avoit eu de se fâcher contre Gin-tso : il ordonna de le rappeler, et fut au-devant de lui. Il eut même la magnanimité et la candeur de lui faire publiquement des excuses, en présence des grands, à qui il le proposa,

lui et Tché-hoang, comme deux modèles de droiture et de sincérité, qui ne savoient pas flatter servilement les défauts de leur prince.

Ouen-kong marquoit un très-grand respect pour ceux qu'il regardoit comme ses maîtres. Un jour qu'il en donnoit des témoignages extérieurs en passant devant la porte de Touan-kan-mou, qui, en qualité de gouverneur, avoit formé sa jeunesse, et qu'il faisoit, selon sa coutume, une profonde révérence, ceux qui l'accompagnoient parurent étonnés qu'il s'abaissât ainsi devant un de ses sujets : « Touan-kan-mou, répondit le prince, est un sage, qui est grand par sa vertu, et je ne le suis que par les terres que je possède ».

Ce prince vouloit faire de lui son premier ministre ; mais Touan-kan-mou refusa constamment cet emploi. Il le combla de biens et d'honneurs, ainsi qu'il ne cessoit de le faire à l'égard de tous ceux qui avoient de la science et de la vertu, conduite qui lui gagnoit le cœur de tous ses sujets, et rendoit son nom célèbre dans les autres cours. Elle obligea le roi de Tsin

à renoncer au dessein qu'il avoit de lui faire la guerre, craignant d'attaquer un prince qui avoit tant de sages pour l'aider de leurs conseils, et tant de bras prêts à le défendre.

Sur le refus que fit Touan-kan-mou, d'accepter la place de premier ministre, Ouen-kong, après avoir bien consulté et pesé atttentivement le mérite de ceux qui pouvoient y prétendre, se fit un devoir de le conférer à celui qui lui en parut le plus digne.

On n'étoit pas si délicat dans les autres cours sur le choix de ceux qu'on élevoit à quelque poste éminent et de la plus haute importance. Ou-ki, sujet d'Ouen-kong, prince de Ouei, n'ayant point d'emploi dans son pays, en fut chercher dans la principauté de Lou. On lui en donna un assez considérable dans les troupes. Sa bravoure et ses talens le firent bientôt distinguer, et dans un démêlé que le prince de Tsi eut avec le prince de Lou, ce dernier jeta les yeux sur lui pour en faire son général. Une seule chose le retenoit; c'est que Ou-ki s'étoit marié dans les Etats de

Tsi. Ou-ki apprenant que sa femme étoit un obstacle à ce qu'on lui donnât le commandement général des troupes, il lui coupa la tête et la porta aux grands, en leur demandant le généralat de l'armée. Qui douteroit qu'une pareille atrocité n'eût pénétré tous les assistans de la plus vive horreur, et n'eût soulevé contre lui tous les esprits? Et toutefois on lui accorda ce qu'il demandoit. On ferma les yeux sur ce que cette action avoit d'exécrable, pour ne faire attention qu'aux talens supérieurs qu'il possédoit pour la conduite des armées; et on lui fut redevable en effet de l'entière défaite du prince de Tsi, qu'il força de demander la paix. Comme la réputation de Ouen-kong s'étoit répandue, Ou-ki, dans l'appréhension que son prince, dont il pouvoit avoir besoin par la suite, ne l'accusât de manquer de fidélité, et ne lui ôtât pour toujours l'espoir de rentrer dans sa patrie, ne différa pas d'aller lui offrir ses services. Ouen-kong avoit alors sur les bras le prince de Tsin, qui, malgré ses premières craintes, s'étoit enfin déterminé, sans autres motifs que son ambition et sa jalousie, à prendre

les

les armes contre lui. Quelle que fût sa répugnance à accepter les offres d'un homme tel que Ou-ki, il ne voulut rien décider avant qu'il eût pris conseil de Li-ké, l'un des sages qu'il consultoit le plus volontiers. Li-ké convint sans peine de tout ce qui pouvoit prévenir une ame sensible et généreuse contre Ou-ki; mais il étoit instruit de ses talens militaires; et dans les circonstances où son prince se trouvoit, il crut devoir lui conseiller d'accepter ses offres, plutôt que de risquer de s'en faire un ennemi. Ouen-kong lui donna le commandement des troupes destinées contre le prince de Tsin, qu'il battit dans toutes les rencontres, et auquel il enleva cinq villes. Pendant toutes ces campagnes, il coucha toujours sur la terre, marcha la plupart du temps à pied comme les simples soldats, et mangea le plus souvent avec eux. Pour leur donner l'exemple, il partageoit également avec eux toutes les fatigues de la guerre; aussi n'y en avoit-il aucun qui ne fît son devoir, et qui ne lui obéît aveuglément.

La vingt-troisième année du règne de

l'empereur Ouei-lie-ouang, on vit trembler, disent les historiens de la Chine, les grandes urnes, que Yu avoit fait fondre, et sur lesquelles étoit gravée la carte des provinces de l'Empire; ce qui fut regardé comme un pronostic évident de la perte de la famille des Tcheou, et inspira à chacun des princes le désir de s'établir sur leur ruine. Ainsi, depuis cette époque, les guerres qu'ils se firent ne furent plus simplement pour se maintenir dans la possession de leurs Etats; mais ils se considérèrent dès-lors comme autant de prétendans à la souveraineté de toute la Chine.

L'an 401 avant J. C. L'année suivante mourut l'empereur Ouei-lie-ouang, qui laissa à son fils, Nganouang, un trône ébranlé de toutes parts. Les empereurs alors, dépouillés d'une partie de leurs domaines, et des prérogatives attachées à leur dignité, étoient, pour ainsi dire, réduits à un vain titre, que leur foiblesse empêchoit de faire valoir contre des vassaux devenus beaucoup plus puissans qu'eux. Les Tcheou ne durent encore, pendant près d'un siècle et demi, la conservation du trône dans leur famille, qu'à

la balance que ces princes-vassaux vouloient garder entr'eux, et à la jalousie qui les réunissoit contre celui qui auroit tenté d'en rompre l'équilibre.

Les dix premières années du règne de Ngan-ouang se passèrent en tentatives que les princes de Tsin, de Ouei, de Han, de Tching, de Tsi, de Lou et de Tchou, firent les uns sur les autres, sans aucune action considérable et sans aucun avantage marqué.

La troisième année, la montagne de Koué-chan, située près du grand fleuve Hoang-ho, sur les limites des principautés de Tsin et de Ouei, s'éboula et tomba dans ce fleuve, dont elle engorgea le lit. Les eaux arrêtées par cet obstacle, jusqu'à ce qu'on pût en rétablir le cours, se répandirent de tous côtés, et causèrent d'affreux ravages.

La onzième année de Ngan-ouang, Tien-ho, qui s'étoit rendu puissant dans la principauté de Tsi, y leva l'étendard de la révolte. Il se saisit de Tai-kong, son prince, le conduisit dans une île de la mer, où il fit bâtir une forteresse, et l'y retint pri-

sonnier, sous prétexte que le bien de l'Etat l'exigeoit. Il ne prit d'abord que le titre de premier ministre et de régent de la principauté de Tsi; mais il ne tarda pas à faire voir que son ambition ne se bornoit pas à ce titre. Il désiroit celui de prince, et aidé du suffrage de quelques autres princes voisins, il dressa, de concert avec eux, une supplique pour l'obtenir de l'empereur, qui promit d'accorder à Tien-ho sa demande. Ce ne fut toutefois que la seizième année de son règne, que Ngan-ouang, dépêcha un officier de sa cour, muni du diplôme impérial, pour lui donner l'investiture des Etats de Tsi, à l'égard desquels peu d'années après, par la mort de Tai-kong, il n'eut plus de concurrent.

Dans ces entrefaites, Ouen-kong, prince de Ouei, mourut généralement regretté. Son fils, qui prit le nom de Ou-kong, lui succéda.

L'an 376 avant J.C. La vingt-sixième année de Ngan-ouang, les princes de Ouei, de Han et de Tchao, qui s'étoient révoltés contre le prince de Tçin, leur souverain, et s'étoient partagé

la plus grande partie de ses États, complotèrent de dégrader Tçing-kong, qui ne jouissoit que des foibles restes de cette principauté, et l'en dépouillèrent. L'empire, dès-lors, ne fut plus divisé qu'en sept principautés considérables, savoir : celles des Tsin, des Tchou, des Yen, des Ouei, des Han, des Tchao et des Tsi. La principauté de Tçin avoit été érigée par l'empereur Tching-ouang, en faveur de son second fils, dont la postérité, dans une suite de vingt-neuf générations, l'avoit toujours possédée jusqu'à Tçing-kong, ou, pour mieux dire, jusqu'à son père, qui, par la foiblesse de son gouvernement, perdit et ses États et sa famille.

Cette même année mourut l'empereur Ngan-ouang. Il eut pour successeur son fils Lie-ouang. Sous son règne les princes travaillent plus que jamais à se détruire les uns les autres, pour parvenir un jour à l'Empire. Celui de tous qui s'étoit acquis le plus de réputation, étoit le nouveau prince de Tsi, qui, après avoir été reconnu par Ngan-ouang, avoit pris le titre de roi, sous le nom de Ouei-ouang, et il fut initié

en cela par le prince de Ouei, qui avoit pris celui de Hoei-ouang. Quelle que fût l'ambition du roi de Tsi, elle étoit couverte par tant de qualités propres à un grand prince, qu'elle faisoit oublier en quelque sorte son usurpation. Un trait d'équité lui fit surtout le plus grand honneur.

Tsi-mé, celui à qui étoit confié le gouvernement de Tsi, homme irréprochable, et rempli de vigilance pour son emploi, étoit en butte aux grands de la cour, parce qu'il ne flattoit pas leur vanité par des bassesses, ou ne satisfaisoit pas leur avarice par des présens. Le prince recevoit journellement des plaintes contre lui. Il fit des informations, et apprit que toutes les terres du canton de Tsi-mé étoient en valeur, les récoltes abondantes, et que le peuple étoit content et vivoit en paix. Il sut encore que, par les soins de ce gouverneur, il n'y avoit ni querelles, ni procès, et que les peuples voisins n'osoient remuer, ni inquiéter son gouvernement. Ouei-ouang le fit venir à la cour, et lui dit : « Je connois la source » des plaintes qu'on me fait contre vous. » Votre intégrité et votre mérite font le

» désespoir des ames vénales et des envieux » qui vous accusent. Je dois une récom- » pense à vos services; je vous fais seigneur » de dix mille familles. Retournez dans » votre gouvernement. On dira du mal de » vous tant que vous ne vous écarterez pas » de votre devoir; mais c'est aujourd'hui » le plus bel éloge qu'on m'en puisse faire ».

Le gouverneur de la ville de Ho étoit, au contraire, d'une cupidité excessive; il exerçoit des concussions, et amassoit des richesses pour acheter le suffrage des courtisans. Non content de fouler le peuple, il ne prenoit aucun soin de son gouvernement. Les terres étoient incultes, et le peuple, manquant du nécessaire, souffroit encore des rigueurs du froid. Les troupes de Tchao avoient pillé l'une de ses villes, et celles de Ouei en avoient pris une autre. Tout étoit livré à un brigandage affreux. Cependant on donnoit à la cour une foule d'éloges à ce gouverneur. Le prince, informé que ces éloges mendiés, étoient le prix des sueurs et du sang du peuple, et qui avoit su apprécier les louanges des courtisans, le rappela; et après lui avoir re-

Digitized by Google

proché l'indignité de sa conduite, il le fit mourir, avec tous ceux qui s'étoient laissé corrompre par ses présens.

L'an 368 avant J.C. L'année suivante mourut l'empereur Liéouang, auquel succéda son fils Hien-ouang. Ce fut sous son règne que les princes de Tsin commencèrent à se frayer un chemin à l'Empire. Leurs troupes, accoutumées à se battre contre les Tartares, qui leur faisoient continuellement la guerre, étoient fort aguerries, et aucun prince n'en avoit d'aussi bonnes ni d'aussi bien disciplinées.

La troisième année de Hien-ouang, Hien-kong, prince de Tsin, attaqua le prince de Ouei, auquel se joignit celui de Han, qui craignoit pour ses propres Etats. Il se livra un combat opiniâtre qui coûta cher aux deux partis. Mais les princes de Han et de Ouei s'étant vus forcés néanmoins de céder le champ de bataille, firent entrer dans leur ligue le prince de Tchao, par l'intérêt qu'il avoit lui-même de s'opposer aux entreprises du prince de Tsin.

L'année suivante ce dernier fit passer le Hoang-ho à une armée formidable, pour

marcher contre les trois princes ligués. On a vu peu de batailles plus sanglantes et surtout plus disputées : il resta plus de soixante mille hommes sur le carreau, sans compter les blessés. La nuit seule put séparer les deux armées, et obliger les confédérés d'abandonner le champ de bataille au prince de Tsin.

Ce prince mourut deux ans après, la septième année de Hien-ouang, et dans le temps qu'il se préparoit à faire une nouvelle tentative contre les Etats de Ouei. Il eut pour successeur son fils Hiao-kong, âgé de vingt-un ans, prince rempli de valeur et de prudence, mais qui n'avoit pas moins d'ambition que son père. Les Etats, dont il venoit d'hériter, étoient les plus étendus de l'Empire. Ayant cherché un ministre éclairé, on lui présenta Kong-sun-yang, distingué par l'étendue de son génie, par des connoissances profondes, et qui avoit été forcé de quitter les Etats de Ouei. Dans le premier entretien qu'il eut avec le prince de Tsin, il lui parla avec tant de sagesse des moyens de bien gouverner un Etat, de l'enrichir, et de le

rendre formidable à ses voisins, que Hiao-kong, après l'avoir admis dans son conseil, et l'avoir éprouvé pendant un an, s'estima trop heureux de pouvoir faire tomber sur lui le choix qu'il méditoit.

Dès le commencement de son ministère, Kong-sun-yang crut devoir faire, dans les lois, de grands changemens, dont le peuple murmura. Hiao-kong lui-même lui en témoigna du mécontentement. Kan-song, un de ses conseillers, fit à ce sujet, en présence du prince, des observations qui sembloient d'ailleurs assez justes, et qui étoient confirmées par plus d'un exemple. « Le peuple, dit-il, voit avec peine » promulguer de nouvelles lois; il s'est fait » une routine de celles qu'il connoît, et » redoute d'être obligé d'en étudier de nou-» velles. Mais lorsqu'on ne fait que perfec-» tionner les anciennes, il est aisé aux ma-» gistrats de tenir la main à leur exécu-» tion; le peuple alors ne murmure point » et vit en paix».

A des réflexions si spécieuses, et généralement parlant, si vraies, Kong-sun-yang, sans affecter une modestie, que sans

doute il eût crue hors de saison dans les circonstances où il se trouvoit, répondit en ces termes : « Les hommes ordinaires » se contentent de ce qu'ils trouvent établi, » de ce qu'ils ont appris, et ne vont pas » plus loin. Le sage fait les lois, et ceux » qui n'ont pas la même étendue de génie, » doivent se borner à les faire observer ».

Le prince satisfait de la réponse de son ministre, et qui connoissoit d'ailleurs la supériorité de ses talens et de ses lumières, lui donna plein pouvoir d'agir dans tout ce qu'il jugeroit à propos pour le bien de l'Etat.

Kong-sun-yang établit que, de cinq en cinq, et de dix en dix, les familles s'aideroient et se secourroient mutuellement; qu'elles veilleroient les unes sur les autres, en n'y souffrant aucun désordre; que ceux qui ne dénonceroient pas un criminel et le recéleroient, seroient punis de la même peine qu'il auroit méritée; que celui, au contraire, qui le dénonceroit recevroit une récompense, comme ayant détruit un ennemi de l'Etat.

Suivant ces nouvelles lois, ceux d'entre

le peuple qui avoient plus de deux enfans mâles, en état de l'aider et de travailler, étoient obligés à plus de corvées, mais aussi recevoient plus d'honneurs. Les soldats devoient être avancés selon leur bravoure et leur capacité. Les gens oisifs étoient condamnés aux corvées les plus pénibles, et aux travaux les plus humilians. Les personnes actives, et occupées à la culture de la terre, au travail des soieries, ou à quelqu'autre métier, étoient exemptes des grandes corvées. Ceux qui ne travailloient que pour eux, sans égard au bien de leur famille, de leurs concitoyens, au bien public, ou qui ne travailloient point du tout, étoient réduits en servitude. Ceux de la famille du prince, qui ne se signaloient pas à la guerre par quelque action d'éclat, en étoient retranchés et déclarés incapables de posséder aucune place.

Kong-sun-yang comprit, dans ses réglemens, tous les états et toutes les conditions, sans en excepter personne. Il les fit publier dès qu'ils furent achevés. Ils excitèrent d'abord quelques mouvemens, mais par des actes de sévérité, sagement

ménagés, il arrêta l'esprit d'indocilité qui commençoit à se répandre. En moins de deux ans, il se fit un changement surprenant dans les Etats de Tsin. On n'y vit plus de vols ni de fourberies, plus de paresse dans le peuple, plus de lâcheté dans le soldat, plus d'avidité ni de négligence parmi les mandarins; tout rentra dans l'ordre. Ceux qui étoient d'abord les plus opposés aux nouvelles lois, témoins des biens réels qu'elles opéroient, en furent les plus zélés partisans.

Quoique Hoei-ouang, prince de Ouei, n'ignorât pas les avantages que le prince de Tsin retiroit de l'administration de Kong-sun-yang, il ne fit cependant aucunes démarches pour engager ce ministre à revenir. Content de l'alliance qu'il avoit faite avec Ouei-ouang, prince de Tsi, qui ne le cédoit guère en puissance au prince de Tsin, il ne pensoit qu'à se maintenir, tant qu'il le pourroit, dans cet accord avec lui.

Ces deux princes, dans une partie de chasse, se reposant à l'ombre, s'entretenoient des richesses de leurs pays. Le prince de Ouei demanda à celui de Tsi, s'il n'a-

voit point quelque rareté dans ses Etats. Aucune, lui répondit-il. « Dans les miens, quoique petits, reprit, si l'on en croit l'historien de la Chine, Hoei-ouang, j'ai dix perles de deux pouces de grosseur chacune, qui, mises sur un char, en éclairent, devant et derrière, douze autres ».

« Dans mes Etats, dit le prince de Tsi, » j'ai à Nan-tching le brave Tan-ssé, qui » se fait tellement craindre de ses voisins, » qu'ils n'oseroient entrer sur ses terrres, » ni lui causer le moindre dommage. Pang- » tsé, gouverneur de Kao-tang, contient » si bien les gens de Tchao, qu'ils n'ose- » roient venir pêcher à l'est du Hoang-ho. » J'ai Kien-fou, gouverneur de Jui-tcheou, » qui, par sa prudence, a su attirer plus » de sept mille familles, sorties des Etats » de Yen et de Tchao. Tchong-cheou est » si actif et si vigilant à éloigner les voleurs, » que, quand on laisseroit sa bourse au » milieu du graud chemin, on n'auroit » pas à craindre de la perdre. La lumière » de ces quatre bijoux est si éclatante, » qu'elle se répand à mille *ly* autour d'eux. » Cette lumière n'est-elle pas préférable à

» celle qui n'éclaire que douze chariots ». A cette réponse, Hoei-ouang, confus, garda le silence.

L'année suivante, ces princes se brouillèrent. Il s'éleva une guerre entre le prince de Ouei et celui de Tchao, dans laquelle celui de Ouei ayant refusé la médiation du prince de Tsi, ce dernier s'arma aussi contre lui.

Il y avoit alors deux grands capitaines dans les Etats d'Ouei, Pang-kiuen, et Sun-pin. Pang-kiuen avoit été nommé général des troupes. On disoit hautement que le prince avoit fait un passe-droit à Sun-pin; Pang-kiuen, outré de ces discours, fit venir Sun-pin, et par une cruauté inouie, lui fit couper les pieds et meurtrir le visage, afin de le mettre, par cette mutilation barbare, hors d'état de servir. Il faut qu'un prince se croie bien maîtrisé par les circonstances, ou soit d'ailleurs bien foible, pour souffrir de pareils attentats. Ils tournèrent à l'avantage du prince de Tsi. L'un de ses sujets, celui-là même qu'il avoit envoyé inutilement au prince de Ouei, pour lui offrir sa médiation, piqué du refus qui

en avoit été fait, et de l'affront qui en résultoit, par rapport à son maître, de la part duquel le prince de Ouei n'avoit voulu rien accepter ni rien entendre, fut trouver secrètement Sun-pin, et l'amena au prince de Tsi, qui offrit à Sun-pin, quoique mutilé, le commandement des troupes que son ressentiment contre le prince de Ouei le portoit à destiner au prince de Tchao. Sun-pin s'en excusa sur son état déplorable; et le prince de Tsi, cédant à ses représentations, nomma Tien-ki pour général en chef, en lui donnant Sun-pin pour conseil.

Les deux généraux firent la jonction de leurs troupes avec celles du prince de Tchao, et le cruel Pang-kiuen eut la honte et le chagrin de voir son armée entièrement défaite par les sages conseils de Sun-pin.

Dans une autre guerre du prince de Ouei contre le prince de Han, qui implora le secours du prince de Tsi, Sun-pin, par ses avis, que suivoit fidèlement le brave Tien-ki, n'obtint pas, au prince qu'il servoit, de moindres succès. Le prince de Han avoit été défait en bataille rangée par

Pang-kuien avant son alliance avec le prince de Tsi. L'armée des deux princes ligués, commandée par Tien-ki et Sun-pin, se montoit à près de deux cents mille hommes. Ces deux généraux avoient marché droit à Ta-leang, capitale des Etats de Ouei. Pang-kiuen, qui avoit reçu de nouveaux renforts, avec ordre de les attaquer sans différer, s'avança pour les combattre.

Comme les troupes de Tsi n'étoient pas en réputation de bravoure, et que celles de Ouei, au contraire, se signaloient plus communément par leur valeur, Sun-pin chercha à les vaincre par la ruse. Il imagina de faire déserter ses gens par pelotons, en leur ordonnant de s'arrêter dans un endroit d'où ils pussent lui donner du secours. Il ne garda qu'un petit corps d'armée, peu formidable en apparence, pour s'opposer à l'ennemi.

Pang-kiuen, instruit de cette désertion, donna dans le piége, et crut qu'il n'avoit qu'à se présenter pour disperser les restes de l'armée de Tsi; laissant son infanterie dans son camp, il accourut à grandes jour-

Digitized by Google

nées, avec sa cavalerie, pour tomber dessus.

Suivant le calcul de Sun-pin, Pang-kiuen devoit arriver un certain jour à la gorge de la montagne Ma-ling, où le chemin se rétrécit et devient plus difficile : il y avoit encore d'autres défilés à passer, non moins périlleux que celui de Ma-Ling. Sun-pin fit embarrasser, par des arbres, les débouchés où l'on pouvoit se développer. Il suspendit à un arbre un écriteau, avec ces mots : *C'est au pied de cet arbre que Pang-kiuen doit perdre la vie.* Ayant posté en embuscade dix mille de ses plus braves soldats, et les plus habiles à lancer la flèche, il leur ordonna de tirer tous ensemble sur les troupes de Ouei, au signal qu'on leur en donneroit.

Pang-kiuen, arrivant sur le soir près de la montagne Ma-ling, voulut profiter de l'obscurité pour passer ces gorges. Il fit défiler ses troupes par bandes, et se mit au milieu d'un peloton qui portoit des torches allumées. Cette clarté le fit aisément distinguer. A peine fut-il à l'endroit du bois où étoit suspendu l'écriteau, qu'une grêle

de flèches tomba sur ses soldats, qui prirent l'épouvante.

Pang-kiuen, au désespoir d'avoir donné tête baissée dans cette embuscade, s'écria : « Falloit-il qu'un vieux guerrier comme moi se laissât tromper comme un enfant » ? Tirant en même-temps son sabre, il se coupa le col. Tien-ki et Sun-pin, profitèrent du désordre de ses troupes, qu'ils firent charger et qu'ils taillèrent en pièces. Chin, prince héritier de Ouei, fut fait prisonnier.

L'année suivante ne fut pas moins funeste au prince de Ouei, par une nouvelle guerre que lui déclara Hiao-kong, prince de Tsin. Kong-sun-yang, son ministre, lui fit sentir que le prince de Ouei, voisin de ses Etats, étoit pour lui l'ennemi le plus dangereux, et l'engagea à s'armer contre lui. Hiao-kong, approuvant cet avis, nomma Kong-sun-yang lui-même général de ses troupes.

Le prince de Ouei lui opposa Kong-tséniang, qui avoit pris la place de Pang-kiuen. Lorsque les deux armées s'approchèrent l'une de l'autre, Kong-sun-yang,

l'ancien ministre, et actuellement le général de Tsin, qui avoit des liaisons d'amitié avec celui de Ouei, lui écrivit pour lui témoigner le regret qu'il avoit d'en venir aux dernières extrémités avec lui. Il lui proposoit de s'aboucher, pour terminer à l'amiable les différends de leurs princes, et il l'invitoit, en conséquence, à venir dans son camp.

Kong-tsé-niang, qui avoit la droiture et la franchise en partage, charmé de cette ouverture, se rendit auprès de Kong-sun-yang, qui le traita magnifiquement. Plusieurs jours se passèrent en festins et en réjouissances; ces deux généraux jurèrent entr'eux une paix durable, et se séparèrent, en apparence, avec les témoignages réciproques de la plus sincère amitié.

A peine Kong-tsé-niang eut-il fait un quart de lieue, que, par une horrible perfidie, qui, malgré tous les services que Kong-sun-yang avoit rendus pendant son ministère, ne peut que faire détester sa mémoire, le général du prince de Ouei, se vit tout-à-coup arrêté et reconduit dans le camp de Tsin, tandis que Kong-sun-yang tomba

brusquement sur les troupes de Ouei, qui, privées de leur chef, furent aisément battues. Cette nouvelle consterna tellement le prince de Ouei, qu'il dépêcha un de ses officiers à Kong-sun-yang, avec ordre de faire la paix à quelque prix que ce fût. Elle fut conclue, à condition que le prince de Ouei céderoit, au prince de Tsin, tout le pays qu'il possédoit à l'est du Hoang-ho.

Kong-sun-yang, tout fier d'avoir, par la plus grande infamie, si bien réussi dans son entreprise, se rendit auprès du prince de Tsin, qui le reçut en triomphe, et lui donna une de ses terres en souveraineté. Mais il ne jouit pas long-temps du fruit de sa perfidie, et le ciel ne tarda pas à punir son attentat.

Deux ans après, Hiao-kong, prince de Tsin, mourut, et son fils lui succéda. Il avoit des raisons particulières de ne pas aimer Kong-sun-yang. Celui-ci ayant été accusé d'avoir dessein de se révolter, crut devoir chercher ailleurs un asile; mais il tomba entre les mains des gens de Ouei, qui, se rappelant sa perfidie envers leur général Kong-tsé-niang, le livrèrent au

L'an 338 avant J.C.

prince de Tsin, qui lui fit faire son procès, et le condamna à mort lui et toute sa famille (1).

Si nous voulions entrer, par la suite, dans de nouveaux détails, nous verrions encore long-temps l'histoire générale de la Chine souillée d'indignités et de forfaits, les princes acharnés les uns contre les autres, pour satisfaire leur ambition ou leur cupidité, une foule de crimes commis sous leurs yeux, et dont ils ne pensent qu'à tirer parti pour eux-mêmes. S'ils ont des sages au sein de leurs Etats, qui s'efforcent de les rappeler aux anciens principes et aux anciennes mœurs, quel usage font-ils de leurs leçons ?

Un de ces sages fut Mong-tsé, qu'on a mis au nombre des disciples de Confucius, parce qu'il profita de ses enseignemens, et professa la même doctrine; mais qui ne fut en effet que le disciple immédiat de Tsé-ssé, son petit-fils. Quoique nous ne sachions rien de précis sur le temps

(1) Histoire générale de la Chine, tome II, pag. 245-281.

où naquit Mong-tsé, il est certain qu'il vivoit du temps de Platon, d'Aristote, et de Démosthène. Il étoit de famille mandarine, alliée de celle des rois de Lou. Son nom propre étoit Ko; et dans les premiers temps de sa vie, il fut appelé Mong-ko. Son père mourut peu de temps après sa naissance; sa mère, nommée Tchang-ché, fut chargée de son éducation, et y donna tous ses soins. On la citoit aux pères et aux mères pour modèle. On peut juger, par le seul trait que nous allons rapporter, de toute la circonspection et la vigilance dont elle usoit, pour donner de bonne heure des idées justes, et pour inspirer une grande délicatesse de sentimens, une grande horreur pour le vice, et beaucoup d'amour pour la vertu, à celui qu'elle devoit former.

La maison où elle demeuroit étoit voisine de celle d'un boucher : elle s'aperçut qu'au moindre cri des animaux qu'on alloit égorger, le petit Mong-ko couroit à l'instant pour voir ce qui se passoit; qu'il jouissoit avec plaisir de ce spectacle, et qu'à son retour il tâchoit d'imiter ce qu'il avoit vu. *Un pareil voisinage*, dit cette sage

mère à ses parens, *ne convient pas à mon fils. Cherchons quelque autre demeure, où il ne soit pas à portée de voir des objets qui puissent endurcir le cœur et accoutumer les yeux au sang.*

On lui trouva, hors des murs de la ville, une maison isolée, aux environs de laquelle il n'y avoit que les sépulcres de quelques citoyens. Elle fut à peine dans son nouveau domicile, que de nouvelles inquiétudes la saisirent. Les parens de ceux qui reposoient dans les tombeaux voisins, venoient de temps en temps pleurer sur leurs cendres, et faire en leur honneur les libations et d'autres cérémonies funèbres, qui étoient en usage. Aux premiers sanglots qui se faisoient entendre, le petit Mong-kò alloit avec empressement voir encore tout ce qui se passoit. A son retour, il sanglottoit, il se prosternoit, il répétoit tout ce qu'il avoit vu faire, en y mêlant toutes les grimaces et tous les petits ridicules que son âge pouvoit le rendre capable d'y ajouter. Tchang-ché ne s'amusa pas à lui expliquer ce qu'elle voyoit bien qu'il étoit hors d'état de comprendre; encore moins

moins voulût-elle le réprimander sur un défaut qu'elle ne pouvoit pas aisément corriger, et sur ce goût d'imitation, que le grand art est de diriger dans les enfans, vers des objets qu'il leur soit vraiment utile d'imiter. Elle se détermina à changer encore une fois de demeure. *Nous ne sommes pas bien ici*, dit-elle à ses parens; *mon fils y apprendroit à se faire un jeu des choses qu'il doit le plus respecter, et à ne faire celles qui demandent le plus d'attention qu'en badinant, ou par manière d'acquit; cherchons un logement plus convenable.*

On chercha dans la ville, et l'on trouva un appartement commode vis-à-vis d'un gymnase ou lieu d'exercices propres à former la jeunesse. Après un mois de séjour, Tchang-ché s'aperçut, avec plaisir, que son fils mettoit plus de grâce dans ses manières, plus d'honnêteté, plus de décence dans toutes ses actions. *C'est ici*, dit alors cette sage et tendre mère, *oui, c'est ici que je veux travailler avec succès à l'éducation de mon fils.*

Mong-ko se forma bientôt. Il étudia les

arts, les cinq king et les cérémonies, et s'acquit ensuite, par ses écrits, une réputation qui égale presque celle de Confucius. C'est un de ceux qui ont rétabli ou soutenu l'ancienne doctrine que Yao et Chun avoient reçue des sages qui les avoient précédés, et qu'ils transmirent à leurs descendans.

Mong-tsée, appelé ainsi depuis qu'il se fut rendu célèbre par sa science et ses lumières, n'ayant d'autre doctrine que celle des anciens, ne diffère de Confucius que dans la manière de l'annoncer et de l'expliquer. Nous avons parlé en peu de mots (1) de l'ouvrage dont il est l'auteur, et qui porte son nom.

Les Chinois conviennent, en général, qu'il est digne de la réputation dont il jouit. « Sans lui, disent-ils, c'en étoit fait peut-être de la saine philosophie. On commençoit à oublier Confucius, et ce qu'il avoit enseigné. Les sectaires Yang et Mo, qui, aux absurdités débitées par Lao-tsée, avoient ajouté leurs propres rêveries, avoient déjà

(1) Ci-dessus, tom. VII, pag. 461.

pris le dessus. Il fallut combattre les nouvelles erreurs; il fallut opposer une forte digue à la rapidité du torrent qui alloit tout entraîner. C'est ce que fit Mong-tsée, avec un courage qui méritoit plus de succès qu'il n'en eut de son temps. L'erreur, quoiqu'affoiblie, subsista et fit encore du ravage. Les temps étoient mauvais; tout alloit en décadence dans l'empire. Le roi de Tsin, les rois de Tchou, de Ouei et de Tsi, n'avoient pour ministres et autour d'eux que des gens inquiets et turbulens, qui ne respiroient que la guerre, et qui ne se plaisoient que dans le tumulte des armes. Comment un sage, qui ne parloit que des vertus pacifiques de Yao, de Chun, de Tcheng-tang, et de Ouen-ouang, pouvoit-il se faire écouter? Comment pouvoit-il être employé dans les lieux où l'on ne vouloit que des guerriers »?

Un sage faisant un jour entrer Mong-tsée en parallèle avec Confucius, parla ainsi : « Confucius, par prudence, par modestie, ne dit pas toujours tout ce qu'il pourroit dire. Mong-tsée, incapable de se contraindre, dit tout ce qu'il pense, et le

dit hardiment; il va droit au but. Il est semblable à cette belle glace faite de l'eau la plus pure, au travers de laquelle on voit tout : elle brille, elle est unie ; elle laisse apercevoir tous les défauts comme toutes les beautés. Confucius, au contraire, est comme une pierre précieuse, qui n'a pas tout l'éclat de la glace, mais qui a plus de consistance et de solidité ».

Mong-tsée mourut à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, sans avoir jamais possédé aucune de ces charges et de ces dignités auxquelles sa naissance et son mérite personnel sembloient le destiner. Il n'étoit pas néanmoins disposé à se refuser aux emplois les plus importans, s'il avoit pu s'y rendre utile et faire le bien.

Vers l'an 336 avant J. C., sur l'empressement que Hoei-ouang, prince de Ouei, faisoit paroître d'avoir d'habiles gens qui pussent rétablir ses affaires, Mong-tsée alla lui offrir ses services. Hoei-ouang avoit entendu parler avec éloge de ce philosophe ; il lui fit beaucoup d'accueil. Dans la première entrevue qu'ils eurent ensemble, le prince lui dit : Puisque vous êtes venu

de mille ly dans mes Etats, vous avez, sans doute, dessein d'y travailler pour mes intérêts. « Prince, que parlez-vous d'intérêts, lui répondit Mong-tsée? Il ne faut penser qu'à la vertu, et la mettre en pratique. Lorsque le prince ne s'occupe que de son intérêt, par rapport à ce qu'il possède; que les grands ne cherchent que l'intérêt de leur famille; que les officiers et le peuple ne s'appliquent qu'à leur intérêt particulier, on peut dire, sans craindre de se tromper, que l'Etat, où tout se passe ainsi, est en grand danger. Quiconque a de la vertu ne sauroit oublier sa famille; celui qui la pratique, ne songe qu'à l'intérêt de son prince, à l'intérêt public ». Depuis cet entretien, Hoei-ouang, qui ne demandoit pas tant de philosophie, témoigna peu d'empressement à Mong-tsée, et ne l'employa point dans les affaires (1).

Si, pendant sa vie, Mong-tsée ne fut pas honoré comme il le méritoit, il l'a été

(1) Histoire générale de la Chine, tom. II, pag. 280 et suiv.

après sa mort autant qu'il pouvoit l'être, et la postérité, en le comblant d'honneurs et de titres magnifiques, l'a vengé, en quelque sorte, de l'indifférence de ses contemporains. On lui a érigé des monumens publics; on l'a élevé à la dignité de prince, et on a accordé à ses descendans tous les priviléges dont jouissent ceux qui appartiennent à la famille des rois. Enfin, on l'a honoré jusqu'à donner volontiers sa vie pour soutenir la gloire de son nom.

C'est par ce trait d'histoire, quoiqu'il n'appartienne qu'à une des dynasties les plus modernes, que je terminerai cette lettre, et ce que j'avois à vous dire, mon fils, d'un philosophe non moins célèbre, après Confucius, parmi les Chinois, que ne l'étoient les Socrate et les Platon parmi les Grecs.

Le fondateur de la dynastie des Ming, le grand Kao-tsou, connu autrement sous le nom de Houong-ou, qu'il donna aux années de son règne, lisant un jour Mong-tsée, tomba sur un passage où ce philosophe s'exprimoit d'une manière trop générale, et en termes fort durs et peu con-

venables sur la personne des princes. Ces expressions le choquèrent. « Ce n'est pas ainsi, dit-il, qu'on doit parler des souverains. Celui qui tient un pareil langage, n'est pas digne de partager les honneurs qu'on rend au sage Confucius. Qu'on dégrade Mong-tsée, et qu'on ôte son portrait de la salle du philosophe de la nation. Quiconque sera assez hardi pour me faire sur cela des représentations, sera traité comme criminel de lèse-majesté. Qu'on ne me présente aucun placet sur cette affaire, qu'on n'ait percé d'une flèche celui qui voudra l'offrir ».

Un pareil ordre fut bientôt public. Tous les gens de lettres en furent consternés. Un d'entr'eux, nommé Tsien-tang, qui étoit alors président d'un des grands tribunaux de l'empire, plus courageux que tous les autres, voulut se sacrifier pour l'honneur de Mong-tsée. Il composa sa requête, dans laquelle, après avoir exposé le passage en entier, et exprimé le vrai sens qu'il renferme, il faisoit le portrait de différens petits souverains qui dominoient alors sur les principales provinces de l'empire, sous

le titre de rois. « C'est de cette sorte de » souverains, et non du légitime fils du ciel » que Mong-tsée a voulu parler, dit-il en » finissant ; pourquoi donc, après tant » de siècles révolus, voudroit-on lui faire » un crime de ce que, jusqu'à ce jour, on » ne s'étoit pas avisé de regarder comme » tel ? Je mourrai, puisque tel est l'ordre ; » mais je mourrai content en mourant » pour l'honneur de Mong-tsée, et ma mort » sera certainement glorieuse aux yeux » de la postérité ».

Sa requête ainsi préparée, Tsien-tang prépare aussi son cercueil, et s'en va droit au palais. Arrivé à la premiere enceinte, c'est pour faire des représentations en faveur de Mong-tsée que je viens, dit-il aux gardes ; voilà ma requête. « Et découvrant aussitôt sa poitrine, il continue ainsi : *je sais quels sont vos ordres. Frappez.*

A l'instant un des gardes lui décoche un trait, prend la requête, et la fait parvenir à l'empereur, à qui on raconta ce qui venoit d'arriver. L'empereur lut attentivement l'écrit, l'approuva, ou parut du moins l'approuver, et donna ses ordres

pour faire traiter Tsien-tang de sa blessure, et pour qu'on laissât la mémoire de Mong-tsée en possession de tous les honneurs dont elle jouissoit.

LETTRE LXV.

L'Histoire sainte sous la dixième époque.

Je n'ai que bien peu de choses à vous dire, mon fils, sur l'histoire du peuple Juif, depuis les dernières années de Néhémie jusqu'au temps des Machabées, les écrivains sacrés ne nous ayant presque rien appris sur ce qui s'est passé dans cet intervalle.

Ce que nous ne devons pas omettre, comme ayant eu lieu dans les derniers temps de son gouvernement, c'est l'origine des synagogues, qui se multiplièrent dans toute la Judée, et qu'on ne doit pas confondre avec cette grande synagogue, ou assemblée des anciens, dont nous avons parlé plus haut (1). Le docteur Prideaux (2) regarde l'établissement de celles dont il s'agit ici comme une suite prochaine de la lecture des livres de la loi, faite au

(1) Ci-dessus, tom. VII, pag. 246.

(2) Histoire des Juifs, liv. VI, pag. 325 et suiv.

peuple par Esdras. Cette lecture produisit des fruits si touchans de conversion (1), qu'on jugea qu'elle devoit se faire désormais dans toutes les villes, par les lévites et les scribes les plus instruits. Sans doute qu'elle se fit dans ces commencemens de la même manière qu'Esdras l'avoit pratiqué, dans quelque grande place capable de contenir une grande partie du peuple. Mais bientôt la nécessité d'être à couvert s'étant fait sentir, surtout à l'approche de l'hiver, on eut recours à des tentes ou à des maisons; et de-là naquirent les synagogues. Il n'y en eut d'abord que très-peu; mais par la suite, répandues de tous côtés, elles devinrent aussi communes que nos églises paroissiales, avec lesquelles elles avoient beaucoup de ressemblance du temps de Notre-Seigneur, dit le savant Prideaux, qui avoit lu avec soin les écrivains Juifs. Il n'y avoit point de ville de Judée, quelque petite qu'elle fût, qui n'en eût pour le moins une. Les Juifs nous disent que, vers ce même temps, la seule ville de Ti-

(1) Ci-dessus, tom. VII, pag. 340 et suiv.

bérias en Galilée, en avoit douze, et celle de Jérusalem un nombre si considérable qu'il paroît même exagéré. Le service de la synagogue consistoit dans la prière, la lecture de l'écriture sainte, et la prédication ou l'explication qu'on en faisoit.

Pour ce qui concernoit le ministère de la synagogue, il n'étoit pas borné à l'ordre sacerdotal. Cet ordre étoit consacré au service du temple, où l'on offroit des oblations et des sacrifices. Il y avoit dans chaque synagogue un certain nombre d'officiers ou de ministres fixes, qui étoient chargés des exercices religieux qui s'y devoient faire. On les y admettoit par une imposition des mains solennelle. Ceux qui tenoient le premier rang étoient les anciens de la synagogue, appelés dans le Nouveau Testament les principaux ou princes de la synagogue, qui y gouvernoient toutes les affaires, et régloient les exercices.

La dure et longue captivité des Juifs à Babylone, fut sans doute ce qui contribua le plus à les guérir de leur funeste penchant pour l'idolâtrie. Mais on observe aussi que les lectures régulières et les explica-

tions de la loi durent servir beaucoup à les affermir dans le culte du vrai Dieu, et à leur donner ce zèle et ce courage héroïque que la plupart d'entr'eux firent éclater du temps des Machabées. C'est surtout aux chrétiens, comme le remarque Prideaux, que cette méthode d'instruction convient le mieux, et qu'elle peut apporter les plus grands avantages. « La doctrine de notre sainte religion, ajoute-t-il (1), contenant les principes les plus sublimes des vérités divines, et tous les préceptes, tous les devoirs de la plus profonde et de la plus pure morale, rien n'est plus propre à nous conduire à toute la félicité dont nous sommes capables, tant dans cette vie même que dans l'autre, que de choisir un jour dans chaque semaine (tel qu'est surtout le jour du Seigneur), pour nous instruire de ces vérités, de ces maximes, nous les faire expliquer, ou par l'application fréquente qu'on nous aide à en faire à notre propre conscience, nous fournir les moyens

(1) Histoire des Juifs, liv. VI, pag. 360 et suiv.

d'apprendre à régler notre vie sur ces vérités et ces préceptes. L'Etat n'y trouve pas de moindres avantages que l'Eglise. Comme il n'y a rien qui contribue tant à conserver en nous l'esprit de religion, et à faire connoître à tous les hommes, ce qu'ils doivent à Dieu, à leurs semblables, et ce qu'ils se doivent à eux-mêmes; aussi est-ce assurément, de tous les moyens, le plus efficace, pour conserver la paix et le bon ordre dans l'Etat. Les sujets apprennent l'obéissance qu'ils doivent à leur prince, au gouvernement et aux lois; les enfans, ce qu'ils doivent à leurs père et mère; les serviteurs, la fidélité pour leurs maîtres; tous enfin, la charité, la justice, et tous les autres devoirs des hommes entr'eux, selon les diverses relations qu'ils peuvent avoir les uns aux autres; puisque c'est dans la pratique, et la conscience religieuse et intime de tous ces devoirs, que consiste la paix, l'ordre et le bonheur de toutes les sociétés. Les magistrats, en employant toute l'autorité dont ils sont revêtus, ne peuvent tout au plus empêcher que les actes extérieurs du crime. Au lieu que le ministre de la religion, les

étouffe dans le cœur même, avant leur naissance, en réformant ce cœur, et en déracinant les mauvaises inclinations qui les produisent. Il n'y a pas de doute que, si cette méthode étoit abolie parmi nous, on ne vît en peu d'années, quelques précautions que l'on prît, le gros de la nation retomber dans l'état de barbarie le plus affreux où elle ait jamais été dans les siècles les plus reculés et les plus corrompus. Supposé donc que, comme les libertins et les impies osent le dire (en se refusant à la certitude et à l'ensemble de toutes les preuves que nous avons de la vérité du christianisme), la religion que nous professons ne fût qu'une chimère, néanmoins le service que rendent au gouvernement civil ceux qui sont les ministres de cette religion sainte, leur mériteroit bien l'entretien qu'ils en tirent ».

C'est vers la quinzième année du règne de Darius Nothus, que Prideaux place un événement remarquable dans l'histoire des Juifs. Selon la coutume des Perses, qui étoit, à l'avénement d'un prince, de laisser les gouvernemens des provinces entre les mains L'an 409 avant J. C.

de ceux qui s'en trouvoient pourvus, à moins qu'on n'eût contr'eux quelque violent soupçon, Néhémie, après la mort d'Artaxerxès, étoit resté libre possesseur de celui de la Judée. Malgré tout ce qu'il avoit pu faire au retour de son dernier voyage en Perse, pour réformer de nouveau les abus qui s'étoient glissés pendant son absence (1), et pour achever de purger entièrement les Israélites de tout mélange avec les femmes étrangères, ce mal avoit jeté de si profondes racines, que la famille pontificale en fut aussi souillée qu'elle l'avoit déjà été. Manassé, comme l'appelle Josephe (2), un des fils de Joïada, souverain pontife, lequel étoit fils d'Eliasib, avoit épousé la fille de Sanaballat l'Horonite, un des plus grands ennemis du peuple de Dieu. Néhémie ayant condamné, sans rémission, tous ceux qui avoient contracté ces mariages prohibés par la loi, à répudier sans délai ces femmes étrangères, ou

(1) Ci-dessus, tom. VII, pag. 348.

(2) Antiq. lib. VII.

à quitter le pays, Manassé avoit mieux aimé prendre le parti de l'exil que de se séparer de la sienne. Il s'étoit retiré à Samarie, où il avoit été suivi par quantité d'autres aussi opiniâtres que lui dans leur rébellion, et les y avoit établis sous la protection de Sanaballat son beau-père, qui en étoit gouverneur. C'est ce qui donna lieu, selon Prideaux, à la construction du temple de Samarie. Dans le cours de la guerre qui s'éleva entre la Perse et l'Egypte, qu'Amirtée avoit soulevée contre Darius Nothus, les deux partis cherchant à se faire une forte barrière, et à la pousser aussi loin qu'il se pouvoit, il y a beaucoup d'apparence, dit cet historien, que Darius Nothus sera venu, dans ce dessein, faire un tour en Phénicie; et que ce sera alors que Sanaballat, profitant de cette occasion de lui faire sa cour, se sera mis assez bien dans son esprit, pour obtenir de lui la permission de bâtir sur le mont Garizim, près de Samarie, un temple semblable à celui de Jérusalem, et d'en donner la sacrificature à son gendre Manassé; et que c'est ce qui a fait dire à Josephe tout ce qu'il en rapporte, en l'attribuant

faussement à Darius Codoman et à Alexandre-le-Grand (1).

Quand Sanaballat eut bâti son temple, et établi son gendre dans la sacrificature, Samarie devint le réfuge de tous les mécontens de Judée, de tous les violateurs de la loi. Dès qu'on se voyoit recherché pour quelque infraction qu'on y avoit faite, on se retiroit chez les Samaritains, sûr d'y être reçu à bras ouverts; de sorte qu'à la longue le gros des Samaritains, qui, originairement, étoient composés des Cuthéens et de quelques autres nations de l'Orient qu'Assaraddon avoit envoyés à Samarie, lorsqu'il transporta les dix tribus, ne fut plus en grande partie qu'un ramas de Juifs apostats et de leur postérité. Il faut observer cependant que lorsqu'une fois ce mélange de tous ces Juifs avec ces Samaritains se fût formé, la religion de ces derniers en reçut un changement notable. Au lieu que jusque-là (2), ils n'avoient adoré le Dieu d'Israël qu'avec cette foule d'autres dieux

(1) Joseph. Antiq. l. XII, c. VIII.
(2) Epiphan. *Hæres.* liv. IX.

qu'ils avoient apportés de l'Orient; il n'y eut pas plutôt un temple bâti, où le service se faisoit tous les jours, comme à celui de Jérusalem, et la loi de Moïse n'eut pas plutôt paru à Samarie, qu'on laissa les fausses divinités, et qu'on prit le culte du vrai Dieu, selon la règle prescrite dans cette loi. Malgré cela, les Juifs de Jérusalem et de toute la Judée, les regardant comme des apostats, les haïssoient plus que toute autre nation, jusqu'à éviter toute sorte de commerce et d'entretien avec eux. Cette haine qu'avoient surtout nourrie, dans les Juifs, les traverses que leur avoient suscitées les Samaritains au retour de la captivité, tant par rapport à la construction du temple, que relativement à l'ouvrage de la réédification des murs de Jérusalem, devint ainsi plus vive qu'elle ne l'avoit jamais été, et monta à son comble, lorsqu'ils les virent élever autel contre autel, et temple contre temple.

Il ne paroît pas qu'après Néhémie, il y ait eu des gouverneurs particuliers de la Judée. Il faut qu'elle ait été ajoutée à la préfecture de la Syrie, et que le grand-

prêtre ait eu successivement le maniement des affaires sous le gouverneur de cette province.

Toujours dépendans des rois de Perse et de Babylone (1); obligés de les reconnoître pour leurs maîtres légitimes, et de ne former aucune alliance contraire à leurs intérêts; engagés à leur garder une inviolable fidélité, et à prier même, selon l'avertissement des prophètes, pour la prospérité de leur empire; mais d'ailleurs se conduisant selon leurs lois tout-à-fait étrangères aux autres nations, et anciennement observées parmi eux; ayant plein pouvoir de vie et de mort sur les membres de leur république; maîtres de la disposition de leurs finances, moyennant une somme qu'ils payoient au prince; ayant leur police et leur administration particulière; choisissant les magistrats et les gouverneurs de leurs places; entretenant et levant des troupes; mais surtout ne pouvant être forcés, sous quelque prétexte que ce fût, à communiquer avec les autres peuples dans le

(1) Hist. du peuple de Dieu, liv. XXXXI.

culte des fausses divinités du paganisme, et toujours déterminés, selon l'esprit de leur loi, à mourir pour la religion de leurs pères, plutôt que de la violer; c'est dans cette espèce de souveraineté dépendante, si l'on peut parler ainsi, que se maintinrent les Juifs, depuis le retour de la captivité, sous les rois de Perse et de Babylone, jusqu'aux conquêtes d'Alexandre, qui les firent changer de maître, sans néanmoins rien changer d'abord à la constitution de leur république.

LETTRE LXVI. *Onzième époque.*

RÈGNE D'ALEXANDRE.

L'Histoire profane sous cette époque, depuis l'an 336 avant J. C., jusqu'à la mort de ce conquérant, l'an 324, où commencera l'histoire de ses successeurs jusqu'à la première guerre punique, qui formera pour nous la douzième époque, l'an 264 avant J. C.

L'HISTOIRE nous ouvre ici, mon fils, dans la personne d'Alexandre, une de ses époques les plus remarquables, et nous pourrions dire même les plus brillantes, si nous tenions aux préjugés les plus généralement adoptés en faveur de tout ce qui étonne, de tout ce qui frappe l'imagination par une vaine apparence de grandeur et d'héroïsme.

Mais, dans la vérité, appellerons-nous un grand homme, un héros, celui qui n'écoutant qu'un fol orgueil et la fatale ambition d'assujétir tous les peuples à son em-

pire, cimente sa puissance du sang de tant de malheureux, et l'établit sur les ruines du genre humain? Non, mon fils. Autant j'admire et je révère l'homme juste et vertueux, dont l'ame vraiment élevée et bienfaisante, s'occupe toute entière du bonheur de ses semblables; celui dont le premier soin est d'apprendre à régner sur ses passions, à se dompter lui-même, pour se conformer en tout aux lois de la sagesse et de l'équité; celui encore, qui déploie tout son courage et tous ses talens, pour défendre les droits et soutenir les vrais intérêts de sa patrie, car c'est tout cela qui fait mon héros; autant je dédaigne et j'abhorre l'homme superbe, qui, au milieu de quelques traits épars de sensibilité, de générosité, foulant aux pieds, par le sac et l'embrâsement des villes, par la désolation des peuples et des contrées, la nature éplorée, la justice et l'humanité, n'aspire qu'à la gloire des conquérans, à cette grandeur, à cette gloire, qui bien appréciée, en mérite si peu le nom, et qui ne se montre plus que comme un fantôme hideux, dès qu'un flambeau de la saine raison fait

disparoître le faux brillant de son éclat emprunté.

Ne soyez donc pas étonné, mon fils, si loin de grossir le nombre des panégyristes d'Alexandre, surnommé le Grand, et d'entrer dans le détail de ses moindres exploits, je ne m'arrête sur son règne qu'autant qu'il sera nécessaire pour vous en donner une juste idée, en évitant d'ailleurs avec soin toute prévention qui tendroit à affoiblir ce que sa conduite nous offre, dans ses premiers temps, de plus digne d'éloge.

On ne peut nier qu'Alexandre n'ait été doué des qualités les plus propres à faire de lui un grand roi, s'il eût mieux connu en quoi consiste la vraie gloire, et s'il ne les eût laissé corrompre insensiblement par le poison de la flatterie et par l'espèce d'ivresse que firent naître en lui ses succès. Une conception vive, un génie vaste, un sens droit, quand il ne se laissoit pas emporter par la fougue de ses passions, ou que l'orgueil ne l'aveugloit pas, un esprit très-orné, un courage à toute épreuve, un cœur qui étoit né sensible et généreux, une ame forte; telles étoient les qualités

dont

dont il étoit redevable à la nature, et en partie aux soins qu'on avoit pris pour le former. Que lui eût-il manqué pour être un prince accompli, pour être véritablement grand, s'il eût su se bien connoître et se maîtriser lui-même?

Nous ne reviendrons que d'une manière très-succincte sur ce que nous avons pu dire de ses premières années. Il suffit de nous rappeler qu'il eut pour instituteur Aristote, et qu'il reçut de lui la connoissance et le goût des sciences et des arts. Nous ajouterons qu'il fit une étude particulière de l'histoire, l'école des souverains et de tous ceux qui sont en état de la lire avec fruit; qu'il se passionna pour Homère, où il ne puisa peut-être que trop, parmi quelques leçons utiles, une partie des idées fausses et des penchans qui servirent à l'égarer; que très-jeune encore, il laissoit entrevoir, tantôt le caractère de fierté qui se joignoit en lui à la plus vive ardeur pour la gloire, tantôt le genre d'ambition dont il commençoit à être dévoré.

Comme il étoit plus léger à la course qu'aucun des jeunes gens de son âge, ceux-

ci lui demandoient un jour s'il ne se présenteroit pas aux jeux olympiques pour y disputer le prix de la course. « Je le ferois, répondit-il, si j'avois des rois pour concurrens (1) ».

Lorsqu'on lui apprenoit que son père avoit pris quelque ville ou remporté quelque grande victoire, loin de s'en réjouir, comme on le faisoit dans tout le royaume, il disoit, en gémissant, à ceux qui étoient élevés avec lui : « Mes amis, mon père prendra tout, et il ne me laissera rien d'éclatant et de mémorable que je puisse faire avec vous (2) ». Il souhaitoit, dit Plutarque, de recueillir un empire où il y auroit des guerres à faire, des batailles à donner, et beaucoup de gloire à acquérir. Ne valoit-il pas mieux, comme le remarque ici M. Dacier (3), souhaiter un empire qu'il pût gouverner en paix, et où il pût faire beaucoup de bien aux hommes par sa jus-

(1) Plut, in Vit. Alex.

(2) *Ibid.*

(3) Dans sa traduction des Vies des Hommes illustres de Plutarque, Vie d'Alexandre.

tice et par sa bonté? C'est ce qu'auroit dû lui faire entendre Aristote, si le mot d'Alexandre est vrai. *Il n'avoit pas moins d'amour pour lui*, disoit-il, *que pour son propre père; parce qu'il n'avoit reçu de l'un que la vie, et que l'autre lui avoit appris à bien vivre.* Cependant cet amour se refroidit par la suite, sans qu'on puisse au juste en savoir la cause.

Ce qui fait le plus d'honneur aux leçons du maître, dans la première jeunesse de son élève, c'est la sagesse qu'il fit éclater dans un entretien avec les ambassadeurs du roi de Perse, qui étoient arrivés à la cour pendant l'absence de Philippe. Il les reçut avec beaucoup d'honnêteté et de politesse; mais au lieu de leur faire des questions sur les jardins suspendus, sur les palais superbes, et sur la cour du roi de Perse, qui faisoient l'admiration de tout le monde, il leur demanda quel chemin il falloit tenir pour arriver dans la Haute-Asie, en quoi consistoient la puissance des Perses et les forces du grand roi, quelle discipline il observoit dans ses armées, quelle place il prenoit dans une bataille, quelle con-

duite il tenoit à l'égard de ses sujets et envers ses ennemis ; de sorte que ces ambassadeurs ne pouvoient se lasser de l'entendre, et d'admirer sa pénétration et son discernement.

Aussi avons-nous vu (1) que Philippe, tandis qu'il faisoit la guerre aux Byzantins, ayant laissé Alexandre, à peine âgé alors de seize ans, à la tête de son royaume, avec une pleine autorité, ce jeune prince avoit répondu dignement à la confiance de son père par sa conduite et par la promptitude avec laquelle il avoit subjugué des peuples rebelles.

C'étoient-là, sans doute, de justes motifs des glorieuses espérances que le roi de Macédoine avoit conçues des hautes destinées de son fils ; et il eût dû, ce semble, attacher un peu moins d'importance au trait que Plutarque (2) raconte ainsi :

Un thessalien ayant amené à Philippe un cheval nommé Bucéphale, qu'il vouloit lui vendre treize talens (3), le roi,

(1) Tome VIII, pag. 547 et suiv.
(2) In Vit. Alex.
(3) 70,200 liv.

accompagné de ses courtisans et de ses écuyers, descendit dans la plaine pour le faire essayer. Ce cheval parut très-ombrageux, très-rétif, et les écuyers assurèrent qu'on ne pouvoit espérer de s'en servir, parce qu'il ne vouloit pas souffrir qu'on le montât, qu'il ne pouvoit supporter la voix de personne, et qu'il se cabroit dès qu'on l'approchoit. Philippe, fâché qu'on lui présentât un cheval si farouche et si indomptable, commanda qu'on l'emmenât. Alexandre, qui étoit présent, dit, en entendant cet ordre : « Quel cheval ils perdent-là, faute de hardiesse et d'expérience »! Philippe ne parut pas faire attention à ce propos. Mais comme Alexandre répéta plusieurs fois la même chose, et qu'il parut affligé qu'on renvoyât Bucéphale, il lui dit : « Jeune homme, tu reprends tes anciens, comme si tu en savois plus qu'eux, et que tu pusses mieux qu'eux te servir de ce cheval. — Oui, sans doute, je m'en servirois mieux, répartit le prince. — Mais si tu ne le fais pas, que payeras-tu pour la peine de ta folle témérité? — Je payerai le prix du cheval ».

Cette réponse vive fit rire toute l'assemblée; et le roi et le prince étant convenus que celui qui perdroit payeroit les treize talens, Alexandre s'approcha du cheval, prit les rênes et lui tourna la tête au soleil, ayant observé que ce qui l'effarouchoit le plus, c'étoit son ombre qu'il voyoit tomber devant lui, et se remuer à mesure qu'il s'agitoit. Tant qu'il le vit encore plein de colère, ronfler et souffler de toute sa force, il le caressa doucement de la voix et de la main. Ensuite, prenant adroitement son temps, il laissa tomber son manteau à terre, et s'élançant légèrement, il sauta dessus, commença par lui tenir la bride haute, sans le frapper ni le tourmenter, et quand il s'aperçut que sa férocité étoit domptée, qu'il n'étoit plus si furieux ni si menaçant, et qu'il ne demandoit qu'à courir, il lui baissa la main, et le poussa à toute bride, en lui parlant d'une voix plus rude, et en lui appuyant les talons.

D'abord Philippe et toute sa cour étoient dans des transes mortelles et gardoient un profond silence; mais quand le prince,

après avoir fourni sa carrière, revint la tête haute, tout fier et plein de joie d'avoir réduit ce superbe coursier qui avoit paru si indomptable, tous les courtisans s'empressèrent à le combler de félicitations, d'applaudissemens et d'éloges; et l'on assure que Philippe, non-seulement versa des larmes de joie, mais que l'embrassant après qu'il fût descendu du cheval, et lui baisant la tête, il lui dit : « Mon fils, cherche un autre royaume qui soit plus digne de toi; car la Macédoine est trop petite ». Mot, qui, s'il est vrai, marque plus d'exaltation d'esprit que de jugement; car Alexandre eût-il fait paroître encore plus d'intelligence, d'adresse et de courage, en étoit-ce donc assez pour le rendre digne de gouverner un vaste empire?

Au rapport d'Aulu-Gelle (1), lorsque Bucéphale étoit sellé et armé pour le combat, il ne se laissoit monter que par son maître. On dit encore, ajoute-t-il, qu'Alexandre, dans son expédition des Indes, s'étant jeté avec trop d'impétuosité dans

(1) Aul. Gell. lib. V, c. II.

un gros d'ennemis, son cheval, quoique percé de traits, le tirant de la mêlée, l'emporta avec une extrême vigueur, malgré ses blessures, dans un lieu où il fût à l'abri de tout danger, et que dès-lors, par un sentiment qui sembloit tenir de la nature humaine, content d'avoir sauvé la vie à son maître, et n'ayant plus rien à craindre pour lui, il expira sous ses yeux.

L'an 336 avant J.C. La même année où Alexandre, âgé tout au plus de vingt ans, monta sur le trône, Darius, que nous avons déjà fait connoître d'avance (1), occupa, comme nous l'avons dit, celui des Perses. Le nouvel empire de Macédoine, dont les Grecs venoient d'éprouver la puissance, et que les Perses n'envisageoient déjà qu'avec une espèce de frayeur, loin d'être affoibli par la mort de Philippe, reprit au contraire, de la jeunesse de son fils, une nouvelle vigueur.

Son premier soin, en qualité de roi, fut de punir les meurtriers de son père, soit afin de témoigner, dans ces premiers mo-

(1) Voyez ci-dessus, t. VIII.

mens, de l'affection pour sa mémoire, soit dans le dessein d'effacer le soupçon d'avoir eu part à sa mort, ce qu'il eut peine à faire, si nous en croyons Plutarque. Quant aux affaires du gouvernement, les circonstances étoient on ne peut pas plus critiques pour le nouveau roi. D'un côté la Grèce entière, peu accoutumée au joug, n'aspiroit qu'à recouvrer sa première indépendance, et Démosthène l'y invitoit sans cesse par ses harangues, dans lesquelles il appeloit Alexandre un enfant, un jeune étourdi. D'un autre côté, les peuples barbares que Philippe avoit subjugués, ne pouvant supporter une domination étrangère, se flattoient de n'avoir plus à obéir qu'à leurs rois naturels. Attale, l'oncle de Cléopâtre, seconde femme de Philippe, et qui partageoit en Asie le commandement d'une armée avec Parménion, sollicité par Démosthène, s'intriguoit pour trouver les moyens de faire périr Alexandre, et de régner à sa place. Pour se délivrer avant tout d'un si dangereux ennemi, le jeune roi, instruit de ses vues et de toutes ses démarches, envoya Hécatée, l'un de ses

amis les plus fidèles, à l'armée d'Asie, avec un corps de soldats d'élite, et l'ordre précis de ramener Attale vivant, s'il se pouvoit, ou de s'en défaire sourdement et sans différer. Hécatée ne crut pas pouvoir mieux faire que de prendre le dernier parti.

Alexandre tint conseil sur les autres objets, qui rendoient si embarrassantes les conjonctures où il se trouvoit. Ceux qu'il y avoit appelés étoient d'avis qu'il abandonnât la Grèce, au lieu de s'opiniâtrer à la retenir par force, et qu'il ramenât les barbares, en usant avec eux de beaucoup de ménagemens. Alexandre, méprisant ces conseils timides, crut devoir tirer ses principales ressources de sa fermeté et de son courage. Il commença néanmoins par se concilier les Thessaliens, soit par des présens, soit en leur représentant leur commune origine, qu'ils tiroient, comme lui, d'Hercule, et les porta ainsi à confirmer en sa personne le titre de commandant en chef de la Grèce contre les Perses, qu'on avoit donné à son père. Il gagna quelques-uns de leurs voisins par cet exemple, et se hâta ensuite d'arrêter les mouvemens de

guerre des barbares. Menant en toute diligence son armée jusque sur les bords du Danube, il le traverse en une seule nuit, défait dans un grand combat Syranus, roi des Triballiens, met en fuite les Gètes, et subjugue divers peuples de ces contrées. La plupart lui envoient des ambassadeurs auxquels il accorde la paix qu'ils viennent lui demander. Il en reçoit aussi des Celtes, quoiqu'ils se regardassent comme hors de toute atteinte par leur éloignement et par le difficile accès des lieux qu'ils habitoient. Alexandre les croyant remplis, comme les autres peuples, de la terreur de son nom, leur demanda ce qu'ils craignoient le plus au monde, supposant qu'ils lui répondroient qu'ils ne craignoient rien tant que ses armes ; mais ils lui dirent fièrement qu'ils ne redoutoient que la chute du ciel. Ce qui plut tellement au roi, qu'après avoir dit : Les Celtes sont un peuple arrogant, il les appela ses amis, et les mit au nombre de ses alliés (1).

(1) Plut. in Vit. Alex. Diod. lib. XVII. Arrian. Exped. Alex. lib. I.

Sur ces entrefaites, il reçut la nouvelle qu'à l'instigation de Démosthène, non-seulement les Athéniens, mais toute la Grèce, se disposoient à prendre les armes contre la Macédoine, encouragés d'ailleurs par le bruit qui s'étoit répandu qu'il venoit de mourir en Illyrie. Les Thébains, surtout, ayant surpris hors des murs de la citadelle Amyntas et Timolaüs, qui en avoient le commandement, et qui ne s'attendoient à aucun acte d'hostilité, les avoient massacrés. Alexandre, instruit de toutes ces choses, revint avec tant de promptitude, qu'il arriva en sept jours à Pellène, ville de Thessalie, et que six jours après, il se trouva en Béotie avant que les Thébains sussent qu'il avoit passé les Thermopyles. C'est après ce passage, qu'il dit à ceux qui étoient autour de lui : « L'orateur Démosthènes, dans ses harangues, m'a appelé un enfant pendant que j'ai été en Illyrie et dans le pays des Triballiens; il m'a appelé jeune homme quand j'ai été en Thessalie; il faut donc lui montrer au pied des murailles d'Athènes, que je suis un homme fait.

Mais son premier soin fut de venir tout-à-coup se présenter devant Thèbes, avec toute son armée. Déjà les Thébains assiégeoient la citadelle pour en chasser la garnison macédonienne. Déjà même ils l'avoient environnée de fossés profonds et de hautes palissades, de manière qu'il étoit impossible d'y faire entrer ni renforts ni vivres. Outre cela ils avoient demandé des secours de tous côtés, surtout aux Athéniens. Les habitans du Péloponnèse avoient envoyé jusque dans l'Isthme des soldats, qui, toutefois, avoient ordre d'attendre-là que le roi fût arrivé. Les Athéniens avoient décrété qu'ils fourniroient du secours aux Thébains. Mais avant l'exécution de ce décret, ils étoient bien aises de voir quel cours prendroient les choses. Alexandre resta quelque temps dans l'inaction, pour donner aux Thébains le temps de se repentir, ne présumant pas qu'une ville seule entreprît de résister à une armée comme la sienne; car il avoit alors plus de trente mille hommes et de trois mille cavaliers, tous formés à la guerre, qui avoient déjà combattu sous Philippe, qui étoient sortis victorieux de

presque tous les combats qu'ils avoient livrés, et avec lesquels il se flattoit dès-lors de renverser la monarchie des Perses. Il demandoit seulement qu'on lui livrât Phénix et Prothute, les deux premiers auteurs de la révolte, et fit publier à son de trompe une amnistie et une sûreté entière pour tous ceux qui reviendroient à lui. Les Thébains se crurent assez forts pour tenir la même conduite. Ils demandèrent à leur tour qu'il leur livrât Philotas et Antipater, et firent publier de même que ceux qui voudroient contribuer à la liberté de la Grèce vinssent se joindre à eux.

Alexandre irrité de cette opiniâtreté et de cette audace, ne pensa plus qu'à leur faire sentir tout le poids de sa vengeance. Il se donna un combat sanglant dans lequel les Thébains, malgré l'infériorité du nombre, firent paroître une ardeur et un courage, qui semblèrent pendant quelque temps balancer la victoire. Mais après une longue et vigoureuse résistance, la garnison, que les Macédoniens avoient dans la citadelle, appelée la Cadmée, en étant descendue, et ayant chargé les ennemis par

derrière; alors enveloppés de tous côtés, ils furent presque tous taillés en pièces, et la ville fut prise. On ne peut exprimer les horreurs en tout genre et les affreuses calamités que les habitans eurent à essuyer durant le sac de cette malheureuse ville.

Après cette expédition, Alexandre délibéra dans son conseil, où se trouvoient des députés de plusieurs villes grecques, sur le parti qu'il devoit prendre à l'égard de la ville même. Quelques-uns de ceux qui étoient le plus animés contre les Thébains, tels que les Platéens, ceux de Phocée, de Thespies et d'Orchomène, peignirent si vivement la cruauté dont ils avoient usé à leur égard, et le zèle que dans tous les temps ils avoient témoigné pour les Perses, que la destruction de Thèbes fut résolue. Après que le vainqueur l'eut fait raser, il conserva seulement la liberté aux prêtres, à ceux qui avoient droit d'hospitalité avec les Macédoniens, aux descendans de Pindare, et à ceux qui s'étoient opposés à la rebellion; et de la vente de tous les au-

tres, dont le nombre se montoit à trente mille, Alexandre, recueillit, selon Diodore, quatre cent quarante talens (1).

Ayant jeté l'épouvante parmi tous les Grecs, par un si terrible exemple, il envoya sur-le-champ des députés à la république d'Athènes, pour lui demander dix des orateurs, entre lesquels Démosthène et Lycurgue étoient nommés comme les principaux. Il se radoucit néanmoins, d'après la députation que lui firent de leur côté les Athéniens, qui, tout consternés qu'ils étoient, avoient accueilli avec la plus grande humanité ceux des Thébains qui avoient pu échapper aux désastres de leur ville. « Et soit, dit Plutarque, qu'il eût assouvi sa colère, comme les lions, soit qu'il voulût effacer, s'il étoit possible, par un acte de douceur, l'action si atroce, si barbare et si dénaturée qu'il venoit de faire, non-seulement il leur remit tous les sujets de plainte qu'il avoit contre eux, mais il

(1) 2,376,000 liv.

les exhorta à s'appliquer fortement aux affaires, et à veiller attentivement sur tout ce qui se passeroit, parce que c'étoit leur ville qui devoit donner la loi à toute la Grèce, s'il venoit à manquer. On dit que, long-temps après cette expédition, le malheur des Thébains lui causa de cuisans repentirs, et que cela le rendit, à l'égard de beaucoup d'autres, plus doux et plus humain ».

Tous les Etats de la Grèce, pliant alors devant le roi de Macédoine, envoyèrent leurs députés à Corinthe pour y tenir leur assemblée. Ils y ordonnèrent, par un décret, qu'on suivroit Alexandre à la guerre contre les Perses, et lui confirmèrent le titre de généralissime pour ce sujet. Les personnages les plus distingués par leur sagesse ou par leur valeur se rendirent auprès de lui pour le féliciter de cette élection. Il se flattoit que Diogène de Sinope, demeurant dans un des faubourgs de Corinthe, viendroit le visiter, comme les autres; mais se voyant trompé dans son attente, il alla lui-même pour le voir,

et fut accompagné d'une partie de ses courtisans.

Diogène étoit en ce moment couché au soleil. Voyant approcher cette foule de gens, il se mit sur son séant, et fixa les yeux sur Alexandre. Ce prince, après l'avoir salué très-gracieusement, lui demanda s'il n'avoit pas besoin de quelque chose. « Oui, lui répondit Diogène, c'est que tu t'ôtes un peu de mon soleil ». Alexandre fut, dit-on, si frappé de cette réponse, où il ne vit que de la grandeur d'ame et du courage, au lieu d'y voir l'orgueil qui la dictoit, qu'il dit, en s'en retournant, à ses courtisans, qui en paroissoient indignés : « Pour moi, si je n'étois Alexandre, je voudrois être Diogène ». Par où il vouloit dire, sans doute, que s'il ne se sentoit fait pour aspirer à posséder tout, il voudroit être ce philosophe, qui lui sembloit assez grand pour se mettre au-dessus de tout, et compter toutes choses pour rien (1).

(1) En supposant, dans la personne de Diogène, un vrai sage, et le comparant à Alexan-

Avant que de partir pour l'Asie, il régla tout dans la Macédoine, dont il confia le gouvernement à Antipater, en lui laissant douze mille hommes d'infanterie et quinze cents chevaux. Il s'occupa aussi des intérêts de ceux qui lui étoient le plus attachés, et leur distribua diverses portions de ce qui lui appartenoit en propre. A l'un il donna une terre, à l'autre un village, à celui-ci un bourg, à celui-là les droits d'un port, et comme tous les revenus de son domaine se trouvoient consumés par ces largesses, Perdiccas lui dit : Seigneur, que réservez-vous donc pour vous? Le roi lui ayant répondu, *l'espérance;* « hé bien, lui répartit Perdiccas, nous partagerons donc votre espérance, nous qui partagerons vos travaux » ; et il refusa généreuse-

---

dre, celui-là seroit non-seulement le plus grand des deux, et, dans le fait, le plus riche, comme ayant beaucoup moins de besoins; mais, selon la pensée de Juvénal, il seroit aussi le plus heureux.

Quantò felicior hic, qui
Nil cùperet, quàm qui totum sibi posceret orbem!
Sat. XIV, v. 312, 313.

ment le don que le roi lui avoit assigné (1).

Au commencement du printemps, Alexandre ayant quitté la Macédoine, qui fait aujourd'hui partie de la Turquie en Europe, il fit passer à son armée, pour arriver en Asie, l'Hellespont, appelé depuis le détroit des Dardanelles. Ses troupes se montoient à trente mille hommes, parmi lesquels treize mille Macédoniens, sept mille des alliés, et cinq mille soudoyés, étoient sous le commandement de Parménion. La cavalerie, composée en partie de dix-huit cents Macédoniens, sous la conduite de Philotas, fils de Parménion, et d'autant de Thessaliens, sous leur chef particulier, pouvoit aller en tout aux environs de cinq mille hommes. Ayant mis pied à terre dans la Troade, et étant arrivé à Ilion, qui, au rapport de Strabon, ne valoit alors guère mieux qu'un village, n'étant remarquable que par un petit temple consacré à Pallas, il y fit des libations sur le tombeau d'Achille, et voulut qu'on

(1) Plut. Vit. Alex. Diod. l. XVII, pag. 492-499. Arrian. l. I, c. VII-XI. Justin. l. XI, c. I et seq.

célébrât des jeux autour de ce tombeau. Etant remonté ensuite jusqu'à la ville de Lampsaque, à l'entrée de la Propontide, il se disposoit à la ruiner de fond en comble, parce qu'elle s'étoit déclarée pour Darius, lorsqu'Anaximène, gouverneur de cette ville, qui se distingua tout-à-la-fois dans l'éloquence et dans l'histoire, et qui avoit donné autrefois des leçons de belles-lettres à Alexandre, vint au-devant de lui. Le roi, qui se doutoit de son dessein, lui jura, dès qu'il l'aperçut, qu'il ne lui accorderoit point sa demande. « Je viens vous prier, répartit Anaximène, de ne point épargner une ville criminelle, mais plutôt de la détruire ». Le roi fut frappé de ce trait d'esprit. « Je tiendrai ma parole, lui dit-il, et puisque vous demandez la ruine de Lampsaque, je la conserverai (1) ».

S'étant avancé jusque sur les bords du Granique, rivière de Phrygie, il vit la rive opposée toute garnie de troupes persanes, qui, au nombre de cent mille hommes de pied, et de plus de dix mille chevaux,

(1) Val. Maxim. l VII, c. III.

s'apprêtoient à lui en disputer le passage. Memnon de Rhodes, l'un des généraux de Darius, célèbre par son intelligence dans la guerre, avoit donné le sage conseil de se borner à ravager tout le pays, afin d'arrêter les Macédoniens par la disette des vivres, et de les contraindre à retourner sur leurs pas. Il vouloit de plus qu'on fît passer du côté de la Macédoine toutes les forces de terre et de mer qu'on pouvoit avoir, et que l'on transportât ainsi la guerre d'Asie en Europe. Cet avis ne fut pas écouté des autres généraux, qui le regardèrent comme indigne de la fierté des Perses. Alexandre, méprisant tous les dangers, et environné d'un gros de cavalerie, que le reste suivoit de près, se jeta un des premiers dans le fleuve. La rive, bordée d'ennemis, étoit droite et escarpée, le terrain étoit d'ailleurs humide et glissant, à cause de la fange dont il étoit rempli. La descente se fit au milieu d'une grêle de traits et avec des peines incroyables. On aborda cependant, et la mêlée devint terrible. Alexandre, remarquable à son bouclier et à la hauteur du panache qui ombrageoit son casque, y

fut exposé aux plus grands périls. Spitrobate, gendre de Darius et satrape d'Ionie, lui ayant lancé son javelot, lui fit une blessure à l'épaule, puis tirant son épée, il fondit sur lui. Le roi, dont le javelot s'étoit déjà rompu sur la cuirasse du satrape, prit alors une arme longue, et l'adressa si juste au visage de son adversaire, qu'il le renversa du coup. Rosacès, frère de Spitrobate, porta de son côté un tel coup à la tête d'Alexandre, qu'ayant fait une ouverture à son casque, il lui entama légèrement la peau du crâne. Mais comme il se disposoit à redoubler, Clitus fut assez prompt pour lui couper la main, et sauver ainsi la vie du monarque. De nouveaux assaillans se présentèrent : quoiqu'il eût sur le corps deux blessures, et une à la tête, il fit face à tout par son courage. Les plus illustres capitaines des Perses tombèrent autour de lui. Enfin, plusieurs de leurs officiers-généraux ayant été tués, les troupes persanes qui environnoient Alexandre, battues par celles de Macédoine, prirent ouvertement la fuite, entraînant avec elles tout le gros de l'armée; et le roi, qui, d'un

consentement unanime, remporta le prix de la valeur, passa pour être le premier auteur de la victoire. L'infanterie grecque qui étoit à la solde de Darius, fit seule une vigoureuse mais inutile résistance. Alexandre eut la sage politique d'associer à la gloire de son triomphe les Grecs qui avoient combattu avec lui. Il envoya, en particulier, aux Athéniens trois cents boucliers des dépouilles ennemies, et il voulut que sur les restes du butin, on mît cette inscription : *Alexandre, fils de Philippe, et les Grecs, excepté les seuls Lacédémoniens, ont remporté ces dépouilles sur les barbares qui habitent l'Asie.*

Cet heureux succès le rendit maître de Sardes, que lui livra le gouverneur de cette ville, avec tous les trésors qu'elle renfermoit. Par-là aussi il le fut de toute la Lydie. Dans l'Ionie, il rétablit le temple d'Ephèse, brûlé par Erostrate ; il prit de force la ville de Milet. Il passa de-là dans la Carie, et mit le siège devant Halicarnasse, où Memnon s'étoit jeté, mais qu'après une glorieuse défense, ce général fut contraint d'abandonner.

Avant

Avant la prise de cette ville, Ada, qui, après la mort d'Artémise, et celle de son frère Idriée, avoit été elle-même reine de Carie, avoit remis au roi de Macédoine une place forte qu'elle avoit conservée. Ce prince, se voyant le maître de tout le pays, lui en confia le gouvernement. Ada, pour lui en témoigner sa reconnoissance, lui fit présent des plus excellens cuisiniers, des boulangers et des pâtissiers les plus habiles. Mais il lui répondit « qu'il avoit des cuisiniers bien supérieurs encore, qui lui avoient été donnés par son gouverneur Léonidas, dont l'un, qui lui préparoit un bon dîner, c'étoit de beaucoup marcher dès le matin avant la pointe du jour; et l'autre, qui lui apprêtoit un meilleur souper, c'étoit un dîner fort sobre ». Il ajouta que ce même Léonidas alloit souvent visiter les coffres et les malles où l'on serroit ses lits et ses habits, pour voir si sa mère Olympias n'y auroit rien fourré de superflu, et qui ne fût que pour la délicatesse et pour le luxe. Combien par la suite Alexandre oublia-t-il de si sages leçons !

L'année suivante, il entra de bonne heure en campagne. Il parcourut plusieurs autres provinces de l'Asie mineure, la Lycie, la Pamphilie, la Pisidie, pour ne rien laisser derrière lui qu'il n'eût soumis. Ayant pris, dans la Phrygie, la ville de Gordium, qui en étoit la capitale, et où étoit le palais de l'ancien Midas, il vit là le char si célèbre de Gordius, auquel tenoit ce qu'on a appelé le nœud gordien. Ce nœud, qui attachoit le joug au timon, étoit fait si artistement, et le lien formoit tant de tours et de détours, qu'on ne pouvoit découvrir où il commençoit, ni où il finissoit. Selon une ancienne tradition, qu'on rapporta au roi, et qui étoit reçue parmi ces peuples comme un point de religion, les destins promettoient l'empire de l'Asie à celui qui le délieroit. C'en fut assez pour persuader à ce prince qu'un tel oracle le concernoit. Après plusieurs tentatives, craignant qu'on ne tirât de son peu de succès quelque présage contre lui, au lieu de perdre plus de temps à chercher le secret de ces nœuds, *N'importe*, dit-il, *de quelle manière on les dé-*

fasse, et tranchant tous les liens avec son épée, il accomplit ainsi ou éluda l'oracle, dit Quinte-Curce (1).

Etant parti de Gordium, il alla soumettre la Paphlagonie et la Cappadoce. Là il apprit la mort de l'ennemi le plus redoutable pour lui, et qui lui donnoit alors les plus grands sujets de trouble et d'inquiétude. Memnon, à qui Darius avoit envoyé des sommes considérables, et qu'il avoit déclaré généralissime de ses armées, s'étoit servi, sans délai, de cet argent pour faire de nombreuses levées de soudoyés, et pour équiper trois cents vaisseaux. Il conduisit d'abord cette flotte à Chio, qu'il attira à son parti. De-là se rendant à Lesbos, il se vit bientôt maître de plusieurs villes; mais pour Mitylène, capitale de l'île, qui étoit fort grande, munie de beaucoup de fortifications, et défendue par une forte garnison, ce ne fut qu'avec bien de la peine et après un long siège, qu'il vint à bout de l'emporter. La réputation de ce général s'étant répandue, la plupart des îles

(1) Quint.-Curt. l. III, c. 1.

Cyclades lui envoyèrent des ambassadeurs chargés de leurs soumissions. D'un autre côté, le bruit ayant couru dans la Grèce que Memnon amenoit sa flotte contre l'Eubée, toutes les villes de cette île en furent alarmées, tandis que ceux d'entre les Grecs, qui, dans le fond, favorisoient le roi de Perse, au nombre desquels, dit l'historien(1), il faut mettre les Spartiates, concevoient l'espérance flatteuse pour eux d'un changement universel; et Memnon corrompant d'autre part, avec de l'argent, quelques républiques, les attiroit au parti de son maître. Les choses en étoient à ce point, lorsqu'une maladie, qui l'emporta en peu de temps, ne lui permit pas de pousser plus loin ses succès et d'accomplir ses grands desseins. Sa mort fut aussi le terme de la fortune de Darius, qui vit dès-lors s'évanouir, sans retour, le projet de transporter la guerre d'Asie en Europe.

Dès qu'Alexandre eut reçu cette nouvelle, il se sentit confirmé dans la résolution de marcher sans délai vers les hautes

(1) Diod. l. XVII, pag. 509.

provinces de l'Asie. Il s'avança donc à grandes journées vers la Cilicie, et rencontra sur sa route un défilé fort étroit, appelé le Pas de Cilicie, par lequel il falloit passer pour arriver à la ville de Tarse, capitale de cette province. Celui qui en avoit la garde y avoit laissé peu de soldats, qui, à l'approche des ennemis, prirent la fuite. Le roi de Macédoine entra en conséquence dans ce défilé, et après avoir considéré attentivement la situation des lieux, il admira sa bonne fortune, et avoua qu'il auroit pu être arrêté là tout court et défait aisément à coups de pierres par un petit nombre d'ennemis. En effet, quatre hommes armés pouvoient à peine y marcher de front; et de plus le haut de la montagne répondoit sur le chemin, qui n'étoit pas seulement étroit, mais rompu en plusieurs endroits par la chute des torrens qui descendoient de tous côtés des montagnes les plus élevées.

Alexandre fit passer toute son armée jusqu'à la ville de Tarse, qu'il eût trouvée réduite en cendres par les Perses, pour lui en dérober les richesses, si Parménion, qui l'avoit devancé avec un gros de cavalerie,

n'étoit arrivé à temps pour éteindre l'incendie. Cette ville, traversée dans toute sa longueur par le Cydne, fleuve non moins remarquable par la beauté de son canal, que par la pureté et l'extrême fraîcheur de ses eaux, ombragées d'une foule d'arbres plantés sur ses rives, pensa être le terme des expéditions d'Alexandre. Fatigué d'une longue marche, tout couvert de sueur et de poussière, il voulut se baigner dans ce fleuve, dont les eaux étoient si belles et si claires. A peine y fut-il entré, qu'un froid subit roidit tous ses membres. On l'emporta dans sa tente à demi-mort, et la consternation se répandit dans tout son camp. Aucun médecin, dans l'incertitude du succès, n'osoit lui proposer de remèdes, surtout Darius ayant promis une récompense de mille talens à quiconque le déferoit d'Alexandre. Il s'en trouva un cependant qui se mit au-dessus de toute crainte. C'étoit Philippe, Acarnanien, dévoué tout entier à ce prince. Il osa proposer une potion, dont l'effet seroit prompt et salutaire, mais qu'il lui falloit trois jours pour préparer. Alexandre seul ne fut point effrayé. Rien ne lui fai-

soit peine que le délai, brûlant du désir de joindre Darius, qui, étant parti de Babylone, s'avançoit lui-même à la tête de ses troupes.

Sur ces entrefaites, il reçoit une lettre de Parménion, qui l'avertit de ne pas confier sa vie à Philippe, parce que Darius l'avoit gagné, non-seulement par l'offre de mille talens, mais en lui faisant espérer de lui donner sa sœur en mariage. Après avoir été long-temps agité de diverses pensées, Alexandre prend le parti de ne communiquer sa lettre à personne. Il y appose son anneau, et la met sous son oreiller.

Le troisième jour fixé par Philippe arrive enfin. Il se présente avec la coupe qui contient le breuvage. Alexandre tire la lettre, la lui donne d'une main, et de l'autre prend la coupe, et avale la potion, en tenant les yeux fixés sur lui. La seule grâce que je vous demande, seigneur, dit Philippe, après avoir lu la lettre, est que vous mettiez votre esprit en repos, afin que le remède puisse produire son effet. Si, dans une circonstance aussi critique, on est frappé de l'intrépide sécurité du médecin,

combien plus ne doit-on pas l'être de la noble confiance du monarque !

Cependant le remède agit avec tant de force que les suites parurent justifier l'accusation de Parménion. La respiration étoit devenue à peine sensible, et il n'y avoit personne qui ne tremblât pour les jours du roi. Mais quand la médecine se fût portée dans les diverses parties du corps, on les vit toutes se ranimer, l'esprit recouvra en même temps sa première vigueur, et le succès fut si prompt et si entier que, trois jours après, Alexandre se montra à ses soldats. Leurs regards ne se portèrent pas avec plus d'empressement sur le roi lui-même que sur son médecin. Ils lui rendoient les plus vives actions de grâces; ceux qui étoient le plus près de Philippe lui baisoient les mains; ils l'envisageoient tous comme leur sauveur, puisqu'il l'étoit d'un prince qu'ils idolâtroient; car outre la vénération et l'attachement que les Macédoniens avoient naturellement pour leurs rois, on ne peut s'imaginer combien ils avoient celui-ci en admiration par-dessus tous les autres, et combien étoit grande l'affection

qu'ils lui portoient. Quant au monarque, on conçoit sans peine quels durent être ses sentimens envers celui auquel il étoit redevable de la vie (1).

Alexandre, entièrement rétabli, se hâta d'aller au-devant de Darius, qui ayant fait jeter des ponts sur l'Euphrate, n'avoit pu le passer, avec toutes ses troupes, qu'en cinq jours, quoiqu'il eût fait tout son possible pour gagner promptement la Cilicie. Déjà le roi de Macédoine avoit envoyé Parménion en avant pour reconnoître la route d'un second défilé qui conduisoit à la ville appelée Issus. Ce général s'en étoit saisi, ainsi que de la ville, et avoit assuré tous les postes. Ce fut dans ces détroits qu'Alexandre se proposa d'attendre les Perses, comme dans le lieu le plus favorable, celui qui rendroit plus égales les forces des deux rois, et où il risquoit le moins d'être enveloppé par des troupes infiniment plus nombreuses que les siennes.

(1) Plut. in Alex. Diod. l. XVII, pag. 499-511. Arrian. lib. I, c. II, et seq.; lib. II, c. I-IV. Quint.-Curt. l. III, c. I-VI.

Darius, malgré les représentations des Grecs qui étoient à sa solde, et qui lui conseilloient de retourner sur ses pas pour regagner les vastes campagnes de la Mésopotamie, vint, de son côté, s'engager témérairement dans ces gorges étroites, et livrer par son imprudence la victoire à son ennemi. Il s'étoit contenté d'envoyer à Damas, sous une escorte, son trésor, ses effets les plus précieux, et tout ce qui pouvoit lui devenir le plus embarrassant par la suite. Son armée, selon Quinte-Curce, étoit de deux cent quatre-vingt-dix mille hommes de diverses nations; au rapport de Justin, elle alloit à trois cents mille hommes de pied et à cent mille chevaux. Mais Plutarque la fait monter jusqu'à six cents mille hommes; et il y a lieu de croire que ce nombre est exagéré. Ce qui formoit comme le centre de cette armée, offroit, au rapport de Quinte-Curce (1), un appareil de luxe et de magnificence, qui lui donnoit plutôt l'air d'un grand et superbe

(1) Lib. III, c. III.

tournoi que celui de troupes qu'on mène au combat. A la suite du feu sacré porté sur des autels d'argent, de quantité de mages chantant des hymnes, de jeunes hommes revêtus de manteaux de pourpre, et dont le nombre égaloit celui des jours de l'année, de tous les objets en un mot relatifs à la religion des Perses, marchoit un corps de cavalerie composé de douze nations, différentes d'armes et de mœurs. Brilloient ensuite, au nombre de dix mille, ceux qu'on appeloit *les immortels*, à cause de leur nombre toujours le même, et qui, par leur collier d'or, leur robe éclatante, leur tunique à manches ornée de pierreries, étoient les plus somptueux de ces barbares. A peu de distance, paroissoient, au nombre de quinze mille, ceux qu'on nommoit les *cousins du roi*, troupe dont la parure approchoit de celle des femmes, et plus remarquables par la richesse que par l'éclat de leurs armes. Ils étoient immédiatement suivis des Doriphores, chargés ordinairement du manteau royal, et qui précédoient le char sur lequel Darius étoit élevé comme sur un trône. Le joug de ce

char étoit parsemé de pierreries, et portoit vers le milieu deux statues d'or, hautes chacune d'une coudée; l'une représentoit Ninus et l'autre Bélus. Mais rien n'étoit égal à la magnificence de l'habillement du monarque, de sa tunique de pourpre, de son manteau broché d'or, de sa ceinture, d'où pendoit un cimeterre dans un fourreau garni de pierres précieuses. A droite et à gauche, le roi étoit accompagné par environ deux cents de ses parens les plus distingués. Le char étoit suivi de dix mille piquiers; leurs piques étoient enrichies d'argent et garnies de pointes d'or. Cette escorte étoit terminée par trente mille hommes de pied, qui étoient suivis par les chevaux du roi au nombre de quatre cents. A la distance de cent vingt pas, venoit sur un char Sysigambis, mère de Darius, et sur un autre, son épouse : les femmes attachées à leur service étoient à cheval. Elles étoient suivies de quinze chariots ou litières, où étoient les enfans du roi avec leurs instituteurs, classe d'hommes qui jouissoit en Perse de toute la considération due à leurs nobles et importantes fonctions. Ve-

noient après cela sur des chars les concubines du roi, au nombre de trois cent soixante, vêtues et parées comme des reines; et derrière elles le trésor du roi étoit porté par six cents mulets et trois cents chevaux, sous une escorte d'archers. Sur leurs pas il y avoit de plus les femmes des parens et des ministres du roi, et les différens corps de goujats et gens de bagage, tous montés sur des voitures. La marche étoit fermée par six compagnies armées à la légère ayant chacune leurs chefs, pour empêcher qu'on ne s'écartât. Nous n'oublierons pas néanmoins d'observer, qu'avant que d'entrer dans la Cilicie, la plupart des femmes dont nous venons de parler, et tout ce qu'il y avoit de plus inutile dans cet attirail, avoit été envoyé, comme nous l'avons dit, à Damas avec les trésors.

Mais avant qu'on eût pris ces précautions, et lorsque Darius, encore environné de ce cortège où presque tout étoit pour la pompe et l'ostentation, avoit fait la revue de son armée entière, l'aspect de tout ce qui l'entouroit, et surtout celui de cette

multitude d'hommes qui étoient sous ses ordres, le comblant de joie, et ses courtisans enflant ses espérances par tout ce que l'adulation avoit coutume de leur suggérer, il s'étoit tourné vers l'athénien Charidème, homme expérimenté dans la guerre, et ennemi juré d'Alexandre, pour avoir été banni d'Athènes par son commandement, et lui avoit demandé, s'il lui paroissoit assez en forces pour écraser son ennemi. Charidème, oubliant sa situation et l'orgueil du trône, lui répondit alors : « Peut-être n'aimerez-vous pas à entendre » la vérité; et toutefois, si je ne la dis aujourd'hui, vainement la dirai-je dans un » autre temps. Cette armée d'un si grand » appareil, cet amas de tant de nations » que vous avez tirées de tous les coins de » l'Orient, peut être formidable pour vos » voisins; la pourpre, l'or, l'éclat des armes, tout y annonce une opulence qu'on » ne sauroit imaginer, si on ne l'avoit vue. » Mais l'armée des Macédoniens véritablement affreuse à voir et sans aucune parure, ne sait que couvrir de boucliers » et de piques ses bataillons inébranlables

» et ses forces réunies. Ils donnent le nom
» de phalange à un corps d'infanterie qui
» combat de pied ferme; les hommes y
» sont serrés, les armes dont ils sont hé-
» rissés les rendent impénétrables. Attentifs
» au moindre signe de leur chef, ils ont
» appris à suivre leurs enseignes, à garder
» leurs rangs. Tous obéissent au comman-
» dement. Faire face à l'ennemi, l'enve-
» lopper, se porter sur les ailes, changer
» l'ordre de bataille, capitaines et soldats,
» touss'y entendent également: et ne croyez
» pas que l'amour de l'or et de l'argent les
» fasse agir, puisque c'est aux leçons de
» la pauvreté qu'ils doivent jusqu'à ce jour
» le maintien de cette discipline; leur lit
» de repos est la terre; il se contentent de
» ce qu'ils trouvent pour nourriture; leur
» sommeil ne dure jamais toute la nuit.
» Eh bien! la cavalerie invincible des Thes-
» saliens, des Acarnaniens, des Etoliens,
» la repoussera-t-on avec des frondes et
» avec de simples bâtons durcis au feu? je
» n'en crois rien. C'est à forces égales qu'il
» faut les combattre; c'est dans leur pays
» qu'il faut chercher des secours. Envoyez-y

» cet or et cet argent pour y enrôler des » soldats ».

Darius étoit né avec un caractère doux et flexible, et il l'eût suivi dans cette occasion, si la fortune, comme il arrive presque toujours, n'avoit pas en lui perverti la nature. Ne pouvant donc souffrir la vérité, il condamna à la mort un homme à qui il avoit accordé l'hospitalité, qu'il avoit interrogé lui-même, et qui lui donnoit alors les avis les plus utiles et les plus importans. Charidème, conservant encore, dans ce moment, toute sa liberté et sa franchise : « J'ai, » dit-il, un vengeur tout prêt. Vous serez » puni d'avoir méprisé mon conseil, par » celui même contre qui je vous l'ai donné : » et vous, que l'abus du pouvoir suprême » a si subitement changé, vous montrerez, » par votre exemple, à la postérité, que, » quand une fois les hommes se sont laissé » aller au gré de la fortune, ils perdent de » vue les sentimens même les plus natu- » rels ». Tandis qu'il parloit ainsi à haute voix, ceux qui en avoient reçu l'ordre le tuèrent. Le roi s'en repentit dans la suite, lorsqu'il n'étoit plus temps : et ayant re-

connu la vérité de ses avis, il lui fit rendre les honneurs de la sépulture (1).

Comme les Macédoniens avoient abandonné Issus, dont Parménion s'étoit d'abord emparé, on avoit fait croire à Darius qu'Alexandre fuyoit devant lui, et se retiroit en désordre dans la Syrie. C'est sur cette fausse nouvelle qu'il s'étoit engagé si précipitamment et avec tant de confiance dans les défilés. Mais avant que de le faire, et de quitter cette ville vers laquelle il s'étoit rabattu, il avoit fait mourir cruellement tous les malades qu'on y avoit laissés; et ceux qui s'étoient rétablis, il les avoit fait promener dans tout le camp, pour faire montre de ses troupes, et leur en donner la plus haute idée. C'est par eux qu'Alexandre apprit, avec une joie extrême, que Darius étoit si près de lui. Ayant aussitôt donné ordre à ses soldats de se tenir prêts pour la troisième veille de la nuit, il fut sur la cime d'une montagne, et à la lueur des flambeaux, sacrifier aux divinités du lieu. Cependant les coureurs rapportèrent que Da-

(1) Quint.-Curt. l. III, c. II.

rius n'étoit plus qu'à trente stades de là, c'est-à-dire, à cinq quarts de lieue. Le roi fit faire halte, et ranger son armée en bataille. Les paysans effrayés avertirent aussi Darius de l'arrivée de l'ennemi, ce qui lui causa le plus grand étonnement, en dissipant son erreur, et ce qui répandit la plus grande alarme parmi ses troupes, qui se trouvant surprises, couroient en désordre prendre leurs armes. Il comprit bientôt la faute qu'il avoit faite en s'embarrassant dans des lieux resserrés d'un côté par la mer, de l'autre par les montagnes, et traversés au milieu par une rivière qui couloit d'une extrémité à l'autre.

D'après ce qu'on peut tirer de plus clair du récit des différens historiens, Darius, après avoir placé à son aile droite, du côté de la mer, une partie de sa cavalerie et de son infanterie, et au centre le corps soudoyé de trente mille hommes d'infanterie grecque, qui faisoit la principale force de son armée, mit à l'aile gauche, où il devoit combattre, vingt mille hommes de pied des Perses, avec d'autres nations les plus belliqueuses destinées à les soutenir,

et une autre partie de sa cavalerie. Il avoit rempli de troupes tout ce qui étoit abordable dans les gorges et sur les montagnes. Quant à la mère, à l'épouse du roi, et à toutes les personnes de leur suite, on les avoit mises, ainsi qu'un de ses fils, au milieu de l'armée. La partie des troupes la plus nombreuse, devenue inutile par leur nombre même, occupoit les derrières au-delà des défilés.

Alexandre, avec son armée, si petite en comparaison de celle des Perses, tira tout le parti possible de l'avantage de sa position par le bel ordre dans lequel il prit soin lui-même de la ranger. Il mit au front de la bataille la phalange macédonienne, plaça son aile gauche du côté de la mer, sous les ordres de Parménion, et se mit à la tête de l'aile droite, opposée à l'aile gauche de Darius. Il distribua sa cavalerie sur les deux ailes. Au-devant de l'armée, il avoit mis un gros de frondeurs, entremêlés d'archers.

Les deux armées étant arrivées à la portée du trait, les barbares en lancèrent d'abord une quantité si prodigieuse, que ces traits se rencontrant en l'air, et heurtant

les uns contre les autres, perdoient toute leur force; mais au premier coup de trompette, et après des cris terribles de part et d'autre, répétés par l'écho des montagnes et des vastes forêts qui les couvroient, la cavalerie perse chargea avec fureur l'aile gauche de l'ennemi, tandis que les barbares commençoient à investir l'aile droite; ce qui força le roi de Macédoine à détacher du gros de l'armée la cavalerie thessalienne, pour aller, par les derrières des bataillons, se joindre à Parménion. Les Macédoniens se trouvant si serrés qu'ils ne pouvoient lancer leurs javelots, on se hâta de mettre l'épée à la main, et combattant corps à corps, comme dans un combat singulier, il y eut en ce lieu beaucoup de sang de répandu. Alexandre, qui remplissoit tout-à-la fois les fonctions de général et de soldat, promenant ses regards de tous côtés pour découvrir où étoit Darius, se porta directement vers lui à la tête de ses cavaliers, dès qu'il l'eût aperçu élevé sur son char, et donné en spectacle à ses soldats pour les animer. Oxathrès, frère du monarque, et remarquable par sa vigueur et

son courage encore plus que par ses armes, le voyant pressé par Alexandre, se jeta devant le char du roi avec la cavalerie qu'il avoit à ses ordres, et renversa ou mit en fuite ceux qui osoient l'attaquer. De leur côté, les Macédoniens qui environnoient leur prince, fondent avec lui sur cet escadron. En un moment le carnage devint effroyable, et dans la mêlée Alexandre fut blessé légèrement à la cuisse droite.

Cependant les chevaux qui traînoient Darius, percés de coups, et effarouchés par la douleur que leur causoient leurs blessures, commençoient à secouer le joug, et alloient renverser le roi de dessus son char, lorsque craignant de tomber vif entre les mains de ses ennemis, il se jeta en bas, et monta un cheval qui lui étoit préparé. Il quitta même les marques de sa dignité, de peur qu'elles ne vinssent à le trahir dans sa fuite. Ce fut alors que l'épouvante dispersa le reste, chacun s'échappant comme il pouvoit, et jetant les armes qu'ils avoient prises pour leur défense. A l'aile gauche où commandoit Parménion, la cavalerie

thessalienne, après avoir été vivement attaquée par les Perses, étoit parvenue à les mettre en déroute, et en faisoit un grand carnage. Alexandre, qui jusque là n'avoit osé trop s'avancer, se voyant enfin victorieux des deux côtés, se mit aussitôt à la poursuite des barbares, sans pouvoir néanmoins atteindre Darius.

Quant aux Grecs qui avoient servi le roi de Perse, guidés et animés par leurs officiers, qui étoient fort braves, ils se retirèrent au nombre d'environ huit mille, par les montagnes, vers Tripoli de Syrie, et y ayant trouvé à sec les navires qui les avoient amenés de Lesbos, ils en équipèrent ce qu'il leur falloit, et brûlèrent le reste, afin qu'on ne pût les poursuivre. Quant aux barbares, ils dirigèrent leur route par des chemins différens. Fort peu retournèrent au camp de Darius, dont l'ennemi vainqueur s'étoit déjà rendu maître, et qu'il avoit saccagé. Sysigambis, la mère de Darius, et sa femme, y étoient restées avec deux filles du roi, un fils encore enfant, et quelques dames de Perse.

Alexandre, qui n'avoit pu joindre Darius, y arriva lorsque la nuit approchoit (1).

Telle fut l'issue de cette bataille mémorable, qui se donna la quatrième année du règne d'Alexandre. Les Perses, soit dans le combat, soit dans la fuite, perdirent, si l'on en croit Quinte-Curce et Arrien, cent mille hommes de pied et dix mille chevaux. Du côté d'Alexandre, la perte fut peu considérable. Ce prince fit inviter à sa table ses courtisans les plus affidés, parce que n'ayant eu que la peau de la cuisse effleurée, une blessure si légère ne l'empêchoit pas de prendre part au festin : mais tout-à-coup un cri lugubre, sorti d'une tente voisine, et mêlé de hurlemens épouvantables, à la manière des barbares, troubla tous les convives. C'étoient les accens de la douleur de la mère, de la femme de Darius, des autres dames, et de toute leur suite, qui, sur un faux rapport, pleuroient la mort du monarque. Alexandre, instruit L'an 332 avant J.C.

(1) Quint.-Curt. l. III, c. VII-XI. Arrian. l. II, c. V-XII. Diod. l. XVII, pag. 512-518. Plut. in Vit. Alex.

de ce qui avoit été la cause de cette alarme subite, envoya sur-le-champ désabuser les princesses, et fut touché jusqu'aux larmes de leur tendre attachement pour celui qui étoit l'objet de leurs regrets, ainsi que du sort déplorable de ce prince infortuné. Lui-même, suivi d'Ephestion, son favori le plus intime, ou pour mieux dire son ami, se transporta le lendemain à leur tente, après avoir rempli le devoir sacré d'ensevelir les morts, et de faire brûler les corps du plus grand nombre de ceux qui avoient péri dans le combat. Il avoit fait rendre aussi les honneurs de la sépulture aux plus distingués d'entre les Perses, et avoit fait permettre à la mère de Darius de faire enterrer ceux qu'il lui plairoit à la manière de son pays. Lorsqu'il entra dans sa tente, accompagné d'Ephestion, qui, du même âge que lui, avoit une taille plus relevée, et des dehors plus frappans, les deux reines, l'une, vénérable surtout par la majesté qu'avoit imprimée en elle, dans un âge avancé, la dignité de son rang; l'autre, fixant tous les regards par sa beauté, qui, au comble du malheur, conser-

voit

voit encore tout son éclat, prévenues de la visite d'Alexandre, et prenant la personne du confident pour celle du roi, lui rendirent les plus grands honneurs. Quelques-uns des eunuques prisonniers leur ayant montré Alexandre, Sysigambis se jeta à ses pieds, en s'excusant de sa méprise. Mais le roi lui tendant la main pour la relever, *Non, ma mère*, lui dit-il, *vous ne vous êtes point trompée; car celui-ci est aussi Alexandre.*

A ces traits, mon fils, et d'après ceux encore que nous allons citer, comme formant la plus belle époque de sa vie, on seroit fondé à se former la plus grande idée de ce prince, en supposant que sa conduite ne se fût jamais démentie. « Certes, dit Quinte-Curce (1), dont j'emprunte ici les sages réflexions, si Alexandre avoit pu conserver ce même caractère de modération jusqu'à la fin de ses jours, je l'aurois estimé bien plus heureux qu'il ne parut l'être, lorsque, voulant marcher sur les traces de Bacchus, il triompha comme lui, après

(1) Quint.-Curt. l. III, c. XII.

avoir parcouru en vainqueur toutes les nations, depuis l'Hellespont jusqu'à l'Océan : il auroit dompté l'orgueil et la colère, défauts dont il ne put se rendre maître; il n'auroit eu garde, au milieu des festins, d'égorger ses amis ; et il auroit eu horreur de faire mourir, sans les entendre, ces grands capitaines, instrumens des victoires qu'il avoit remportées sur tant de peuples. Mais alors la fortune n'avoit pas encore enivré son ame; et c'est pour cela qu'il usa de ses premières faveurs avec retenue et avec sagesse : à la fin il ne put en soutenir tout le poids. Il faut avouer que, dans cette occasion dont nous venons de parler, il se conduisit de manière à l'emporter, et par sa modération, et par sa clémence, sur tous les rois qui l'avoient précédé ».

« Les prises des villes, dit à ce sujet Diodore (1), le gain des batailles, et les autres avantages qu'on peut obtenir à la guerre, dépendent de bien des circonstances, et le succès en est dû plus souvent à la fortune

(1) Diod. l. XVII, pag. 517.

qu'à la valeur. Mais la compassion et les égards pour les vaincus sont un effet du choix et de la volonté du vainqueur. Il y en a eu beaucoup qui n'ont tiré de leurs succès que de l'orgueil et de la fierté, et à qui le hasard qui les a fait vaincre, a fait oublier qu'ils pouvoient être vaincus, et avoir besoin de la compassion qu'ils ont refusée eux-mêmes à ceux qui ont eu le malheur de tomber entre leurs mains..... Alexandre est à ce sujet, et dans les circonstances dont il s'agit, un modèle digne de nos plus grands éloges ».

En effet, il eut non-seulement les plus grands égards, mais le plus grand respect pour les jeunes princesses; et malgré l'extrême beauté de la femme de Darius, la plus belle personne de son temps, comme Darius étoit le plus majestueux et le plus beau de tous les princes, il ne se permit rien qui pût l'offenser. Il fit rendre aux dames tous leurs bijoux, et à la reine ses ornemens royaux, et il voulut qu'elles fussent servies comme elles l'étoient autrefois. C'est pourquoi Sysigambis lui dit : « Vous » méritez, seigneur, que nous fassions pour

» vous les mêmes vœux que nous formions » pour notre cher Darius; et je vois que » vous étiez fait, tout grand roi qu'il est, » pour le surpasser, non-seulement en bon- » heur, mais aussi en vertu. Vous m'appelez » votre mère, et m'honorez encore du ti- » tre de reine; et moi je confesse que je » suis votre captive». Le roi les ayant toutes exhortées à prendre courage, prit dans ses bras le fils de Darius. Cet enfant, sans être étonné de le voir pour la première fois, l'embrassa des deux mains : sur quoi le roi, touché de son air d'assurance, « Que je voudrois de bon cœur, dit-il à Ephestion, que Darius eût quelque chose de ce caractère ». Il sortit ensuite de la tente.

Ayant été informé que deux des macédoniens qui étoient dans les troupes de Parménion, avoient fait le dernier outrage à des femmes de quelques soldats étrangers qu'il avoit à sa solde, il écrivit à ce général de s'assurer du fait, et s'ils étoient coupables, de les faire mourir sans rémission, comme des bêtes féroces, nées pour être le fléau de l'humanité. On lisoit dans cette lettre ces propres paroles, qui ne peuvent

toutefois s'entendre que d'entrevues particulières et de visites postérieures à celle qu'il avoit rendue aux princesses en général dans la tente de Sysigambis, et qui étoit purement de civilité : *Pour moi, on ne trouvera pas que j'aie seulement vu ni voulu voir la femme de Darius. Je n'ai pas même voulu souffrir qu'on parlât de sa beauté devant moi.*

Ce qui est dit ici relativement à l'épouse de Darius, s'étend également sur les autres princesses, et sur toutes les autres dames de leur cour. « Elles eurent la consolation, dit Plutarque (1), d'être dans le camp d'Alexandre, non comme dans un camp ennemi, mais comme dans un saint temple, ou dans quelque lieu sacré destiné à être l'asile des vierges, et de vivre retirées sans être vues de personne, et sans que qui ce fût osât approcher de leur appartement ».

Le roi de Macédoine, après avoir consacré, sur les bords du Pinare, trois autels,

(1) Plut. in Alex.

l'un à Jupiter, l'autre à Hercule, et un troisième à Minerve, tourna vers la Syrie, après avoir eu la précaution d'envoyer d'abord Parménion à Damas, où étoit le trésor du roi de Perse. Ces immenses richesses lui furent remises, ainsi que la ville, par la trahison du gouverneur de Damas, qui ne tarda pas, comme la plupart des traîtres, et presque tous, à subir la peine de sa perfidie, ayant été tué par un de ses complices, qui porta sa tête à Darius. L'épouse d'Ochus, qui avoit régné avant lui, trois jeunes princesses qui étoient ses filles, d'autres personnes des plus distinguées, soit du sang royal, soit des premières familles du royaume, entr'autres Barsine, veuve de Memnon, cet illustre général, dont la mort a été si funeste à l'empire des Perses, furent du nombre des captifs (1). Cette dernière, au rapport de Plutarque (2), vit échouer contre ses charmes, à la suggestion de Parménion, la sage retenue et la continence que nous venons d'admirer dans

(1) Quint.-Curt. l. III, c. XIII.
(2) Plut. in Alex.

Alexandre, tant sont fragiles les vertus purement humaines!

Ce prince étant devenu maître de la Syrie, dont il confia le gouvernement à ce même Parménion qu'il y avoit envoyé le premier, y reçut une lettre de Darius, dans laquelle il prenoit le titre de roi, sans le donner à Alexandre, et où il le sommoit, plutôt qu'il ne le prioit, de recevoir autant d'argent qu'il voudroit, à condition qu'il lui rendroit sa mère, sa femme et ses enfans. Pour ce qui étoit de l'empire, il lui proposoit d'en décider, s'il le jugeoit à propos, à armes égales; mais s'il pouvoit s'en tenir à un avis plus sage, il lui conseilloit de se contenter du royaume de ses ancêtres, de se retirer des terres d'une domination étrangère, et de devenir son allié et son ami; sur quoi, il étoit prêt à lui donner sa foi et à recevoir la sienne.

Alexandre, après avoir commencé ainsi la réponse qu'il fait à cette lettre : *le roi Alexandre, à Darius*, lui rappelle tous les maux que ses prédécesseurs ont voulu faire aux Grecs, et la violation la plus étrange du droit de la guerre, dont lui-

même s'est rendu coupable à son égard, en se permettant de mettre sa tête à prix pour la somme de mille talens. « Quoique vous » ne dussiez par-là même, ajoute-il, rien » attendre de moi, si cependant, vous ve- » nez en qualité de suppliant, je vous pro- » mets de vous remettre sans rançon, et » votre mère, et votre femme, et vos enfans. » Je sais également vaincre et traiter hu- » mainement ceux que j'ai vaincus. Si toute- » fois vous craignez de vous mettre entre » mes mains, je vous donne ma parole » que vous pouvez le faire en toute sûreté. » Du reste, quand vous m'écrirez, sou- » venez-vous que vous écrivez non-seule- » lement à un roi, mais à votre roi ».

Alexandre passa ensuite en Phénicie, où la ville de Byblos se soumit à sa domination. Tout se rendoit sans aucune résistance à son approche. Les Sidoniens, à qui la mémoire, encore récente, des cruautés qu'Ochus avoit exercées contre eux, inspiroit la plus grande horreur pour le joug des Perses, se montrèrent les plus ardens à passer sous celui d'Alexandre, malgré Straton, leur roi, qui s'étoit dé-

claré pour Darius. Le roi de Macédoine lui ôta sa couronne, et chargea Ephestion de choisir parmi les Sidoniens celui d'entr'eux qu'il jugeroit le plus digne de la porter.

Ce favori se trouvoit logé chez deux jeunes frères des plus distingués du pays, auxquels il offrit le sceptre; mais ils le refusèrent, donnant pour raison de leur refus, que par les lois de l'Etat, nul ne pouvoit monter sur le trône, qu'il ne fût du sang royal. Ephestion, admirant cette grandeur d'ame, qui leur faisoit mépriser ce que les autres poursuivoient, selon l'expression de Quinte-Curce, à travers le feu et les flammes : « Croissez, leur dit-il, en gloire et en vertu, vous qui, les premiers, avez senti combien il est plus grand de refuser un royaume que de le posséder. Mais, au moins, donnez-moi quelqu'un de la famille royale, qui puisse se souvenir, quand il sera roi, que c'est vous qui lui avez mis la couronne sur la tête ».

Ces deux frères, voyant un grand nombre de prétendans, qui, par l'ambition qu'ils avoient de régner, faisoient servile-

ment leur cour à chacun des favoris d'Alexandre, déclarèrent que personne n'étoit plus digne du trône qu'un certain Abdolonyme, qui tenoit véritablement, quoique de loin, à la maison royale, mais que la pauvreté forçoit de cultiver, pour un modique salaire, un jardin près de la ville. Sa pauvreté, comme celle de bien d'autres, venoit de sa probité; et occupé de son travail journalier, il ne faisoit aucune attention au bruit des armes qui avoit ébranlé toute l'Asie.

Bientôt après, les deux frères étant allé chercher Abdolonyme avec les ornemens royaux, le trouvent occupé dans le jardin à en sarcler les mauvaises herbes. D'abord ils le saluent comme roi; l'un d'eux prenant ensuite la parole: « Il faut, lui dit-il, que vous changiez les haillons dont vous êtes couvert contre l'habit que je vous apporte. Quittez cet extérieur sale et abject: prenez un cœur de roi; portez votre modération accoutumée jusque sur le trône dont vous êtes digne; et quand vous y serez assis, devenu le souverain arbitre de la vie et de la mort de tous les citoyens,

gardez-vous d'oublier l'état dans lequel, ou plutôt en considération duquel on vous décerne la royauté ».

Il sembloit à Abdolonyme que tout ce qui se passoit n'étoit qu'un songe. Dans d'autres momens, il leur demandoit s'ils étoient bien dans leur bon sens, et s'ils n'avoient pas honte de se moquer ainsi de lui. Mais lorsqu'enfin on eut nettoyé ses mains et son visage, qu'on lui eut jeté sur les épaules une robe tissue d'or et de pourpre, et qu'à force de sermens on lui eut persuadé qu'il étoit roi, il se laissa conduire au palais. Le bruit en courut bientôt par la ville : les uns en témoignoient de la joie ; les autres, et surtout les ambitieux et les riches, en marquoient leur mécontentement, se rejetant sur la bassesse de son genre de vie et sur sa pauvreté. Alexandre le fit venir, et après l'avoir considéré attentivement : « Votre air, lui dit-il, ne dément point ce qu'on dit de votre naissance ; mais je voudrois savoir avec quelle patience vous avez su supporter la misère » ?

« Fassent les dieux, répondit-il, que je » puisse porter le sceptre avec autant de

» courage ! Ces mains ont suffi à tous mes » désirs. Tant que je n'ai rien eu, rien ne » m'a manqué ». Cette réponse d'Abdolonyme fit concevoir au monarque une haute idée de la grandeur de son ame. Aussi lui fit-il donner, non-seulement les précieux meubles de Straton, mais beaucoup d'autres choses tirées du butin fait sur les Perses; et il ajouta même à son Etat une des contrées voisines (1).

Déjà toute la Syrie et toute la Phénicie, à la réserve de Tyr, la plus renommée et la plus puissante de toutes les villes de ces deux provinces de l'empire des Perses, étoient au pouvoir des Macédoniens, et le roi étoit campé sur le continent, dont cette ville, située alors dans une île, n'étoit séparée que par un bras de mer assez étroit (2). Les Tyriens, comptant sur leur position et sur leurs forces, vouloient bien avoir Alexandre pour allié, mais non pour maître. Leurs ambassadeurs lui apportèrent une

(1) Quint.-Curt. l. IV, c. 1.

(2) De quatre stades, la sixième partie d'une lieue.

couronne d'or et des rafraîchissemens en abondance. Ils furent très-bien reçus, et n'eurent qu'à se louer du monarque, jusqu'au moment où il leur fit part du dessein qu'il avoit formé d'aller sacrifier, dans leur ville, à Hercule, leur principale divinité, ainsi qu'un oracle le lui avoit ordonné. Les ambassadeurs lui répondirent qu'il y avoit hors de leur ville un temple d'Hercule, sur l'emplacement qu'ils appeloient eux-mêmes l'ancienne Tyr, et que le roi pourroit y sacrifier avec toutes les cérémonies requises. Cette ancienne Tyr étoit sur le continent. Alexandre ne put retenir sa colère, dont il ne savoit pas se rendre maître. Je vois, leur dit-il, que, parce que vous habitez une île, vous craignez peu mon armée de terre; mais je ne tarderai pas à vous mettre en terre ferme, et sachez que de gré ou de force j'entrerai dans votre ville. Les Tyriens résolurent de soutenir le siège, fortifiés d'ailleurs par le vain espoir que leur donnèrent les Carthaginois de leur envoyer du secours, comme à des alliés auxquels ils devoient, du moins en grande partie, leur fondation.

Cependant Alexandre, dont la flotte étoit loin de-là, et qui sentoit qu'un long siège nuiroit à ses autres projets, envoya des hérauts aux Tyriens pour les engager à la paix; mais, contre le droit des gens, ils les précipitèrent dans la mer. Ne pensant plus qu'à se venger, le monarque, avec des peines incroyables, et malgré les plus grands obstacles, fit construire une digue qui pût joindre la ville au continent. Contrarié sans cesse par les vents, par la fureur des flots, par une mer profonde qui absorboit ses matériaux, soit en pierres, prises des ruines de l'ancienne Tyr, soit en bois amenés, si l'on en croit Quinte-Curce, du mont Liban; non moins déconcerté par les efforts redoublés des assiégés, qui venoient dans leurs esquifs tirer sur les travailleurs, ou qui, plongeant entre deux eaux, amenoient à eux avec des crocs de fer et des faux, les branches saillantes des arbres dont l'ennemi s'étoit servi pour élever les uns sur les autres des lits de terre, d'arbres et de pierres, lesquels s'écrouloient ainsi dans la mer; ou qui, enfin, à l'aide d'un vaisseau de charge, auquel ils met-

toient le feu après l'avoir rempli de bois sec et léger, d'huile, de poix, de soufre, de toutes sortes de matières inflammables, embrâsoient les tours construites sur le devant et ruinoient tous les ouvrages. Le roi fut tenté plus d'une fois de se désister de son entreprise. Se roidissant néanmoins contre ce qui auroit rebuté tout autre que lui, il parvint, après bien des contre-temps et des pertes, à faire pousser la digue jusqu'aux pieds des murs de la ville. Alors, à la faveur d'un certain nombre de galères qu'il avoit fait venir de Sidon, et d'une flotte considérable qui lui avoit été fournie en partie par les rois d'Arad et de Byblos, et en partie par les rois de Cypre, il investit de tous côtés la ville de Tyr, et l'assiégea tout-à-la-fois par terre et par mer.

Il étoit arrivé vers ce temps des ambassadeurs de Carthage pour annoncer aux Tyriens qu'il leur étoit impossible de les secourir, ayant eux-mêmes la guerre chez eux. Les Syracusains harceloient alors l'Afrique, et ils s'étoient campés à peu de distance de leur ville. Les Tyriens ne se laissèrent point abattre, quoiqu'ils perdis-

sent ce qui avoit fondé leur plus grande espérance; mais ils firent passer leurs femmes et leurs enfans à Carthage, dans la vue de supporter avec plus de fermeté tout ce qui pourroit leur arriver, quand ils auroient dérobé au péril commun la plus chère partie d'eux-mêmes. Un de leurs concitoyens ayant déclaré, en pleine assemblée, qu'il avoit vu Apollon, qu'ils révéroient particulièrement, abandonner leur ville, le seul témoignage de cet homme, suffit pour les engager à lier la statue d'Apollon avec une chaîne d'or, en prenant d'ailleurs la précaution d'attacher cette chaîne à la statue d'Hercule, sous la protection duquel ils avoient mis leur ville, comme pour retenir l'un de ces dieux par l'autre.

Quelques-uns étoient aussi d'avis d'immoler à Saturne un enfant de condition libre. Cette cérémonie, qui étoit, dit Quinte-Curce, plus digne du nom de sacrilége que de celui de sacrifice, transmise par leurs fondateurs aux Carthaginois, se soutint, dit-on, parmi ces derniers, jusqu'à la destruction de leur ville. Et si, à Tyr, dans la circonstance

actuelle, les anciens, dont les conseils régloient toutes les affaires, ne s'y fussent opposés, cette cruelle superstition l'eût emporté sur tous les droits de l'humanité.

Au reste, l'urgente nécessité, si féconde en ressources, non contente des moyens ordinaires de défense, en suggéra encore de nouveaux aux Tyriens. Ainsi, pour porter les plus grands dommages aux vaisseaux qui venoient aux pieds des murailles, ils attachoient à de forts madriers des grappins et des harpons avec des crocs et des faux, de manière qu'après avoir placé ces madriers sur leurs machines, ils pussent, en lâchant tout-à-coup les cordes, les lancer avec violence, en même temps que les crocs et les faux attachés à ces pièces de bois, mettoient en pièces les vaisseaux ou ceux qui les défendoient; ils faisoient aussi rougir au feu des boucliers d'airain, qu'ils remplissoient de sable brûlant et de fange bouillante, et qu'ils se hâtoient de jeter du haut de leurs murailles. Il n'y avoit rien que les assiégeans redoutassent davantage; car lorsque le sable ardent avoit une fois pénétré la cuirasse et

atteint le corps, on ne pouvoit l'en détacher, et il brûloit tout ce qu'il touchoit. Les soldats, quittant leurs armes, et déchirant tout ce qui pouvoit les garantir, demeuroient exposés, sans défense, aux coups des ennemis; et les grappins et les harpons, lancés par les machines, en faisoient périr un grand nombre.

Le roi se seroit déterminé à lever le siège et à passer en Egypte, s'il n'eût été retenu par la honte de se retirer sans succès. Considérant que ce seroit commettre sa réputation, à laquelle il étoit redevable de tant de conquêtes, que de laisser Tyr derrière lui, comme une marque éclatante qu'il pouvoit être vaincu, il se décide à faire un dernier effort avec un plus grand nombre de navires qu'il charge de la fleur de ses troupes. Les Tyriens lui opposant aussi un grand nombre de vaisseaux, témoignent, dans l'attaque et dans la défense, le plus grand courage; mais enfin obligés de céder, ils se retirent avec beaucoup de perte dans le port, dont Alexandre ne put néanmoins s'ouvrir l'entrée.

Après avoir donné deux jours à ses trou-

pes pour se reposer, Alexandre fit avancer sa flotte et ses machines pour l'assaut général. L'action fut plus vive encore de part et d'autre qu'elle ne l'avoit été, le courage croissant à proportion du danger. Mais quand les béliers eurent abattu quelques pans de murailles, et qu'on eut jeté les ponts, les Argyraspides montant à la brèche, tous les soldats étant animés par l'exemple du prince, qui du haut d'une tour, laquelle touchoit presqu'au mur, faisoit des prodiges de valeur, les assiégés ne pouvant plus suffire à la garde de leurs remparts, et d'un autre côté la flotte des Macédoniens ayant forcé le port, le roi se vit enfin maître de Tyr, après sept mois de siège. Il commanda qu'on fît main-basse sur tous les habitans, à la réserve de ceux qui s'étoient réfugiés dans les temples, et qu'on mît le feu aux maisons. Les Sidoniens, qui servoient dans ses troupes, dérobèrent toutefois quinze mille de ces malheureux à la cruauté du vainqueur. En considération de leur affinité avec les Tyriens, Agénor passant pour le fondateur des deux villes, ou même Tyr, par sa fondation, étant,

comme l'appelle Isaïe (1), *la fille de Sidon*, ils en emmenèrent autant qu'ils le purent, et les ayant bien cachés dans leurs vaisseaux, ils s'en retournèrent ensuite avec eux dans leur pays. Outre trente mille prisonniers, qui, au rapport d'Arrien, furent vendus à l'encan, on peut juger par un seul article, dit Quinte-Curce, combien il y eut de sang répandu, six mille soldats ayant été massacrés sur les seuls remparts de la ville. Après tout le carnage qui se fit dans l'intérieur de ses murs, les accès effrénés de la colère du monarque offrirent, pour dernier acte de cette sanglante tragédie, un spectacle qui affligea et fit frémir les vainqueurs mêmes. Deux mille hommes, du nombre des captifs, furent par ses ordres attachés en croix, le long du rivage de la mer. O mon fils! et un tel homme seroit mon héros? et je l'appellerois encore le grand Alexandre? Non, non, par quelques exploits qu'on ait signalé son courage, on sera toujours petit et vil à mes yeux, dès qu'on aura été do-

(1) Isa. c. XXIII, ℣. 12.

miné par la fougue de ses passions, emporté, vindicatif et barbare. Il voulut excuser ensuite, et colorer de vains prétextes un si horrible excès de cruauté; mais quelles excuses et quels prétextes peuvent étouffer ici le cri de l'humanité?

Vous avez vu, mon fils, combien de fois la résistance obstinée des assiégés a été sur le point de rebuter Alexandre. Mais un Être plus puissant que ce monarque, plus fort que tous les conquérans, qu'il dirige d'après ses décrets, en dépit de leurs irrésolutions comme de leur opiniâtreté, a fait accomplir à cette époque ce qu'il avoit prédit plusieurs siècles auparavant, par la bouche d'Isaïe, pour châtier l'orgueil de Tyr. Déjà Dieu s'étoit servi de Nabuchodonosor pour la punir, et cette première catastrophe lui avoit été prédite aussi par Ezéchiel (1). Mais puisqu'en sortant de dessous ses ruines, ses nouvelles richesses devoient bientôt la lui faire oublier, Isaïe lui annonce une nouvelle chute. *Sa perte lui*

(1) Voyez ci-dessus, tome IV, pag. 565 et suiv.

viendra du pays de Céthim (1), c'est-à-dire, *de la Macédoine* (2), ce royaume si foible, si obscur au temps du prophète, et d'où jamais elle ne l'auroit attendue. *L'enceinte de cette ville tant vantée sera détruite* (3) : *c'est le Dieu des armées qui a résolu de la traiter ainsi, pour flétrir toute la gloire des superbes, et pour faire tomber dans l'ignominie ceux qui brilloient dans le monde avec le plus d'éclat* (4).

Tyr restera dans un état d'abaissement pendant soixante-dix ans, au bout desquels Dieu lui permettra de recouvrer son ancien crédit et son opulence, mais dont elle abusera encore pour reprendre ses anciens vices, jusqu'au moment, où convertie par la prédication de l'Evangile, elle deviendra une ville sainte et religieuse (5).

Pendant qu'Alexandre étoit encore occupé au siège de Tyr, il avoit reçu une

(1) Isa. c. XXIII, ℣. 1.
(2) 1. Mac. c. I, ℣. 1.
(3) Isa. c. XXIII, ℣. 7, 10.
(4) *Ibid.* ℣. 9.
(5) *Ibid.* ℣. 15, 17, 18.

seconde lettre de Darius, qui, pour cette fois, le traitoit de roi. Il lui offroit dix mille talens pour la rançon des princesses captives, avec sa fille Statira en mariage, et tout le pays qu'il avoit conquis, jusqu'à l'Euphrate. Il le faisoit souvenir de l'inconstance de la fortune, lui étaloit avec pompe les forces immenses qui lui restoient, et demandoit au roi de Macédoine, s'il lui seroit aisé de passer l'Euphrate, le Tigre, l'Araxe et l'Hydaspe, qui étoient encore autant de remparts de son empire; ou si d'ailleurs les deux armées se trouvant en rase campagne, et non plus enfermées entre des rochers et des défilés, il pourroit enfin, avec une poignée de gens, tenir contre les troupes innombrables que le roi de Perse avoit à lui opposer. Le prince ayant mis l'affaire en délibération, Parménion prit le premier la parole, et dit qu'il accepteroit ces offres, s'il étoit Alexandre. *Et moi aussi*, reprit Alexandre, *si j'étois Parménion.* Sa réponse à la lettre de Darius fut telle, que ce roi, perdant tout espoir d'accommodement, ne pensa plus qu'à

se préparer de nouveau à la guerre (1).

De Tyr, Alexandre marcha vers Jérusalem, dans le dessein de lui faire subir le même sort. Ce qui l'irritoit si fort contre elle (2), c'est qu'ayant écrit à Jaddus, le grand-prêtre des Juifs, qui gouvernoit sous les Perses, pour lui demander des subsistances pour ses troupes, et les mêmes secours qu'à Darius, Jaddus lui avoit répondu que les Juifs ayant prêté serment de fidélité à Darius, ils ne pouvoient le violer. A l'approche du vainqueur, se voyant avec tout son peuple dans le péril le plus imminent, le souverain pontife offrit au Très-haut des sacrifices, et ordonna des prières publiques. Dieu lui dit en songe, la nuit suivante, de faire répandre des fleurs dans la ville, d'en faire ouvrir toutes les portes, et d'aller, revêtu de ses habits pontificaux avec tous les sacrificateurs aussi

(1) Quint.-Curt. lib. IV, c. II-V. Diod. lib. XVII, pag. 518-524. Arrian. l. II, c. XV-XXV. Plut. in Alex.

(2) Joseph. Antiq. l. XI, c. VIII.

revêtus

revêtus des leurs, et tous les lévites vêtus de blanc, au-devant d'Alexandre, sans rien appréhender de ce prince, parce que le Tout-puissant les protégeroit. Les ordres du Seigneur furent ponctuellement exécutés. Dès le lendemain cette auguste procession s'avança hors de la ville jusqu'à un lieu élevé, appelé Sapha, d'où l'on découvroit tout le plat pays, ainsi que le temple et la ville de Jérusalem. On y attendit dans cet état l'arrivée d'Alexandre.

Pleins de joie, les Syriens et les Phéniciens qui étoient dans son armée s'attendoient à repaître leurs yeux des malheurs d'une nation qu'ils haïssoient mortellement. Mais ce prince n'eut pas plutôt aperçu cette grande multitude d'hommes vêtus de blanc, cette troupe de sacrificateurs vêtus de lin, et le souverain pontife avec son éphod de couleur d'azur enrichi d'or, et sa tiare sur la tête avec une lame d'or sur laquelle le nom de Dieu étoit écrit, qu'il s'approcha seul de lui, adora ce nom si auguste, et salua le grand-prêtre avec toutes les marques de la vénération la plus pro-

fonde. Alors les Juifs s'assemblèrent autour du monarque, et élevèrent leur voix pour lui souhaiter toutes sortes de prospérités. La surprise de tous les assistans fut telle qu'à peine en croyoient-ils le témoignage de leurs propres yeux. Parménion, qui ne pouvoit revenir de son étonnement, demanda au roi comment il se faisoit que lui qui recevoit les hommages de tout le monde, adorât le grand sacrificateur des Juifs. « Ce n'est pas, lui répondit Alexan-
» dre, le grand sacrificateur que j'adore,
» mais c'est le Dieu dont il est le ministre.
» Car, lorsque j'étois encore à Dion en Ma-
» cédoine, et que, l'esprit rempli du grand
» dessein de la guerre contre la Perse, je
» délibérois par quel moyen je pourrois
» conquérir l'Asie, ce même homme, et
» avec les mêmes habits, m'apparut en son-
» ge, m'exhorta à ne rien craindre, me
» dit de passer hardiment le détroit de l'Hel-
» lespont, et m'assura que son Dieu mar-
» cheroit à la tête de mon armée, et me
» feroit vaincre l'armée des Perses. N'ayant
» donc jamais vu auparavant ce même

» homme et avec ces mêmes habits, je ne » puis douter que ce ne soit par la con- » duite de Dieu que j'ai entrepris cette guer- » re, et qu'elle ne se termine au gré de mes » désirs ».

Alexandre, après avoir ainsi répondu à Parménion, embrassa le grand-prêtre et les autres sacrificateurs, marcha au milieu d'eux jusqu'à Jérusalem, monta au temple, et offrit des sacrifices à Dieu en la manière que le pontife lui dit qu'il devoit le faire. Jaddus lui fit connoître ensuite le livre de Daniel, qui renferme les plus grandes leçons pour les princes, en leur apprenant que c'est au Très-haut qu'appartiennent la sagesse et la force, que c'est lui qui change à son gré les temps et les siècles, qui connoît et qui révèle les choses les plus cachées et les plus profondes, qui a un pouvoir absolu sur tous les royaumes de la terre, les établit, les transfère, les donne à qui il lui plaît; qui donne tout-à-la-fois la force, l'empire et la gloire; que c'est lui enfin, qui, lorsqu'il le voudra, renversera et réduira en poudre tous ces royaumes, et qui subsistera éternelle-

ment (1). Le souverain sacrificateur fit voir de plus à Alexandre ces grandes vérités confirmées par les divines révélations faites au même prophète, et dont plusieurs avoient eu déjà leur accomplissement en tout ou en partie. Il lui montra surtout celles qui avoient rapport à la succession des quatre grands empires, et en particulier celle où il étoit désigné par le titre de roi des Grecs, où Darius l'étoit par celui de roi des Mèdes et des Perses, et où le triomphe d'Alexandre sur Darius, à travers les symboles qui les figuroient l'un et l'autre, étoit aussi clairement énoncé, que l'étoit le partage de l'empire du roi de Macédoine entre ses successeurs (2).

Il est aisé de concevoir l'impression que firent sur le monarque des prédictions si claires dans Daniel, si détaillées, et qui

---

(1) Dan. c. II, ℣. 20, 21, 22; c. IV, ℣. 14.

(2) Dan. c. VIII, ℣. 3, 4, 5, 6 et 7; ℣. 20, 21; et c. XI, ℣. 1, 2, 3, 4.

Sur ces diverses prophéties, dont il est ici question, voyez ci-dessus, tom. IV, pag. 536 et suivantes, 592 et la suite.

vont jusqu'à marquer que ce prince mourra sans laisser personne de sa famille qui succède à son vaste empire, et que quatre de ses généraux le partageront entr'eux. On peut juger surtout de la joie qu'il ressentit de voir manifestées d'une manière si précise, sa force, sa puissance, l'entier succès que le Tout-puissant, le souverain moteur, l'arbitre suprême des événemens, réservoit à ses armes, et la chute de l'empire des Perses. Le lendemain, il fit assembler tout le peuple, et ordonna aux Juifs de lui déclarer quelles grâces ils désiroient recevoir de lui. Le grand-prêtre lui répondit qu'ils le supplioient de leur permettre de vivre selon les lois de leurs pères, et de les exempter en la septième année du tribut ordinaire. C'est qu'en effet il leur étoit défendu, cette année-là, d'ensemencer leurs terres. Alexandre le leur accorda, et le pontife le priant d'agréer aussi que les Juifs qui étoient dans Babylone et dans la Médie pussent vivre également selon leurs lois, il y consentit avec bonté, et dit que si quelques-uns vouloient servir dans ses armées, il leur permettoit de s'y confor-

mer à leur religion et d'y observer toutes leurs coutumes; sur quoi, plusieurs s'enrôlèrent (1).

A peine étoit-il sorti de Jerusalem, que les Samaritains, voyant la manière favorable dont il avoit traité les Juifs, et se flattant d'obtenir les mêmes grâces, et de plus grandes encore, en considération de la prompte obéissance qu'ils lui avoient mar-

(1) On peut consulter, sur le voyage d'Alexandre à Jérusalem, ce qu'en a dit M. le baron de Sainte-Croix dans son *Examen critique des anciens historiens d'Alexandre-le-Grand*, seconde édition, vol. in-4°. Cet illustre et respectable académicien, plus ami, comme le sont tous les vrais savans, de la vérité que de ses propres opinions, après s'être élevé contre le récit de Josephe, dans l'édition précédente, en justifie, dans celle-ci, presque toutes les circonstances, par des preuves bien plus frappantes et bien plus développées que celles dont il s'étoit servi d'abord pour le combattre; faisant voir en même temps que les plus forts argumens de ceux qui s'étoient inscrits en faux contre l'historien juif étoient appuyés sur une erreur chronologique.

quée, et des huit mille hommes qu'ils lui avoient envoyés, allèrent en grande pompe le supplier d'honorer aussi leur temple de sa présence, et de leur remettre, comme aux Juifs, la septième année des tributs. Alexandre leur promit de les visiter à son retour, étant pressé de se rendre en Egypte, et leur demanda s'ils étoient Juifs, ajoutant que ce n'étoit qu'aux seuls Juifs qu'il avoit prétendu accorder l'exemption dont ils lui parloient. D'après l'embarras qu'ils mirent dans leur réponse, il leur dit qu'il examineroit cette affaire après son expédition en Egypte, et que quand il en seroit particulièrement instruit, il feroit ce qu'il croiroit être juste; après quoi, il les congédia et se mit en marche pour Gaza (1).

En arrivant devant cette place, il la trouva pourvue d'une forte garnison, commandée par Bétis, un des eunuques de Darius. Ce gouverneur, très-brave et très-fidèle à son maître, la défendit avec beaucoup de vigueur contre Alexandre. Il falloit absolument emporter cette ville pour entrer en

(1) Joseph. Antiq. l. XI, c. VIII.

Egypte; car il n'y avoit point d'autre passage. Ainsi Alexandre avoit été contraint de l'assiéger, et quoique tout l'art militaire, secondé des plus grands efforts de courage, fût employé à ce siège, il en coûta deux mois pour la prendre. Le dépit de s'être vu arrêté si long-temps, et deux blessures qu'il y reçut, le portèrent à traiter le commandant, ainsi que tous les habitans et les soldats, avec une cruauté que rien n'est capable d'excuser. Il fit passer dix mille hommes au fil de l'épée, et fit vendre tout le reste avec leurs femmes et leurs enfans. Quand on lui amena Bétis, qui, tout couvert de blessures, étoit tombé vif au pouvoir des Macédoniens, au lieu d'en user à son égard comme sa valeur et sa fidélité le méritoient, ce prince, qui, autrefois admiroit cette valeur jusque dans un ennemi, transporté, dans cet instant, d'une joie insolente et féroce : « Tu ne mourras pas Bétis, lui dit-il, comme tu le désirois; mais attends-toi à souffrir tout ce qu'on peut inventer de tourmens contre un ennemi dont on s'est rendu maître ». Celui-ci regardant le roi, non-seulement sans effroi, mais avec

une noble fierté, ne daigna pas répondre à ses menaces, et montra ainsi, que le vaincu pouvoit être plus grand que le vainqueur. « Voyez-vous, dit alors Alexandre, comme il s'obstine à se taire ? A-t-il fléchi le genou ? lui est-il échappé un mot de soumission ? Mais je lui ferai bien rompre le silence; et si je n'en tire autre chose, je lui arracherai du moins des gémissemens ». Enfin sa colère, dit Quinte-Curce, se tourna en rage, sa nouvelle fortune commençant à changer ses mœurs, et tout hors de lui-même, il ordonna qu'on passât des courroies à travers les talons de Bétis, et qu'étant attaché à un char, il fût traîné par des chevaux autour de la ville, se faisant gloire d'imiter, par cette vengeance, Achille de qui il descendoit, et qui, dans Homère, fit la même chose à Hector autour des murs de Troie. Action barbare dans l'un et dans l'autre; mais bien plus barbare encore de la part d'Alexandre, puisque dans l'Iliade, ce n'est au moins qu'un corps déjà privé de la vie que traîne Achille, au lieu qu'Alexandre fait traîner tout vivant le corps de Bétis, et cela parce qu'il

a servi fidèlement son maître, en défendant avec courage une ville qu'il lui avoit confiée. « Fidélité, dit Prideaux (1), que le jeune conquérant eût récompensée, s'il eût pris pour règle, non les fictions d'Homère, mais les véritables maximes de la générosité et de la vertu ». Hélas ! pour le dire en passant, de combien d'autres maux et d'autres erreurs, ces fictions d'un poète, d'ailleurs inimitable par tant d'endroits, n'ont-elles pas été la source empoisonnée ! et ne seroit-ce pas déjà trop que de lui devoir, en grande partie, tant de fausses idées de grandeur, de gloire et d'héroïsme?

Ce foible de vouloir passer aussi pour un héros, à la manière d'Achille, et l'envie démesurée de faire aussi chanter son nom par la postérité, fut, dit encore l'écrivain que nous venons de citer, le véritable motif de toutes les entreprises d'Alexandre. Ce même historien continue, et quoique je m'aperçoive, mon fils, que ces réflexions rappellent, en partie, celles que j'ai déjà faites en commençant cette lettre, comme

(1) Prideaux, Histoire des Juifs, l. VII.

elles servent d'ailleurs à les confirmer, et qu'on ne sauroit trop s'en pénétrer, pour se former des idées justes sur des objets si importans, je ne craindrai pas de vous les remettre sous les yeux. « A » bien examiner cependant, ajoute Pri- » deaux, les actions de ce monarque, tant » s'en faut que l'héroïsme soit son carac- » tère, qu'on ne sauroit au contraire le » regarder que comme le fléau de son siècle. » Mais les hommes sont si insensés, et les » historiens si entêtés, qu'ils prodiguent » tout leur encens aux actions guerrières, » au carnage et aux conquêtes, et qu'ils » prennent pour leurs plus grands héros » ceux qui ont excellé à désoler l'univers. » Dans une cause juste, et quand il s'agit de » défendre sa patrie injustement attaquée, » les actions de bravoure sont sans doute » dignes de louanges; hors de-là, les vic- » toires et les conquêtes, ne sont dans le » fond que des meurtres et des rapines; » et plus on en fait, plus on mérite d'être » détesté comme le plus grand ennemi du » genre humain. Les vrais, les seuls vrais » héros, sont ceux qui font le plus de bien

» aux hommes, en procurant leur paix et » leur bonheur. Ceux qui les oppriment par » la désolation des provinces, par l'embrâ- » sement des villes, et par les autres calami- » tés qui accompagnent la guerre, ne sont » que des fléaux de Dieu, des Attila de leur » siècle; fléaux que Dieu n'envoie dans le » monde que pour le punir ».

Dès qu'Alexandre eut mis fin au siège de Gaza, il y laissa une garnison, et tourna ses armes du côté de l'Égypte. En sept jours de marche, il arriva devant Peluse. Les Égyptiens, dont les dieux et les hommes avoient été traités indignement par les Perses, le reçurent comme leur libérateur. Memphis lui ouvrit ses trésors. Après y avoir réglé toutes choses, sans rien changer aux anciens usages du pays, il résolut d'aller visiter le temple de Jupiter-Ammon. Ce temple étoit situé au milieu des déserts brûlans et sabloneux de la Lybie, à douze journées de Memphis. Cham, fils de Noé, commença, après le déluge, à peupler l'Egypte et la Lybie; et lorsque l'idolâtrie s'introduisit dans le monde, quelque temps après, il fut la grande divinité de ces deux

pays où sa postérité étoit demeurée. On lui bâtit un temple au milieu des déserts, dans un espace de bonne terre, d'environ deux lieues de large, où croissoient des arbres, et qui faisoit comme une espèce d'île dans une mer de sables. C'est lui que les Grecs appeloient *Jupiter*, et les Égyptiens *Ammon*. De-là vient que la ville d'Égypte que l'Ecriture appelle No-Ammon, la ville de Cham ou d'Ammon, le même encore que Ham ou Hammon, étoit nommée par les Grecs, Diospolis ou la ville de Jupiter. Dans la suite on joignit ces deux noms, et on appela le dieu, *Jupiter-Ammon*.

Tel étoit, après tout, l'objet du voyage qu'Alexandre se proposoit de faire. Voyant dans Homère, et dans les divers auteurs fabuleux des anciens, que la plupart de leurs héros étoient supposés avoir reçu le jour de quelque divinité, et s'étant mis dans la tête de passer aussi pour un héros, il voulut, par la même raison, avoir un dieu pour père. Il choisit pour cela Jupiter-Ammon, et commença par envoyer cor-

rompre les prêtres, et les instruire du rôle qu'ils auroient à jouer.

Rien n'étoit plus dangereux que le voyage qu'il méditoit, et à dire vrai, toutes ses autres entreprises n'étoient guère plus sages que celle-ci. C'est une suite, dit Prideaux, d'actions hardies, périlleuses et téméraires, où il devoit naturellement périr, s'il n'eût été conservé comme par miracle, ainsi que nous le verrons bientôt, pour produire dans le monde les événemens auxquels il étoit destiné.

S'étant mis en chemin avec son armée, et de Memphis descendant le long du Nil jusqu'à la mer, il la côtoya. Dans sa route, après avoir passé Canope, il remarqua sur la côte, vis-à-vis de l'île de Pharos, un endroit qui lui parut tout-à-fait propre à bâtir une ville. Il en dressa lui-même le plan, et désigna les lieux où devoient être les temples et les places publiques. Il appela cette ville de son nom Alexandrie, et elle devint la capitale du royaume. Son port, qui étoit des plus commodes, ayant la Méditerranée d'un côté, le Nil et la

mer Rouge dans le voisinage, y attira le commerce du levant et du couchant, et la rendit en fort peu de temps une des villes les plus florissantes du monde. Mais dans les derniers siècles, le commerce ayant pris un autre cours, depuis qu'on a trouvé le chemin des Indes par le cap de Bonne-Espérance, cette ville, autrefois si riche et si puissante, n'est plus qu'un pauvre village, que les Turcs appellent encore Scanderia, et n'a plus rien de remarquable que les ruines de sa grandeur passée.

Les deux premières journées du voyage qu'Alexandre avoit entrepris, furent supportables pour ses soldats, parce qu'ils n'étoient point encore entrés dans les vastes et affreuses solitudes qui alloient bientôt s'offrir sur leur passage; mais quand ils se virent dans de vastes campagnes couvertes de sable à une hauteur excessive, la frayeur les saisit. Enfermés comme dans une mer, ils jetoient au loin leurs regards, cherchant à découvrir quelqu'endroit habité. Il n'y paroissoit pas un arbre, ni la moindre marque de terre cultivée. Pour surcroît de malheur, l'eau même qu'on por-

toit sur des chameaux, dans des peaux de bouc, avoit manqué, et il n'y en avoit pas une goutte dans tout ce terrain sabloneux. Ils étoient donc réduits à mourir de soif, sans parler du danger d'être ensevelis sous les montagnes de sable que le vent y élève quelquefois, et qui, plus anciennement, firent périr cinquante mille hommes de l'armée de Cambyse. Tout étoit si brûlé, et l'air si ardent, qu'on avoit peine à respirer, lorsque, par l'effet de cette providence toute particulière du Dieu tout-puissant, qui avoit dicté, si long-temps auparavant, ses oracles relativement à Alexandre, et qui vouloit accomplir le dessein formé de tout temps dans sa sagesse, de détruire, par les armes de ce conquérant, l'empire des Perses, afin de réunir un jour presque tous les peuples sous celui des Romains, le ciel se couvrit tout-à-coup de nuages épais, qui cachèrent le soleil; ce qui fut déjà un grand soulagement pour l'armée, quoiqu'elle manquât encore d'eau. Mais l'orage ayant crevé par une pluie abondante, chacun fit sa provision; et il y eut des soldats si pressés de la soif, que tenant

leur bouche ouverte, ils recevoient l'eau à mesure qu'elle tomboit.

Arrivé au temple, Alexandre y reçut la déclaration formelle qu'il étoit fils de Jupiter, qui, sous la figure d'un serpent, l'avoit engendré de sa mère Olympias, et il revint en triomphe avec ce nouveau titre, persuadé aussi, par la promesse flatteuse du plus ancien des prêtres, que son père lui destinoit l'empire du monde entier. Depuis ce temps-là, dans toutes ses lettres, dans tous ses ordres et ses décrets, il ne prit plus d'autre qualité que celle-ci: ALEXANDRE, ROI, FILS DE JUPITER-AMMON. Sur quoi, Olympias lui fit en peu de mots une remontrance bien spirituelle, en lui écrivant qu'il cessât de la brouiller avec Junon.

Pendant qu'il se repaissoit de ces chimères, tout le monde se moquoit de lui en secret. Quelques-uns le firent plus à découvert. Mais la manière cruelle dont il les traita, força les autres à se taire. Non content de vouloir passer pour le fils d'un dieu, et de se le persuader autant qu'il le pouvoit, sa prospérité l'enivra au point de vou-

loir passer pour un dieu lui-même, jusqu'au moment où la mort l'égala au reste des mortels.

A son retour du temple de Jupiter-Ammon, il visita sa nouvelle ville, et pourvut aux moyens de la peupler, en y invitant, sous des conditions favorables, des habitans de plusieurs endroits. Il y attira, en particulier, un grand nombre de Juifs (1), non-seulement par les priviléges qu'il leur avoit accordés par rapport à leur religion et à leur culte, mais en les mettant d'ailleurs sur le même pied que les Macédoniens qui s'y fixèrent. De-là il s'en alla passer l'hiver à Memphis. Pendant le séjour qu'il y fit, il partagea le pays en départemens, dans chacun desquels, ne confiant pour le militaire l'autorité qu'à des Macédoniens, il établit un lieutenant de roi qui ne recevoit des ordres que de lui-même, ne croyant pas qu'il fût à propos de confier le commandement général de toutes ses troupes à une seule personne, dans un pays si grand et si peuplé. Quant

(1) Joseph. contr. Ap. et de Bell. Jud. II.

au gouvernement civil, il le remit tout entier entre les mains d'un égyptien; car voulant que l'Egypte fût régie selon ses anciennes lois et coutumes, il jugea qu'un naturel du pays, qui en étoit bien instruit, seroit plus propre à cet emploi qu'un étranger, quel qu'il fût.

Vers le printemps, il se mit en marche pour aller en Orient chercher Darius. Etant arrivé à Thapsaque, il y passa l'Euphrate sur un pont, et poursuivit sa route vers le Tigre, où il espéroit trouver l'ennemi. Le passage de ce fleuve étant très-difficile, surtout à cause de son extrême rapidité, son armée eût pu aisément être taillée en pièces au moment d'aborder, s'il se fût trouvé sur le rivage quelqu'un pour lui résister. Mais par une suite de ce bonheur étrange qui l'accompagnoit dans toutes ses entreprises, et qui sembloit justifier sa témérité, Mazée, que le roi de Perse avoit envoyé au-devant de lui avec six mille hommes, ne s'étoit pas pressé d'arriver, et il traversa le Tigre à la tête de son infanterie, non sans beaucoup de peine, mais

sans la moindre opposition de la part des ennemis.

Darius avoit fait proposer de nouvelles conditions de paix à Alexandre; mais des lettres qu'on avoit interceptées, et dans lesquelles, par une conduite aussi remplie de lâcheté que de noirceur et plusieurs fois réitérée, il sollicitoit les soldats grecs à tuer le roi ou à le trahir, n'étoient guère propres à le lui rendre favorable. Aussi répondit-il à ses envoyés qu'il étoit résolu à le poursuivre à toute outrance, non plus comme un ennemi, mais comme un empoisonneur et un assassin. Il a bonne grâce, ajouta-t-il, de m'offrir tout ce que j'ai déjà entre les mains. S'il se contentoit d'être le second après moi, sans vouloir aller de pair, peut-être l'écouterois-je. Dites-lui que le monde ne peut souffrir ni deux soleils ni deux maîtres : qu'ainsi, il choisisse, ou de se rendre aujourd'hui, ou de combattre demain; et qu'il ne se promette pas un meilleur succès que par le passé.

Quel langage cependant! *Le monde ne peut souffrir ni deux soleils ni deux maî-*

tres : tant d'enflure, tant d'orgueil, furent-ils jamais de la grandeur !

Darius voyant qu'il ne lui restoit plus aucun espoir d'accommodement, tel qu'il auroit pu le désirer, avoit rassemblé une armée, presque de moitié, dit Quinte-Curce, plus nombreuse que ne l'étoit celle qu'il commandoit en Cilicie. L'armée d'Alexandre ne se montant au plus qu'à cinquante mille hommes, dont sept à huit mille étoient de cavalerie, les troupes persannes devoient aller à cinq cent mille environ, si l'on s'en tient à ce que leur disoit Darius, pour accroître leur confiance, qu'en faisant un calcul exact, on trouveroit que dix de ses soldats avoient à peine un macédonien à combattre (1). Ce monarque les mena du côté de Ninive. Alexandre l'y suivit, et le joignit à Gaugamèle, petit village de l'Assyrie.

Ce fut là que se donna la fameuse bataille d'Arbelles, qui prit son nom de la ville la plus prochaine, et qui eut lieu dans le même mois d'octobre, où s'étoit donnée, L'an 331 avant J. C.

(1) Justin. l. XI, c. XIII.

deux ans auparavant, celle d'Issus. Quoique disputée avec plus d'opiniâtreté, elle se termina également par la défaite et la fuite de Darius, que le grand nombre de ses soldats, de ses éléphans, et de ses chariots armés de faux tranchantes, ne put défendre mieux que la première fois, contre l'habileté, la valeur et la fortune de son ennemi. Elle fit plus d'ailleurs, en ce qu'elle décida du sort de l'empire des Perses, qui passa bientôt sous la domination du vainqueur, devant lequel tout fut contraint de plier. Ainsi s'accomplit entièrement, comme l'observe Prideaux, ce qui avoit été prédit, à cet égard, par le prophète Daniel (1).

Le premier soin d'Alexandre, après sa victoire, fut d'en rendre grâces aux dieux par de pompeux sacrifices; après quoi, il récompensa magnifiquement tous ceux qui s'étoient distingués. Mais se piquant surtout de reconnoissance envers les Grecs qui l'avoient nommé généralissime contre les Per-

(1) Dan. c. VIII, ℣. 7, 20, 21; c. XI, ℣. 1, 2, 3; et voyez ci-dessus, pag. 244.

ses, il ordonna que tout ce qu'il y avoit de souverainetés formées par autant de tyrans dans la Grèce, seroient abolies, et que les villes seroient remises en liberté. Il écrivit en particulier aux Platéens qu'il vouloit que leur ville fût rétablie, en considération du zèle que leurs ancêtres avoient témoigné pour la défense de la liberté commune.

Tandis qu'Alexandre se montroit si zélé pour la liberté de tous les peuples de la Grèce, il y en avoit cependant parmi eux, qui craignant, par-dessus tout, que l'accroissement de son pouvoir ne la leur fît perdre, se liguoient contre lui pour la conserver, remplis d'ailleurs de la vaine confiance que Darius étoit encore assez puissant pour se relever de sa chute. La plupart des villes du Péloponnèse, et d'autres cantons de la Grèce, entrèrent dans cette confédération, et enrôlant la fleur de leur jeunesse, elles levèrent toutes ensemble une armée, qui alloit au moins à vingt mille hommes de pied et à deux mille chevaux. Les Athéniens, pour qui le roi de Macédoine avoit eu les plus grands égards, n'entrèrent pas dans ce complot. Mais les La-

cédémoniens s'étoient mis à la tête de cette espèce de conjuration, sous le commandement de leur roi Agis, et sembloient s'être chargés du salut public. Dès qu'Antipater, à qui Alexandre avoit confié le gouvernement de la Macédoine, sut que les Grecs s'étoient assemblés en si grand nombre, il mena toutes ses troupes dans le Péloponnèse; et prenant encore des soldats chez les Grecs demeurés fidèles aux Macédoniens, il forma une armée qui ne montoit pas à moins de quarante mille hommes. Il y eut bientôt une action très-vive, où fut tué le roi Agis, et où les Lacédémoniens soutinrent encore très-courageusement, après sa mort, le combat, malgré tout l'avantage que leurs ennemis avoient sur eux. Mais enfin leurs alliés ayant reculé les premiers, ils cédèrent eux-mêmes la victoire, et s'en revinrent à Sparte. Ils perdirent, dans cette bataille, plus de cinq mille trois cents hommes, tant alliés que Spartiates. Antipater y laissa aussi, selon le rapport de Diodore de Sicile, trois mille cinq cents des siens; et du moins, selon Quinte-Curce, qui ne fait monter la perte des Macédoniens qu'à trois cents

cents hommes seulement, à peine un seul rentra-t-il dans le camp sans blessure (1).

Pour en revenir aux affaires d'Asie, Darius, après sa dernière défaite, peu accompagné dans sa fuite, avoit tiré vers le Lycus, et quand il l'eut passé, il délibéra s'il romproit le pont, parce qu'on lui faisoit entendre que l'ennemi alloit le suivre de près; mais voyant que tant de milliers de soldats, qui n'avoient pas encore gagné le fleuve, seroient la proie de l'ennemi si le pont étoit coupé, il résolut de le laisser subsister, et dit en partant, qu'il aimoit mieux donner ce passage à ceux qui étoient à sa poursuite, que de l'ôter à ceux qui se sauvoient. Il se rendit à Arbelles vers le milieu de la nuit, et ne faisant presque qu'y passer, il entra dans la Médie. Alexandre, qui marchoit sur ses traces, n'arriva devant cette ville que lorsque le roi de Perse en étoit déjà éloigné. Elle lui fut livrée dès

(1) Quint.-Curt. l. IV, c. VI-XV, et l. VI, c. I. Diod. l. XVII, pag. 525-538. Arrian. l. II, c. XXVI, XXVII; l. III, c. I-XV. Plut. in Alex. Justin. l. XI, c. XI-XIV.

qu'il s'y présenta ; et après avoir donné quelques jours de repos à son armée, il la mena à Babylone, dont les portes lui furent ouvertes aussitôt, ainsi que de la citadelle. Quinte-Curce parle au long de la magnificence de cette ville, traversée par l'Euphrate, de la haute et large muraille qui en formoit l'enceinte, et qui étoit faite de briques et cimentée de bitume, de sa forteresse sur laquelle étoient placés, au niveau du faîte des murailles, ces jardins suspendus et agréablement ombragés par des arbres prodigieux en force et en grandeur, et dont la plupart étoient aussi riches en fruits qu'ils eussent pu l'être dans leur sol natal, des mœurs enfin non-seulement voluptueuses, mais dissolues de ses habitans, chez lesquels les femmes, même les plus qualifiées, avoient perdu toute pudeur.

Après avoir passé plus d'un mois à Babylone, séjour bien capable d'affoiblir et d'amollir ses troupes par la débauche, si elles n'eussent été fortifiées et renouvelées en partie à la faveur des recrues qu'on lui amenoit de temps en temps, il se rendit à Suse, que le gouverneur remit entre ses

mains, et où il laissa la mère de Darius et ses enfans. A travers mille dangers, et avec des peines incroyables, soit par la difficulté des passages, surtout des gorges appelées *le Pas de Suse*, soit par la résistance qu'on lui opposa, il arriva enfin à Persépolis, qu'il trouva sans défense.

Avant qu'il y entrât, il s'offrit à ses yeux un spectacle bien affreux, si l'on a plus égard au témoignage précis de Diodore, de Quinte-Curce, de Justin, qu'au silence d'Arrien et de Plutarque, lesquels ne disent rien de ce fait, ni de ces coutumes barbares des Perses, par rapport à leurs captifs : environ huit cents prisonniers grecs, Quinte-Curce qui en nomme quelques-uns, et qui rassemble les moindres détails, en fait monter le nombre jusqu'à quatre mille, vinrent tous ensemble prier le roi de les affranchir, comme il avoit affranchi la Grèce, de la tyrannie de leurs ennemis. Les Perses, pour leur faire porter la peine et la honte de leur captivité, les avoient mutilés en différentes parties du corps, le nez, les oreilles, les pieds, les mains, à l'exception de ceux qui avoient appris quel-

que art ou quelque métier, auxquels du moins on avoit laissé les membres nécessaires pour exercer cet art ou cette profession. Il n'y eut personne, à commencer par le monarque, à qui l'aspect de tous ces malheureux n'arrachât des larmes. Il leur offrit de les renvoyer dans leur pays: mais la plupart aimèrent mieux prendre des terres qu'il leur donna, que d'aller retrouver leur famille, à qui ils craignoient, vu leur figure hideuse, de causer plus d'horreur qu'ils ne pourroient lui faire de plaisir.

Après les actes les plus naturels d'humanité à leur égard, il autorisa les plus grandes cruautés envers les habitans de Persépolis, la capitale de l'empire des Perses, et la résidence de ses anciens rois. Ayant convoqué les principaux chefs de son armée, il leur représenta qu'aucune ville n'avoit été plus fatale aux Grecs; que c'étoit de son sein qu'étoient sortis ces déluges de soldats qui leur avoient causé tant de maux; que c'étoit de-là que Darius, fils d'Hystaspe, et ensuite Xerxès, étoient partis pour la plus détestable guerre qui eût

désolé l'Europe; qu'il falloit venger sur elle les mânes de leurs ancêtres. Y étant entré sans délai, ses troupes, abandonnées à elles-mêmes au milieu d'une ville la plus opulente qu'il y eût au monde, portèrent en tous lieux la désolation. Non contentes de piller les richesses en tout genre, qui s'y trouvoient accumulées depuis des siècles, et n'étant obligées de respecter que le palais des rois où l'on gardoit leur trésor, elles se livrèrent à tous les excès de la violence et de la barbarie, jusqu'à ce qu'enfin le monarque eût fait défense d'attenter à la pudicité des femmes, et de les dépouiller de leurs ornemens. Il se rencontra, dans le seul trésor, jusqu'à cent vingt mille talens (1); et Alexandre les ayant destinés aux frais de la guerre, fit venir de Babylone et de Suse des chameaux et d'autres bêtes de charge pour les emporter.

Alexandre passa une grande partie de

(1) Six cent quarante-huit millions, en évaluant le talent attique comme l'a fait M. l'abbé Barthelemi.

l'hiver à Persépolis, où il se livra sans mesure à la joie et aux festins. Dans un de ces repas, où étoient admises des courtisanes, Thaïs, qui étoit d'Athènes, échauffée par les vapeurs du vin, ainsi que tous les convives et le roi lui-même, s'avisa de lui proposer comme un sujet de triomphe et un des plus sûrs moyens de se concilier la bienveillance de tous les Grecs, de mettre le feu au palais. Tout le monde applaudit. Alexandre prend un flambeau; chacun suit son exemple; et sur ses pas, sur ceux d'une prostituée, on marche à cet exploit avec des cris d'allégresse, et on porte l'incendie dans ce superbe édifice, dont il n'y eut cependant, au rapport de Plutarque, qu'une partie de brûlée, Alexandre s'en étant repenti sur l'heure même, et ayant fait éteindre le feu, qui avoit déjà fait assez de ravages.

Parmi toutes ces extravagances, il lui échappoit quelquefois des traits qui naissoient de la bonté naturelle de son caractère. Sa mère Olympias, instruite de ses libéralités et de ses profusions à l'égard de ses amis et de ses courtisans, lui écrivoit

de temps en temps pour l'engager à y mettre des bornes. Il tenoit toutes ses lettres fort secrètes. Un jour s'apercevant qu'Ephestion en lisoit une avec lui par-dessus son épaule, il ne l'empêcha pas de continuer; mais tirant seulement son anneau de son doigt, il en mit le cachet sur la bouche de son favori. Une autre fois, ayant reçu une dépêche d'Antipater, qui lui faisoit de vives plaintes d'Olympias, qui eût bien voulu se mêler des affaires du gouvernement, ce qu'Alexandre, vu son humeur difficile et impérieuse, étoit trop sage pour lui permettre, il se contenta de dire: « Antipater ignore qu'une seule larme d'une mère efface dix mille lettres comme celle-là».

Ce général rendoit au reste de très-grands services à son maître, qui reçut, par la suite, l'agréable nouvelle que tous les troubles de la Grèce étoient appaisés, et qu'Antipater ayant réduit les Lacédémoniens au point de se voir forcés d'accepter les propositions de paix qu'il lui plairoit de leur dicter, il n'avoit voulu, toutefois, pour faire honneur à son souverain, prêter l'oreille à aucun accommodement, qu'à con-

dition que des députés se rendroient, de leur part, en Asie, pour demander pardon à Alexandre et implorer sa clémence. De pareils services ne pouvoient que lui concilier, de plus en plus, la bienveillance du monarque, qui n'avoit pas encore appris à regarder d'un œil de défiance ceux qui lui avoient rendu de ces services signalés, et dont les talens avoient quelque chose de trop distingué. Il laissa néanmoins échapper quelques mots qui dévoiloient assez le dépit qu'il ressentoit que les Spartiates eussent été vaincus par un autre que par lui (1); et c'est, en grande partie, ce qu'Antipater avoit cherché à prévenir, en prenant tant de précautions pour ménager cet esprit si jaloux en fait de gloire et de succès éclatans.

Dès que la saison le lui permit, Alexandre résolut de poursuivre Darius, et passa dans la Médie. Le roi de Perse s'étoit rendu à Ecbatane, qui en étoit la capitale. Il avoit

(1) Quint.-Curt. l. IV, c. XVI et seq. l. V, c. I-VI; l. VI, c. I. Diod. l. XVII, pag. 538-545. Arrian. l. III, c. XVI-XX. Plut. in Alex.

à sa suite environ quarante mille hommes, du nombre desquels étoient quatre mille Grecs, qui, sous la conduite de Patron, lui gardèrent une fidélité inviolable; mais parmi ces troupes il y avoit aussi trois mille trois cents cavaliers, principalement composés de Bactriens, et commandés par Bessus, satrape de la Bactriane. Celui-ci avoit formé avec Nabarzanes, l'un des principaux seigneurs de Perse, et général de la cavalerie, l'horrible complot de se rendre maîtres de la personne de Darius. Leur intention étoit, s'ils se voyoient poursuivis par Alexandre, de s'assurer ses bonnes grâces, en lui remettant le roi entre les mains, et si au contraire ils pouvoient lui échapper, de tuer le monarque, de s'emparer du royaume, et de recommencer la guerre. Ce qui enfloit le cœur de ces traîtres, c'étoit l'état de la province même où Bessus commandoit; province la plus puissante de ces contrées, en armes, en hommes et en étendue, et dont une jeunesse pleine de valeur égaloit en nombre les armées que le roi de Perse avoit perdues. Mais comme au milieu de tant de milliers de Perses il n'é-

toit pas possible d'exécuter seuls leur dessein à force ouverte, ils essayèrent d'y parvenir par la voie de la séduction. Dans ce dessein, ils envoyèrent des émissaires aux Perses pour les tenter, en leur insinuant qu'ils s'ensevelissoient eux-mêmes sous les ruines de l'Empire, et qu'on les entraînoit à leur perte, tandis qu'ils avoient la liberté de se retirer dans la Bactriane, qui leur offriroit des biens et une opulence au-dessus de tout ce qu'ils pouvoient imaginer.

Patron, qui s'étoit aperçu de toutes ces menées, en fit part à Darius, l'avertissant des embûches qu'on lui tendoit, et le conjurant, au nom de cette fidélité inviolable que sa troupe lui avoit témoignée dans tous ses revers, comme dans sa prospérité, de placer sa tente dans le quartier des Grecs, et de leur permettre d'être ses gardes du corps. Il faut convenir, dit Quinte-Curce, que Patron avoit fait tout ce qui dépendoit de lui pour avoir la gloire de sauver les jours du roi; mais, par une suite de cet enchaînement de causes cachées et préordonnées depuis long-temps, dont parle l'his-

torien (1), qui ne veut pas que l'on croie que les choses humaines sont abandonnées au hasard, et roulent à l'aventure, Darius, auquel il sembloit rester encore tant de ressources pour se relever de ses défaites, au lieu de profiter des offres qu'on lui faisoit, et qu'Artabaze, son général et son confident, lui conseilloit d'accepter, répondit que, quelque fonds qu'il fît en effet sur la fidélité des Grecs, il ne se sépareroit jamais de ceux de sa nation, et qu'après tout il ne mourroit jamais assez tôt, si ses propres soldats ne vouloient plus qu'il vécût. S'abandonnant ainsi lui-même, et resté seul, il fait appeler Bubace, l'un de ses eunuques. « Allez, lui dit-il, songez tous » à votre sûreté, après avoir été fidèles à » votre roi jusqu'au dernier moment. Pour » moi j'attends ici l'arrêt de ma destinée. » Si je ne tranche pas le fil de mes jours, » qu'on n'en soit point surpris; c'est que » j'aime mieux que ma mort soit le crime

(1) *Æternâ constitutione, nexuque causarum latentium, et multò ante destinatarum.* Quint.-Curt. l. V, c. XI.

» d'un autre que le mien ». A ce discours l'eunuque fit tout retentir de ses gémissemens. Les autres accoururent, et déchirant leurs vêtemens, ils se mirent à pousser, à la manière des barbares, des cris lugubres sur le sort du roi.

Les Perses, au bruit de tous ces cris, saisis d'épouvante, n'osoient, ni prendre les armes, de peur d'avoir affaire aux Bactriens, ni demeurer dans l'inaction, dans la crainte de paroître avoir manqué à un devoir sacré en abandonnant leur roi. Ce n'étoit que clameurs confuses par tout le camp où il n'y avoit plus ni chefs ni commandement. Les partisans de Bessus et de Nabarzanes, trompés par ces gémissemens et ces cris, leur avoient annoncé que le roi s'étoit tué lui-même. Ils accoururent à bride abattue, suivis de ceux qu'ils avoient choisis pour l'exécution de leur crime, et dès l'entrée de la tente, ayant appris des eunuques que le roi vivoit encore, ils le font saisir et charger de chaînes. O vicissitudes des choses humaines! Cet infortuné monarque, élevé peu auparavant sur un char, et à qui ses peuples rendoient, en

quelque sorte, des honneurs divins, devenu alors prisonnier de ses propres sujets, sans qu'aucune puissance étrangère s'en soit mêlée, est jeté dans un misérable chariot couvert de peaux de tous côtés pour le dérober à la vue. On pille, comme par droit de la guerre, l'argent et les équipages de ce prince; et les traîtres, chargés d'un butin qui est le prix de leur dernier crime, emmènent avec eux Darius vers la Bactriane. Artabaze, accompagné de ceux qui étoient restés dans l'obéissance due à leur souverain et des soldats grecs, prit la route de la Parthiène, jugeant tout autre parti plus sûr que de rester, dit Quinte-Curce, avec des parricides. Les Perses fortement attirés par les promesses de Bessus, mais décidés surtout par l'embarras de choisir un chef, s'associèrent aux Bactriens, qu'ils rejoignirent trois jours après. Cependant pour ne pas manquer de rendre honneur à la personne du roi, on l'attacha avec des chaînes d'or; la fortune, ajoute l'historien, semblant imaginer, de fois à autre, de nouvelles inventions pour se jouer de ce prince.

Alexandre ne tarda pas à être informé, par des transfuges, du triste sort de Darius. A la tête d'un corps de troupes choisies, il se mit, avec la plus grande vîtesse, à la poursuite des traîtres. Il étoit près de les joindre, lorsqu'averti de son approche, et, malgré la supériorité du nombre de ses soldats, Bessus, effrayé au seul nom d'Alexandre, ne pense plus qu'à se soustraire au châtiment qu'il lui prépare. Il s'approche du chariot de Darius avec ses complices, et entreprend de persuader à ce prince de monter à cheval, et de s'éloigner de l'ennemi; mais attestant les dieux vengeurs, qui se déclarent contr'eux, et leur reprochant leur crime, il se refuse à leurs instances. Outrés alors de colère, ils décochent sur lui leurs dards et le laissent couvert de blessures. Bessus et Nabarzanes, suivis d'un petit nombre de cavaliers, précipitent leur course, l'un vers la Bactriane, l'autre vers l'Hellespont. Les chevaux qui traînoient le char de Darius s'étoient écartés de la route, faute de conducteur, et s'étoient arrêtés dans un vallon où couloit une fontaine. Un macédonien, de

la suite d'Alexandre, s'y étoit rendu pressé par la soif; il aperçoit le char couvert de peaux, et s'en approchant trouve le corps d'un homme demi-mort, mais respirant encore. C'étoit celui du malheureux prince, qui se sentant défaillir, demande de l'eau, en boit, et dit à Polystrate qui la lui avoit apportée : « Qui que vous soyez, c'est pour » moi le comble du malheur de ne pou- » voir vous témoigner dignement ma re- » connoissance, pour le service que vous » venez de me rendre. Daigne Alexandre » vous en tenir compte! daignent les dieux » le récompenser lui-même de l'excès de » sa bonté, et de sa clémence envers les » miens! Au moins donnez-lui, pour assu- » rance de mon affection royale, ce gage » unique de ma main ». Là-dessus, pre- nant celle de Polystrate, il rendit l'esprit, après avoir vécu près de cinquante ans, et en avoir régné de six à sept, sans qu'on ait pu lui reprocher autre chose que ce qui tenoit, soit à l'éducation si peu soignée de ces princes, trop mal instruits, depuis Cyrus, dans l'art le plus difficile, celui de gouverner les hommes; soit à l'idée qu'on

L'an 330 avant J. C.

leur faisoit prendre de leur grandeur et de leur puissance; soit enfin aux adulations serviles de tous ceux qui les environnoient. Pourrions-nous oublier toutefois deux griefs qu'on peut regarder comme lui étant personnels, et d'autant plus étranges qu'ils contrastent avec un certain fonds de bonté qui lui étoit naturel; je veux dire, la mort de Charidème, qui fut le salaire des sages conseils qu'il lui avoit donnés (1), et les moyens odieux auxquels il avoit eu recours pour tâcher de se défaire d'Alexandre, en mettant sa tête à prix?

Le dernier attentat de Bessus et de ses complices ayant été rapporté au roi de Macédoine, il se rendit auprès des tristes restes de Darius, et répandit des larmes sur une fin si peu conforme à l'élévation de son rang. Détachant ensuite son propre manteau, il en couvrit son corps; et, après l'avoir fait revêtir des ornemens royaux, il l'envoya à Sysigambis, pour lui faire des funérailles selon l'usage du pays et des rois de Perse, et le déposer dans les tombeaux

(1) Ci-dessus, pag. 208.

de ses prédécesseurs (1). Nous verrons bientôt le parricide Bessus, puni comme il méritoit de l'être. J'ai cru, mon fils, ne devoir presque rien omettre du récit de Quinte-Curce, à cause des grandes et terribles leçons qu'il renferme (2).

C'est à la mort de Darius Codoman, qu'on peut fixer la destruction du grand empire fondé par Cyrus, et qui, depuis la première année de son règne, avoit duré aux environs de deux cent sept ans. Nous avons assez observé, toutes les fois que nous avons eu occasion de le faire, les causes de l'affoiblissement et de la ruine de cet empire, pour qu'il ne nous reste que peu de chose à dire sur ce sujet. Par la réunion qui s'étoit faite, dès son origine, des Mèdes et des Perses, ceux-ci sobres, laborieux, simples dans leur manière de vivre, ceux-là ne respirant que le faste, le luxe, la mollesse et la volupté, il portoit dès-lors dans son sein le principe de sa destruction, et ce vice interne ne fit qu'augmenter de règne

(1) Quint.-Curt. l. V, c. VIII-XIII.

(2) *Ibid.* l. VI, c. II.

en règne. Cyrus même, après ses conquêtes, donna le premier exemple de la somptuosité et de la magnificence, et voulut que ceux qui le représentoient, en quelque sorte, dans le gouvernement des provinces, et d'autres places importantes, se montrassent avec éclat aux yeux des peuples, et vécussent dans la splendeur; ce qui, de proche en proche, gagna tous les rangs, et entraîna bientôt, d'une manière plus ou moins sensible, toute la multitude. Ajoutons que Babylone, conquise par les Perses, enivra de sa coupe empoisonnée ses vainqueurs, et leur fournit en abondance des artisans et des instrumens de luxe et de délices. A peine Cyrus eut-il cessé de vivre, qu'on n'entendit plus parler de cette éducation mâle et sévère de la jeunesse persane : une race toute différente succéda de près à la première. Des mœurs lâches et dissolues dépravèrent les esprits et les cœurs. En devenant voluptueux, on devint, selon le cours ordinaire des choses, impie, inhumain et barbare. On fit tout-à-la-fois, et dans l'Egypte, et dans la Grèce, et partout où l'on porta les ar-

mes, la guerre aux dieux ainsi qu'aux hommes. L'empire, en s'agrandissant par les conquêtes, se composa de nations toutes différentes de cultes, de mœurs et de coutumes, et qui ne tenoient les unes aux autres que par le seul lien de la force et de la contrainte. Après le malheureux succès des expéditions de Darius, fils d'Hystaspe, et de Xerxès, contre les Scythes et contre les Grecs, les rois de Perse se tinrent, la plupart du temps, renfermés dans leur palais, où environnés d'eunuques, de concubines, de courtisans et de flatteurs, ils passoient leurs jours dans l'oisiveté et la mollesse, laissant flotter en d'autres mains les rênes de l'Etat. L'intrigue et la faveur nommoient les ministres, les généraux et les satrapes. Dans les armées, la discipline étoit énervée, les chefs étoient presque tous sans habileté et sans expérience, les soldats sans valeur; on croyoit suppléer à la bravoure par le nombre, à l'art militaire par l'appareil du faste et de la magnificence. En considérant toutes ces choses, est-il surprenant, mon fils, que l'empire des Perses ait duré si peu, et que les Grecs,

conduits par Alexandre, que guidoit lui-même une main puissante, aient suffi pour le renverser?

Lorsque le roi de Macédoine fut débarrassé de toute inquiétude à cet égard, « plus propre, dit Quinte-Curce (1), à supporter les fatigues de la guerre, qu'à surmonter les dangers du repos et de l'oisiveté, il se laissa corrompre, plus qu'il ne l'avoit fait encore, par les charmes de la volupté, et n'ayant pu être vaincu par les armes des Perses, il fut subjugué par leurs vices. Des festins désordonnés, le plaisir de passer les nuits à boire et sans dormir, des jeux, des troupes de femmes perdues, tout, continue l'historien, prit la forme des usages étrangers. En les adoptant comme préférables à ceux de son pays, il choqua si fort le goût et les yeux des Macédoniens, que la plupart de ceux-mêmes qui composoient sa cour, prirent des sentimens d'inimitié pour lui, parce qu'à des hommes observateurs fidèles d'une exacte discipline, qui habituellement usoient d'ali-

(1) Quint.-Curt. l. VI, c. II.

mens communs et en petite quantité, uniquement pour subvenir aux besoins de la nature, il avoit donné l'exemple séduisant des mœurs et des vices des nations vaincues. De-là ces fréquentes conspirations contre sa personne, ces mutineries des soldats, ces plaintes immodérées dans leurs entretiens mutuels; de-là, en conséquence, dans le prince même, ces soupçons ombrageux, fruits naturels de l'imprudence, et des craintes qui en sont la suite ».

Au bout de quelque temps, passé comme nous venons de le dire, Alexandre alla dans le pays des Parthes, et de-là dans l'Hyrcanie qu'il soumit. Il subjugua après cela les Mardes, les Dranges, les Arachosiens, et plusieurs autres nations encore, où ses armes victorieuses passoient avec une rapidité incroyable, qu'avoit marquée Daniel dans ses prophéties (1); ce prince faisant faire à ses troupes des marches d'environ douze de nos lieues par jour, comme il en avoit fait pendant onze jours de suite, en poursuivant Darius. Par cette prodi-

(1) Dan. c. VII, ℣. 6.

gieuse rapidité, il surprenoit ses ennemis, qui le croyoient encore bien loin; et les accabloit avant qu'ils eussent seulement le temps de se mettre en état de lui résister.

Avant ses dernières expéditions, et lorsqu'il n'étoit encore qu'en Hyrcanie, Nabarzanes, ce premier complice de Bessus, après avoir obtenu, par une lettre pleine de soumissions et d'excuses, un sauf-conduit d'Alexandre, s'étoit présenté à lui avec de riches présens, parmi lesquels il avoit compris Bagoas, eunuque remarquable par sa rare beauté, qui avoit été cher à Darius, qui plut bientôt au roi de Macédoine, et dont les prières, plus que tout le reste, obtinrent de ce prince le pardon de Nabarzanes.

Vers le même temps, au rapport de Quinte-Curce (1), Thalestris, reine des Amazones, vint, avec une grande suite, des rives du Thermodon, visiter Alexandre, qu'elle avoit le plus grand désir de connoître, se croyant digne, disoit-elle, de donner un héritier à son empire, si elle avoit de lui

(1) Quint.-Curt. l. VI, c. v.

un fils, qu'elle lui laisseroit; au lieu que si elle en avoit une fille, elle se la réservoit. Mais tout ce que l'historien raconte, ainsi que quelques autres, sur ce sujet, n'est appuyé sur aucun fondement réel. Le séjour des Amazones sur le Thermodon, au temps d'Alexandre, et l'entrevue de leur reine avec ce prince, sont, dit avec raison, M. Fréret (1), deux faits d'une fausseté démontrée. Plutarque (2) nomme, il est vrai, plusieurs historiens qui rapportoient l'histoire de Thalestris; mais ce sont des auteurs absolument décriés, dont les ouvrages, remplis de fictions, passoient généralement pour n'être que des espèces de romans historiques. D'un autre côté ce même écrivain en cite, au contraire, ou qui ne faisoient aucune mention de cette particularité de l'amazone, ou qui soutenoient que c'étoit une pure fable; et leurs histoires d'Alexandre étoient reconnues

(1) Observations sur l'Histoire des Amazones. Mém. de l'Académie des Inscriptions, tom. XXI, in-4°. et tom. XXXVI, in-12.

(2) Plut. in Vit. Alex.

pour les plus véridiques. Il semble, dit encore Plutarque, qu'Alexandre soit même en cela, d'accord avec eux, car en écrivant à Antipater, à qui il envoyoit un détail exact de tout ce qui se passoit, il lui mande que le roi des Scythes lui offroit sa fille en mariage; mais il ne dit pas un seul mot de l'amazone : et l'on ajoute, à ce propos, que plusieurs années après, Onésicrite, lisant un jour à Lysimaque, qui étoit déjà sur le trône, le quatrième livre de son histoire où étoit l'aventure en question, Lysimaque lui dit en souriant : *Où étois-je donc en ce temps-là.* On peut consulter les observations sur l'histoire des Amazones, par M. Fréret, si l'on veut savoir à quoi l'on doit s'en tenir sur ces femmes guerrières, qui, ne souffrant point d'hommes au milieu d'elles, faisoient, dit-on, périr les enfans mâles qui leur naissoient du commerce qu'elles entretenoient avec les peuples voisins, ne gardant, de ces unions passagères, que les filles, qu'elles allaitoient avec la mamelle gauche, et à qui elles brûloient la droite pour mieux bander l'arc et lancer le javelot; espèce d'héroïnes, dont l'existence

l'existence même est révoquée en doute. On peut voir encore ce qu'en dit Strabon (1), écrivain judicieux et bien instruit, qui regarde comme d'autres fables encore tout ce qu'on a dit des Amazones.

Pendant qu'Alexandre, sorti de l'Hyrcanie, étoit dans le pays des Dranges (2), on découvrit une conspiration tramée pour lui ôter la vie. Le fils de Parménion, Philotas, l'un des plus intimes confidens du prince, à la tête de la cavalerie, et jouissant du plus grand crédit comme de la plus grande autorité, ce qui lui avoit fait à la cour bien des jaloux et des ennemis, fut accusé d'en être le chef. Avant que de se voir si malheureusement compliqué dans cette affaire, et tandis qu'il étoit dans la plus haute faveur auprès du monarque, au lieu de calmer l'envie dont elle le rendoit l'objet, il sembloit prendre plaisir à l'irriter par son faste et ses manières hau-

(1) Strab. l. XI, pag. 347, 348.

(2) Arrian. lib. III, c. XVI. Plut. in Alex. Diod. pag. 550, 551. Quint.-Curt. l. VI, c. VII et seq.

taines, ce qui avoit engagé son père à lui donner un jour cet avis si sage, *mon fils, fais-toi plus petit.* Quand il se fut formé une accusation contre lui, appuyée toutefois sur des présomptions plus que sur des preuves réelles, puisque même aucun des conjurés ne l'avoit nommé, Alexandre sentit renaître par-là d'anciens mécontentemens qu'il avoit étouffés jusqu'alors, que peut-être même il avoit crus destitués de tout fondement, n'ayant rien changé depuis à ses témoignages ordinaires de confiance et d'amitié, envers celui qu'il rendoit le dépositaire de ses plus grands secrets. On lui avoit rapporté autrefois, sur le témoignage d'une femme que Philotas aimoit, des propos qu'il lui avoit tenus, disoit-elle, et qui étoient aussi offensans pour le roi que pleins de vanité pour lui-même, tels que ceux-ci : « Qu'auroit été Philippe » sans Parménion, et Alexandre sans Phi» lotas? que deviendroit sa prétendue di» vinité, et son père Ammon, si nous nous » opposions à cette fable » ? Quoi qu'il en eût été de la vérité de ces propos, imaginés peut-être par des envieux, Alexan-

dre ne s'en souvint que trop dans la circonstance présente. Sur l'avis de ses courtisans, et en particulier de Cratère, le plus envenimé de tous contre Philotas, il le fit appliquer à la question, et se reposa sur eux de l'invention et de la rigueur du supplice. Les tourmens furent si redoublés et si cruels qu'ils arrachèrent enfin à l'accusé tous les aveux qu'on vouloit obtenir de lui, et celui même de la complicité de Parménion, dont on avoit aussi conjuré la perte. Six mille Macédoniens qui faisoient partie de l'armée, et qui avoient déjà été convoqués, selon l'usage, pour le premier jugement, et pour les premières voies de rigueur dont on avoit usé, le furent de nouveau pour prononcer un dernier arrêt (1). Philotas fut condamné tout d'une voix, et, aussitôt après, assommé à coups de pierres avec quelques autres conjurés, selon la coutume de Macédoine, où la loi portoit aussi que les parens des criminels de lèse-majesté seroient mis à mort avec eux; ce qui en porta plusieurs à se tuer

(1) Voyez ci-dessus, tom. VIII, pag. 380.

eux-mêmes, et ce qui en épouvantoit une quantité d'autres, quand le roi, pour les rassurer, fit publier qu'il dérogeoit à cette loi.

La condamnation de Philotas entraîna la mort de Parménion, soit qu'Alexandre le jugeât effectivement coupable, soit qu'il crût avoir tout à craindre de sa part, après la fin déplorable de son fils et tout ce qu'on lui avoit fait souffrir. Polydamus, qui avoit été son ami le plus intime, fut choisi par Alexandre pour le faire périr : celui-ci, craignant d'éprouver le même sort que Philotas, n'eut pas horreur de se charger d'une semblable commission. Il partit pour la Médie où Parménion commandoit l'armée. Le monarque l'avoit chargé de lettres pour Cléandre, lieutenant de roi dans la province, et pour plusieurs officiers. Polydamus en avoit deux aussi pour Parménion, l'une d'Alexandre lui-même, l'autre scellée du cachet de Philotas, comme s'il eût été encore vivant. Il fit le chemin en onze jours, et descendit de nuit chez Cléandre. Toutes les mesures ayant été prises, ils allèrent ensemble le lendemain, bien

accompagnés, chez Parménion. Il se promenoit dans son parc. Dès qu'il aperçut Polydamus, qui couroit à lui pour l'embrasser, il fit paroître la joie la plus vive. Après les témoignages réciproques d'amitié, ayant reçu la lettre qu'Alexandre lui écrivoit, il demanda en l'ouvrant ce que faisoit le roi, et l'ayant lue : « Le roi, dit-il, » se prépare à une expédition contre les » Arachosiens. Quel courage ! quelle acti» vité ! Mais il est temps enfin pour lui, » après avoir acquis tant de gloire, de pen» ser à se ménager ». Il prit ensuite la lettre écrite au nom de Philotas, et il paroissoit la lire avec beaucoup de plaisir, lorsque Cléandre lui porta un coup de poignard dans le flanc et un second dans la gorge.

Telle fut, à l'âge de soixante-dix ans, la fin de Parménion, aussi illustre dans la paix que dans le métier des armes, où il exerça dès sa jeunesse les fonctions de capitaine, et souvent celles de simple soldat; homme de tête et d'exécution, aimé des grands, et plus encore des gens de guerre, et qui, après avoir rendu, ainsi que son

fils, les plus grands services à Alexandre, et avoir perdu deux autres fils à la suite de ce conquérant, en fut d'autant plus mal récompensé qu'il demeura douteux, dit Quinte-Curce, si Philotas, vaincu par la violence des tourmens, avoua des vérités dont il ne pouvoit y avoir aucune preuve de fait, ou s'il chercha par de faux aveux à faire cesser la torture.

Quoi qu'il en soit, on ne voit qu'avec peine la conduite d'Alexandre dans toute cette affaire, d'après les détails qu'en donne l'historien de sa vie (1), et on est loin d'y remarquer, de la part de ce prince, aucun des traits qui caractérisent une ame vraiment grande. Aussi eut-il lieu de reconnoître combien il avoit excité de plaintes et fait de mécontens dans sa propre armée, et plus encore dans celle de Parménion.

Après avoir pris des mesures en conséquence pour éviter les suites de ce secret

---

(1) Quint.-Curt. lib. VII, c. VII et seq.; lib. VIII, c. I et II; et Diod. l. XVII, pag. 550 et seq. Plut. in Alex.

mécontentement, il se mit en marche et poursuivit Bessus, non sans de grandes peines et de grands dangers. Traversant la Drangiane, l'Arachosie, le pays des Arimaspes, il subjugua tout ce qui se rencontroit sur sa route, voyant périr de lassitude, et par la disette, le froid, les neiges qui couvroient la chaîne des montagnes dont cette contrée étoit remplie, un grand nombre de ses soldats. Il soumit les Bactriens, et trouva le moyen de faire passer à son armée le fleuve Oxus qui séparoit leur province de la Sogdiane où Bessus s'étoit retiré, après avoir fait brûler tous les bateaux qui étoient sur le fleuve.

Mais avant qu'Alexandre eût tenté ce passage, et qu'il eût eu le bonheur de l'effectuer, il s'étoit trouvé dans une contrée bien différente de celles qu'il venoit de parcourir. Ce n'étoit plus ce froid excessif qu'il avoit ressenti : c'étoit au contraire une chaleur dévorante, au milieu d'une terre sans eau et de sables brûlans. Bientôt on manqua d'eau, et Alexandre souffroit comme les autres de cette extrême disette, lorsque deux de ses soldats qui étoient allés en

avant afin de reconnoître un poste avantageux pour camper, revinrent chargés d'outres qu'ils avoient été assez heureux pour remplir, dans la seule vue d'abord de soulager leurs fils qui étoient dans l'armée, et tourmentés par la soif. Mais, à leur arrivée, s'étant trouvés près du roi, l'un deux ouvrit son outre, versa de l'eau dans un vase qu'il portoit aussi, et le lui présenta. Alexandre le prit; puis leur ayant demandé à qui ils portoient cette eau, et apprenant que c'étoit à leurs fils, *Je ne peux*, dit-il, en rendant la coupe telle qu'elle lui avoit été présentée, *ni me résoudre à boire seul, ni partager si peu de chose entre tous. Courez donc donner à vos enfans ce que vous avez apporté pour eux* : trait de force d'ame et de tempérance bien remarquable, et bien sage d'ailleurs en pareille circonstance, quel qu'en fût le motif (1).

Après le passage du fleuve Oxus, qui se décharge dans la mer Caspienne, se trouvant dans la Sogdiane, toujours à la pour-

(1) Quint.-Curt. l. VII, c. v.

suite de Bessus, il y apprit que Spitamène, un des amis de ce traître, et non moins perfide que lui, venoit, avec le secours de quelques autres conjurés, de se saisir de sa personne, et se disposoit à le lui livrer. Il lui avoit arraché le diadême dont il avoit osé ceindre son front comme s'il fût devenu le roi des Perses, et avoit mis en pièces la robe de Darius, dont il s'étoit couvert après en avoir dépouillé ce malheureux prince.

Alexandre étoit arrivé à une petite ville habitée par les Branchides. C'étoit une famille originaire de Milet, et dont les ancêtres avoient été établis dans cette contrée par Xerxès, en récompense de ce qu'infidèles à leur patrie, ils avoient livré à ce prince les trésors du temple d'Apollon, surnommé Didymien, dont ils étoient les gardiens. N'ayant pas encore oublié les mœurs de leur pays, ils reçurent le roi de Macédoine avec joie, et lui soumirent leur ville et leurs personnes. Il convoqua à ce sujet les Milésiens qui servoient dans son armée, et qui conservoient contre la race des Branchides une haine invétérée.

Le roi laissa à la discrétion des offensés de décider du sort de ces habitans, soit relativement à l'injure qu'ils avoient reçue de leurs aïeux, soit en ayant au contraire égard à leur commune origine. Comme les avis se trouvèrent partagés, il se chargea de décider lui-même de ce qu'il y avoit de mieux à faire. Qui ne croiroit que la raison et l'humanité vont servir d'arbitres? Le lendemain, les Milésiens venant à la rencontre d'Alexandre, pour s'informer de la résolution qu'il avoit prise, il leur ordonna de le suivre chez les Branchides. Arrivé près de la ville, il y entra avec une troupe choisie. La phalange eut ordre d'investir les remparts, et au signal qui lui seroit donné, de saccager ce repaire de traîtres, ainsi qu'il lui plut de les nommer, et de les passer tous au fil de l'épée. Ces malheureux, sans défense, furent égorgés partout où ils se trouvèrent; il n'y eut ni communauté de langage, ni larmes, ni prières, qui pussent arrêter le cours de cette barbarie. Enfin on détruisit les murs jusqu'aux fondemens, pour ne laisser subsister aucun vestige de

ville. Si toutes ces horreurs, selon la remarque de l'historien, avoient été imaginées contre les auteurs de la trahison, on auroit pu croire que c'étoit une juste vengeance, et non une cruauté; mais qu'avoient fait ces hommes qui n'avoient jamais vu la ville de Milet, loin d'avoir été à portée de la livrer à Xerxès? et qui fut même ici plus perfide, des anciens Branchides ou d'Alexandre (1)? Je ne sais, dit M. Rollin en parlant de ce trait, qui suffiroit pour faire détester la mémoire du monarque et lui imprimer une tache ineffaçable, si l'histoire fournit un exemple de barbarie si brutale et si forcenée. Ajoutons : et cependant un tel acte fut réfléchi!

S'étant porté vers le Jaxarte, ou le Gihon moderne, qui se jette dans la mer Caspienne, et que quelques anciens ont confondu avec le Tanaïs, appelé maintenant le Don, qui séparant dans la partie inférieure de son cours l'Europe d'avec l'Asie, tombe dans le marais où Palus-Méotide, aujourd'hui la mer de Zabache ou

(1) Quint.-Curt. ubi supr.

d'Azof; comme ils ont faussement appelé Caucase, qui finit à la mer Caspienne, les plus hautes montagnes de ces contrées; Alexandre se vit enfin amener Bessus par Spitamène, qui le tenoit garotté par une chaîne qu'on lui avoit passée au cou. Le roi le remit entre les mains d'Oxathrès, frère de Darius, pour lui faire essuyer toute l'ignominie qu'il méritoit, le réservant d'ailleurs au dernier supplice en usage chez les Perses, celui d'être écartelé, et qu'il souffrit à Ecbatane, sous les yeux de la mère de Darius (1).

Insatiable de victoires et de conquêtes, Alexandre alloit toujours en avant, cherchant de nouveaux peuples qu'il pût dompter, et s'exposant sans cesse à de nouveaux périls. Des barbares, descendus tout-à-coup des montagnes, ayant attaqué brusquement ses troupes, et emmené avec eux un grand nombre de prisonniers, il alla en personne les assiéger dans leurs retraites; et blessé à l'os de la jambe par une flèche,

(1) Quint.-Curt. *ibid.* Arrian. l. IV, c. VII. Plut. in Alex.

dont le fer demeura dans la plaie, jusqu'à ce qu'on l'eût emporté dans son camp, il reçut toutefois le lendemain leurs soumissions et leurs hommages. S'étant fait mettre sur un brancard, porté tour à tour par des soldats de son infanterie et de sa cavalerie, qui s'étoient disputé vivement cet honneur, il se rendit le quatrième jour à Maracande, capitale de la Sogdiane, dont il s'empara (1).

Il lui arriva alors une ambassade des Scythes Abiens, qui venoient se soumettre à ses lois. Etant restés indépendans depuis Cyrus, ils prouvoient par leur exemple que le plus sûr moyen de jouir de toutes les douceurs de la liberté, est de ne lui permettre jamais de dégénérer en licence. L'usage modéré qu'ils en faisoient maintenoit une sorte d'égalité parmi eux, entre les plus petits de la nation et les plus grands, sans les confondre. Estimés les plus justes des barbares, jamais ils ne faisoient la guerre que pour se défendre. Alexandre parut recevoir avec bonté un hommage si flatteur,

(1) Quint.-Curt. l. VII, c. VI.

et dont, peut-être, il eût encore mieux senti le prix, s'il l'eût mieux mérité. Ces ambassadeurs des Scythes Abiens étoient accompagnés de quelques autres Scythes européens. Le roi leur ayant fait aussi un très-bon accueil, envoya quelques-uns des siens avec eux, sous prétexte d'entrer en négociation, mais au fond pour se mettre au fait de la situation de leur pays, du caractère de ses habitans, de leurs forces, et de leur manière de faire la guerre.

Alexandre avoit choisi un emplacement sur le bord du Jaxarte pour y bâtir une ville, qui tiendroit en respect les peuples déjà vaincus, et ceux qu'il se proposoit encore d'attaquer et de subjuguer. Mais l'exécution de ce projet fut différée par la nouvelle révolte des Sogdiens, qui entraîna aussi celle des Bactriens. Elle avoit pour principal auteur Spitamène, qui lui avoit livré Bessus, et qui désiroit de régner à son tour; mais qui, dans la suite, fut tué lui-même par sa femme, dont le crime, lorsqu'elle osa porter la tête de son mari à Alexandre, le fit frémir d'horreur. Trop content néanmoins de se voir délivré d'un

transfuge, qui eût pu retarder ses conquêtes, il ne la punit qu'en la chassant de sa présence.

Aux Sogdiens et aux Bactriens s'étoient unis dans leur insurrection ces Scythes européens, auxquels il n'avoit joint, à leur départ, quelques députés, que pour leur servir d'espions, et s'instruire plus sûrement des moyens qu'il devoit prendre pour les dompter. Ce n'est que parce qu'ils avoient pénétré ses intentions qu'ils s'étoient liés si étroitement avec les Bactriens et les Sogdiens révoltés. Mais cette ligue ne fut pour les Sogdiens qu'une source de désolations.

Le roi de Macédoine prit de force, dans la Sogdiane, Cyropolis, la dernière ville de l'empire des Perses, dans laquelle un grand nombre de barbares s'étoient jetés. Il reçut à ce siège, où ils firent une furieuse défense, un coup de pierre à la tête, qui lui causa un si profond évanouissement que son armée le pleura comme mort. La ville fut rasée jusqu'aux fondemens, malgré le respect qu'Alexandre conservoit pour la mémoire de Cyrus qui en avoit été le fondateur. Il traita de la même manière

plusieurs autres villes des barbares, après quoi il retourna sur les bords du Jaxarte, où il fit construire la dernière ville à laquelle il ait donné son nom; car toute l'Asie étoit pleine, de distance en distance, de nouvelles Alexandries. Il remplit celle-ci de Grecs qu'il avoit à sa solde, de vieux Macédoniens hors d'état de servir, et de bon nombre de captifs qu'il trouva bien affectionnés (1).

Le roi des Scythes asiatiques qui étoient au-delà du Jaxarte, et dont les Sarmates faisoient partie, regardant cette ville bâtie par les Macédoniens sur la rive du fleuve, comme un joug qu'on lui imposoit, envoya un corps nombreux de cavalerie pour la détruire. Alexandre sur le point d'avoir affaire à cette nation, pour la première fois, se trouva d'autant plus embarrassé, qu'il apprit, dans le même temps, que le corps de troupes qu'il avoit envoyé contre Maracande, où Spitamène, qui s'en étoit rendu maître après sa défection, s'étoit ren-

(1) Arrian. l. IV, c. 1 et seq. Quint.-Curt. l. VII, c. VI et seq.

fermé, venoit, pour la plus grande partie, d'être taillé en pièces. Les Sogdiens et les Bactriens révoltés, les Scythes d'Asie qui commençoient à le provoquer, l'état où il se trouvoit, ne pouvant encore se tenir sur ses pieds, ni monter à cheval, ni parler à ses troupes; tant de sujets d'alarmes, tant d'obstacles réunis, auroient abattu tout autre que lui. Pour comble de chagrin, son armée paroissoit déterminée à ne point tenter de traverser le fleuve à la vue des ennemis rangés sur l'autre bord. Le roi passa la nuit dans de grandes inquiétudes; mais son courage et sa fortune le rendoient supérieur à tout. Revenu à ses anciennes superstitions, qui n'offrent, dit Quinte-Curce, que des illusions à l'esprit humain, il avoit consulté les charlatans et les devins, et il n'avoit reçu, pour toute annonce, que des auspices malheureux; mais la terreur qu'il inspira à son devin Aristandre, força celui-ci à en substituer de favorables. Au point du jour, il prend sa cuirasse, et vient se montrer à ses soldats pour la première fois depuis sa blessure. Ils avoient tant de vénération pour leur roi, que sa seule pré-

sence dissipa toutes leurs craintes. Versant des larmes de joie, ils venoient lui rendre leurs respects, et le presser de les mener à l'ennemi contre lequel ils avoient refusé de marcher. Ils travaillèrent avec tant d'ardeur pour se mettre en état de passer le fleuve, qu'en trois jours il y eut douze mille radeaux de faits, et une quantité de peaux remplies de vent, de paille, ou d'autres matières légères, et préparées pour la même fin.

Il arriva alors des ambassadeurs des Scythes, au nombre de vingt, qui demandèrent à parler au roi. Il les fit entrer dans sa tente, et le plus ancien de la troupe prit la parole. Le discours que lui fait tenir Quinte-Curce est un peu long; mais il est plein de sens, de force, et mérite d'être rapporté presque tout entier. Les Scythes n'avoient pas, au reste, comme les autres barbares, un esprit grossier et sans culture; et il y en avoit parmi eux qui s'appliquoient à la philosophie.

« S'il avoit plû aux dieux, dit cet ambassadeur à Alexandre, de te donner un » corps proportionné à l'ambition de ton

» ame, le monde entier ne pourroit te con-
» tenir. Tu toucherois d'une main à l'o-
» rient, de l'autre à l'occident, et non con-
» tent de cela, tu voudrois suivre le soleil,
» et savoir où il va cacher l'éclat de sa lu-
» mière. Tel que tu es, tu ne laisses pas
» d'aspirer à des choses qui sont hors de
» ta portée. De l'Europe tu passes dans
» l'Asie, pour repasser de l'Asie en Euro-
» pe; et quand tu auras subjugué tout le
» genre humain, tu feras la guerre aux
» forêts, aux neiges, aux fleuves, aux bê-
» tes féroces. Quoi! ne sais-tu donc pas
» que les grands arbres sont long-temps à
» croître, et qu'il ne faut qu'une heure
» pour les déraciner; que le lion sert quel-
» quefois de pâture aux plus petits oiseaux;
» que le fer est consumé par la rouille;
» qu'enfin il n'est rien de si fort que les
» choses les plus foibles ne puissent dé-
» truire.

» Qu'avons-nous à démêler avec toi? Ja-
» mais nous n'avons mis le pied dans ton
» pays. N'est-il pas permis à des hommes
» qui vivent dans de vastes forêts, d'igno-

» rer qui tu es, d'où tu viens? Nous ne
» pouvons obéir ni ne voulons commander
» à personne; et afin que tu saches quels
» gens ce sont que les Scythes, nous avons
» reçu du ciel, comme un riche présent,
» une paire de bœufs, une charrue, une
» flèche, un javelot, et une coupe. C'est
» de quoi nous nous servons avec nos amis
» et contre nos ennemis. Avec nos amis,
» nous partageons les fruits du travail de
» nos bœufs; avec eux nous offrons du vin
» aux dieux dans notre coupe : nos enne-
» mis, nous les combattons de loin à coups
» de flèches et de près avec le javelot. C'est
» ainsi que nous avons dompté les peuples
» les plus belliqueux, que nous avons vain-
» cu les rois les plus puissans, et que nous
» nous sommes ouvert le chemin jusqu'en
» Egypte.

» Mais toi qui fais gloire de venir à la
» poursuite des brigands, tu es le brigand
» de tous les pays que tu parcours. Tu as
» pillé et saccagé toutes les nations que tu
» as vaincues : tu as pris la Lydie, envahi
» la Syrie, la Perse, la Bactriane. Tu sou-

» ges à pénétrer jusqu'aux Indes ; et tes » mains avares et jamais satisfaites s'étendent jusque sur nos troupeaux.

» Qu'as-tu besoin de richesses qui te rendent insatiable? Tout ce que tu as ne sert » qu'à te faire désirer plus ardemment ce » que tu n'as pas. Ne vois-tu point combien » il y a de temps que les Bactriens t'arrêtent? Pendant que tu domptes ceux-ci, » les Sogdiens se révoltent; et la victoire » n'est pour toi qu'une semence de guerre.

» Passe seulement le Jaxarte, et tu verras jusqu'où s'étendent les Scythes. Tu » as beau les suivre, tu ne pourras jamais » les atteindre. Notre pauvreté sera toujours plus agile que ton armée, chargée » des dépouilles de tant de nations : et quand » tu nous croiras bien loin, tu nous verras » tout-à-coup tomber sur ton camp; car » c'est avec la même vîtesse que nous fuyons » et que nous poursuivons nos ennemis. » J'entends dire que les Grecs font passer » en proverbe et en raillerie les solitudes » des Scythes. Oui, nous aimons mieux nos » déserts que vos plus grandes villes et vos » fertiles campagnes. Crois-moi, au reste,

» la fortune est glissante; tiens-la bien, de » peur qu'elle ne t'échappe. Mets un frein » à ton bonheur, si tu veux en devenir » maître.

» Enfin, si tu es un dieu, tu dois faire » du bien aux hommes, et non pas leur » ravir ce qu'ils ont : si, au contraire, tu » n'es qu'un homme, songe sans cesse à » ce que tu es; car c'est une folie d'occu- » per ton esprit de choses qui font que tu » t'oublies toi-même.

» Ceux-là seulement que tu laisseras en » paix, pourront être pour toi de vrais » amis, et non ceux que tu auras vaincus. » Ne pense pas, après tout, que les Scy- » thes assurent leur amitié et scellent leur » alliance par des sermens : garder leur pa- » role, c'est leur manière de jurer. Cette » précaution est bonne pour les Grecs, qui » signent leurs traités, et prennent les dieux » à témoins. Pour nous, nous ne nous » croyons religieux qu'autant que nous » avons de la bonne foi. Qui n'a pas honte » de manquer de parole aux hommes, ne » craint pas de tromper les dieux; et de » quoi te serviroient des amis, à qui tu ne

» te fierois pas? Considère que nous veil-
» lerons pour toi à la garde de l'Europe
» et de l'Asie. Nous nous étendons jusqu'à
» la Thrace; et la Thrace, à ce que l'on
» dit, confine à la Macédoine. Il ne s'en
» faut que la largeur du Jaxarte, que nous
» ne touchions à la Bactriane. Ainsi nous
» sommes tes voisins des deux côtés. Vois
» lequel tu aimes le mieux, de nous avoir
» pour amis ou pour ennemis ».

Tel fut le discours du barbare. Un des traits les plus frappans qu'il renferme, c'est ce mot si hardi et si vrai : « Toi qui fais » gloire de venir à la poursuite des bri-» gands, tu es le brigand de tous les pays » que tu parcours ». Un pirate lui parla dans le même sens, et avec non moins d'énergie. Alexandre lui demandoit quel droit il avoit d'infester les mers : *Le même que toi*, lui répondit-il avec une fière liberté, *d'infester l'univers. Mais parce que je le fais avec un petit bâtiment, on m'appelle brigand : et toi, parce que tu le fais avec une grande flotte, on te donne le nom de conquérant.* Sa réponse, dit saint Au-

gustin (1), qui nous a conservé ce petit fragment de Cicéron, étoit aussi remplie d'esprit que de vérité.

Quant à l'ambassadeur des Scythes, Alexandre, après avoir entendu son discours, lui répondit en deux mots : « Qu'il » useroit de sa fortune, et de leurs con- » seils; de sa fortune, en continuant d'y » avoir confiance; de leurs conseils, en » n'entreprenant rien témérairement et » avec trop d'audace » : et ayant congédié les ambassadeurs, il embarqua son armée sur les radeaux qu'on avoit préparés. Il disposa tellement ses soldats, soit en ordonnant aux uns de s'agenouiller pour être moins à la portée des flèches de l'ennemi, soit en commandant aux autres de se faire tous ensemble comme un toît de leurs boucliers, soit en mêlant parmi eux des hommes destinés à faire jouer les machines de guerre, soit enfin en plaçant sa cavalerie de manière à soutenir promptement ceux qui aborderoient les premiers

(1) De Civit. Dei. l. IV, c. IV.

à

à la rive opposée; que la descente se fit malgré tous les périls qu'on avoit éprouvés dans la navigation, ayant à lutter contre le courant du fleuve, et contre les Scythes qui s'étoient avancés en grand nombre sur le rivage. Le salut vint surtout des machines, d'où partoient des coups meurtriers contre ceux qui s'approchoient de trop près, et qu'on écartoit aussi par la quantité de javelots lancés avec force de dessus les radeaux. Dès qu'on fut à terre, soutenu par la cavalerie, et par l'exemple du roi lui-même, qui, tout infirme qu'il étoit, suppléoit à ce qui lui manquoit de forces par la fermeté de son courage, on fondit sur les Scythes avec tant d'impétuosité, qu'on les contraignit de tourner le dos, et que les ayant poursuivis dans leur fuite, on ne rentra dans le camp, où Alexandre épuisé par la fatigue avoit été forcé de se retirer, que vers le milieu de la nuit, après avoir taillé en pièces un grand nombre d'ennemis, fait un plus grand nombre encore de prisonniers, et tué dix-huit cents chevaux. La perte des Macédoniens fut de soixante cavaliers,

et d'environ cent fantassins, outre mille blessés.

Cette expédition, par l'éclat d'une telle victoire, soumit la plus grande partie de l'Asie qui étoit presque toute révoltée : car on avoit cru jusqu'alors les Scythes invincibles; mais après leur défaite, on avoua qu'aucune nation ne pourroit résister aux armes des Macédoniens. Les Saces, puissans et belliqueux, envoyèrent une ambassade à Alexandre pour se ranger sous son obéissance. Ils avoient été touchés également, et de sa valeur, et de l'espèce de clémence dont il avoit usé envers les Scythes, auxquels il avoit renvoyé leurs prisonniers sans rançon, pour faire voir que, s'il en étoit venu aux mains avec un peuple, qui, de toutes les nations, étoit le plus rempli de valeur, ce n'étoit point par animosité, mais par une émulation de bravoure. Fatale émulation, qui n'étoit, à dire vrai, que le triste fruit du plus fol orgueil, et qui ne craignoit pas de sacrifier tant d'hommes à un vain désir de gloire! Au reste, les Scythes eux-mêmes lui firent faire des excuses par leurs ambassadeurs, rejetant

tout ce qui étoit arrivé sur quelques particuliers, et témoignant qu'ils étoient prêts à accomplir tout ce qu'il lui plairoit d'ordonner.

Délivré de cette guerre, il retourna dans la Sogdiane, où, pour châtier les révoltés, il partagea ses troupes, et leur commanda de brûler les campagnes, et de tuer tous ceux qui seroient en âge de porter les armes. Entre les prisonniers qu'on destinoit à la mort, on lui en amena trente des plus distingués et des plus vigoureux, qui, ayant su par un interprête qu'on les conduisoit au supplice par le commandement du roi, firent entendre des chants d'allégresse, et se mirent à sauter et à danser, en témoignant une joie excessive. Le roi étonné qu'ils allassent à la mort avec tant de gaieté, les fit venir, et leur demanda ce qui leur causoit une joie si vive à la vue du supplice. Ils lui répondirent que si tout autre que lui les faisoit mourir, ils s'affligeroient, mais qu'étant rendus à leurs ancêtres par les ordres d'un si grand roi, vainqueur de tant de nations, ils bénissoient une mort si glorieuse, et dont les plus vaillans hom-

mes désireroient de mourir. On conçoit assez combien une réponse si flatteuse pour la vanité d'Alexandre dût encore cette fois le rendre clément. Il leur demanda de nouveau s'ils vouloient bien qu'il leur donnât la vie, à condition qu'ils ne seroient plus ses ennemis. Ils l'assurèrent qu'ils n'avoient jamais été ennemis de sa personne, mais qu'ayant été attaqués ils s'étoient défendus; et que si l'on n'avoit cherché qu'à les gagner par la douceur et par les bienfaits, au lieu de les provoquer par la violence, ils auroient tâché de ne pas se laisser vaincre en services réciproques et en générosité. Quelle leçon pour un prince, dans la bouche de ces barbares! Le roi leur demanda encore quel gage ils lui donneroient de leur fidélité. Point d'autre, répondirent-ils, que cette vie même que nous tiendrons de vous, et que nous serons toujours prêts à vous rendre, quand vous nous la redemanderez : et ils lui tinrent parole; car ceux qui furent renvoyés chez eux continrent leurs concitoyens dans l'obéissance, et quatre d'entr'eux qu'il admit dans ses gardes du corps, ne le cédèrent

en affection à aucun des Macédoniens.

Peu de temps après il survint à Alexandre de nouveaux renforts de troupes, son armée ayant besoin d'être recrutée sans cesse, eu égard au nombre de soldats que lui coûtoient toutes ses expéditions. Le calme étant rétabli dans presque toutes ces contrées, il restoit encore un rocher qu'occupoit le Sogdien Arimaze avec trente mille hommes, et les provisions nécessaires pour deux ans. Ce rocher, d'une très-haute élévation, coupé à pic et escarpé de tout côté, d'autant plus vaste d'ailleurs, pour contenir tant d'hommes, qu'il renfermoit une immense caverne, n'étoit abordable que par un sentier. Le roi ayant reconnu la difficulté de s'emparer de ce poste, avoit résolu de passer outre; puis il lui prit envie de lutter contre la nature même. Néanmoins, avant que de s'exposer au hasard d'un siége, il envoya Cophas, fils d'Artabaze, aux barbares, pour leur persuader de rendre leur fort. Arimaze, qui le regardoit comme imprenable, fit plusieurs réponses hautaines, et finit par demander à Cophas si Alexandre avoit des ailes pour voler. Ces propos,

rapportés au roi, l'irritèrent à un tel point qu'il n'eut pas de désir plus ardent que celui de se rendre maître de la place. Il fit choisir, dans toutes ses troupes, trois cents jeunes hommes des plus alertes, du nombre de ceux qui étoient accoutumés chez eux à mener des troupeaux par des sentiers étroits et des rochers presqu'inaccessibles; et il leur promit de grandes récompenses.

Ils prirent des vivres pour deux jours, se munirent de coins de fer, de crampons pour les enfoncer entre les pierres, et de fortes cordes. N'ayant pour armes que leurs épées et des javelots, ils se mirent en marche à la seconde veille de la nuit, et montèrent par un des côtés dont l'ennemi pouvoit le moins se défier. Ce ne fut qu'avec des peines incroyables, et après avoir perdu trente des leurs, à qui le pied et les forces avoient manqué, qu'ils arrivèrent au sommet, vers la pointe du jour, et y arborèrent, comme le signal dont on étoit convenu, les drapeaux blancs qu'on leur avoit donnés. Dès qu'Alexandre les aperçut, il donna ordre à Cophas de retourner vers les barbares, pour les engager à prendre

un parti plus sûr qu'ils ne l'avoient fait jusqu'alors, et de finir par leur montrer derrière eux ceux qui s'étoient rendus maîtres du sommet. Les barbares effrayés, et ne faisant pas attention au petit nombre de soldats qu'ils avoient au-dessus de leur tête, se hâtèrent d'envoyer avec Cophas trente des principaux, pour livrer le poste, et pour stipuler que les assiégés se retireroient avec la vie sauve. Alexandre, se fiant toujours à sa fortune, osa bien refuser d'entendre à aucune condition. Arimaze perdant tout espoir, quoiqu'il lui restât encore tant de ressources, descendit au camp avec ses proches et les plus distingués de la nation; le roi les fit tous battre de verges, et attacher ensuite à des croix au pied même du rocher. La multitude qui s'étoit rendue, fut donnée avec tout l'argent du butin aux habitans de nouvelles cités, qu'Alexandre avoit fait bâtir; et Artabaze demeura pour être gouverneur du rocher et de tout le pays. Quelle manière barbare de faire la guerre! et dût-elle jamais être celle du roi des Grecs, c'est-à-dire, des nations les plus policées?

Après la soumission de quelques peuples, et en particulier des Massagètes, Alexandre se trouvant dans un pays appelé Bazarie, y fit une chasse considérable, dans laquelle non-seulement il soutint l'attaque d'un lion furieux qui étoit venu l'assaillir, mais il le tua d'un seul coup. Malgré ce succès, les Macédoniens arrêtèrent, selon leur coutume, et d'après le pouvoir qu'ils en avoient, que le roi ne chasseroit plus à pied, ou sans avoir quelques-uns des grands de sa cour et de ses officiers avec lui.

De là le roi retourna à Maracande, la capitale de la Sogdiane; il y agréa la démission d'Artabaze, à cause de son grand âge, et pourvut Clitus de son gouvernement. C'étoit ce dernier qui, à la journée du Granique, couvrit de son bouclier le monarque combattant tête nue, et qui, de son cimeterre, abattit la main de Rosacès, ce seigneur persan qui la tenoit déjà levée pour trancher d'un seul coup les jours de ce prince. Il avoit servi long-temps sous Philippe, et s'étoit distingué dans les armées par les plus belles actions. Hellénire, sa sœur, qui avoit nourri Alexandre, étoit

aimée de ce roi, comme si elle eût été sa propre mère. Ce fut par tous ces motifs qu'il confia à la fidélité de Clitus et à ses soins une partie très-considérable de son empire. Clitus, qui avoit déjà reçu ordre de se préparer à partir le lendemain, fut invité à un festin solennel et qui étoit d'étiquette. Après y avoir bien bu, le roi se louant sans mesure, se mit à faire l'éloge de ses exploits, au point de fatiguer les oreilles de ceux mêmes qui reconnoissoient la vérité de son récit. Ils se turent néanmoins, jusqu'à ce qu'il en vînt à s'attribuer tout l'honneur de la victoire de Chéronée, dont la malignité et l'envie de son père lui avoient, disoit-il, dérobé la gloire, et qu'il continuât à dépriser Philippe de la manière la plus injurieuse pour sa mémoire.

Tous ces propos furent entendus avec plaisir par les jeunes gens; mais ils déplurent aux anciens, qui avoient servi longtemps sous Philippe. Alors Clitus, qui se ressentoit lui-même d'avoir trop bu, se répandit insensiblement en discours peu mesurés, et enfin insultans pour Alexandre. Il mit les actions de Philippe et ses guerres

dans la Grèce au-dessus de tout ce qui s'étoit passé depuis; il osa prendre la défense de Parménion; il reprocha à Alexandre le meurtre d'Attale, oncle de Cléopâtre, la seconde femme de Philippe, et pour dernier trait, faisant allusion à l'oracle de Jupiter, dont Alexandre se disoit le fils, il se vanta d'avoir dit au roi des choses plus vraies que n'avoit fait son père Ammon.

Alexandre s'étoit contenu d'abord; mais, dans l'état où il s'étoit mis, ne pouvant plus réprimer les transports de sa colère, il s'élance tout-à-coup du lieu où il étoit assis: en vain ses amis s'efforcent-ils de le retenir, et Lysimaque, Léonatus lui ôtent-ils ses armes; en vain Ptolémée et Perdiccas se jettent à ses genoux, en le conjurant de calmer ses transports, et de prendre le temps de la réflexion. N'écoutant plus rien, il se saisit d'une javeline, la lance sur Clitus, et l'étend mort à ses pieds, en disant: « Va trouver Philippe, Parménion, et Attale ».

La colère d'Alexandre s'éteignit, en quelque sorte, dans le sang de Clitus. Son crime alors se montra à lui avec toute son énor-

mité et toute sa noirceur. Il avoit tué un homme, qui s'étoit rendu coupable, il est vrai, en abusant de sa patience, mais qui jusque-là avoit été un serviteur fidèle, et qui lui avoit sauvé la vie. Voilà donc, se disoit-il à lui-même, quelle a été ma reconnoissance envers sa sœur qui m'a nourri, et dont deux fils ont trouvé la mort devant Milet en combattant pour moi. Retournerai-je dans ma patrie, où je ne pourrai même présenter la main à ma nourrice sans lui rappeler tous ses malheurs. Ne pouvant soutenir ces réflexions accablantes, il se jette sur le corps de son ami, en arrache la javeline, et s'en seroit percé lui-même, si ses gardes ne l'eussent enlevé et emporté dans sa chambre. Il passa toute la nuit et une partie du jour suivant à fondre en larmes. Après qu'il eut épuisé toutes ses forces à gémir et à se lamenter, il demeura sans voix, étendu par terre, poussant seulement de temps en temps de profonds soupirs. Ses amis, qui prêtoient l'oreille, alarmés de ses soupirs et de son silence, forcèrent enfin sa chambre. On mit tout en œuvre pour le consoler, et l'on parvint, non sans peine,

à lui faire prendre quelque nourriture (1).

Quels tableaux, mon fils, je viens de vous retracer, et quelles terribles leçons ils nous offrent sur les suites funestes de l'intempérance, des fumées de l'orgueil, et des excès de l'emportement!

Alexandre, après avoir séjourné dix jours à Maracande, pour reprendre ses esprits, passa dans une province frontière de la Scythie, où s'étoient retirés quelques rebelles, qu'il soumit, et auxquels il pardonna. De là il arriva dans une autre province, dont Sysimèthre étoit gouverneur. Les accès en étoient si difficiles et si bien gardés, que le roi ne put devenir maître de cette province, que par l'entremise d'Oxarte, de la même nation que Sysimèthre, et qui l'engagea à se rendre. Le monarque le laissa en possession de son gouvernement. Ayant fait hiverner son armée dans les environs pendant trois mois, il prit la route d'une contrée appelée Gabaze. Il essuya en

(1) Quint.-Curt. l. VII, c. VII-XI; l. VIII, c. I et II. Arrian. l. IV, c. I-IX. Plut. in Alex. Justin. l. XII, c. VI.

chemin un orage effroyable, mêlé du bruit continuel du tonnerre, des éclats de la foudre, de grêle, de grosse pluie, au milieu d'un si grand froid, que les gouttes d'eau geloient à mesure qu'elles tomboient à terre. Il périt, par cet orage, plus de mille hommes, tant soldats que valets et vivandiers. On raconte, dit Quinte-Curce (1), sans oser garantir ce fait, qu'on en trouva quelques-uns appuyés contre des troncs d'arbres, qui sembloient, non-seulement vivre encore, mais même s'entretenir les uns avec les autres, dans la même posture où la mort les avoit surpris.

A la suite de cette tourmente qu'il vient de décrire, l'historien cite un trait de bonté de la part d'Alexandre, qui contraste singulièrement avec les actes d'inhumanité que nous lui avons vu faire, et qui prouve assez, comme tant d'autres qui tournent à sa louange, que ce n'étoit guère en lui que l'orgueil jaloux et soupçonneux, ou l'orgueil contredit et irrité, qui pouvoit le rendre méchant. Un macédonien, simple soldat,

(1) Quint.-Curt. l. VIII, c. IV.

soutenant avec peine son corps et le poids de ses armes, gagna enfin jusqu'au camp. Dès que le roi le vit, quoiqu'il fût alors près du feu avec un très-grand besoin de se réchauffer, il quitta promptement son siége, fit ôter les armes à ce soldat tout engourdi et presque hors de sens, et le fit asseoir à sa place. Ce malheureux fut long-temps sans reconnoître, ni en quel lieu il prenoit du repos, ni par qui il avoit été accueilli. Ayant enfin recouvré sa chaleur naturelle, dès qu'il distingua le siége du roi et le roi lui-même, il se leva tout épouvanté : mais Alexandre le regardant, « comprends-tu, soldat, lui dit-il, combien, sous un roi tel que moi, votre condition est meilleure que celle des Perses? car ce seroit pour eux un crime capital d'avoir été assis sur le siége du roi; et c'est ce qui a été ton salut ».

Quand les soldats se furent délassés de leurs fatigues, et qu'ils purent se mettre en marche, Alexandre passa dans une contrée voisine qu'il parcourut et qu'il ravagea. Bientôt après, Oxarte, qui avoit un domaine en propre, le reçut chez lui, et lui fit un festin superbe. Ce prince avoit une fille, nom-

mée Roxane, qui joignoit à une rare beauté un enjouement plein de grâces et d'esprit. Alexandre ne put résister à ses charmes, et l'épousa, couvrant sa passion du prétexte d'unir les deux nations par des liens qui rendroient leur bonne intelligence plus ferme, en confondant les vaincus avec les vainqueurs. Ce mariage déplût extrêmement aux Macédoniens, et révolta les principaux de sa cour; mais ils n'osèrent s'en plaindre, toute liberté étant bannie depuis la mort de Clitus.

Dans la résolution où il étoit d'aller aux Indes, il commanda, pour ne rien laisser derrière lui qui pût traverser ses desseins, que, de toutes les provinces, on choisît trente mille jeunes gens qu'on lui amenât tout armés, voulant qu'ils lui servissent tout-à-la-fois d'otages et de soldats; après quoi il ne songea plus qu'à la guerre des Indes. Ce pays étoit estimé le plus riche de l'univers, non-seulement en or, mais en perles et en pierreries. On disoit que chez ses habitans, les boucliers des soldats étoient d'or et d'ivoire; et le roi qui se voyoit au-dessus de tout, ne voulant céder en rien à qui que

ce fût, fit garnir les boucliers des siens de lames d'argent, fit mettre des brides dorées aux chevaux, fit embellir d'or et d'argent les cuirasses, et se prépara à marcher pour cette expédition, à la tête de cent vingt mille hommes équipés de la sorte.

Tout étant prêt pour le départ, il crut qu'il étoit temps de réaliser le projet qu'il avoit formé depuis long-temps de se faire rendre les honneurs divins. Il vouloit non-seulement qu'on l'appelât, mais qu'on le crût fils de Jupiter, comme s'il eût eu, selon la sage réflexion de Quinte-Curce, autant de pouvoir sur les esprits pour leur faire croire ce qu'il désiroit, que sur les langues pour les faire parler ou les faire taire à son gré. Il prétendoit, en conséquence, amener les Macédoniens à se prosterner en terre pour l'adorer à la manière des Perses. Environné comme il l'étoit de courtisans, une telle prétention ne manquoit pas d'être appuyée par la flatterie, le mal éternel des princes, dont la puissance, dit le même historien, est plus souvent détruite par les perfidies de l'adulation, que par les armes de l'ennemi; et ce n'étoit pas, ajoute-t-il, la

faute des Macédoniens, puisqu'aucun d'eux n'endura jamais qu'on portât la moindre atteinte aux usages de son pays, mais celle de quelques Grecs, qui déshonoroient, par leurs mœurs corrompues, la profession qu'ils faisoient d'enseigner les arts, les sciences, et la vertu.

De ce nombre étoient un certain Agis, très-mauvais poète, Cléon de Sicile, le flatteur le plus effronté, et bien d'autres encore dont Alexandre faisoit plus de cas que des princes de son sang et des plus grands généraux de ses armées. C'étoient ces sortes de gens qui le plaçoient dans le ciel, et qui publioient qu'Hercule, Bacchus, Castor et Pollux, céderoient la place à ce nouveau dieu.

Il ordonna donc une fête, et fit préparer avec la plus grande magnificence un festin auquel il invita les plus grands seigneurs de sa cour, Macédoniens, Grecs, et les plus qualifiés d'entre les Perses. Il se mit à table avec eux, et après y avoir demeuré quelque temps, il se retira. Alors Cléon, avec lequel il s'étoit concerté, ainsi qu'avec Agis, prit la parole, et fit, à la

louange du roi, un discours étudié, dont la conclusion étoit, qu'il leur seroit aisé à tous de reconnoître à bien peu de frais et par quelques grains d'encens, ses exploits éclatans et ses bienfaits, en l'adorant comme dieu, ainsi que lui-même alloit leur en donner l'exemple, lorsqu'il rentreroit dans la salle; mais il falloit que tous aussi fissent leur devoir, principalement ceux qui faisoient profession de sagesse, et qui devoient montrer aux autres par leurs hommages le culte qui étoit dû à un si grand roi.

Ces dernières paroles portoient sur Callisthène, parent d'Aristote, qui l'avoit donné à Alexandre pour l'accompagner en Perse, et le garantir, par la sagesse de ses conseils, des excès où son sang bouillant et sa jeunesse le portoient. Ce philosophe, peu fait au langage de la cour, et ne tenant même que très-difficilement un juste milieu entre une complaisance servile et une roideur inflexible, déplaisoit au roi par sa trop grande franchise, et par ce qu'il avoit, selon lui, de trop austère. Voyant que tout le monde gardoit le silence, et avoit les yeux fixés sur lui, il adressa à

Cléon un discours, qui, en lui-même, et d'après les opinions reçues, sembloit rempli de plus de ménagemens qu'on n'eût dû en attendre de lui. Il donna des louanges à Alexandre, telles que ce prince pouvoit à certains égards les mériter; mais il supposa que s'il eût été présent, il eût dédaigné tout le premier l'encens et la basse flatterie de Cléon. Il distingua entre les honneurs qui lui étoient si légitimement dus qu'il auroit droit de s'offenser qu'on les lui refusât, et ceux que les dieux auroient droit de s'offenser à leur tour qu'on rendît à un homme qui n'étoit pas encore au rang des immortels. On vient de nous citer, dit-il, l'apothéose d'Hercule et de Bacchus; mais ils avoient disparu de dessus la terre avant que la renommée les plaçât dans le ciel. On nous cite encore l'exemple des Perses. Je ne rougis point de ma patrie; et sur la manière dont je dois honorer le roi, je ne veux pas l'apprendre des vaincus, que je réconnois, dès ce moment, pour les vainqueurs, si c'est d'eux que nous recevons des lois pour régler notre façon de vivre et nos usages.

On écoutoit volontiers Callisthène, comme le défenseur de la liberté publique et des coutumes reçues. Alexandre, au contraire, qui s'étoit caché derrière une tapisserie dont les lits du festin étoient entourés, n'avoit pu l'entendre sans le plus violent dépit. Il envoya dire à Agis et à Cléon de ne pas insister davantage, et de se contenter que les étrangers se prosternassent à leur manière, quand il rentreroit; et peu après il reparut dans la salle, comme s'il venoit de terminer quelque affaire importante. Pendant que les Perses l'adoroient, Polysperchon, l'un de ses généraux, qui étoit près de lui, voyant qu'un de ces Perses touchoit la terre de son menton, lui dit en raillant de frapper encore plus fort; ce qui fit éclater la colère d'Alexandre. Eh quoi, dit le roi, tu ne m'adores pas! Seras-tu donc le seul qui nous jugeras digne de risée? Polysperchon répondit, que ni le roi n'étoit digne de risée, ni lui de mépris. Alors le roi le tira de dessus le lit, sur lequel il étoit, et le jeta à bas : et comme il étoit tombé le visage contre terre, vois-tu, dit-il, que tu as fait toi-même ce qui vient,

dans un autre, d'être l'objet de tes plaisanteries; et l'ayant fait mettre en prison, il congédia l'assemblée. Il est vrai que depuis il pardonna à Polysperchon, après l'avoir tenu long-temps dans les fers. J'entre dans ces détails, mon fils, parce qu'ils nous montrent sensiblement combien l'orgueil rend petits ceux à qui l'opinion vulgaire se plaît à donner le nom de grand.

Le ressentiment d'Alexandre fut bien plus vif encore à l'égard de Callisthène. C'étoit la coutume des grands de Macédoine, dès que leurs enfans étoient adultes, de les placer auprès des rois, à-peu-près comme nos anciens pages; si ce n'est que, parmi leurs fonctions, il s'en trouvoit qui avoient quelque chose de plus bas et de plus servile. Ils passoient la nuit tour-à-tour à la porte de la chambre où couchoit le roi, et c'étoient eux qui, par une autre porte que celle des gardes, y faisoient entrer les concubines; car Alexandre ne laissoit pas que d'en avoir alors, tant il avoit changé de mœurs, ainsi qu'il avoit adopté d'ailleurs en partie, au grand regret de tous ceux de sa nation, les habillemens, le luxe et les

modes des Perses; c'étoient les jeunes gens encore, qui recevoient les chevaux de la main des palfreniers pour les amener au roi quand il devoit monter à cheval; et ils l'accompagnoient à la chasse et dans les combats. On les instruisoit, au reste, dans tous les genres d'études qui convenoient à une éducation honnête, et la distinction la plus honorable dont ils jouissoient, étoit de pouvoir s'asseoir et manger à la table du roi. Ce corps étoit comme une pépinière de généraux et de gouverneurs. Il arriva qu'Hermolaüs, l'un des jeunes seigneurs qui le composoient, ayant frappé le premier de son dard un sanglier que le prince vouloit tirer, il le fit déchirer à coups de fouets. Hermolaüs ne pouvant digérer cet affront, s'en plaignit à Sostrate qui étoit de la même compagnie que lui, et qui l'aimant avec passion n'avoit pu voir sans la douleur la plus amère le supplice honteux qu'il avoit essuyé. L'ayant animé à la vengeance, il forma avec lui, sous un serment réciproque, le projet de tuer le roi, et ils firent entrer plusieurs de leurs jeunes camarades dans le complot, fixant pour l'exé-

cuter le temps où les conjurés seroient seuls de garde auprès du prince, ce qui ne devoit avoir lieu qu'au bout de trente jours. Ils gardèrent fidèlement le secret pendant tout cet intervalle; mais un incident les ayant forcés à un plus long délai, l'un d'entr'eux se repentit de son dessein, et révéla tout à Alexandre, dont il obtint sa grâce, en lui nommant ses complices. Ils furent tous arrêtés, et traduits devant une grande assemblée qu'Alexandre avoit convoquée. Le roi leur ayant demandé quel motif avoit pu les porter à former un complot aussi criminel, Hermolaüs prit la parole, et du ton le plus assuré lui reprocha toutes ses cruautés, toutes ses injustices, toute son aversion pour les coutumes de leurs pères, qu'il quittoit pour celles des Perses, et toutes les autres choses que, de sa part, des hommes libres ne pouvoient endurer.

Comme Alexandre paroissoit disposé à impliquer Callisthène dans cette conjuration, parce qu'il étoit lié avec Hermolaüs, celui-ci, en terminant le long discours que Quinte-Curce lui fait tenir, et dont Arrien dit très-peu de chose, proteste que

ce philosophe n'y avoit aucune part; et en effet, il ne fut chargé par aucun des complices. Cependant le roi, qui l'avoit fait arrêter avec tous les autres, ayant remis tous les coupables entre les mains de leurs propres camarades, qui pour ne pas laisser douter de leur fidélité, les firent expirer dans d'horribles supplices, fit aussi mourir dans la torture Callisthène, tout innocent qu'il étoit, ou selon d'autres, le fit mettre en croix; car on a parlé en diverses manières du genre de sa mort. Ce qu'il y a de vrai, c'est que rien n'a plus déshonoré la mémoire d'Alexandre que cette mort injuste et cruelle d'un homme vraiment philosophe, plein de probité, d'un savoir profond, et recommandable par sa franchise même et par la régularité de ses mœurs. Alexandre se repentit de cette cruauté, mais comme il se repentoit de tout le reste, lorsqu'il n'étoit plus temps (1).

Pour arrêter les murmures qui s'élevoient dans son armée, il prit la route des Indes, toujours excité par l'ambition d'imiter Bac-

(1) Quint.-Curt. l. VIII, c. II-VIII.

chus

chus et Hercule, fils de Jupiter comme lui, et qui, selon les vieilles fables des Grecs, avoient pénétré jusque-là; toujours rempli de la folle envie de courir le monde, de troubler le repos de tant de peuples qui ne lui devoient rien, qui n'avoient rien à démêler avec lui, et toujours disposé à en subjuguer beaucoup plus qu'il ne pouvoit en retenir sous sa domination; ce qui l'obligeoit à les soumettre de nouveau, et à les punir de leur révolte. A son départ, son armée se montoit à cent vingt mille hommes, tant Grecs que Persans, outre quinze mille qu'il avoit laissés dans la Bactriane avec Amyntas.

Ptolomée divise l'Inde en deux parties, celle qui est en-deçà du Gange, jusqu'où même Alexandre n'a pu aller, comme il l'auroit désiré, et celle qui est au-delà. C'est de l'Indus, autre grand fleuve de cette vaste contrée, que l'Inde a pris son nom.

Selon le rapport d'Arrien (1), tous les Indiens sont libres, et ils ne se servent point

(1) Arrian. de Indic. c. x et seq.

d'esclaves, n'y en ayant aucun parmi eux. Ils sont partagés en plusieurs classes qui ne se confondent point, et ne s'allient point entre elles par des mariages. La première de ces classes, et la plus honorable, quoique la moins nombreuse, est celle des Brachmanes, qu'ils appellent les Sages. Ils ne payent aucun tribut au prince, qu'ils aident de leurs conseils, lui rendant les mêmes services que les mages aux rois de Perse. Considérés comme les dépositaires de la religion, ils s'emploient aux sacrifices publics. Ils s'appliquent aussi à l'inspection des astres, exercent seuls l'art prétendu de deviner, et prédisent principalement le changement des temps et des saisons. Celui qui a manqué trois fois de justesse dans ses prédictions, est interdit pour toujours, et condamné au silence. Plusieurs d'entr'eux vivent tout nus, ce qui leur a fait donner, par les Grecs, le nom de Gymnosophistes. Nous aurons bientôt occasion de nous étendre davantage sur ce qui les concerne.

En général, les Indiens sont vêtus, dit

Quinte-Curce (1), de robes de lin qui leur descendent jusqu'aux talons; ils ont des sandales aux pieds, et s'enveloppent la tête avec des morceaux de toile; ils portent des pendans d'oreilles de pierreries, et des bracelets d'or, qui distinguent parmi eux la noblesse, et désignent l'opulence. Mais le luxe de leur roi surpasse ce qu'il y a de plus excessif en ce genre parmi toutes les nations. Quand il daigne se laisser voir en public, ses officiers portent des encensoirs d'argent, et parfument tous les chemins par où il doit passer : il est couché sur une litière d'or, garnie de perles suspendues tout autour; ses robes de lin sont enrichies d'or et de pourpre; sa litière est suivie de gens armés et de ses gardes du corps, parmi lesquels on porte sur des branches d'arbres, des oiseaux instruits à distraire le monarque, par leurs chants, des occupations et des affaires sérieuses. Le palais est orné de colonnes dorées; une vigne ciselée d'or rampe autour, et l'ouvrage est bigarré par des figures d'argent qui représentent des

(1) Quint.-Curt. l. VIII, c. IX et seq.

oiseaux, et dont la vue plaît et récrée. Son plus violent exercice est de tirer, à la chasse, des animaux enfermés dans un parc, parmi tous les vœux et les chants joyeux de ses concubines. Il fait à cheval les voyages peu considérables; mais s'il est question d'aller un peu loin, ce sont des éléphans qui traînent son char, et ces grands animaux sont entièrement couverts d'or. Pour qu'il ne manque rien, ajoute Quinte-Curce, à la dépravation des mœurs, il a derrière lui une longue suite de courtisanes dans des litières d'or : ce train de concubines est séparé de celui de la reine; mais il l'égale par sa pompe. Ce sont les femmes qui apprêtent les repas; ce sont elles aussi qui servent le vin dont tous les Indiens font un très-grand usage. Lorsque le roi est ivre et endormi, ses concubines l'emportent dans sa chambre, et invoquent, par des cantiques à l'usage du pays, les dieux qui président aux nuits.

Alexandre étant entré sur les frontières de l'Inde (1), les petits rois de différentes

(1) Quint.-Curt. l. VIII, c. IX-XIV. Arrian.

peuplades vinrent au-devant de lui pour recevoir ses ordres. Ils disoient qu'il étoit le troisième fils de Jupiter qui étoit venu chez eux, que Bacchus et Hercule ne leur étoient connus que par la renommée, mais que lui étoit présent en personne, et sous leurs yeux. Le roi les ayant accueillis avec bonté, leur ordonna de le suivre, et de lui servir de guides. Comme il n'y avoit plus personne qui vînt lui rendre hommage, il s'avança dans le pays, et employa la force contre ceux qui refusoient de se soumettre, brûlant ou saccageant leurs villes, et y passant tout au fil de l'épée, dès qu'il croyoit devoir les châtier de leur résistance.

Au siège d'une ville des Mazages, qui finit par se rendre, il fut blessé à la jambe d'une flèche, et la douleur qu'il en ressentit fut si violente, qu'elle lui arracha, dit-on, cet aveu : « Tous jurent que je suis

---

l. IV, c. XXII et seq.; l. V et VII, c. I et seq. *Id.* in Indic. c. X et seq. Strab. l. XV, p. 489-495. Plut. in Alex. Diod. l. XVII, pag. 555 et seq. Justin. l. XII, c. VII, VIII et seq.

fils de Jupiter; mais ma blessure me crie et me fait sentir que je suis homme (1) ».

Les habitans de plusieurs petites villes, après les avoir abandonnées, s'étoient retirés en armes sur une roche nommée *Aorne* : c'étoit un bruit commun qu'Hercule en avoit inutilement formé le siège, et qu'un tremblement de terre l'avoit contraint de le lever. Quel puissant motif d'émulation, quel aiguillon pour la vanité d'Alexandre ! Cette roche étoit, comme tant d'autres dont il a été parlé, presque inaccessible par sa hauteur, par sa pente escarpée, par le fleuve qui couloit à ses pieds, et en d'autres endroits par des abîmes profonds qu'il falloit combler. On parvint à le faire en sept jours à force d'y jeter des troncs d'arbres tirés de la forêt prochaine. Lorsqu'il fut ensuite question de grimper sur la roche, l'impétueux et téméraire Alexandre donna le premier l'exemple, et fut bientôt suivi de tous ses Macédoniens. Mais la chute d'un grand nombre d'entre

(1) Quint.-Curt. l. VIII, c. x. Senec. Epist. LIX.

eux, les pierres énormes que les barbares faisoient rouler d'en haut, et dont le choc précipitoit ceux qu'elles rencontroient, forcèrent à rétrograder. Alexandre, témoin de la perte de tant de soldats, et exposé lui-même à de si grands dangers, fit sonner la retraite. Ce qui le sauva, lui et ses soldats, c'est que les barbares, contens d'avoir repoussé l'ennemi, ne l'inquiétèrent point lorsqu'il se retira.

Du reste, quoiqu'Alexandre, n'ayant plus aucun espoir de se rendre maître de cette roche, eût résolu de lever le siège, ce qui étoit pour lui le premier affront qu'il eût reçu, il ne laissa pas de paroître vouloir encore s'y attacher. Il fit, en conséquence, occuper les avenues, avancer les tours, et relever ses troupes fatiguées par des troupes fraîches. Les Indiens, comme pour lui insulter, se mirent à faire bonne chère pendant deux jours et deux nuits, tandis que le roc retentissoit du bruit de leurs tambours. Mais la troisième nuit, on fut tout étonné de le voir éclairé par une quantité de flambeaux, et de ne plus rien entendre. Le roi apprit qu'ils les avoient

allumés pour favoriser leur fuite, et diriger plus sûrement leur marche au milieu de ces précipices. Toute l'armée jeta aussitôt, par son ordre, de grands cris, qui remplirent les fuyards d'une telle épouvante, que plusieurs croyant voir l'ennemi, se poussèrent les uns les autres, et périrent misérablement. Alexandre, devenu maître de la roche Aorne par un bonheur inoui, en rendit grâces aux dieux par les mêmes sacrifices et avec le même appareil religieux que s'il eût remporté une victoire éclatante, et dressa sur le roc des autels à Minerve et à la Victoire, laissant d'ailleurs à un de ses officiers la défense de ce lieu et du pays adjacent.

Après seize jours de marche, il arriva au fleuve Indus, où il trouva qu'Ephestion avoit tout préparé pour le passage, selon l'ordre qu'il lui en avoit donné. Le roi du pays, appelé Omphis, vint au-devant de lui avec son armée. Ayant commandé à ses troupes de s'arrêter, il s'avança seul vers Alexandre, et lui fit hommage de ses Etats, que ce prince lui rendit. Omphis, qui avoit perdu tout récemment le roi son

père, prit alors le diadême, et le nom de Taxile, qui, selon l'usage de sa nation, étoit affecté à celui qui montoit sur le trône. Il fit au roi de Macédoine, qui ne se laissa pas vaincre en générosité, de riches présens; il lui donna, entr'autre, cinquante-six éléphans, et plusieurs animaux d'une grandeur merveilleuse.

Taxile étoit en guerre avec deux rois, Abisares et Porus, qui régnoient l'un et l'autre au-delà de l'Hydaspe. Mais le premier vint se soumettre lui-même à Alexandre. Ce prince ne voyant pas paroître le second qui étoit le plus puissant et le plus renommé des deux, et trompé ainsi dans l'attente qu'il s'étoit formée que l'éclat de son nom et de ses conquêtes le porteroit également à lui rendre hommage, lui fit dire, comme s'il eût été son vassal, qu'il eût à lui payer tribut, et à venir au-devant de lui à l'entrée de son royaume. Porus répondit froidement qu'il iroit le recevoir sur sa frontière, mais que ce seroit les armes à la main. Alexandre reçut, dans ce temps-là même, un renfort de trente éléphans, qui lui fut d'un grand secours. Il

donna la conduite de tous les éléphans à Taxile, et s'avança jusqu'aux bords de l'Hydaspe. Porus s'étoit campé sur l'autre rive, et avoit mis à la tête de ses troupes quatre-vingt cinq éléphans d'une prodigieuse grandeur, et derrière eux trois cents chariots, soutenus par trente mille hommes de pied. Il n'avoit tout au plus que six à sept mille chevaux. Ce prince étoit monté sur un éléphant encore plus grand que les autres, et lui-même étoit d'une taille qui surpassoit celle des autres hommes; en sorte qu'avec ses armes éclatantes d'or et d'argent, il paroissoit terrible et majestueux tout ensemble. Il étoit plus grand encore par l'élévation de son ame, par sa prudence et par son courage.

Plutarque, dans la vie d'Alexandre, rapporte, d'après une de ses lettres, quelques détails sur sa bataille contre Porus, et ces détails s'accordent avec ce que racontent plus au long Arrien et Quinte-Curce sur ce sujet. Le roi parle dans sa lettre des difficultés qu'il essuya pour traverser l'Hydaspe, fleuve extrêmement large, profond et très-rapide. Pendant une nuit fort

orageuse et fort obscure, prenant avec lui une partie de ses gens de pied et l'élite de sa cavalerie, il alla, fort loin des ennemis, passer le fleuve sur ses bateaux, jusqu'à une petite île, d'où il pourroit ensuite, avec moins de peine et de trajet, gagner la rive opposée. Là il survint une pluie, accompagnée de vents impétueux, d'éclairs, et de tonnerres qui tomboient dans son camp. Malgré ce violent orage, et quoiqu'il vît plusieurs de ses soldats frappés de la foudre, il ne laissa pas de partir de cette île, et d'arriver à l'autre bord à travers mille obstacles et les plus grands dangers. On prétend, sur la foi d'Onésicrite, que ce fut alors qu'il dit ces paroles remarquables : *O Athéniens, croiriez-vous que je pusse m'exposer à de si grands périls, pour mériter vos louanges?* Ceux-ci toutefois, mon fils, ne se sont pas montrés plus sensés que lui, si en faveur de pareils exploits, dont le motif étoit si vain, la cause si peu juste, et en général les suites si déplorables, ils ont pu lui accorder ces louanges, et croire qu'il les méritoit.

En attendant que le reste de son infan-

terie fût arrivée, il livra un premier combat, où périt un fils de Porus que ce roi avoit envoyé à la tête d'un détachement considérable, ne croyant pas d'ailleurs avoir affaire à Alexandre. Ne s'étant que trop assuré de sa présence, il marcha lui-même à sa rencontre avec toutes ses troupes. L'armée d'Alexandre s'étoit renforcée de celles qui avoient ordre de le rejoindre. Le choc fut terrible; mais après bien des heures de combat, pendant lesquelles les Indiens après avoir été enfoncés et s'être ralliés derrière leurs éléphans, étoient revenus à la charge, la victoire demeura toute entière au conquérant. La perte de son côté fut assez légère. Du côté des ennemis, elle se monta à vingt mille hommes de pied et trois mille chevaux, sans compter les chariots qui furent tous brisés, et les éléphans qui furent tous tués ou dont on s'empara. Porus perdit aussi dans l'action un autre fils. Ce roi, qui n'avoit cessé tant qu'elle avoit duré, d'y faire, avec la plus grande intrépidité, le devoir de soldat et celui de capitaine, ayant été enfin blessé à l'épaule, et voyant la déroute de son armée, se retira monté sur

son éléphant. Alexandre, qui avoit admiré sa conduite et sa valeur, désirant de le sauver, envoya inutilement après lui Taxile, qu'il traita de traître à sa patrie, et qui fut obligé de retourner sur ses pas. Il dépêcha ensuite d'autres officiers, parmi lesquels étoit un de ses anciens amis, nommé Méroé, qui l'exhorta vivement à venir trouver un vainqueur digne de lui. Il y consentit, non sans peine, et se mit en marche. Alexandre, qui en avoit été averti, s'avança au-devant de lui pour le recevoir avec quelques-uns de sa suite. Quand il fut proche, Alexandre s'arrêta, frappé de tout ce qu'il y avoit de grand dans sa personne, et de toute la fermeté qu'il faisoit paroître au sein du malheur. Il prit le premier la parole, et avec un air noble et grâcieux, il lui demanda comment il vouloit qu'on le traitât; *en roi*, lui répondit Porus. *Mais*, ajouta Alexandre, *ne demandez-vous rien de plus? Non*, répliqua Porus, *tout est compris dans ce seul mot.* Alexandre, touché de cette grandeur d'ame, dont il semble que l'infortune de ce prince relevoit encore l'éclat, ne se contenta pas de lui laisser son

royaume; il y ajouta d'autres provinces, et le combla de toutes les marques possibles d'honneur, d'estime et d'amitié. Porus lui demeura fidèle jusqu'à la mort. Ici, mon fils, on peut dire qu'Alexandre s'est montré vraiment grand; et toutefois, voyant d'un côté un agresseur injuste, animé d'un vain désir de gloire, et de l'autre, parmi des nations barbares, un roi qui défend avec tant de justice et de valeur ce qu'on est venu lui disputer de si loin les armes à la main, et qui au moment où il est à la merci du conquérant, conserve tant de sang froid et de magnanimité, je ne crains pas d'avouer que j'admire encore plus ici le vaincu que le vainqueur.

Alexandre bâtit une ville qu'il appela Nicée, au lieu où la bataille s'étoit donnée; et à l'endroit où il avoit passé le fleuve, il en bâtit une autre qu'il nomma Bucéphale, en l'honneur de son cheval qui y mourut, soit des blessures qu'il reçut dans le combat (1), soit, comme d'autres l'ont écrit, de fatigue et de vieillesse.

---

(1) Ci-dessus, pag. 175.

Après la victoire remportée sur Porus, Alexandre s'avança dans le pays, où il assujettit beaucoup de peuples à son empire. Ayant passé l'Acésine et l'Hydroate, deux fleuves considérables, il apprit que plusieurs peuples indiens s'étoient ligués pour la défense de leur liberté, et entr'autres les Cathéens, qui étoient les plus vaillans, et qui entendoient le mieux la guerre, et qu'ils s'étoient campés près d'une ville forte, nommée Sangale. Il marcha contre eux, les défit dans une bataille rangée, prit la ville, et la rasa jusqu'aux fondemens.

Un jour comme il passoit à la tête de son armée, ces philosophes appelés Brachmanes, dont nous avons déjà parlé (1), s'entretenoient ensemble en se promenant dans une prairie. Dès qu'ils l'aperçurent, ils se mirent tous à frapper la terre du pied. Alexandre voulut en savoir la cause. Ils lui répondirent, en lui montrant la terre avec la main, « que personne ne possédoit de cet élément que ce qu'il en pouvoit occuper; qu'il n'étoit différent du reste des hom-

(1) Ci-dessus, pag. 338.

mes, qu'en ce qu'il étoit plus remuant et plus ambitieux, et couroit toutes les terres et les mers pour faire du mal aux autres et s'en faire à lui-même; mais qu'enfin il mourroit sans occuper plus d'espace qu'il ne lui en falloit pour sa sépulture ».

Cette réponse, dit Arrien qui nous l'a conservée (1), obtint les éloges d'Alexandre lui-même, qui n'en continua pas moins à faire tout le contraire de ce qu'il venoit d'approuver.

Elle piqua toutefois sa curiosité. Il désira d'avoir avec d'autres Brachmanes un plus long entretien, et s'il se pouvoit, d'en attacher quelqu'un à sa suite. Passant près d'une ville où demeuroient plusieurs d'entr'eux, il leur députa Onésicrite, qui avoit été disciple de Diogène le cynique. Il en trouva, à peu de distance, une quinzaine, qui, depuis le matin jusqu'à la fin du jour où ils retournoient dans la ville, se tenoient nus dans la même situation et dans la même posture où ils s'étoient mis d'abord. S'étant adressé à Calanus, il lui exposa le su-

(1) Lib. VII, c. I, II.

jet de sa députation. Calanus prit de là occasion de lui parler de leurs opinions. Il lui raconta, « qu'anciennement la terre étoit » couverte d'orge et de froment, comme » elle l'étoit maintenant de poussière; qu'ou» tre l'eau, on voyoit couler dans les fleuves » le lait, le miel, l'huile et le vin; que les » crimes des hommes avoient changé cet » heureux état, et que, pour punir leur » ingratitude, Jupiter les avoit condamnés » à un long et pénible travail; que touché » de leur repentir, il les avoit rétablis dans » leur première abondance; mais que les » choses prenoient le train de retourner » dans l'ancien désordre ». Ce récit montre assez clairement, comme l'observent ici M. Rollin (1) et M. Dacier (2), que ces

---

(1) Tome VI, pag. 537, de l'Histoire ancienne de M. Rollin, dont nous empruntons la plupart de ces détails, en les confrontant avec le texte des écrivains dont ils sont tirés. Voyez, sur cet article, Strabon, l. XV, p. 491, 492.

(2) Traduction des Vies des Hommes illustres de Plutarque, tom. VII, Vie d'Alexandre, note au bas de la page 157.

philosophes avoient quelque idée de la félicité du premier homme, et du travail auquel sa désobéissance l'avoit assujetti, ainsi que ses descendans. En général, on ne sauroit trop remarquer, mon fils, surtout parmi les peuples orientaux, comme les plus voisins de ce qui a été en quelque sorte le berceau du genre humain, tous les rapports si multipliés des anciennes traditions, quoiqu'altérées par les fables du paganisme, avec les premiers et les principaux faits énoncés par Moïse (1).

Après avoir conversé avec Calanus, Onésicrite s'adressa à Mandanis, ainsi que le nomme Strabon (2), ou Dandamis, comme l'appellent Arrien et Plutarque (3). Dandamis étoit le plus âgé de la troupe, et celui

---

(1) Indépendamment de tout ce que nous avons relevé à ce sujet, principalement dans le Ier. volume de ces Leçons de l'Histoire, voyez, sur l'objet dont il est ici question, les notes (*d*), (*e*), à la fin de la IIIe. Lettre du tome Ier.

(2) Strab. l. XV, pag. 492.

(3) Arrian. l. VII, c. II. Plut. in Alex.

dont les autres étoient les sectateurs et comme les disciples. Dans l'entretien que le philosophe grec eut avec lui, et où le Brachmane étaloit les plus belles maximes sur le soin d'endurcir le corps, de l'exercer au travail, de vaincre la volupté, de donner de la force à notre ame, et d'en calmer les mouvemens tumultueux qu'enfantent les passions; Onésicrite lui ayant parlé de Pythagore et de Diogène, Dandamis lui répondit «que ces philosophes lui paroissoient des gens sages; mais qu'ils avoient tort en une chose, c'étoit de préférer la loi ou la coutume à la nature; car autrement ils n'auroient pas honte d'aller nus, ainsi que le faisoient lui et ses disciples»: comme si, dans l'homme, la nature, et la raison qui fait une partie essentielle de la nature humaine, ne lui avoient pas donné partout, hors de l'état le moins civilisé, le plus sauvage et le plus brut, de certaines idées, et de certains principes de mœurs et de bienséances qui tiennent à toute sa moralité, et pour parler ainsi, ne lui avoient pas donné l'instinct de la pudeur!

A la proposition que lui fit Onésicrite, ainsi qu'à Calanus, de quitter la vie dure

qu'ils menoient, et de consentir à en mener une plus douce à la suite d'Alexandre, dont ils éprouveroient toute la générosité et la bienfaisance, Dandamis répartit « que ja-
» mais il ne se rendroit auprès de ce prince,
» ni ne permettroit à personne de s'y ren-
» dre; qu'il n'avoit que faire d'Alexandre,
» et qu'il étoit fils de Jupiter aussi bien que
» lui; qu'il étoit sans besoin, sans désir et
» sans crainte; que tant qu'il vivroit, la terre
» lui fourniroit ce qui étoit nécessaire pour
» sa nourriture, et que la mort le délivre-
» roit d'un compagnon fâcheux et incom-
» mode (par où il entendoit son corps), et
» le mettroit en pleine liberté ».

Calanus, au contraire, qui, dans le premier entretien, s'étoit montré le plus grossier et le plus incivil envers Onésicrite, voulant exiger qu'il se mît nu comme lui, avant que de daigner seulement l'entendre, devint le plus traitable sur ce changement de vie qu'on venoit de leur proposer, et malgré l'opposition, la défense même de Dandamis, malgré le jugement que ses condisciples portoient de sa lâcheté, ne pouvant trop s'étonner, au rapport d'Arrien, qu'il pût se

résoudre à servir un autre maître que Dieu, il suivit Onésicrite auprès d'Alexandre, qui le reçut avec de grandes démonstrations de joie.

Le philosophe indien s'entretenant un jour avec lui sur les maximes d'une sage politique et d'un bon gouvernement, exposa aux yeux de ce prince, selon le rapport de Plutarque (1), une image sensible, et un emblême naturel de son empire. Il jeta à terre un grand cuir de bœuf fort sec et fort retiré, et mit le pied sur une des extrémités. Ce cuir, pressé par un bout, baissa, et tous les autres bouts s'élevèrent. En faisant ainsi le tour de ce même cuir, et pressant sur toutes les extrêmités, il lui fit voir que pendant qu'il baissoit d'un côté, il s'élevoit de tous les autres, jusqu'à ce que s'étant placé au milieu, il tint le cuir en état, et partout également abaissé. Par cette image, il vouloit lui démontrer qu'il devoit résider au centre de ses Etats, pour en tenir toutes les parties en respect; et ne pas les étendre au-delà de toute mesure, en entreprenant des expédi-

(1) Plut. in Vit. Alex.

tions si éloignées, et de si grands voyages. Nous verrons dans peu quelle fut la fin de Calanus.

Avant que de revenir à Alexandre, nous ne devons pas omettre de dire ici quelques mots des opinions de ces anciens Brachmanes, lesquelles sont encore, en grande partie, celles des Brahmes modernes. En laissant de côté l'antiquité qu'ils s'attribuoient, et dont nous avons suffisamment parlé (1), leurs sentimens, au rapport de Strabon (2), ne différoient pas beaucoup de ceux des Grecs (3). Ils croyoient avec tous

---

(1) Ci-dessus, tom. I, pag. 296 et suiv. pag. 331.

(2) Strab. l. XV, pag. 490.

(3) Parmi les mémoires des savans anglois de la société de Calcutta dans le Bengale, il en est un singulièrement intéressant *sur les dieux de la Grèce, de l'Italie et de l'Inde*, où l'auteur, sir William Jones, président de cette académie, fait voir les rapports qui se trouvent entre les opinions religieuses de ces différens peuples, en y comprenant ceux de l'Egypte, de la Chine, de la Perse, de la Phrygie, de la Phénicie, de la Syrie, etc.;

les peuples que le monde avoit commencé. Ils pensoient aussi qu'il finiroit, comme étant sujet à être successivement détruit et renouvelé. Ils disoient que la figure du monde est ronde; que le Dieu qui l'a créé et qui le gouverne, le remplit tout entier de sa majesté; que les principes de toutes choses étoient différens; mais que la formation du monde avoit commencé par l'eau; qu'outre les quatre élémens, il y avoit comme une cinquième nature, de laquelle sont formés

---

rapports si intimes, qu'il en déduit, par une juste conséquence, la très-grande probabilité de leur commune origine, et d'un point central, d'où ils sont partis pour se répandre en différens lieux; ce que prouve aussi le savant et célèbre M. Bryant dans son *New systema or analysis of ancient Mythology*, que nous n'avons pu nous procurer que très-difficilement. L'un et l'autre écrivains confirment en bien des points le récit de Moïse, par les traditions, quoique généralement altérées et défigurées des grands faits qu'il nous expose. Voyez *Asiatic Researches or transaction of the society instituded in Bengale*, tom. Ier. pag. 221 et suiv.

le ciel et les astres; que la terre est située au centre de l'univers.

Pour ce qui regarde l'immortalité de l'ame, les jugemens exercés dans les enfers, et autre choses semblables, ils suivoient la même doctrine que Platon, mêlant aussi bien que lui des fables à leurs récits.

Il ne se nourrissoient que d'herbes, de légumes et de fruits, et s'en tenoient à l'eau pour toute boisson. Porphyre (1) s'accorde assez généralement avec Strabon sur leur genre de vie. Comme ils admettoient, ainsi que les Brahmes le font encore à présent, la métempsycose, croyant que les ames passent du corps des hommes dans celui des bêtes, ils s'abstenoient de la chair des animaux. On pense que c'est des Brachmanes que Pythagore a emprunté ce dogme. Quant au genre d'abstinence dont nous parlons, Strabon prétend néanmoins, quoique sans beaucoup de vraisemblance, qu'après avoir été élevés, dès l'âge le plus tendre, par des sages, et avoir mené jusqu'à trente-sept ans une vie solitaire, se privant de viande,

(1) Lib. de Abstin. animal.

et

et gardant en tout une exacte continence, lorsqu'une fois ils avoient atteint leur trente-septième année, non-seulement ils habitoient, comme nous l'avons vu, dans les villes, mais ils usoient de la chair des animaux. C'est aussi à cet âge qu'ils épousoient plusieurs femmes.

On raconte de la dureté de leur vie et de leur patience, des choses surprenantes. Telle est celle de passer des journées entières toujours debout, le visage tourné vers le soleil, et cela, dans la saison de l'année la plus brûlante. Persuadés qu'il y a de la honte d'attendre la mort quand on se sent accablé par l'âge ou par la maladie, la plupart d'entr'eux se sont fait gloire de prévenir leur dernière heure, et de se faire brûler tout vifs. D'autres cependant, plus sensés et plus humains, loin d'attacher une idée de vertu et de courage à une mort volontaire, ont toujours regardé comme une foiblesse, de ne pouvoir attendre en paix le dernier moment, et comme un crime d'oser prévenir l'ordre des dieux.

Une chose bien plus surprenante encore que ce courage féroce que montroient bien

des Brachmanes à s'ôter si cruellement la vie, c'est celui dont parle Cicéron dans ses Tusculanes (1), en citant ces femmes de l'Inde, qui disputoient à l'envi à qui suivroit leur commun mari après sa mort. Ce privilége étoit réservé à celle de ses épouses qu'il avoit le plus aimée pendant sa vie; et il ne lui étoit adjugé que sur les preuves alléguées de part et d'autre, et d'après le plus mûr examen. L'épouse qui avoit été préférée, suivie d'un nombreux cortége, voloit à la mort remplie de joie, et montoit sur le même bûcher que son mari; tandis que celles qui lui survivoient, se retiroient pleines de douleur et baignées de larmes. Que ne peuvent, mon fils, les usages, l'opinion, et un certain désir de gloire, quelque mal-entendu qu'il puisse être!

Alexandre, ne croyant pas, comme dit Arrien (2), devoir mettre de fin à la guerre, tant qu'il pourroit trouver de nouveaux ennemis à combattre, se préparoit à passer l'Hyphase. Il avoit entendu dire que la con-

---

(1) Cic. Tuscul. Quæst. l. V, n°. 78.

(2) Arrian. l. V, c. XXIV, XXV.

trée qui étoit au-delà de ce fleuve étoit très-opulente (1), que ses habitans étoient, tout-à-la-fois, d'excellens cultivateurs et de braves guerriers; et beaucoup d'autres choses qui excitoient ses désirs de conquêtes, et enflammoient son courage. Il vouloit ensuite traverser le Gange, à quelque distance duquel il trouveroit encore des peuples belliqueux, dont le roi se préparoit à défendre l'entrée de ses Etats avec des forces prodigieuses, en hommes, en chevaux, en chariots, en éléphans, et qui étoient capables, au jugement même de Porus qu'Alexandre consulta, de se faire craindre de tout autre que lui. Rien ne l'effrayoit, rien ne l'arrêtoit, dès qu'il étoit question d'affronter de

(1) Quinte-Curce parle de onze jours de marche, au-delà du fleuve, à travers de vastes déserts. Nous nous en tenons à Arrien, comme étant en général plus instruit et plus exact, eu égard aux anciennes histoires d'Alexandre qu'il avoit consultées. Sur tous ces détails, on trouve des différences remarquables entre les divers historiens qui nous restent, par rapport à ce conquérant.

grands périls, de vaincre et de conquérir. Mais ses soldats n'entroient plus dans les mêmes sentimens que lui. Ces nouveaux dangers les alarmoient; ils étoient rebutés de tant de marches, de fatigues et de combats; loin d'aspirer à de nouvelles conquêtes, ils ne vouloient qu'abandonner celles qu'ils avoient faites, pour revoir enfin leurs femmes, leurs enfans et leur patrie. Les plaintes et les murmures se firent entendre de toute part. Alexandre, instruit du mécontentement général, crut devoir haranguer ces mêmes hommes qui depuis si long-temps étoient les compagnons fidèles et les instrumens de ses exploits.

Quinte-Curce (1) et Arrien (2) rendent chacun à leur manière ce qu'ils lui font dire dans cette occasion. Le discours d'Arrien, comme on l'a observé (3), est grave, solide,

---

(1) Quint.-Curt. l. IX, c. II et III.

(2) Arrian. l. V, c. XXV-XXIX.

(3) Histoire Universelle par une société de gens de lettres, traduite de l'anglois, tom. VI, pag. 111.

A new general History of the world, t. XI, p. 15.

et capable de faire impression ; celui de Quinte-Curce est fleuri, plein de figures de réthorique, et plus propre à étonner qu'à persuader : sorte de diversité qui prouve assez que chacun de ces historiens composoit lui-même sa harangue. Celle d'Alexandre dut tenir en partie de l'une et de l'autre, remettant devant les yeux des Macédoniens la gloire dont ils se couvriroient, si, après avoir conquis l'Asie, ils achevoient de soumettre le reste de la terre, leur rappelant le souvenir de tant de victoires déjà remportées, et les animant par de magnifiques promesses à ne pas l'abandonner au milieu de ses travaux, et à le mettre en état de maintenir le titre d'*invincible*, dont l'oracle de Jupiter-Ammon l'avoit honoré. Ce prince étoit éloquent et chéri de ses soldats : cependant ils continuèrent à garder un morne silence, et finirent par tourner les yeux sur Cénus, général recommandable par son expérience, et également estimé du roi et de toute l'armée, qui lui donna les regrets les plus vifs, lorsque bientôt après il lui fut enlevé par la maladie. Cet officier qui avoit le mérite, si rare à la cour des princes, de

savoir, au besoin, dire la vérité, eut la générosité de plaider la cause des soldats, et de dire franchement à Alexandre que le but que les hommes se proposoient, en essuyant des fatigues, étoit de jouir dans la suite des douceurs du repos; que le nombre des Macédoniens étoit déjà fort diminué; que la plupart de ceux qui restoient pouvoient passer pour des invalides; et qu'ils espéroient tous, qu'en considération de leurs anciens services, il les rameneroit dans leur patrie.

Alexandre ne fut pas content du discours de Cénus, et toutefois après de nouvelles tentatives, après qu'Aristandre eut consulté par son ordre les entrailles des victimes, et n'y eut trouvé que de sinistres présages, «il faut donc nous en retourner, dit-il, puisque les dieux et mon armée exigent également que nous n'allions pas plus loin».

Les troupes reçurent cette nouvelle avec les transports de la joie la plus vive, et s'étant assemblées autour de la tente du roi, elles le comblèrent de bénédictions, de ce qu'invincible comme il l'étoit, il s'étoit laissé vaincre à leurs prières.

Avant son départ, il fit dresser douze au-

tels d'une hauteur démesurée, en actions de grâces envers les dieux, et plus encore pour servir de monumens de ses victoires; car il y joignit les traits de la vanité la plus puérile, et poussée jusqu'à un excès qu'on a peine à croire. Il enferma les douze autels dans un camp trois fois plus étendu que le premier qu'il s'étoit tracé pour lui-même, et l'environna de fossés qui avoient cinquante pieds de profondeur, sur dix de largeur. Il voulut de plus qu'on y laissât des lits d'une proportion qui l'emportât de beaucoup sur la taille ordinaire des hommes, afin, dit Quinte-Curce (1), de laisser à la postérité, par cet appareil, des idées exagérées de tout ce qui le concernoit. Mais comment ne s'est-il pas douté qu'il en paroîtroit d'autant plus petit à ceux qui viendroient après lui, qu'il avoit voulu se faire croire plus grand qu'il n'étoit; et qu'après tout, il n'y a de durable que la vraie grandeur? Disons-le encore, et nous ne saurions trop le redire, mon fils, car c'est pour nous une

(1) Quint.-Curt. l. IX, c. III. Diod. l. XVII, pag. 563. Arrian. l. V, c. XXIX.

des plus importantes leçons : O imbécillité de l'orgueil humain! oh! que de petitesse en effet dans la vanité !

Alexandre se voyant arrêté malgré lui en-deçà du Gange, et s'étant déterminé à faire de l'Hydaspe, sur les bords duquel il avoit vaincu Porus, une des bornes de son empire, ne renonçoit pas, en s'en retournant, à porter ses armes partout où il pourroit encore imprimer la terreur de son nom. Avant que de se rapprocher de ce fleuve, il donna ordre qu'on y amenât toute sa flotte, qui consistoit en un grand nombre de bâtimens de toute sorte, auxquels on n'avoit cessé de travailler depuis son entrée dans l'Inde. Elle avoit pour amiral Néarque, et Onésicrite avoit été nommé capitaine de la galère du roi. Le dessein de ce prince étoit d'aller jusqu'à l'Océan, et de subjuguer tous les peuples qu'il rencontreroit de côté et d'autre sur son passage. Etant arrivé au lieu du rendez-vous, et s'y étant embarqué, il descendit le fleuve, tandis que Cratère et Ephestion, à la tête d'une partie de l'armée, des bagages, et de deux cents éléphans, le cotoyoient par terre, l'un à la

droite de ce même fleuve, et l'autre à la gauche.

Il parvint ainsi jusqu'à l'embouchure de l'Hydaspe dans l'Acésine, laquelle prend son cours vers les Sabiens. Ces peuples avoient pour vêtemens des peaux de bêtes, pour armes des massues, et prétendoient que leurs ancêtres faisoient partie de l'armée d'Hercule. Alexandre fit une descente dans leur pays, le ravagea, et en prit la capitale par blocus. La nation lui avoit opposé, sur la rive des fleuves, quarante mille hommes de pied; il les mit en fuite, et força ceux qui s'étoient renfermés dans leurs murs. Les jeunes gens furent passés au fil de l'épée, les autres furent vendus. S'étant opiniâtré au siège d'une autre ville, il y perdit beaucoup de Macédoniens; mais les habitans, désespérant enfin de leur salut, mirent le feu à leurs maisons, et se jetèrent dans la flamme, avec leurs femmes et leurs enfans. Comme ils cherchoient à augmenter l'incendie, et les Macédoniens à l'éteindre, il y eut entre eux un nouveau genre de combat: les habitans détruisoient eux-mêmes leur ville, et les ennemis la défendoient pour qu'elle leur

restât. Que d'horreurs, mon fils, dans de pareilles guerres, et quelle idée devons-nous prendre de celui qui les suscite! La citadelle n'avoit point été endommagée; Alexandre y laissa une garnison. Les murs de cette forteresse étoient défendus par les trois plus grands fleuves de toute l'Inde, après le Gange, l'Indus au septentrion, et au midi l'Acésine et l'Hydaspe mêlés ensemble.

Il passa de-là dans le pays des Oxidraques et des Malliens, qui étoient les peuples les plus vaillans et les plus aguerris de cette contrée. Habituellement divisés entr'eux, l'intérêt commun les avoit réunis, et ils formoient ensemble une armée de quatre-vingt-dix mille hommes de pied, de douze mille chevaux, et de neuf cents chariots. Ils s'étoient d'ailleurs renfermés en très-grand nombre dans leurs villes pour les défendre. Les Macédoniens se voyant exposés à de nouveaux dangers, recommençoient à se soulever, et se plaignoient hautement de ce que la guerre, loin d'être terminée, comme ils s'en étoient flattés, n'avoit fait que se porter en d'autres lieux, et leur offrir des ennemis plus redoutables encore. Alexandre,

avec de belles paroles, qui lui coûtoient si peu, parvint, ainsi qu'il l'avoit toujours fait, à étouffer leurs clameurs, et à les mener contre les barbares. Il les battit en plusieurs rencontres, et s'empara de plusieurs villes, où il répandit, comme de coutume, l'horreur et la désolation. Il se vit toutefois, dans le pays des Malliens (1), au moment de porter pour toujours la juste peine de ses expéditions sanglantes, et de sa folle témérité.

La plupart d'entr'eux s'étant retirés dans une ville forte, il se dispose à les punir de leur résistance. A peine arrivé devant ses murs, il fait planter les échelles, et comme on tardoit trop à son gré, il en arrache une à un soldat, monte le premier couvert de son bouclier, et arrive sur le haut du mur, suivi seulement de deux ou trois de ses principaux officiers.

---

(1) Arrien, l. VI, c. XI, dit formellement que l'opinion commune étoit que ceci arriva dans le pays des Oxidraques; et c'est, en particulier, ce qu'avance Quinte-Curce, l. IX, c. IV; mais que, dans le fait, l'événement se passa dans le pays des Malliens.

Dès qu'Alexandre eut gagné le haut du mur, il renversa tous ceux qui osèrent lui résister ; mais devenu maître de cette espèce de champ de bataille, il se vit en butte à tous les traits qu'on tiroit d'une tour voisine. Ses soldats, qui craignoient pour sa personne, étant montés de leur côté pour le soutenir, les échelles se brisèrent, et le roi demeura sans secours. Dans une si fâcheuse extrémité, ce prince sauta dans la place, et Peuceste, Léonnatus et Abréus, qui étoient avec lui sur le mur, suivirent à l'instant son exemple. Aussitôt que le roi fut à terre, le général des Indiens s'avança pour le percer, et fut lui-même tué par ce prince, qui fit éprouver le même sort à plusieurs autres qui vinrent l'attaquer. Personne n'osant approcher, on ne lui tira plus des traits que de loin. Abréus fut blessé à la tête d'un coup de flèche. Une autre flèche perça la cuirasse d'Alexandre, et lui entra dans le corps. Les armes lui tombèrent des mains, et il demeura comme mort. Peuceste et Léonnatus le couvrirent de leur bouclier, quoique grièvement blessés l'un et l'autre. Sur ces entrefaites, les Macédoniens étant

parvenus au sommet de la muraille, se jetèrent dans la ville, en assez grand nombre pour obliger les Indiens à se retirer. D'autres vinrent à bout de rompre les verroux d'une petite porte qui étoit entre les deux tours, et firent entrer leurs compagnons. Le soldat, dans la violence de son ressentiment, passa tout au fil de l'épée, sans distinction ni de sexe ni d'âge.

Le premier soin fut de transporter Alexandre dans sa tente, et de visiter sa plaie, qui ne donnoit que trop lieu de craindre pour sa vie, quoiqu'on eût réussi à tirer le fer de sa blessure. Il guérit cependant, et pour rassurer ses soldats, que le bruit de sa mort avoit remplis de frayeur, il se fit porter à bord de sa galère, aussitôt que ses forces le lui permirent, ou plutôt, comme le dit Quinte-Curce, il fit attacher ensemble deux vaisseaux, et dresser sa tente au milieu, pour qu'elle fût aperçue de tout le monde; et ce spectacle, mis également sous les yeux des Indiens, ruina l'espérance que cette fausse nouvelle de sa mort leur avoit donnée. Il descendit ensuite le fleuve, après avoir ordonné au reste de la flotte de laisser

entr'elle et lui quelque distance, de peur que l'agitation des rames ne fût un obstacle au repos qui lui étoit nécessaire dans l'état de foiblesse où il étoit encore. Quand sa santé fut un peu affermie, et qu'il put descendre de sa galère, il se fit amener son cheval, au lieu de sa litière qu'on lui avoit préparée, et monta dessus. Alors tout le rivage et les forêts voisines retentirent des cris de joie de l'armée, qui croyoit en quelque sorte le voir sortir du tombeau. Lorsqu'il fut près de sa tente, il mit pied à terre, et marcha un peu de temps environné d'une foule de soldats, dont les uns lui baisoient les mains, les autres embrassoient ses genoux, quelques autres se contentoient de toucher à ses habits, ou de le voir. Tous fondoient en larmes, et le comblant de bénédictions faisoient des vœux pour sa santé et pour sa vie, tant sa bravoure, quoique si téméraire, les attachoit à lui.

Les Malliens et les Oxidraques, convaincus, par une triste expérience, qu'il ne leur restoit d'autre parti que celui de la soumission, députèrent vers Alexandre pour le supplier d'oublier le passé, et d'agréer leurs

hommages et leur obéissance; ce qu'il n'eut pas de peine à leur accorder. Ce prince, peu de temps après, se rendit à bord de sa flotte, et continua sa navigation, l'armée la suivant toujours par terre en cotoyant les bords du fleuve. Sur sa route d'autres peuples se soumirent de plein gré; quelques-uns furent contraints de le faire. Les princes mêmes auxquels il laissoit leurs Etats, restoient ses vassaux et ses tributaires; car il ne lui falloit rien moins que d'être le maître du monde.

Après neuf mois de navigation, depuis son embarquement, étant arrivé à la ville de Patale sur la fin de juillet, il observa que l'Indus s'y séparoit en deux bras très-larges chacun, et formoit une île semblable au Delta du Nil, mais beaucoup plus grande. Il ordonna qu'on y bâtit une citadelle, avec un port et un arsenal pour les navires. De là il s'embarqua sur le bras droit du fleuve. Il avoit déjà fait plus de seize lieues de chemin, lorsque les pilotes lui dirent qu'ils commençoient à sentir l'air de la mer, et qu'il leur sembloit que l'Océan n'étoit pas loin. A cette nouvelle, tressaillant de joie,

il se crut bientôt au comble de la gloire, lui et tous ceux qui avoient partagé ses longs travaux, et tous les périls qu'il avoit courus. Peu de temps après, un événement tout nouveau pour les matelots eux-mêmes, qui ne connoissoient que les flux presqu'imperceptibles de la Méditerranée, les jeta dans le plus grand trouble. Voyant la mer s'enfler prodigieusement, et inonder les campagnes, ils crurent que c'étoit un signe de la colère des dieux, qui vouloient punir leur témérité. Ils ne furent pas moins surpris et effrayés au bout de quelques heures, quand ils virent le reflux de la mer, qui se retiroit comme elle étoit venue, laissant à découvert les terres qu'elle venoit de submerger, et à sec les navires, dont plusieurs, au retour de la marée, enlevés par l'impétuosité des flots se choquèrent entre eux et se brisèrent.

Enfin Alexandre se trouvant en pleine mer, et contemplant d'un œil avide cette vaste étendue qui s'offroit à ses regards, jugea qu'un pareil spectacle, digne d'un conquérant tel que lui, le dédommageoit avantageusement des fatigues qu'il avoit es-

suyées, et de tant de milliers d'hommes qu'il avoit sacrifiés pour y parvenir. Il fit jeter dans la mer des taureaux qu'il avoit immolés en l'honneur de Neptune, et les vases d'or qui lui avoient servi à faire des libations.

De retour à Patale, il chargea Néarque de reconnoître avec l'élite de sa flotte, dès que la saison seroit favorable, la côte maritime, depuis le lieu où il étoit, jusqu'au fond du golfe Persique, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'il fût arrivé aux embouchures de l'Euphrate et du Tigre. Pour lui, se mettant à la tête de son armée de terre, il visita en conquérant la contrée où il avoit débarqué, faisant éprouver tous les genres de calamités à ceux qui ne venoient pas lui rendre hommage et se soumettre. Au rapport de Diodore et de Quinte-Curce (1), il partagea son armée en trois corps. Il confia le premier à Ptolémée, lui ordonnant de ravager les côtes de la mer; le second à Léonnatus, lui prescrivant de faire le même dé-

(1) Diod. l. XVII, pag. 571. Quint.-Curt. l. IX, c. x.

gât dans le milieu des terres; et il se réserva de porter avec le troisième le même fléau dans les environs des montagnes. Cet arrangement funeste, jeta ainsi, en même temps, la désolation dans un pays immense, et remplit une vaste région d'incendies et de meurtres. Les soldats s'en revinrent chargés de butin; mais la terre demeura couverte de plusieurs milliers de morts. Quant à Alexandre, quel autre gain lui en revenoit-il, que le plaisir, qu'on ne peut comprendre, mais qui sans doute en étoit devenu un pour lui, de ravager pour ravager? Il se mit après cela en chemin vers la Gédrosie. On l'avertit qu'il falloit passer un pays aride, où ses soldats seroient en danger de périr de faim et de soif; que Sémiramis, en revenant des Indes par ce même pays, n'en avoit ramené que vingt hommes, et Cyrus seulement sept. Mais cet avis ne servit, dit Arrien (1), qu'à exciter plus vivement en lui une sorte d'émulation à marcher sur les traces de Sémiramis et de Cyrus. La famine fut en effet si grande,

(1) Arrian. l. VI, c. XXIV.

qu'après avoir consumé toutes les racines de palmier qui se trouvoient dans le pays, il fallut manger les bêtes de somme, puis les chevaux de service. Non-seulement la disette, mais la fatigue, d'extrêmes chaleurs, une soif dévorante, pour tout dire enfin, la peste, suite ordinaire de tous ces maux, et qui y met le comble, firent périr tant de soldats, qu'Alexandre ramena à peine avec lui la quatrième partie de son armée, qui étoit de quatre-vingt mille hommes de pied, et de quinze mille chevaux.

Quand il se fut avancé dans la Gédrosie, où il vit renaître l'abondance, il y fit quelque séjour pour laisser rafraîchir et reposer ses troupes, et pour remonter sa cavalerie. Il passa ensuite dans la Carmanie, qui porte encore de nos jours le nom de Kerman; et il y fit marcher son armée, non pas en espèce de mascarade et de bacchanales, comme l'ont écrit plusieurs historiens, qui ont prétendu que cette marche avoit été accompagnée de toutes sortes de farces, d'ivrogneries et de dissolutions; mais dans un ordre convenable, comme

nous l'apprend Arrien (1), d'après les mémoires authentiques de Ptolémée, d'Aristobule, qui accompagnoient alors Alexandre, et de tous les auteurs les plus anciens et les plus dignes de foi, qui n'avoient rien dit de semblable. On a assez de torts à reprocher à ce conquérant, sans lui imputer, par de vaines fictions, ceux qu'il n'eut pas. Néarque, l'amiral de sa flotte, qui l'avoit amenée heureusement à l'île d'Harmusia, aujourd'hui Ormus, ayant appris qu'Alexandre n'en étoit qu'à cinq journées de chemin, vint, lui cinquième, le trouver, pour lui rendre compte de l'heureux succès de son voyage, et des découvertes qu'il y avoit faites. Le roi le reçut magnifiquement, et avec une joie d'autant plus vive qu'il étoit dans une grande inquiétude sur ce qu'étoit devenue son armée de mer. Après avoir entendu son récit, et lui avoir témoigné toute sa satisfaction, il le fit rembarquer pour gagner l'embouchure de l'Euphrate et Babylone.

On vint faire en Carmanie bien des plain-

(1) Arrian. l. VI, c. XXVII, XXVIII.

tes à Alexandre de l'oppression que les gouverneurs, les commandans des troupes, et les autres officiers avoient fait souffrir aux peuples de diverses provinces pendant son absence. Tous ceux qui furent convaincus de malversations furent punis de mort, et avec eux six cents soldats qui avoient servi d'instrument à leurs violences et à leurs autres crimes. Ces exemples, d'une justice exacte et sévère, si nécessaires au bonheur des peuples, à la sûreté même du gouvernement et à la tranquillité des Etats, gagnèrent au roi l'affection de tous ses nouveaux sujets, et d'un autre côté obligèrent ceux qu'il revêtoit de son autorité, à se tenir dans les bornes du devoir.

Mais si l'on en croit Quinte-Curce, le seul, il faut en convenir, qui rapporte le trait que nous allons citer, ces actes de sagesse et d'équité furent suivis, peu de temps après, de l'acte le plus injuste, cruel effet du ressentiment d'un indigne favori d'Alexandre. Ce prince, en continuant sa route, étoit arrivé à Pasargades, ville de Perse. Orsines étoit le gouverneur du pays. Distingué par l'éclat de sa naissance, plus

encore que par ses richesses, il descendoit de Cyrus, et avoit hérité de ses pères des biens considérables, qui s'étoient encore augmentés depuis de longues années qu'il jouissoit de son gouvernement. Il vint au-devant du roi, auquel il avoit rendu, par toute sa conduite, des services signalés, se faisant accompagner de superbes présens, tant pour lui que pour ses courtisans : toutefois il n'en fit aucuns à l'eunuque Bagoas, que sa jeunesse et sa beauté avoient rendu l'infâme objet des honteuses complaisances du monarque; et sur ce qu'on lui représenta combien il étoit cher au roi, il répondit qu'il honoroit les seigneurs de sa cour, mais non pas ses concubines, et que les Perses mêmes n'en connoissoient point de cette espèce là. Ce propos, qui fut rapporté à l'eunuque, le piqua jusqu'au vif, et lui fit concevoir le plus violent désir de s'en venger sur celui qui l'avoit tenu, quelque respectable qu'il fût, dit Quinte-Curce (1), par la noblesse de son sang et par son intégrité. Il commença par suborner des hom-

(1) Quint.-Curt. l. X, c. 1.

mes aussi vils et aussi méchans qu'il l'étoit lui-même, pour s'en servir quand il en seroit temps. Il jeta, en attendant, des soupçons dans l'esprit de son maître, et il le prévenoit contre Orsines toutes les fois qu'il en trouvoit l'occasion. Une circonstance propre à favoriser ses vues ne tarda pas à se présenter. Alexandre fit ouvrir le tombeau de Cyrus, qui étoit à Pasargades, dans le dessein de rendre à ce prince des honneurs funèbres. Arrien (1) rapporte que sur ce tombeau étoient gravés en lettres persanes ces mots : O MORTEL ! JE SUIS CYRUS, FILS DE CAMBYSE, QUI AI FONDÉ LE ROYAUME DES PERSES, ET QUI AI COMMANDÉ A TOUTE L'ASIE : NE M'ENVIE PAS CE MONUMENT. Alexandre ne trouva dans son sépulcre, ni son corps qu'on n'avoit pas même épargné, ni l'or et l'argent dont la renommée publioit qu'il devoit être rempli. On n'y avoit laissé, avec son bouclier qui tomboit en pourriture, avec deux arcs à la façon des Scythes, et un cimeterre, que son lit et son trône; encore avoit-on

(1) Arrian. l. VI, c. xxix.

emporté de celui-ci ce que l'on avoit pu, et avoit-on essayé de le briser entièrement pour s'emparer du reste. Le roi témoigna sa surprise de ne rien retrouver de ces richesses dont on lui avoit tant parlé. « Faut-il être surpris, lui dit l'eunuque, qui étoit près de lui, si les tombeaux des rois sont vides, puisque les maisons des satrapes ne peuvent contenir l'or qu'ils en ont tiré. Pour moi, je n'avois jamais vu ce sépulcre; mais j'ai su de Darius qu'on y avoit renfermé trois mille talens (1) avec le corps de Cyrus : de là ces largesses qu'on vous a faites; afin qu'en vous donnant, ce qu'il ne pouvoit garder impunément, Orsines s'en fît du moins un titre pour se mettre en faveur ». Il avoit déjà fort aigri le roi, quand ceux qu'il avoit apostés pour le seconder, vinrent ajouter à ses mensonges mille calomnies. Elles furent accueillies du monarque. Le mérite d'Orsines, les services qu'il lui avoit rendus, particulièrement en lui conservant, pendant qu'il étoit dans l'Inde, une province voisine de la sienne

(1) 16,200,000 livres.

et

et que le roi auroit risqué de perdre, des mœurs irréprochables, et une conduite toujours soutenue pour le bonheur des peuples qu'il avoit eus à gouverner; tout fut oublié. Orsines étoit dans les fers avant qu'il eût pu se douter qu'il étoit accusé, et Alexandre ordonna qu'il fût crucifié. Non content de faire traîner lui-même au supplice un homme qui le méritoit si peu, l'eunuque eut l'impudence de mettre la main sur lui au moment où on alloit le faire mourir; mais Orsines lui dit, en jetant sur lui un regard d'indignation : « J'avois bien ouï dire qu'anciennement les femmes avoient régné en Asie; mais c'est une nouveauté d'y voir régner un reste d'homme ». Telle fut, par l'effet des faussetés les plus noires, et par la foiblesse, l'infâme passion, l'aveuglement et l'injustice du monarque, qui, sans autre examen, s'étoit pressé d'y ajouter foi, la fin du plus illustre des Perses, et de l'homme le plus vertueux et le plus innocent. « Déplorable sort des rois, s'écrie à ce sujet M. Rollin, qui n'écoutent et n'examinent rien par eux-mêmes, et à qui mille exemples d'une pareille trahison,

car l'histoire en est pleine, n'ouvrent point les yeux » !

Dans le même temps on fit mourir Phradates, sur le soupçon qu'il avoit aspiré à la couronne. Alexandre, dit Quinte-Curce, à qui nous devons ces détails (1), étoit devenu bien prompt à ordonner des supplices, ainsi qu'à prêter l'oreille aux plus mauvais rapports : tant la bonne fortune, ajoute cet historien, est capable de gâter le naturel même le plus heureux, et tant il est rare d'être assez en garde contre son propre bonheur (2) !

C'est à Pasargades que Calanus, ce philosophe indien, qui s'étoit laissé persuader, quoique dans un âge avancé, de se mettre à la suite de la cour, prit la résolution de se faire mourir. Se sentant tourmenté par une violente colique, lui qui avoit vécu jusque là sans éprouver aucune maladie, il dit à Alexandre qu'il seroit glorieux pour lui de finir lui-même ses jours avant que

---

(1) Quint.-Curt. l. X, c. I.

(2) Arrian. lib. VI, c. I-III. Quint.-Curt. l. IX, c. III-X. Diod. l. XVII, pag. 564-573.

d'être contraint de changer sa manière de vivre, et le pria de lui faire dresser un bûcher. Après avoir essayé en vain de le détourner d'un semblable dessein, il se rendit à ses instances, et ordonna le plus magnifique appareil qui pût honorer sa mort. Tout fier, sans doute, de se donner ainsi en spectacle à Alexandre et à toute son armée, Calanus, dès qu'il fut arrivé à l'endroit où l'on s'étoit rassemblé, fit sa prière aux dieux, répandit sur lui-même les effusions sacrées, se coupa un toupet de cheveux, comme on coupoit les crins aux victimes pour les prémices du sacrifice, embrassa ses amis; et ayant dit adieu à tous les Macédoniens qui l'environnoient, il les pria de se réjouir ce jour-là, de boire, et de faire bonne chère avec le roi. En effet, Calanus, selon le témoignage de Mégasthènes, cité par Arrien et par Strabon, n'avoit eu nullement, et dans aucun genre, la continence en partage (1). Couronné de fleurs et superbement vêtu, il monta ensuite sur

(1) Arrian. l. VI, c. II. Strab. l. XV, pag. 493.

le bûcher, auquel on mit le feu; et ce même homme qui n'avoit pas eu le courage de supporter une colique, trouva dans sa vanité assez de ressources pour ne pas faire le moindre mouvement quand la flamme vint le saisir, et pour ne laisser paroître aucun signe de douleur.

Alexandre étant retourné chez lui après cette affreuse cérémonie et cet horrible spectacle, prià plusieurs de ses amis et de ses capitaines à souper, et pour obéir à Calanus et lui faire honneur, car le prince n'étoit pas plus sage que le philosophe, il proposa une couronne pour prix à celui qui boiroit le plus. Un nommé Promathus l'emporta sur tous les autres : il avala jusqu'à quatre mesures de vin; ce qui reviendroit pour nous à dix-huit pintes (1) : et ayant reçu le prix d'une si glorieuse victoire, il n'y survécut que trois jours. De tous les autres convives, il y en eut, au rapport de Charès, dit Plutarque, qua-

(1) La mesure grecque, qui étoit, sous le nom de *Congius*, celle des Latins, contenoit quatre pintes et demie.

rante et un qui moururent de cette débauche, digne fin du spectacle que Calanus venoit de donner (1)!

De Pasargades, Alexandre se rendit à Persépolis, où il ne put voir les vestiges de l'incendie que sa propre main avoit allumé, sans une douleur d'autant plus vive, qu'ils lui rappeloient son ivresse et sa folie. De là il s'avança vers Suse. Néarque, qui, remplissant les ordres que ce prince lui avoit donnés, n'étoit pas alors fort éloigné de l'endroit où il devoit passer, l'y joignit avec sa flotte. Arrivé à Suse, et y retrouvant les princesses du sang royal de Perse, et toutes les illustres captives qu'il y avoit laissées, le roi épousa Statira, fille aînée de Darius, et fit épouser la seconde à Ephestion. Il engagea aussi les principaux officiers de sa cour à se choisir des épouses qui tinssent aux familles les plus distinguées. Les noces furent célébrées à la manière des Perses, et tous les époux reçurent de magnifiques présens. Alexandre fit

(1) Arrian. l. VII, c. III. Diod. l. XVII, pag. 573, 574. Plut. in Alex.

faire aussi une liste de ses officiers et de ses soldats qui avoient déjà épousé des femmes asiatiques; et quoique le nombre en montât à plus de dix mille, il ne laissa pas de leur donner à tous des marques de sa libéralité. Son dessein étoit, disent les historiens, d'unir si étroitement par ces alliances, ainsi que par des changemens successifs de mœurs et de coutumes, les Grecs et les Perses, les vaincus et les vainqueurs, qu'ils ne fissent non-seulement qu'un même empire, mais en quelque sorte qu'un même peuple, à qui l'on fît prendre insensiblement le même esprit. Les Perses eussent pu, sans doute, y gagner à certains égards : mais les Grecs n'y eussent-ils rien perdu; et en total, cette confusion d'usages et de mœurs n'eût-elle pas fini par ne faire de ces diverses nations qu'un amalgame très-imparfait et qu'un peuple dégénéré?

Non content des largesses qu'il venoit de faire, il voulut encore acquitter les dettes qu'un assez grand nombre de ses soldats avoient contractées. La plupart craignant que ce ne fût un piége qu'il leur tendoit, pour distinguer ceux qui s'étoient obérés

en faisant de folles dépenses, différoient de se présenter. Pour lever tous soupçons à cet égard, il établit des bureaux par tout le camp, et y fit porter dix mille talens, faisant des reproches à ses soldats de ce qu'ils sembloient douter de la foi du prince, et disant : QU'UN ROI NE DEVOIT JAMAIS MANQUER DE PAROLE A SES SUJETS, NI LES SUJETS SOUPÇONNER QU'UN ROI FÛT CAPABLE D'UNE SI MONSTRUEUSE PRÉVARICATION. Maxime vraiment royale, dit M. Rollin, qui fait la sûreté des peuples, et la plus solide gloire des princes ! mais à laquelle un seul violement de parole peut donner atteinte pour toujours; ce qui est, en matière de gouvernement, la faute la plus essentielle.

On voit avec peine que ce sage écrivain rapporte ici un fait hors de toute vraisemblance, sur la foi d'Arrien, qui prétend que, dans le payement des différentes sommes qui étoient dues, Alexandre voulut qu'il ne fût fait mention ni du nom des créanciers, ni de celui des débiteurs : ce qui ne se rencontre point dans le récit de

Quinte-Curce (1), de Diodore (2), de Justin (3), de Plutarque (4), qui nous apprend même qu'un certain Antigène ayant été mis faussement sur le rôle des endettés, après avoir produit collusoirement un homme qui assuroit lui avoir prêté telle somme de sa banque, la fourberie fut découverte, et que le roi lui ôta d'abord sa charge de capitaine, qu'en considération de ses services il lui rendit ensuite. Arrien et Justin font monter le total des sommes qui furent payées à vingt mille talens (5). Diodore ne la fait monter qu'à près de dix mille, ainsi que Quinte-Curce et Plutarque, qui la fixent l'un et l'autre à dix mille moins cent trente talens.

Vers ce même temps, on vit arriver à Suse trente mille Perses, dans la fleur de l'âge, à qui Alexandre avoit choisi des gou-

(1) Quint.-Curt. l. X, c. II.
(2) Diod. l. XVII, pag. 575.
(3) Justin. l. XII, c. XI.
(4) Plut. in Alex.
(5) 108,000,000 liv.

verneurs et des maîtres pour les former à tous les exercices militaires, et qu'il avoit nommés *Epigones*, c'est-à-dire, *Successeurs*, parce qu'il les destinoit à remplacer ses vieux soldats, qu'il regardoit comme hors d'état de servir par les fatigues qu'ils avoient essuyées, et qu'il se proposoit de renvoyer en Grèce. Tous ces jeunes Perses, vêtus et armés à la macédonienne, se rangèrent, sous la conduite de leurs chefs, devant les murs de la ville, et là, par différentes évolutions faites en présence du roi même, ils s'attirèrent de grandes louanges, accompagnées de magnifiques présens; ce qui excita dès-lors la jalousie et le mécontentement de ses propres troupes (1).

Dans ces entrefaites, Harpalus, qu'Alexandre avoit fait satrape de Babylone et garde du trésor, quitta son service, par la crainte des châtimens que lui avoient mérités ses cruautés, et les malversations où l'avoient entraîné son luxe, ses débauches et ses immenses prodigalités. Il s'étoit flatté

(1) Arrian. l. VII, c. VI. Diod. l. XVII, pag. 574. Plut. in Alex.

que le roi, une fois engagé dans l'expédition des Indes, n'en reviendroit pas. Ayant appris son retour, et la trop juste punition des autres satrapes qui avoient abusé, pendant son absence, du pouvoir que ce prince leur avoit confié, il s'enfuit à Athènes, après avoir pris sur le trésor dont il étoit le dépositaire de grandes richesses. Il en distribua une partie à ceux des orateurs qui ne demandoient qu'à vendre leurs suffrages, et envoya sept cents talens à Phocion, qu'il avoit le plus d'intérêt de mettre dans son parti. Mais cet homme vraiment intègre déclara à ceux qui les lui apportoient de sa part, qu'il alloit recourir aux moyens les plus sûrs contre lui, s'il ne cessoit de corrompre ses concitoyens. Quand il fut question de délibérer sur le parti que les Athéniens prendroient à son égard, les orateurs qu'il avoit éblouis par l'éclat de son or, commencèrent par les engager à recevoir ce suppliant, et à le prendre sous leur protection. Quand à Démosthène, que sans doute Harpalus n'avoit pas encore espéré de pouvoir séduire, il leur conseilla sans balancer de le renvoyer, et de se donner bien

de garde de jeter leur ville dans une guerre très-fâcheuse pour un sujet très-injuste et sans aucune nécessité.

Quelques jours après, Harpalus, dans un moment où l'on faisoit l'inventaire de ses biens, s'étant aperçu que Démosthène prenoit plaisir à considérer une coupe d'or dont il admiroit le travail et la beauté, le pria d'en considérer aussi le poids. Démosthène surpris en effet de la pesanteur de cette coupe, lui demanda ce qu'elle pouvoit valoir. Elle est bien de vingt talens, répondit Harpalus en souriant; et jugeant, d'après les regards avides de Démosthène, qu'il n'étoit pas incorruptible, il lui envoya vingt talens avec la coupe, dès que la nuit fut venue. L'orateur, frappé de ce présent, ne résista point en effet à une telle amorce, quoique bien moins puissante que celle à laquelle avoit résisté Phocion; et dès-lors il changea d'avis. Le lendemain matin, le cou enveloppé de laines et de bandelettes, il se rendit à l'assemblée. Le peuple lui ordonna de se lever et de parler; mais il le refusa, faisant signe qu'il avoit une extinction de

voix : sur quoi un plaisant dit tout haut que cet orateur avoit été surpris la nuit, non d'une *esquinancie*, mais d'une *argyrancie* (1), pour faire entendre que c'étoit l'argent d'Harpalus qui lui avoit éteint la voix.

Le lendemain, le peuple ayant été informé du présent qu'il avoit reçu, refusa de l'entendre, lorsqu'il voulut se justifier, et se montra très-irrité. Il chassa Harpalus de la ville, et fit faire des recherches très-exactes relativement aux sommes que les orateurs avoient reçues. Démosthène, malgré tout ce qu'il put faire pour qu'on le crût innocent, fut le premier que l'aréopage trouva coupable. Condamné à une amende de cinquante talens, pour le payement desquels il fut constitué prisonnier, il trouva le moyen de s'échapper, et de sortir de l'Attique. Retiré la plupart du temps à Egine ou à Trézène, il supporta son exil avec peu de fermeté. Toutes les

(1) Le jeu et l'agrément des mots grecs ne peuvent se rendre.

fois qu'il jetoit les yeux vers le théâtre de son ancienne gloire, son visage se baignoit de larmes.

Alexandre, qui s'étoit proposé d'aller punir les Athéniens de l'asile que, selon les premières nouvelles qu'il en avoit reçues, ils avoient donné à Harpalus, apprenant ensuite, par des lettres, tout ce qui s'étoit passé à son sujet, et qu'il avoit même été tué en trahison dans l'île de Crète, ne se pressa plus de retourner en Europe (1).

Il remit à Ephestion le commandement du gros de l'armée, et montant lui-même sur sa flotte avec le reste, il descendit de Suse par le fleuve Elée. Après avoir rasé la côte du golfe Persique jusqu'à l'embouchure du Tigre, il remonta, par ce dernier fleuve, jusqu'à la ville d'Opis, où Ephestion s'étoit rendu avec ses troupes. Il fit publier, en y arrivant, que ceux des Macédoniens, qui, par leur âge, leurs blessures et leurs infirmités, étoient hors d'é-

(1) Plut. in Demosth. et in Phoc. Diod. l. XVII, pag. 574, 575. Quint.-Curt. l. X, c. I et II.

tat de supporter les fatigues de la guerre, pouvoient retourner en Grèce, son intention étant de leur faire du bien, et de les renvoyer honorablement et sûrement chez eux. Cette déclaration, loin de leur être agréable comme il s'en flattoit, souleva tous les Macédoniens. Déjà mécontens de la préférence qu'il donnoit aux étrangers, dont il paroissoit même adopter, de plus en plus, les mœurs et les usages, ils s'imaginèrent qu'il avoit conçu le projet d'établir le siège de son empire dans l'Asie; qu'il vouloit se passer d'eux, et ne donnoit leur congé à un grand nombre d'entr'eux, que pour faire place aux nouvelles troupes qu'il avoit levées dans la Perse. Remplis de ces idées, qui les font entrer dans une sorte de fureur, et n'observant plus aucune discipline, ne gardant plus aucune mesure, ils s'avancent fièrement vers Alexandre, et lui disent avec des cris séditieux, en lui montrant les cicatrices dont ils sont couverts, qu'ils lui demandent tous leur congé; que puisqu'il méprise ses soldats qui lui ont fait remporter toutes ses victoires, lui et son père Ammon n'ont qu'à faire la guerre comme ils l'en-

tendront, que pour eux ils renoncent absolument à son service.

Alexandre indigné, mais sans se déconcerter, et environné de ses principaux chefs et de ses gardes, fait arrêter, au nombre de treize, ceux qu'il désigne comme ayant parlé avec le plus d'insolence, et les fait punir de mort, sans que personne ose s'y opposer, ce coup de rigueur étant pour les mutins un coup de foudre qui les terrasse. Remontant aussitôt sur son tribunal, il leur expose les bienfaits de Philippe et les siens; leur reproche leur ingratitude, leur rappelle tous les dangers qu'il a courus avec eux, et défie les plus braves de montrer sur tout leur corps plus de cicatrices qu'il n'en peut montrer lui-même, après avoir combattu à leur tête pour les illustrer par ses exploits, et les enrichir par ses victoires. Allez donc, ajouta-t-il en finissant, allez dire à vos concitoyens, que ce même Alexandre que vous avez ramené à Suse, vainqueur de tant de nations, est celui que vous avez laissé à la merci des peuples qu'il a vaincus, et qui lui témoignant plus d'attachement et de fidélité que vous

ne l'avez fait, lui obéiront mieux que vous.

Après ce discours, qu'Arrien et Quinte-Curce rapportent chacun à leur manière, mais qui pour le fond est à-peu-près le même dans tous deux, il se renferma dans sa tente, cassa son ancienne garde, et en nomma une autre toute tirée de troupes persanes. Quand les Macédoniens, déjà pénétrés du repentir de leur faute, surent ce qui venoit de se passer depuis le discours qu'il leur avoit tenu, ne pouvant plus contenir l'excès de leur douleur, ils coururent à la tente du roi, sollicitèrent par leurs gémissemens la grâce d'y être introduits, jetèrent à bas leurs armes, et se reconnoissant coupables et dignes de toutes sortes de châtimens, ils avouèrent en même temps que la colère du roi leur étoit plus insupportable encore que la honte et la mort. Ce ne fut que le troisième jour qu'Alexandre se laissa fléchir, et que se montrant au dehors, il fut si touché de leur persévérance, de leur affliction, de leurs regrets, qu'il mêla ses larmes à celles qu'ils répandoient, leur rendit ses bonnes grâces, ce qui étoit leur ren-

dre plus que la vie, et embrassa même plusieurs d'entr'eux, ne les appelant plus que ses amis.

La joie et la concorde étant ainsi rétablies, on offrit aux dieux un sacrifice d'expiation. Le roi donna un superbe festin, où furent invités un grand nombre de Macédoniens, de Perses, et d'autres convives pris des nations étrangères. On y fit les mêmes libations, et on y but dans la même coupe.

Ceux des vétérans qui avoient en effet de justes raisons de désirer leur retour en Grèce, eurent non-seulement leur congé, mais outre la paye qui leur étoit due, et l'argent nécessaire pour subvenir aux frais de leur voyage, Alexandre leur donna à chacun un talent. Il ordonna aussi qu'aux spectacles des jeux publics on leur assignât les premières places du théâtre, où ils seroient assis couronnés, et il voulut que les enfans de ceux qui étoient morts à son service, reçussent la paye de leurs pères pendant leur bas âge. Combien, dit très-sagement M. Rollin, de tels secours et de tels honneurs accordés aux vétérans, sont-ils capables d'ennoblir la profession militaire? Un Etat ne peut pas

enrichir chaque soldat, mais il peut l'animer et le consoler par des marques de distinction, qui inspirent plus d'ardeur pour les armes, plus de constance dans le service, plus de noblesse dans les sentimens et dans les motifs. Ajoutons encore, lorsqu'on y joint surtout les secours de la religion, seule capable d'offrir les dédommagemens les plus réels, et les plus douces consolations; d'élever l'ame à toute la hauteur des sentimens qui conviennent à son origine et à sa destination; de renouveler ou de perpétuer parmi nous le beau spectacle qu'ont offert si souvent à nos yeux, dans leur auguste temple, ces invalides, que leur piété a su rendre alors pour nous tous un sujet de respect et d'admiration.

Ce ne fut pas au reste sans un témoignage tout particulier de sa bienveillance à leur égard, qu'Alexandre leur donna pour guide et pour chef Cratère, pour qui ce prince avoit la plus tendre amitié, qu'il pourvut, à son départ, du gouvernement de la Macédoine, de la Thrace et de la Thessalie, qu'avoit Antipater, et à qui il associa Polysperchon pour commander en second les

soldats qu'il alloit ramener dans leur pays. Antipater, qui fut chargé de lui amener les nouvelles recrues qu'il attendoit de la Macédoine, ne quitta pas sans beaucoup de peine son gouvernement; mais il fut contraint de suivre les ordres du roi, qui redoutoit les suites fâcheuses que pouvoit avoir la mésintelligence continuelle qui régnoit tellement entre ce général et sa mère Olympias, qu'ils ne cessoient de s'accuser réciproquement (1).

D'Opis, Alexandre se rendit à Ecbatane, capitale de la Médie, où, parmi les spectacles, les jeux et les festins, et par une suite assez naturelle des excès auxquels le roi et toute sa cour se livroient, il perdit en peu de jours son favori. Selon le rapport de Plutarque, il fit mettre en croix Glaucus, le médecin d'Ephestion, comme s'il n'eût dû s'en prendre qu'à lui de la perte qu'il venoit de faire. A en croire les écrivains dont Arrien nous expose les récits divers, il pa-

(1) Arrian. lib. VII, c. VII-XII. Diod. lib. XVII, pag. 575. Quint.-Curt. l. X, c. II-IV. Just. l. XII, c. XI. Plut. in Alex.

roîtroit que ce prince ne mit aucunes bornes à l'expression de sa douleur; cependant cet historien nous met en garde contre ce que ces récits ont pu avoir d'exagéré, en les attribuant à l'esprit de prévention qui les avoit dictés. Perdiccas fut chargé de faire transporter le corps à Babylone, où il vouloit, selon Quinte-Curce, qu'on employât jusqu'à la somme immense, et presqu'incroyable, de douze mille talens (1) pour les frais des funérailles. Arrien réduit, comme Plutarque, cette somme à celle de dix mille, et il assure que tous les écrivains s'accordent à dire, qu'après la mort d'Ephestion, Alexandre passa trois jours entiers à se lamenter et sans prendre aucune nourriture. On ajoute qu'il prescrivit un deuil solennel par tout l'empire; qu'il fit offrir à celui qui étoit l'objet de ses regrets si amers des sacrifices comme à un héros, et qu'il envoya même au temple d'Ammon consulter l'oracle pour savoir s'il ne pouvoit lui rendre des honneurs comme à un dieu, mais que Jupiter ne le permit pas.

---

(1) 64,800,000 liv.

Sans doute rien ne pouvoit excuser cet excès de délire; mais on convient qu'Ephestion méritoit d'être regretté, et qu'il le fut universellement. Modeste, bienfaisant, sans cupidité, sans jalousie, jamais on ne le vit abuser de son crédit, ni se préférer à qui que ce fût, encore moins à ceux que leurs rares qualités et leurs talens rendoient nécessaires à son maître.

Alexandre, pour se distraire de tout ce qui pouvoit nourrir le chagrin qu'il ressentoit, mena son armée contre les Cosséens, nation sauvage et belliqueuse qui habitoit les montagnes voisines de la Médie, d'où ils descendoient dans la plaine, et ruinoient le pays par leurs brigandages. Les rois de Perse n'avoient pu les dompter, celui de Macédoine le fit dans le court espace de quarante jours. Plutarque, quoique grand admirateur de ce prince, dans le temps du moins qu'il composa son *Traité de la fortune et de la vertu d'Alexandre*, qui n'est autre chose qu'un panégyrique outré qui se ressent de la jeunesse de l'écrivain, s'exprime, au sujet de cette expédition, en ces termes : « Cherchant une

consolation à sa douleur, Alexandre partit comme pour la chasse des hommes. Ayant subjugué la nation des Cosséens, il les passa tous au fil de l'épée, et appela cette boucherie, *le sacrifice de la consécration d'Ephestion* (1) ». Il faut avouer cependant que les autres historiens ne font aucune mention de cette boucherie, ni de cette espèce de sacrifice.

Après sa conquête, le roi se mit en marche vers Babylone. A peu de distance de cette ville, il rencontra des mages et des Chaldéens, qui se piquant de connoître l'avenir par l'inspection des astres, venoient l'engager à passer outre, l'assurant, d'après leurs pronostics, que s'il entroit dans Babylone, il y courroit le plus grand risque. Des philosophes grecs le rassurèrent contre ces prédictions, en lui démontrant la vanité de la prétendue science des astrologues; ce qui suffit, malgré ses premières craintes, pour le déterminer à continuer sa route. Il étoit attendu par les ambassadeurs d'une foule de peuples frappés du bruit de sa renom-

(1) Plut. in Vit. Alex.

mée et de l'éclat de ses victoires. Ils étoient envoyés, entr'autres, par les Libyens, les Carthaginois, les Ethiopiens, les Scythes, les Celtes, les Ibériens, pour lui rendre hommage. C'est dans ce moment, dit Arrien (1), qu'il lui sembla et à ceux qui l'environnoient qu'il avoit l'empire de la terre et des mers. Mais c'est aussi à ce moment où les héros du siècle, arrivés au comble de la gloire, touchent de plus près au monument fatal où viennent se briser et se réduire en poudre toutes les grandeurs humaines. Le même historien cite deux auteurs qui avançoient que les Romains avoient aussi envoyé leurs ambassadeurs; mais il montre assez le peu de foi qu'on doit ajouter à ce récit.

Alexandre s'occupa beaucoup à Babylone de ce qui pouvoit donner le plus grand lustre aux obsèques d'Ephestion; qui n'avoient dû se faire qu'après l'arrivée du monarque. Il les célébra avec une somptuosité que rien ne pouvoit égaler, et fit élever surtout un catafalque non moins surpre-

(1) Arrian l. VII, c. xv.

nant par sa grandeur que par la magnificence des décorations. Il avoit choisi pour entrepreneur Stasicrates, qui, dans toutes ses inventions et ses dessins, faisoit paroître une force de génie et une hardiesse incomparables. C'étoit le même, dit Plutarque, qui s'entretenant avec lui, quelque temps auparavant, lui avoit dit que, de toutes les montagnes qu'il connoissoit, le mont Athos, dans la Thrace, étoit la plus propre à être taillée en forme humaine; que s'il vouloit lui en donner l'ordre, il lui feroit de ce mont la plus durable de toutes les statues, et celle qui seroit la plus exposée aux yeux de l'univers. De sa main gauche elle soutiendroit une ville peuplée de dix mille habitans, et de sa droite elle verseroit un grand fleuve qui iroit porter ses eaux dans la mer. Toute gigantesque qu'étoit une pareille idée, et en cela d'autant plus conforme au goût d'Alexandre pour l'extraordinaire et le merveilleux, il eut la sagesse de la rejeter, et de répondre, que c'étoit assez qu'il y eût déjà un prince dont le mont Athos annonçât et éternisât la folie. Il vouloit parler de Xerxès, qui ayant entrepris

trepris de faire percer l'isthme d'Athos, lui écrivit cette fameuse lettre, monument d'orgueil et d'extravagance (1).

Le roi de Macédoine, qui avoit dessein de faire de Babylone le siége de son empire, conçut un projet bien plus utile que ce que Stasicrates lui avoit proposé, celui de remédier à tous les maux qu'avoit entraînés, pour cette ville et pour le pays d'alentour, la rupture des digues de l'Euphrate à la tête du canal qu'on nommoit Pallacopa. Pour faire travailler à les réparer, il se transporta lui-même sur les lieux, en s'embarquant sur le fleuve. Ce fut alors qu'il crut pouvoir se moquer, à juste titre, de la vaine science des Chaldéens, puisqu'en dépit de leurs prédictions, il étoit en effet entré dans Babylone, y avoit séjourné assez long-temps, et en étoit sorti sain et sauf. Il ordonna les travaux nécessaires pour rétablir les digues et dessécher les marais qu'avoient formés les eaux, dès qu'elles n'avoient plus été contenues dans leur lit. Ce

(1) Voyez ci-dessus, tom. VI, pag. 12 et suiv.

travail fut bientôt arrêté, tant par les difficultés qui venoient du terrain, que par la mort de ce prince, qui mit fin à ce projet comme à tant d'autres qu'il avoit enfantés. Une cause supérieure, inconnue aux hommes, dit M. Rollin, en empêcha l'exécution. Le véritable obstacle au succès étoit l'anathême que Dieu avoit prononcé contre cette ville impie et dissolue, anathême qu'aucune puissance ne pouvoit détourner, et qui aura son entier effet par la suite : *Je perdrai le nom de Babylone* (1), avoit dit le Seigneur, plus de trois cents ans auparavant : *je la rendrai la demeure des hérissons, je la réduirai à des marais d'eaux bourbeuses..... et les pasteurs n'y viendront point pour s'y reposer.*

Etant rentré dans cette cité qu'il vouloit rendre plus superbe encore qu'elle ne l'avoit jamais été, Alexandre, parmi tous les vastes plans qu'il formoit, et par tous les genres de divertissemens auxquels il ne cessoit de se livrer, cherchoit principalement à s'étourdir sur les craintes que de nou-

(1) Isa. c. XIV, ℣. 21 et 23; et c. XIII, ℣. 20.

veaux présages faisoient renaître dans son esprit. S'abandonnant aux plus folles superstitions, cet homme, qui étoit la terreur de l'univers, se faisoit un monstre de tout, et s'effrayoit des plus petits événemens qui lui paroissoient contraires. Son palais étoit plein de gens qui sacrifioient, d'autres qui faisoient des expiations et des purifications, d'autres enfin qui se mêloient de faire aussi des prédictions. L'ivresse des plaisirs pouvoit seule, dans le vainqueur de l'Asie, balancer la superstition et les alarmes. Un jour après avoir donné un grand repas à Néarque, et s'être mis au bain selon sa coutume avant que de se mettre au lit, il n'eut pas la force de se refuser aux instances de Médius le Thessalien, devenu l'un de ses plus intimes amis, qui le pressoit de venir prendre part à un festin qu'il donnoit chez lui. Alexandre y but toute la nuit, et se sentit, à la fin du repas, attaqué d'une fièvre qui devint si violente qu'elle ne tarda pas à le réduire à la dernière extrémité. Voilà donc, selon la réflexion de Sénèque (1), cet hom-

(1) Senec. Epist. LXXXIII.

me invincible à toutes les fatigues des voyages, à tous les dangers des sièges et des combats, à toutes les difficultés des lieux et les variétés des climats, à toute l'intempérie des saisons, le voilà vaincu par le vin, par l'intempérance ! Quelle fin que celle-là ! Mais après tout, mon fils, et quoiqu'en puissent dire tous les préjugés, fin bien digne d'une telle vie, et qui nous apprend ce qu'est en effet, aux yeux d'une raison éclairée, l'héroïsme de ces prétendus grands hommes, dont la vie est, à peu de chose près, une ivresse continuelle : fatale ivresse, dont ils ne sortent qu'au grand jour de ces éternelles clartés qui font évanouir tous les prestiges, et qui dissipent toutes les illusions !

Alexandre ayant perdu toute espérance, tira son anneau de son doigt et le remit à Perdiccas. Ses amis lui ayant demandé à qui il laissoit tous ses Etats ? Au plus digne, répondit-il ; et il ajouta qu'il prévoyoit combien les principaux d'entr'eux rendroient ses obsèques funèbres par les combats qu'ils se livreroient les uns aux autres pour se disputer l'empire. Ce furent ses dernières pa-

roles. Plusieurs de ses soldats ayant forcé la garde pour le voir, il eut encore la force de soulever la tête et de leur donner sa main à baiser. Il expira peu de temps après, dans la treizième année de son règne, et la trente-deuxième de sa vie. Le camp, ainsi que la ville, retentirent à l'instant de gémissemens et de cris douloureux. Les Perses mêlèrent leurs larmes à celles des Macédoniens. A la nouvelle de cette mort, Sysigambis succomba à sa douleur, et après avoir eu la force de soutenir la perte de Darius, elle n'en eut pas assez pour supporter celle d'Alexandre, qui mettoit le comble à tous ses malheurs. L'an 324 avant J.C.

Arrien, en racontant tout ce que l'on a dit du poison qui avoit été envoyé par Antipater à Cassandre son fils, pour faire périr Alexandre qui l'avoit rappelé en nommant Cratère gouverneur de la Macédoine à sa place, regarde ce récit comme peu digne de foi. Plutarque paroît en porter le même jugement, et assure au moins que le grand nombre étoit d'avis que toute cette histoire du poison, dans laquelle on impliquoit aussi Aristote, n'étoit qu'une fable

faite à plaisir; ce qui semble assez prouvé par l'état d'incorruptibilité où resta le corps pendant plusieurs jours. Quinte-Curce, de son côté, rapportant les faits relatifs à Antipater, ainsi qu'à ses fils Cassandre et Iolas le plus jeune des deux, et l'échanson du roi, que l'on prétendoit avoir mis le poison dans la dernière coupe que but ce prince, et exposant les raisons qui pourroient donner à cette opinion quelque vraisemblance, n'affirme rien de bien positif à cet égard. C'est à-peu-près ce que fait Diodore. Quant à Justin, il veut en termes formels que la mort d'Alexandre ait été l'effet d'un attentat dont le premier auteur étoit Antipater; mais que le pouvoir dont il jouit par la suite ait couvert d'un voile épais ce crime affreux, en ne permettant d'attribuer cette mort qu'aux excès du vin, qui, dans le fait, ne suffisoient que trop pour en être la véritable cause (1).

---

(1) Arrian. lib. VII, cap. XIV-XXVIII. Diod. l. XVII, pag. 576 et seq. Quint.-Curt. l. X, c. IV et V. Justin. l. XII, c. XII-XVI; l. XIII, c. I. Plut. in Alex.

L'Ecriture dit de ce prince, que la terre se tut en sa présence : *Siluit terra in conspectu ejus;* mais qu'il connut enfin qu'il devoit mourir : *Cognovit quia moreretur* (1). C'est par-là en effet que se termine pour tous les hommes le songe de la vie; et quelque nom que laissent après eux ces illustres conquérans, ces fiers potentats, ces dieux de la terre, quelque bruit que fasse leur renommée jusque dans les siècles les plus reculés, quelques honneurs qu'on rende à leur mémoire, quelques louanges qu'on leur donne, ils n'en entendent plus rien; tout cela est devenu pour eux moins qu'un vain son, qu'un vent, qu'une fumée qui se dissipe dans les airs; et comme l'a si bien dit saint Augustin, ils sont loués où ils ne sont plus; et après avoir fait tant d'infortunés, ils sont tourmentés où ils sont : *Laudantur ubi non sunt; cruciantur ubi sunt.*

Je ne m'arrêterai point ici, mon fils, à vous retracer le portrait d'Alexandre. Peut-il être mieux peint que par lui-même, et par les principaux traits de son histoire?

---

(1) Mac. l. I, c. 1, ℣. 3, 6.

Vous avez dû y prendre une juste idée de son genre d'héroïsme si vanté, une idée plus juste que celle qu'on a coutume de s'en former. Je vous ai exposé toutefois les qualités naturelles de ce prince, et celles qu'il avoit reçues en partie de son éducation, telles qu'on les a vu briller dans sa jeunesse, et dans les premières années de son règne. Il vous a été facile d'observer ensuite ce qui a le plus contribué à les altérer, et souvent même à en ternir tout l'éclat. Alexandre n'étoit plus à sa mort qu'un prince dégénéré, sinon quant à sa valeur, portée d'ailleurs trop souvent jusqu'à une folle témérité, du moins quand aux vertus morales, si on le compare à ce qu'il étoit dans les plus belles époques de sa vie; ainsi qu'il avoit commencé à faire dégénérer ses Macédoniens du caractère et des mœurs de leurs ancêtres, pour leur faire prendre insensiblement tous les vices des Perses.

S'il s'en fût tenu à sa première conquête, qui sembloit être le véritable objet de sa mission, et qui étoit la suite d'une guerre légitime et sagement concertée contre d'injustes agresseurs, ennemis implacables de

la Grèce : si ayant appris à régner toujours sur lui-même, il ne se fût plus occupé qu'à gouverner sagement, et la Macédoine, qui étoit le patrimoine de ses pères, et ses nouveaux sujets; à lier et à raffermir toutes les parties de son empire; à réunir tous les Grecs dans un même espoir, celui d'une vraie gloire, d'un intérêt commun, et d'une sage liberté; à se rendre l'arbitre de tous les peuples, par l'estime et la confiance qu'il leur eût inspirées; il eût pu, en prolongeant sa vie, dont la débauche a terminé si promptement le cours, jouir long-temps du fruit de ses victoires, transmettre ses Etats à sa postérité, et mériter en effet le nom de grand, que, par un préjugé funeste, on s'est accoutumé à lui donner, tandis que ses dernières années eussent dû suffire pour le lui faire perdre.

Les opinions se sont partagées sur le jugement qu'a porté Tite-Live (1) de la différence de succès qu'Alexandre eût éprouvée, s'il eût porté ses armes en Italie, et qu'il les eût tournées contre les Romains :

(1) Tit.-Liv. l. IX, c. XVII, XVIII et XIX.

il eût bientôt reconnu, dit cet historien, qu'il n'avoit plus affaire à un prince tel que Darius, qui, chargé de pourpre et d'or, et traînant après lui une troupe de femmes et d'eunuques, offroit plutôt une proie assurée qu'un ennemi difficile à vaincre. Il auroit eu en tête un peuple aguerri, des généraux habiles et expérimentés, qui eussent arrêté le cours de ses victoires. Mais ceux qui en jugent autrement observent à leur tour qu'Alexandre avoit pour lui le coup d'œil le plus sûr et la plus grande intelligence dans l'art de la guerre, un courage indomptable et supérieur aux plus grands dangers, une autorité sans partage, le respect, la confiance et l'amour de ses soldats, portés jusqu'à une sorte d'enthousiasme, les troupes les mieux disciplinées, et qui s'étoient montrées invincibles contre les peuples même les plus belliqueux. On ajoute que les Romains ne s'étoient encore mesurés que contre des nations voisines, et sans sortir de l'Italie, contre des nations peu considérables, chacune en particulier, souvent divisées entr'elles, et qui, malgré tout cela, avoient suffi pour les réduire plus d'une

fois aux dernières extrémités. Quoi qu'il en soit de ces observations auxquelles Tite-Live a répondu d'avance, du moins en très-grande partie, il n'entroit pas dans les vues de cette Providence qui veilloit si attentivement sur le sort de la république romaine, comme sur le partage qui devoit se faire de l'empire d'Alexandre après sa mort, de permettre le choc de ces deux puissances, celle de Rome, et celle du roi de Macédoine dans toute sa force et toute sa splendeur. Ses décrets, tels que nous les avons vus énoncés par les prophètes, étoient irrévocables, et il falloit qu'on reconnût en tout l'action de cette suprême intelligence, de ce souverain moteur qui dispose les événemens conformément à ses desseins, et à l'accomplissement de ce qu'il a une fois arrêté dans les conseils de sa sagesse.

LETTRE LXVII.

SUITE DE LA PRÉCÉDENTE.

L'histoire des successeurs d'Alexandre sous la onzième époque.

C'EST ici, surtout, que j'aurois besoin, mon fils, de la plus grande précision pour ne vous offrir que ce que la liaison intime, la suite et l'ensemble des faits nous rendent nécessaire à savoir par rapport aux successeurs d'Alexandre. Combien de détails à abréger ou même à retrancher, si nous ne voulons pas nous arrêter, plus que cette liaison et cet ensemble ne l'exigent, sur l'amas dégoûtant de toutes les horreurs que peuvent enfanter l'ambition, la jalousie, la vengeance, toutes les passions les plus effrénées; et si nous voulons d'ailleurs mettre quelque choix et un certain ordre dans un chaos d'événemens qui se mêlent sans cesse, qui se croisent les uns les autres, sans qu'il en résulte, la plupart du temps, un véritable intérêt pour une ame

honnête et pour un cœur sensible, ni un profit réel pour la vertu, qui risque presque toujours de perdre beaucoup plus qu'elle ne peut gagner, toutes les fois que l'histoire ne nous instruit que par des exemples accumulés de crimes et de forfaits.

Puissé-je donc, plus que jamais, à l'égard des objets que je vais parcourir, atteindre, autant qu'il est en moi, à cette qualité si précieuse à mon gré, en genre de style et de narration, mais si difficile et si rare, qui consiste à dire tout ce qu'il faut, et à ne dire précisément que ce qu'il faut!

Dès que les premiers transports de la douleur qu'avoit causée la mort d'Alexandre eurent fait place à la réflexion, on sentit généralement de quelle importance il étoit, au milieu de tant de peuples conquis, et qu'on vouloit retenir dans l'obéissance, de lui donner un successeur. Après bien des troubles et des altercations, les principaux chefs parmi les Macédoniens convinrent entr'eux qu'Aridée, frère bâtard d'Alexandre, seroit déclaré roi; et que si Roxane, qui étoit grosse de huit

mois, avoit un fils, il seroit joint à Aridée, et mis sur le trône avec lui; que Perdiccas, à qui Alexandre en mourant avoit laissé son anneau, seroit chargé, comme régent du royaume, de la tutelle de l'un et de l'autre, Aridée ayant besoin lui-même de tuteur à cause d'une sorte d'imbécillité où l'avoient jeté, disoit-on, des breuvages empoisonnés qu'Olympias lui avoit fait donner dans un âge tendre (1), pour qu'il ne pût jamais entrer en concurrence avec son fils, par toutes les qualités qui s'annonçoient en lui. Roxane, craignant, que, si la fille de Darius, qu'avoit aussi épousée Alexandre, étoit enceinte, elle n'accouchât d'un fils, ce qui dérangeroit l'ordre établi en faveur du siens, dans le cas où elle en auroit un, attira auprès d'elle Statira et sa sœur, l'épouse d'Ephestion, et tua, au rapport de Plutarque (2), ces deux princesses, dont elle jeta les corps dans un puits, qu'elle combla ensuite, n'ayant d'autre confident et d'autre com-

(1) Plut. in Alex.

(2) Plut. *ibid.*

plice de ce crime que Perdiccas. Roxane eut effectivement, peu de temps après, un fils, à qui l'on donna le nom d'Alexandre, et il fut reconnu pour roi, conjointement avec Aridée; mais l'un et l'autre n'en avoient que le titre. L'autorité étoit toute entière entre les mains de ceux qui, avec le consentement présumé de Perdiccas, distribuèrent entr'eux les provinces.

Il est dit, au premier livre des Machabées, qu'Alexandre ayant appelé les grands de sa cour qui avoient été nourris avec lui, leur partagea son royaume de son vivant. En effet, comme l'observe, avec les interprètes, M. Rollin (1), il est assez vraisemblable que ce prince, se voyant près de mourir, et ne voulant pas se désigner lui-même parmi eux un successeur unique, les confirma tous dans les gouvernemens qu'il leur avoit donnés, ce qui suffit pour dire qu'il leur partagea son royaume lorsqu'il vivoit encore. Mais, ajoute-t-il, ce partage n'étoit que l'ouvrage des hommes, et il ne sera pas de longue durée.

(1) Hist. anc. tom. VII, pag. 41.

Celui qui est seul le souverain monarque et le roi des siècles, en avoit fait un autre : il avoit assigné à chacun sa portion; il en avoit marqué l'étendue et les bornes; et il n'y aura que cette disposition qui subsistera.

Antipater, délivré par la mort d'Alexandre des justes craintes qu'il avoit pu se former, n'avoit pas de plus grand désir que celui de conserver son gouvernement, sans aucun égard au choix que ce prince, en le rappelant près de lui, avoit fait de Cratère pour le remplacer. Il eut, avant tout, une guerre à soutenir contre les Grecs mêmes, qui s'unirent pour recouvrer leur liberté. La nouvelle de la mort d'Alexandre étant arrivée à Athènes y causa une joie presque universelle. Malgré les remontrances de Phocion, la guerre fut résolue, et l'on envoya vers tous les peuples de la Grèce des députés pour les engager à entrer dans la ligue. C'est cette guerre que tous les Grecs, excepté les Thébains, firent sous la conduite de Léosthène, contre Antipater, qui fut appelée la guerre *Lamiaque*, du nom d'une petite ville de Thessa-

lie, près de laquelle ce dernier fut défait dans une première bataille. Démosthène, qui avoit accompagné les députés, et qui, les ayant merveilleusement secondés par la force de son éloquence, avoit engagé bien des villes dans la confédération, s'étoit vu aussitôt rappelé de son exil, et avoit reçu à Athènes les plus grands honneurs.

Antipater, vaincu dans la Thessalie par l'armée des Athéniens et des alliés, beaucoup plus forte que la sienne, se renferma dans la ville de Lamia, y attendit le secours que Léonat, l'un des généraux, lui amenoit d'Asie, et s'y fortifia. Léonat, en paroissant disposé à secourir Antipater, n'avoit cherché qu'un prétexte pour rentrer dans la Grèce, afin de s'emparer, pour son propre compte, de la Macédoine. Il avoit reçu des lettres de Cléopâtre, sœur d'Alexandre, qui, après la mort de son mari, le sollicitoit de venir à Pella, et lui promettoit de l'épouser. Etant près de Lamia avec vingt mille hommes d'infanterie et deux mille cinq cents chevaux, il alla droit à l'armée des Grecs, qui n'étoit alors guère plus forte que la sienne, mais qui, à l'aide

de la cavalerie thessalienne, remporta sur lui une victoire complète. Couvert de blessures, il tomba mort sur le champ de bataille.

Antipater, pressé dans Lamia par Léosthène, qui périt pendant le siège, et que remplaça Antiphilus, fut obligé de capituler; on le traita assez favorablement pour qu'il pût bientôt après se joindre aux débris de l'armée de Léonat, et en prendre le commandement. Enfin, Cratère, qu'on attendoit depuis long-temps, étant arrivé en Thessalie avec un corps de troupes considérables, s'unit à Antipater, et voulut bien servir sous lui. Alors les Grecs ligués furent battus, et envoyèrent sur-le-champ des députés pour se ménager un accommodement. N'ayant pu réussir à le faire tous ensemble, chaque ville travailla pour elle en particulier, et abandonna lâchement la cause de la liberté, tant la Grèce avoit perdu l'ancien esprit dont elle étoit animée. Antipater marcha sur-le-champ vers Athènes, réduite à ses seules forces. A son approche, Démosthène, et tous ceux de son parti, sortirent de la ville. Le peu-

ple, toujours volage, toujours guidé par le seul intérêt du moment, et se montrant aussi ingrat envers Démosthène, que peu de temps auparavant il avoit paru sensible et reconnoissant, le condamna à mort avec tous les autres par un décret, pour se décharger sur eux de tout reproche vis-à-vis d'Antipater, à qui ils dépêchèrent des ambassadeurs, à la suite desquels étoit Phocion, pour traiter de la paix. La première condition, de la part du vainqueur, fut que les Athéniens se soumettroient, sans réserve, à tout ce qu'il lui plairoit d'ordonner. En vain lui envoyèrent-ils une seconde ambassade, en y joignant Xénocrate, dans l'espoir qu'un philosophe si célèbre seroit écouté favorablement, eu égard à son nom et à sa vertu. Dès qu'il eut commencé à parler, Antipater lui imposa silence, et ce ne fut qu'à Phocion qu'il daigna répondre en ces termes : « Qu'il étoit prêt à faire amitié et alliance avec les Athéniens à ces conditions, qu'ils lui livreroient Démosthène et Hypéride; qu'ils rétabliroient le gouvernement sur l'ancien pied, où les charges étoient données aux

riches; qu'ils recevroient garnison dans le port de Munychia; qu'ils payeroient tous les frais de la guerre, et outre cela une grosse amende dont on conviendroit ». Tous les ambassadeurs trouvèrent ces conditions assez douces vu l'état où ils se trouvoient. Il n'y eut que Xénocrate qui en jugeât autrement. *Elles sont très-douces*, dit-il, *pour des esclaves; mais très-dures pour des hommes libres.*

En conséquence du traité qui fut ratifié, la garnison macédonienne entra dans Munychia, sous le commandement de Menylle, un des amis particuliers de Phocion. Démétrius de Phalère, philosophe très-estimé, qui avoit eu part au gouvernement, et qui y eut plus de part encore par la suite, sortit de l'Attique comme l'avoit fait Démosthène. C'est sur ce dernier, et sur Hypéride, un des dix célèbres orateurs d'Athènes, que tomba presque tout le poids de la colère d'Antipater. Hypéride, arraché du pied des autels dans Egine, où il s'étoit retiré, lui ayant été amené à Cléones où il étoit alors, il le fit mourir, et on ajoute même qu'il lui fit couper la langue. Démosthène, qui après

s'être réfugié dans l'île de Calaüsie, où il s'étoit rendu suppliant dans le temple de Neptune, ne se fiant pas aux promesses qu'on lui faisoit au nom d'Antipater, s'il sortoit de cet asile, avala un poison très-actif qu'il portoit toujours sur lui, et expira presqu'aussitôt. O étrange révolution dans l'esprit du peuple, et nouvel effet de son inconstance, qui se porte aux extrémités les plus opposées, avec tant de feu et en si peu de temps! Les Athéniens qui, tout récemment, avoient condamné à mort Démosthène, ne tardèrent pas à lui faire ériger une statue, et ordonnèrent par un décret que, d'âge en âge, l'aîné de sa famille seroit nourri dans le prytanée aux dépens du public. Un grand nombre de citoyens s'étoient exilés eux-mêmes: Antipater, de l'aveu de Plutarque (1), qui le peint en général sous des couleurs assez noires, traita avec beaucoup de justice et de douceur les citoyens qui étoient restés dans Athènes, pourvut des premières charges et des principaux emplois ceux qui lui parurent les

(1) Plut. in Phoc.

plus honnêtes gens et les plus vertueux, et tint seulement éloignés de toute magistrature ceux qu'il connoissoit remuans, séditieux, et amateurs des nouveautés. Il savoit que ce peuple n'étoit capable de porter, ni une servitude entière, ni une entière liberté. Il crut donc devoir ôter à l'une ce qu'elle auroit eu de trop dur, et à l'autre ce qu'elle avoit d'excessif et de licencieux. C'est ainsi, comme l'observe Diodore (1), qu'Athènes, traitée plus favorablement qu'elle n'avoit eu lieu de l'espérer, se vit en paix après tant d'agitation et de troubles, et devint en peu de temps plus opulente, sous un gouvernement plus tranquille et plus raisonnable que ne l'étoit l'ancienne démocratie.

Antipater après ses succès retourna en Macédoine, et y fit célébrer avec la plus grande pompe le mariage de Cratère avec Phila, sa fille aînée, princesse du plus rare mérite.

Vers ce temps-là se fit le convoi d'Alexandre, dont le corps, que les Chaldéens et les Egyptiens avoient eu ordre d'embaumer

(1) Diod. l. XVIII, pag. 602.

selon la méthode dont ils usoient, avoit été mis dès-lors dans un cercueil d'or, rempli des aromates les plus précieux, et les plus propres à le conserver. Aridee avoit été chargé de le transporter au temple de Jupiter-Ammon. Il employa près de deux ans aux préparatifs de cette pompe funèbre, dont le superbe appareil attiroit de toutes parts une foule de peuple sur son passage. Il la conduisit depuis Babylone jusqu'en Egypte. Ptolémée, fils de Lagus, qui avoit cette contrée en partage, et qui montroit un grand respect pour la mémoire d'Alexandre, vint, avec une nombreuse escorte, au-devant de son corps jusqu'en Syrie. L'ayant reçu alors, porté comme il l'étoit sur un char magnifique attelé de soixante-quatre mulets, et environné de Macédoniens et de Perses, armés les uns et les autres à leur manière, il se chargea du reste de la marche, jugeant à propos de transporter le corps, non au temple de Jupiter-Ammon, mais dans la ville d'Alexandrie, bâtie par le feu roi lui-même, et dont il avoit fait, dès le temps de sa fondation, la plus belle ville du monde, ce qui engagea par la suite

Ptoléinée à en faire sa capitale. Il y déposa ce même corps dont il ne reste plus rien, comme de celui de tant d'autres conquérans, et accompagna ces derniers soins de sacrifices et de jeux funèbres (1).

Dans le partage qui avoit été fait des divers gouvernemens, Eumène, de tous les généraux d'Alexandre, le plus attaché à la famille de ce prince, le plus sage, le plus vaillant, et le plus fidèle à ses engagemens, avoit eu pour son département la Cappadoce et la Paphlagonie, sur lesquelles régnoit encore Ariarathe, que la rapidité des conquêtes du roi de Macédoine, n'avoit pas permis à ce monarque de tenir dans un entier assujettissement. Il avoit été stipulé entre les généraux, que Léonat, gouverneur de la petite Phrygie, et Antigone qui l'étoit, dans l'Asie mineure, de la grande Phrygie, de la Lycie, et de la Pamphylie, assureroient à Eumène la part qui lui étoit destinée. Uniquement occupés de leurs propres

(1) Diod. l. XVIII, pag. 586-602; 608-610. Quint.-Curt. l. X, c. VI-X. Plut. in Alex., in Phoc., et in Demosth. Justin. l. XIII, c. I-V.

intérêts,

intérêts, ils n'avoient rien fait pour remplir cet article du traité. Perdiccas y suppléa; il mena Eumène en Cappadoce à la tête d'une armée qu'il voulut commander lui-même, battit Ariarathe, se saisit de sa personne qu'il fit périr ainsi que toute sa famille, et mit Eumène en possession de son gouvernement.

La régence de l'empire qui avoit été confiée à Perdiccas, lui ayant fait naître de plus hautes espérances, qu'il ne tarda pas à laisser entrevoir, il se forma contre lui une forte ligue, dans laquelle entrèrent principalement Antigone, Cratère, Antipater et Ptolémée. Perdiccas tint conseil avec ceux qui lui étoient attachés, pour savoir s'il devoit aller d'abord en Macédoine contre Antipater et Cratère, ou en Egypte contre Ptolémée. De ces deux avis, celui-ci l'emporta, et il fut résolu en même temps qu'Eumène demeureroit, ainsi qu'une partie de l'armée, pour défendre l'Asie contre l'invasion des premiers, qui déjà s'étoient mis en marche, et avoient passé l'Hellespont. L'an 322 avant J.C.

Antipater entra dans la Cilicie, se proposant de passer en Egypte pour secourir

Ptolémée, si ses affaires le demandoient, et détachant, avec le reste de ses troupes, Cratère et Néoptolème, gouverneur d'Arménie qu'il avoit attiré à son parti, contre Eumène en Cappadoce. Celui-ci n'avoit rien négligé pour avoir une bonne armée à leur opposer. Il y eut une bataille dans laquelle Eumène remporta une victoire complète, qu'il dut toute entière à son habileté et à sa prudence, et où furent tués Cratère et Néoptolème.

Perdiccas eut un succès bien différent dans l'Egypte, où Ptolémée s'étoit conduit avec tant de justice et de bonté, qu'il avoit gagné le cœur de tous les Egyptiens. Ayant voulu faire passer à son armée une branche du Nil, qui formoit une île auprès de Memphis, et ayant perdu à ce passage deux mille hommes, dont la moitié se noya, et l'autre fut dévorée par les crocodiles, les Macédoniens, furieux de se voir ainsi exposés mal à propos, l'égorgèrent dans sa tente, et se donnèrent tous à son ennemi. La régence, vacante par sa mort, fut confiée à Pithon, qui avoit commandé avec distinction dans toutes les guerres d'Alexandre. Il s'en démit

bientôt, et elle passa entre les mains d'Antipater.

Dès qu'il s'en vit revêtu, il fit un nouveau partage des provinces de l'empire, dans lequel il donnoit l'exclusion à tous ceux qui avoient été du parti de Perdiccas et d'Eumène, et rétablissoit tous ceux du parti contraire qui avoient été dépossédés.

Dans cette nouvelle division de l'empire, Séleucus eut le gouvernement de Babylone, et devint dans la suite le plus puissant des successeurs d'Alexandre. Les affaires étant ainsi réglées, Antipater envoya Antigone contre Eumène, et retourna en Macédoine. Il laissa Cassandre, son fils, en qualité de général de la cavalerie, auprès d'Antigone, pour être informé de toutes ses démarches.

Antigone se mit de bonne heure en campagne contre Eumène. Ce général, par la trahison d'un des principaux officiers de sa cavalerie, qui, gagné par l'ennemi, passa de son côté au milieu du combat, essuya une grande défaite en Cappadoce. Il prit néanmoins celui qui l'avoit trahi, et le fit pendre sur le champ. Obligé toutefois de se sauver à cause de la perte qu'il avoit faite

d'une grande partie de son armée, et changeant presque continuellement de retraite, il fut à la fin investi dans un fort appelé Nora, situé sur les frontières de la Cappadoce et de la Lycaonie, et y soutint un siège d'un an. Le terrain de ce fort étoit excessivement borné, n'ayant pas deux stades de circonférence, sur une élévation prodigieuse. On avoit bâti quelques maisons sur la pointe du roc, et tant par la hauteur de son sommet que par les fortifications dont on l'avoit environné, il pouvoit passer pour imprenable. On y avoit d'ailleurs porté des provisions considérables de vivres, de bois, et de toutes les choses qui pouvoient suffire pour plusieurs années à ceux qui s'y retireroient. C'étoit-là qu'Eumène s'étoit renfermé avec une troupe d'environ six cents hommes, tant fantassins que cavaliers, qu'une amitié sincère avoit, selon l'expression de Diodore (1), attachés à sa personne pour la vie et pour la mort. Incapable de se laisser abattre, il montra en cette occasion, comme dans toutes les autres, que l'habileté

(1) Diod. l. XVIII, pag. 620, 621.

d'un bon général s'étend à tout, et se manifeste jusque dans les moindres choses. Voyant que les bornes étroites qui le resserroient, nuisoient extrêmement à la garnison, faute de pouvoir s'exercer suffisamment, voici ce qu'il imagina pour remédier à cet inconvénient. Il fit de la plus grande maison du lieu, qui n'avoit que vingt et un pieds de longueur, comme une salle d'exercice qu'il donna aux hommes, leur commandant de s'y promener d'abord fort doucement, de doubler ensuite le pas par degrés, et enfin de faire les mouvemens les plus violens. Quant aux chevaux il ordonna de les suspendre les uns après les autres avec de grandes sangles qu'on leur mettoit au poitrail, et qu'on passoit dans des courroies attachées au plancher de l'écurie. Ensuite, par le moyen de quelques poulies, on les élevoit en l'air, de manière qu'ils n'étoient appuyés que sur les pieds de derrière, et que de l'extrémité des pieds de devant ils pouvoient à peine toucher la terre. Dans cet état, les palfreniers leur donnant de grands coups de fouet, les chevaux s'agitoient si

vivement, pour appuyer à plein leurs pieds de devant, qu'ils étoient tout couverts de sueur et d'écume. Après cet exercice, très-propre à leur rendre les membres souples et dispos, on leur donnoit leur orge bien mondé et bien pilé, afin qu'ils pussent le digérer plus promptement et avec moins de peine. Diodore se contente de dire que leur attachant la tête avec des chaînes à des poutres élevées, ou à des pieux fort exhaussés, on les réduisoit à ne pouvoir poser à terre que les pieds de derrière, de sorte que ceux de devant cherchant un appui, ces animaux étoient dans une agitation vive et continue de tous leurs membres, ce qui les tenant sans cesse en haleine les préservoit du danger de mourir de gras fondu.

Le siège, ou plutôt le blocus de Nora, n'empêcha pas Antigone de faire une expédition en Pisidie contre Alcétas et Attale, parens et amis de Perdiccas, et qui lui paroissoient encore à craindre, ayant à leur service des troupes capables de balancer sa fortune. Il leur livra un combat où il périt de part et d'autre un grand nombre d'hom-

mes, mais dans lequel Attale fut fait prisonnier, ce qui entraîna également la perte d'Alcétas qui fut tué par trahison dans une place où il s'étoit retiré.

Pendant que ces choses se passoient en Asie Ptolémée, voyant de quelle conséquence étoient la Syrie, la Phénicie et la Judée, soit pour couvrir l'Egypte, soit pour attaquer par ce côté là l'île de Cypre sur laquelle il avoit des vues, résolut de s'emparer de ces provinces, qui dans les divers partages avoient été données à Laomédon, un des capitaines d'Alexandre. Après s'être flatté inutilement de les obtenir de lui pour une somme d'argent qu'il lui fit offrir, Ptolémée eut recours à la force. Il envoya Nicanor en Syrie avec une armée de terre, pendant qu'il alloit lui-même avec sa flotte attaquer les côtes. Nicanor battit Laomédon, le fit prisonnier, et se rendit maître de tout le dedans du pays. Ptolémée eut le même succès sur la côte, de sorte qu'il se mit en possession de ces provinces. Antipater se trouvoit trop éloigné, étant alors en Macédoine, et Antigone trop occupé de son côté, pour s'opposer à cet agrandissement

L'an 321 avant J.C.

de Ptolémée, qui leur causoit beaucoup de jalousie (1).

Après la défaite de Laomédon, comme tout se soumettoit à Ptolémée, les Juifs furent les seuls qui lui résistèrent pendant quelque temps, par respect pour le serment qu'ils avoient prêté au gouverneur qu'il attaquoit. Ptolémée forma le siège de Jérusalem. Elle étoit si forte par sa situation avantageuse et par les ouvrages de l'art, qu'elle auroit tenu long-temps contre lui, sans la crainte superstitieuse qu'avoient les Juifs de se défendre le jour du sabbat. Ptolémée s'en aperçut, et choisissant ce jour-là pour faire donner un assaut général, il n'eut pas de peine à emporter la place.

Il traita d'abord Jérusalem et la Judée assez durement, car il en emmena plus de cent mille habitans captifs en Egypte. Dans la suite, considérant la fermeté avec laquelle ils avoient gardé la fidélité qu'ils avoient jurée à leurs princes et à leurs gou-

(1) Diod. lib. XVIII, pag. 599, 606-608, 610-621. Plut. et Corn. Nepos in Eumen.

verneurs, il les en jugea d'autant plus dignes de sa confiance. Il en choisit trente mille des plus distingués et des plus propres pour le service, leur donna la garde des places les plus importantes de ses Etats, et leur accorda la grâce qu'ils lui demandoient, celle d'envoyer avec eux, pour la défense de ces mêmes places, le reste de leurs compatriotes qu'il avoit emmenés en Egypte. Outre cela ayant fait depuis peu la conquête de la Libye et de la Cyrène, il établit aussi plusieurs Juifs dans ces contrées (1). C'est de ceux-là que sont descendus les Juifs cyrénéens, dont il est parlé dans plusieurs endroits de l'Ecriture sainte.

Sur ces entrefaites, Antipater mourut de vieillesse en Macédoine. Il pensa, avant sa mort, à pourvoir aux deux grandes places qu'il occupoit, celle de gouverneur de la Macédoine et de régent de l'empire. Quoiqu'il eût pour fils Cassandre, il crut devoir, pour le bien de l'empire et de l'Etat qu'il gouvernoit, ne pas écouter, dans L'an 320 avant J. C.

(1) Joseph. Ant. l. XII, c. 1; et Prideaux, Hist. des Juifs, l. VIII.

ce choix, la voix de la nature; et préférant en conséquence celui qui lui en parut le plus digne par son âge, par son expérience et par ses services, il nomma Polysperchon pour le remplacer.

Cassandre, outré de cette préférence, n'épargna rien pour réparer l'injustice qu'il croyoit que son père lui avoit faite, et pour se former un parti contre le nouveau régent. Il parvint sans peine à y engager Ptolémée et Antigone; le premier, désirant d'affermir sa puissance, le second, d'augmenter la sienne, et de tout envahir s'il le pouvoit; tous deux souhaitant d'abolir la régence même pour se rendre absolument indépendans.

Antigone ne voyoit pas toutefois pour le moment de plus grands obstacles à l'accomplissement de ses desseins que ceux qui pouvoient lui venir du côté d'Eumène, dont la valeur, la sagesse, et la science dans l'art militaire lui étoient plus formidables que tout le reste. Quoiqu'il le tînt bloqué depuis un an dans le château de Nora, il craignoit toujours ou qu'il ne trouvât le moyen de lui échapper, ou que lui-mê-

me, par quelque diversion importante de la part de ceux qui étoient du parti contraire, ou par quelqu'autre circonstance impérieuse, ne fût forcé d'ordonner la levée du siège. Rien ne lui paroissoit donc plus pressé que de traiter avec Eumène, et de l'engager, s'il se pouvoit, dans ses intérêts. Il lui fit faire en conséquence des ouvertures d'accommodement. Eumène conduisit cette négociation avec tant de finesse et de dextérité, qu'il se délivra du siège, sans s'engager à ce qu'Antigone prétendoit. Car au lieu que, dans ce qu'Eumène devoit jurer comme une clause de ce traité, Antigone avoit mis, qu'il s'engageroit à avoir pour amis et pour ennemis ceux qui le seroient d'Antigone même, il changea l'article, en promettant qu'il auroit pour amis et pour ennemis tous ceux qui le seroient d'Olympias et des deux rois, aussi bien que d'Antigone; et fit les Macédoniens, qui étoient au nombre des assiégeans, juges de la préférence que l'on devoit donner à l'une des deux formules, en se déterminant pour celle qui seroit la meilleure. Les Macédoniens suivirent sans balancer le pen-

chant qu'ils avoient pour la famille royale, et se déclarèrent pour la formule d'Eumène. Il jura donc la dernière, et le siège ayant été levé, il en profita à l'instant pour se retirer.

Lorsqu'Antigone fut instruit de la manière dont les choses s'étoient passées, il refusa de ratifier le traité. Mais déjà Eumène, avec ceux qui lui étoient affidés, s'étoit sauvé dans la Cappadoce, où il rassembla bientôt auprès de lui deux mille hommes de ses vieux soldats, et où il fit tous les préparatifs nécessaires pour soutenir la guerre, qu'il vit bien qui alloit recommencer contre lui.

Polysperchon avoit pris, de son côté, les mesures qu'il avoit jugées les plus propres à maintenir contre Cassandre et ses alliés les titres et les pouvoirs qu'Antipater lui avoit confiés en mourant. Il s'étoit occupé du retour d'Olympias, qui sous la dernière régence s'étoit retirée en Epire, et lui avoit offert de partager son autorité avec elle. Cassandre, pour s'assurer d'Athènes, qui avoit une très-grande influence dans les affaires de la Grèce, s'étoit pressé

d'y envoyer Nicanor avec quelques troupes, en lui ordonnant de s'emparer de la forteresse de Munychia, et de remplacer Menylle dans le commandement de la garnison; ce qui fut exécuté avant même que les Athéniens apprissent la mort d'Antipater. Polysperchon, au contraire, pour se les attacher, ainsi que tous les Grecs, fit un décret par lequel il rappeloit partout les exilés, et rétablissoit toutes les villes dans leurs droits et leur ancienne liberté. Il écrivit en particulier aux Athéniens des lettres qui portoient que le roi, c'est-à-dire, Aridée, leur rendoit leur démocratie et leur ancien gouvernement, selon lequel tous les Athéniens, sans distinction, étoient admis aux charges.

Bientôt après arriva Alexandre, fils de Polysperchon, qui, envoyé par son père, venoit avec une grosse armée, sous prétexte de secourir la ville contre Nicanor, mais en effet pour tâcher de s'en saisir lui-même s'il étoit possible, en profitant de la division qu'y faisoient régner les deux factions, dont l'une étoit pour l'oligarchie qu'avoit favorisée Phocion sous Antipater,

et l'autre pour la démocratie. Il s'y tint une assemblée tumultueuse, dans laquelle Phocion fut déposé de sa charge de général. Démétrius de Phalère et d'autres citoyens, qui appréhendoient de partager le sort qu'on lui réservoit, prirent promptement le parti de sortir de la ville. Phocion, qui se voyoit accusé d'avoir trahi ses concitoyens, que, dans tous les temps, il avoit si bien servis, ne crut pas qu'il lui restât d'autre ressource que celle de se réfugier vers Polysperchon, Alexandre lui ayant donné des lettres pour son père, où il le prioit de prendre la défense de cet illustre accusé et de ses adhérens. Polysperchon, qui croyoit plus avantageux pour lui de se défaire de Phocion, le renvoya à Athènes pour y être jugé par le peuple, ainsi que ses amis. Les gardes les conduisirent avec toutes sortes d'ignominies au théâtre, où on les retint prisonniers jusqu'à ce que le peuple fût convoqué. Quelqu'un eut alors le courage de dire que puisque le roi laissoit au peuple le jugement d'une affaire aussi importante, il étoit bon de faire sortir de l'assemblée les esclaves

et les étrangers; mais la populace, parmi laquelle se trouvoient les gens les plus infâmes et les plus notés, s'y opposa, et se mit à crier qu'il falloit plutôt lapider les partisans de l'oligarchie. Dès cet instant, il n'y eut plus personne qui osât parler pour Phocion.

Nous avons dit ailleurs, que la coutume à Athènes étoit que l'accusé déclarât, avant le jugement, de quelle peine il se croyoit digne. Phocion s'avança et dit : « Pour moi, je vous ai fait de grandes injustices, et je me condamne moi-même à la mort pour toutes les fautes que j'ai commises dans le gouvernement; mais pour ceux-ci, ajouta-t-il, en montrant ceux qu'on avoit arrêtés avec lui, et qu'il vouloit sauver, Athéniens, pourquoi les feriez-vous mourir, puisque jamais ils ne vous ont fait aucun tort, et qu'ils ne sont point coupables » ? Le peuple s'écria : *Parce qu'ils sont tes amis.* Phocion se tut; on le condamna, lui et tous les autres, à perdre la vie, et ils furent conduits au cachot. Ce que le petit nombre des gens de bien ne pouvoit se lasser d'admirer, c'est que Pho-

cion, tandis qu'on versoit sur lui les larmes les plus amères, conservoit la même sérénité et la même contenance que lorsqu'il sortoit de l'assemblée pour aller commander les armées, et que les Athéniens, pour lui faire honneur, l'accompagnoient chez lui en foule au milieu des louanges et des acclamations.

Sur sa route, un homme du peuple, plus insolent que les autres, se plaça devant lui, et lui cracha au visage. Phocion ne fit que se tourner vers les magistrats, et se contenta de leur dire : « Quelqu'un ne veut-il pas empêcher cet homme de commettre de telles indignités» ? Quand il fut arrivé à la prison, une personne à qui il étoit cher lui ayant demandé s'il avoit quelque chose à faire dire à son fils: « Oui certainement, répondit-il, j'ai quelque chose d'important à lui mander; c'est qu'il ne cherche jamais à se venger des Athéniens, et qu'il perde le souvenir de leur injustice » ; et comme Nicoclès, qui étoit le meilleur et le plus fidèle de ses amis, lui demandoit en grâce qu'il lui permît de boire le poison avant lui : « Ah !

Nicoclès, lui répondit Phocion, tu me fais là une demande bien dure et bien triste pour moi; mais puisque je ne t'ai jamais rien refusé pendant ma vie, je t'accorde encore ce dernier plaisir avant ma mort ». Il but à son tour la ciguë, et mourut âgé de plus de quatre-vingts ans, mais rempli encore de force et de vigueur, après avoir fourni, pour le service de son ingrate patrie, et pour l'honneur de l'humanité, la plus belle carrière.

Cependant ses ennemis, non contens de lui avoir ôté la vie, firent décréter que son corps seroit porté hors du territoire de l'Attique. Ce fut au-delà des terres d'Eleusine qu'on lui dressa un bûcher. Une dame de Mégare lui éleva, dans le même endroit, un tombeau vide, sur lequel elle fit les effusions accoutumées, et mettant dans sa robe quelques-uns de ses os qu'elle recueillit avec grand soin, elle les porta la nuit dans sa maison, et les enterra sous son foyer, en lui adressant ces paroles : « Cher et sa» cré foyer, je te confie et je mets en dé» pôt dans ton sein ces précieux restes d'un » homme de bien. Conserve-les fidèlement

» pour les rendre un jour au tombeau de » ses ancêtres, quand les Athéniens seront » devenus plus sages ».

En effet, les événemens qui succédèrent firent vivement sentir aux Athéniens quel homme ils avoient fait mourir. Ils lui élevèrent alors une statue de bronze, et lui rendirent des honneurs funèbres aux dépens du public.

Nous avons assez parlé ailleurs des vertus de Phocion, et nous avons exposé les plus beaux traits de sa vie (1). Parmi ceux-ci nous ne devons pas omettre ce mot qu'il dit à Antipater, qui exigeoit de lui quelque chose qui n'étoit ni juste ni honnête: *Il n'est pas possible que je sois en même temps et votre ami et votre flatteur.* Antipater lui-même disoit souvent, « que de deux amis qu'il avoit à Athènes, Phocion et Démade, il n'avoit jamais pu ni obliger l'un à rien recevoir, ni assouvir l'avidité de l'autre » (2).

(1) Ci-dessus, tom. VIII, pag. 537 et suiv.

(2) Diod. l. XVIII, pag. 625-627, 629-633, 640, 641. Plut. in Phoc. et Diog. Laert. in Demetr.

Les troubles qui agitoient la ville d'Athènes devinrent très-favorables à Cassandre, qui en profita pour entrer dans le Pirée avec une flotte de trente-cinq vaisseaux qu'Antigone lui avoit donnés; ce qui le rendit maître de la ville. Les Athéniens mirent aussi en son pouvoir la forteresse, et lui permirent de désigner tel citoyen qu'il lui plairoit pour gouverner la république. Démétrius, de Phalère, port d'Attique où il étoit né, qui avoit été disciple et ami intime du célèbre Théophraste, et enveloppé, quoiqu'absent, dans la même condamnation que Phocion, ce Démétrius, dont Cicéron fait l'éloge dans son Brutus, fut choisi pour remplir cette importante fonction, sur la fin de la troisième année de la cent quinzième olympiade, l'an 318 avant J. C. Il gouverna ses concitoyens avec la plus grande sagesse et la plus grande douceur pendant dix années, à compter du commencement de l'année suivante, et s'acquit par-là cette réputation qui l'a fait regarder comme un des plus grands hommes qu'Athènes ait produits. Il augmenta les revenus de la république; s'appliqua à

diminuer le luxe et toutes les dépenses qui n'étoient que pour le faste, et fit des lois pour régler les mœurs (1). Athénée, sur le rapport de l'historien Duxis, lui a imputé des déréglemens, en mettant sur son compte ce qui ne convient qu'à Démétrius Poliorcète, fils d'Antigone (2).

Nous avons vu Eumène, échappé du siège de Nora, se retirer dans la Cappadoce. Il y reçut de Polysperchon, au nom des rois, une commission qui le déclaroit premier commandant de l'Asie, en même temps que le régent mandoit aux chefs des trois mille Argyraspides, de les conduire vers lui et de recevoir ses ordres. Il étoit aussi enjoint aux officiers publics de lui donner l'argent qui lui seroit nécessaire pour lever des troupes, et pour les autres besoins de la guerre. Antigone voulut le prévenir avant qu'il eût rassemblé toutes ses forces; mais Eumène ayant quitté la Cappadoce, avec ce qu'il avoit de soldats, arriva, par des marches continues, dans la Cilicie, où il fut

(1) Diod. l. XVIII, pag. 642, 647.
(2) Athen. l. XII.

joint par les Argyraspides, qu'il sut s'attacher, malgré tous les soins que prenoit Antigone pour les lui débaucher. Il eut bientôt une armée considérable, avec laquelle il se rendit maître de la Syrie et de la Phénicie. Il passa de là dans la haute Asie, et sollicita Séleucus, gouverneur de la Babylonie, et Pithon, gouverneur de la Médie, de s'unir à lui. Ces gouverneurs l'ayant refusé, il marcha à grandes journées vers Babylone. Il étoit campé dans une plaine près de l'Euphrate, lorsque Séleucus, en faisant couper les digues de ce fleuve, inonda toute la campagne d'alentour. Eumène fit tant de diligence, qu'il gagna une éminence avec ses troupes; et le lendemain il trouva le moyen de faire une saignée à l'inondation pour faire écouler les eaux, de manière qu'il en sortit presque sans aucune perte.

Alors Séleucus fut obligé de faire trève avec lui, et de lui permettre de passer paisiblement sur les terres de sa province pour se rendre à Suse, où il alla mettre ses troupes en quartier d'hiver, tandis qu'il pressoit les gouverneurs des provinces de la haute Asie, auxquels il avoit notifié les or-

dres de Polysperchon au nom des deux rois, de lui amener du secours. Ils le firent, et ce renfort le rendit supérieur à Antigone.

L'an 317 avant J.C. Il arriva dans ce même temps une grande révolution en Macédoine. Olympias, que le régent y avoit appelée, s'y étant rendue très-puissante, fit mourir Aridée, qui portoit depuis six ans le titre de roi, et sa femme Eurydice, qu'elle força de choisir entre un poignard, une corde, et de la ciguë, qu'elle lui envoya. Eurydice choisit le second genre de mort et s'étrangla.

Tant de cruautés ne demeurèrent pas impunies. Olympias s'étoit retirée dans Pydne, et y avoit mené avec elle le jeune roi Alexandre avec Roxane sa mère. Cassandre l'y assiégea, et la contraignit de se rendre à discrétion. Ne pouvant s'en défaire ouvertement, dans la crainte de se rendre odieux, il employa pour ce meurtre les parens de tous ceux qu'elle avoit fait mourir, et qui furent ravis de satisfaire ainsi leur vengeance particulière. Olympias méritoit bien cette fin tragique par ses cruautés; mais on n'en déteste pas moins toute la scélératesse de Cassandre, qui, enhardi par le succès

de ce premier crime, se défit également, quelques années après, du jeune roi Alexandre, âgé alors de quatorze ans, et de Roxane sa mère. Pour se concilier néanmoins, avant ce dernier attentat, les Macédoniens et les Grecs, il fit faire, dans cet intervalle, de superbes obsèques au roi Aridée et à Eurydice. Il épousa Thessalonice, sœur de cet Alexandre qu'on a surnommé le Grand, et ayant rebâti la ville de Thèbes, que ce monarque avoit fait raser, il lui rendit bientôt son ancienne opulence.

C'est à peu près vers le même temps qu'Agathocle, sur lequel nous reviendrons par la suite, se fit tyran de Sicile, après en avoir été élu plusieurs fois général.

Pendant que Cassandre faisoit tous ses efforts pour s'assurer le trône de Macédoine, Antigone réunissoit toutes ses forces contre Eumène, le seul ennemi qu'il redoutât. Les troupes de celui-ci étoient composées de différens corps que lui avoient amenés, comme nous l'avons vu, les gouverneurs des provinces, qui mesurant leur mérite sur leur faste et leurs dépenses, se flattoient, chacun en particulier, de s'être acquis la

plus haute considération et la plus grande autorité. Il se présenta une occasion qui dût bien les détromper. Eumène étant tombé malade, se faisoit porter à quelque distance de l'armée dans une litière, lorsque les soldats ayant aperçu l'ennemi sur les hauteurs, s'arrêtèrent tout court, et refusèrent de marcher si l'on ne faisoit venir Eumène pour les commander. Cédant à leurs désirs, il hâta les esclaves qui le portoient, et dès qu'il parut, les soldats frappant leurs boucliers avec leurs piques, jetèrent des cris de victoire, ne craignant plus rien, puisqu'ils avoient Eumène à leur tête. Antigone, qui comptoit, pour les vaincre sans peine, sur l'éloignement d'Eumène, voyant leur contenance fière et assurée, la belle disposition de l'armée, et cette litière qu'on portoit de rang en rang, dit en riant aux officiers qui l'environnoient : « Voyez-vous cette litière? c'est elle qui a rangé ces troupes contre nous, et qui va nous combattre »; et sans perdre un moment, il fit sonner la retraite; et rentra dans son camp.

Il se donna quelque temps après un combat, dans lequel, vu la perte qu'essuya l'armée

mée d'Antigone, la victoire fut réellement du côté d'Eumène; mais comme les soldats de ce dernier, quelques instances qu'il leur fît, refusèrent de revenir sur le champ de bataille pour enlever les corps, l'avantage sembla rester à Antigone.

La guerre, dont la Perse et la Médie étoient le théâtre, se continuoit avec beaucoup d'opiniâtreté de part et d'autre. Malgré l'indocilité et l'espèce de dissention qui régnoient dans les troupes d'Eumène, malgré l'esprit de jalousie que nourrissoient contre lui leurs principaux chefs, qui ne cherchoient qu'à le trahir, il se conduisoit avec tant d'habileté et de prudence, qu'il déconcerta long-temps les efforts et les ruses de son ennemi, très-habile lui-même dans l'art de la guerre. Mais il vint enfin un moment funeste qui lui ravit, non la gloire, mais la liberté et la vie. C'est dans Plutarque même qu'il faut lire tout le détail des faits qui précédèrent ce fatal événement, pour se former une juste idée des qualités éminentes et de tout le mérite de ce grand homme; car un Eumène, un Phocion, ce

sont là, mon fils, les hommes vraiment grands.

L'an 315 avant J. C. Dans un dernier combat, où les deux armées étoient rangées à peu près dans le même ordre, la cavalerie sur les deux ailes, l'infanterie au centre, les éléphans sur une première ligne tout le long du front de bataille et entremêlés, dans les vides, de soldats armés à la légère, l'infanterie d'Antigone fut enfoncée par la phalange et par les argyraspides, ces vieilles troupes, toujours invincibles, qui avoient servi sous Philippe et sous Alexandre, et qui allant tête baissée contre les ennemis, leur crioient : *Misérables que vous êtes, c'est contre vos pères que vous combattez.* Mais, d'un autre côté, à la faveur de sa cavalerie, qui mit celle d'Eumène en déroute, par la faute de Peucestе qui la commandoit, Antigone sut se ménager un avantage qui lui valut plus qu'une victoire. Secondé par une poussière épaisse qui s'élevoit de toutes parts, et déroboit à l'ennemi l'exécution du dessein qu'il avoit formé, il fit enlever, par un détachement, tout le bagage des troupes d'Eu-

mène, avec leurs femmes et leurs enfans. Les soldats de ce dernier, ne voyant plus à leur retour que la perte qu'ils venoient de faire, au lieu d'employer leurs épées contre l'ennemi, pour recouvrer ce qu'ils avoient perdu, tournèrent toute leur furie contre leur propre général. Ils se jettent sur lui, et lui ayant lié les mains derrière le dos, ils le conduisent, dans cet état, au travers de la phalange macédonienne, pour le livrer à Antigone, qui étoit convenu de leur rendre à ce prix tout leur bagage. « Soldats, leur disoit-il en passant, je vous en conjure, au nom des dieux, tuez moi ici vous-mêmes, ou laissez-moi une main libre, et rendez-moi mon épée. A cette condition, je vous délivre et vous absous de toutes les peines que vous pouvez craindre de la vengeance des dieux pour le crime que vous commettez à mon égard ». On hâta sa marche, dans la crainte que de semblables discours ne réveillassent l'affection des troupes.

Antigone, lorsque cet illustre prisonnier fut arrivé dans son camp, n'eut pas le cou-

rage de le voir, ne sentant que trop quel reproche seroit pour lui sa seule présence, surtout ayant été amis sous Alexandre. Il balança long-temps sur le parti qu'il prendroit, Démétrius, son fils, le sollicitant par un sentiment de générosité de lui sauver la vie. Mais le connoissant trop bien pour espérer de l'attacher à son parti, et pour ne pas le redouter encore, s'il parvenoit à lui échapper, il ordonna qu'on se défît de lui dans sa prison.

Telle fut la fin d'Eumène, l'homme le plus fidèle à ses engagemens, à ses devoirs, à la famille d'Alexandre, et le plus capable d'en soutenir les intérêts, si tout ce qui l'environnoit eût répondu dignement à ses vues, à ses talens et à ses vertus. Sa probité constante, son inviolable fidélité sont d'autant plus remarquables et plus dignes d'éloges, qu'il leur sacrifia toutes vues d'agrandissement et tout intérêt personnel, dans un temps où tous ses compagnons d'armes, sous Alexandre, dévorés par la soif de régner, ne connoissoient, dans toutes leurs intrigues et leurs cabales, ni sincérité ni

bonne foi, ne respectoient ni les liens du sang ni ceux de l'amitié, et fouloient aux pieds les droits les plus sacrés (1).

Antigone se regardant désormais comme souverain de toute l'Asie, commença à s'y conduire en maître; il changea ou fit périr à sa volonté la plupart des gouverneurs. Séleucus, voyant tous les dangers qu'il couroit, se retira d'assez bonne heure en Egypte, pour se mettre à l'abri des cruautés de ce nouveau tyran. Il sut engager Ptolémée, Lysimaque et Cassandre dans une ligue contre lui. Les efforts se tournèrent, de part et d'autre, principalement vers la Syrie et la Phénicie, provinces maritimes, les plus propres à fournir des vaisseaux avec lesquels on pût se rendre maître de la mer. Il y eut des conventions faites et aussitôt rompues. On éprouva alternativement des succès et des défaites, au milieu desquels on remarque du moins entre Ptolémée et Démétrius fils d'Antigone, une émulation de

(1) Diod. l. XVIII, pag. 633-638; l. XIX, p. 659 et seq. Plut. in Eumen. Justin. l. XIII, c. VI-VIII; et l. XIV.

générosité peu commune. Le premier ayant remporté une victoire signalée sur Démétrius, après un combat très-opiniâtre, lui renvoya non-seulement son équipage, ses tentes, ses meubles et son argent; mais de plus encore ses amis et tous ses domestiques sans rançon, en lui faisant dire qu'ils ne devoient pas faire la guerre entr'eux pour les richesses, mais pour la gloire. Démétrius pria sur l'heure les dieux de lui fournir l'occasion de lui rendre la pareille. Il la lui rendit en effet, ayant vaincu à son tour Cilles, un de ses lieutenans, qui tomba lui-même entre les mains du vainqueur avec sept mille prisonniers et un très-riche butin. Démétrius, après en avoir écrit à son père, pour obtenir son consentement, renvoya à Ptolémée, Cilles, ainsi que tous ses amis, comblés de magnifiques présens, et avec eux tout le bagage qu'il avoit pris. Ce mot de Ptolémée, *faire la guerre, non pour les richesses, mais pour la gloire*, pourroit paroître très-beau, si l'on ne faisoit réflexion, qu'en ne supposant d'ailleurs aucun autre objet, cette sorte de gloire seroit toujours payée trop cher par le nombre

d'hommes qu'il en coûte pour l'acquérir.

La victoire remportée par Démétrius fit retomber toute la Phénicie, la Judée et la Syrie, sous la domination d'Antigone. Un grand nombre des habitans de ces provinces, que Ptolémée emmena avec lui en se retirant en Egypte, l'y accompagnèrent plus par choix que par force, aimant mieux vivre sous une domination aussi douce que la sienne dans un pays étranger, que de demeurer dans le leur sous celle d'Antigone, dont ils n'attendoient pas le même traitement. La plupart furent établis à Alexandrie.

Dans ces entrefaites, Séleucus rentra à Babylone, dont les habitans lui ouvrirent les portes par l'affection qu'ils lui portoient, et que lui avoient méritée la sagesse et la douceur avec laquelle il les avoit gouvernés, au lieu qu'Antigone les avoit traités avec une sévérité outrée et la plus grande dureté.

C'est à cette entrée de Séleucus Nicanor ou *le Vainqueur*, dans Babylone, que commence l'ère des Séleucides, dont tout l'Orient s'est servi. L'an 312 avant J. C.

Les ligues, les différens chocs, la variété des succès, les traités faits et rompus continuent à offrir à peu près le même spectacle et les mêmes résultats qu'auparavant. La famille royale acheva de s'éteindre, surtout par la mort d'Hercule, fils d'Alexandre et de Barsine, veuve de Memnon. Polysperchon avoit fait venir de Pergame ce jeune prince qui pouvoit avoir dix-sept ans, et avoit proposé aux Macédoniens de l'élever sur le trône, dans la seule vue de l'opposer à Cassandre. Celui-ci en fut effrayé, et dans une entrevue qu'il eut avec Polysperchon, il lui représenta qu'il alloit lui-même se donner un maître; qu'il feroit bien mieux de se défaire d'Hercule, et de s'emparer de la Grèce; et il lui offrit pour cela son secours. Il lui fut aisé de le déterminer à sacrifier l'unique rejeton qui restoit de leur ancien maître. Ainsi l'année suivante Hercule et sa mère eurent le même sort entre ses mains, qu'avoient eu Roxane et son fils entre celles de Cassandre; et ces deux scélérats, pour leur donner le nom qu'ils méritoient, assassinèrent, chacun à son tour, un héritier de la couronne, afin de la partager entr'eux.

L'an 309 avant J. C.

L'année d'après, Cléopâtre, sœur d'Alexandre, et veuve d'Alexandre, roi d'Epire, périt aussi par l'ordre d'Antigone, lorsqu'elle étoit prête à passer en Egypte et à se jeter entre les bras de Ptolémée.

Antigone voulant enlever à Cassandre et à Polysperchon les dépouilles de la famille royale qu'ils s'étoient partagées, chargea son fils Démétrius, auquel on a donné le surnom de Poliorcète, ou *le preneur de villes*, de faire le siège d'Athènes, où Démétrius de Phalère commandoit, depuis près de dix ans, au nom et sous l'autorité de Cassandre. Jamais les Athéniens n'avoient joui de plus de repos et de bonheur que sous son gouvernement, et ils lui avoient élevé par reconnoissance trois cent soixante statues, selon le nombre de jours qu'ils comptoient dans l'année. Démétrius, le fils d'Antigone, étant entré dans le port qu'il avoit trouvé tout ouvert, fit crier au peuple, par un héraut, « que son père l'avoit envoyé pour chasser la garnison de leur citadelle, et pour leur rendre leurs lois et leur ancien gouvernement ».

A cette proclamation, les Athéniens, qui

s'étoient d'abord armés pour se défendre, jetant leurs boucliers à terre, et battant des mains avec de grands cris de joie, pressèrent Démétrius de descendre, l'appelant leur bienfaiteur et leur sauveur. Ils lui envoyèrent à l'instant des ambassadeurs auxquels il répondit, qu'il ne mettroit pas le pied dans leur ville, quelque empressement qu'il eût d'y entrer, qu'il n'eût chassé la garnison qui gênoit leur liberté. Il fit élever sur-le-champ un large fossé et des retranchemens devant la forteresse de Munychia, pour lui ôter toute communication avec la ville, et s'embarqua aussitôt pour Mégare, où Cassandre avoit mis une forte garnison. Le fils d'Antigone, plein de respect pour la réputation et pour la vertu de Démétrius de Phalère, avoit eu soin, avant toutes choses, de pourvoir à sa sûreté, et lui avoit donné une bonne escorte pour le conduire à Thèbes, ainsi qu'il l'avoit désiré. Mégare ayant été prise, Démétrius en chassa la garnison, et remit cette ville en liberté. Les Athéniens avoient obtenu de lui, par leurs sollicitations, qu'elle ne fût point livrée au pilla-

ge, comme ses soldats le demandoient.

De retour avec sa flotte, il prit ses postes devant le port de Munychia, pressa le siège, chassa la garnison, et rasa le fort. Sollicité ensuite par les Athéniens d'entrer dans leur ville, il y assembla le peuple, et lui rendit sa démocratie, treize ou quatorze ans après qu'il en eut été dépouillé. Les Athéniens portèrent les témoignages de leur reconnoissance jusqu'à l'extravagance et l'impiété, en donnant à Antigone et à Démétrius les noms de *Dieux-sauveurs*, et par l'espèce de culte qu'ils instituèrent en l'honneur de ces prétendus dieux, les traitant comme s'ils l'eussent été en effet. Aussi insensés dans les excès de leur ingratitude que dans les signes de leur reconnoissance, ils condamnèrent à mort, par contumace, Démétrius de Phalère, et ne pouvant rien sur sa personne, ils renversèrent tout ce grand nombre de statues qu'ils avoient élevées à sa gloire : et voilà toujours le peuple; voilà surtout, à cette époque, le peuple d'Athènes! Après cela, mon fils, qu'on se glorifie donc des suffrages de la multitude, de ses adulations et de ses

honneurs, ou qu'on se ressente vivement de ses mépris, de ses injustices et de ses outrages!

Ceux qui avoient été liés avec Démétrius de Phalère ne furent pas épargnés; et peu s'en fallut que Ménandre, ce poète si célèbre, dont Térence n'a fait presque que copier les comédies, ne fût appelé en jugement, par la seule raison qu'il avoit été de ses amis. Démétrius de Phalère s'étant retiré par la suite en Egypte près de Ptolémée Soter, prince recommandable par sa libéralité envers les gens de lettres, et dont la cour étoit le refuge et l'asile de tous les malheureux, il y composa pendant son exil plusieurs ouvrages, qui tous lui étoient dictés par cet amour de l'humanité et du bien public, dont son cœur n'avoit cessé d'être rempli.

Démétrius fils d'Antigone, dans le peu de séjour qu'il fit à Athènes, ne laissa pas que d'y perdre beaucoup, par ses infâmes débauches, de la haute opinion qu'on s'étoit formée de lui. Cependant comme son amour déréglé pour les plaisirs ne lui ôtoit rien de sa valeur et de ses talens pour la

guerre, Antigone lui fit quitter la Grèce, et l'envoya avec une flotte et une armée considérables pour faire sur Ptolémée la conquête de l'île de Cypre. Démétrius y fit sa descente, et marcha vers Salamine qui en étoit la capitale. Ménélas, frère de Ptolémée, qui s'y étoit renfermé avec presque toutes ses troupes, en sortit pour livrer bataille et fut vaincu. Ptolémée, instruit de ce mauvais succès, vint promptement à son secours avec une flotte de cent cinquante vaisseaux, et dans le combat naval qui se livra bientôt après, il essuya lui-même une telle défaite, qu'il fut obligé de se sauver sur huit galères, les seules qui lui restoient. Cette victoire remportée par Démétrius le rendit maître de toute l'île. Il rehaussa l'éclat de son triomphe par la conduite qu'il tint en cette occasion. Ménélas s'étant constitué prisonnier avec Lentisque, fils de Ptolémée, Démétrius eut de nouveau la générosité de les renvoyer sans rançon, avec leurs amis, leurs domestiques et tout leur bagage, pour répondre encore une fois à ce qu'avoit fait à son égard Ptolémée en pareille occasion; tant ces deux princes, Pto-

lémée et Démétrius, en usoient l'un envers l'autre, les armes à la main, avec plus de magnanimité qu'on n'en use souvent dans le commerce ordinaire de la vie. Lorsque le courrier apporta en Syrie la nouvelle de la victoire de Démétrius, tout le peuple donna le titre de roi à Antigone et à son fils. Cet exemple fut suivi aussitôt par les Egyptiens à l'égard de Ptolémée. Il le fut par Lysimaque dans la Thrace; et à plus forte raison le fut-il par Séleucus, qui, après avoir tué dans une bataille Nicanor, qu'Antigone, qui avoit réussi à l'attirer dans son parti, avoit envoyé contre lui, s'étoit non-seulement affermi dans la possession de la Médie, de l'Assyrie et de Babylone, mais qui, portant ses armes plus loin, s'étoit assujetti la Perse, la Bactriane, l'Hyrcanie, et toutes les autres provinces en-deçà de l'Inde, dont Alexandre avoit fait la conquête. Cassandre, quoique les autres l'appelassent roi en lui parlant et en lui écrivant, fut le seul qui continua d'écrire ses lettres comme il avoit fait jusque-là, en y mettant simplement son nom.

L'an 307 avant J. C.

Antigone, voulant profiter de la victoire

que son fils avoit remportée en Cypre, rassembla en Syrie une armée de près de cent mille hommes, pour faire une invasion en Egypte. Il conduisit son armée par terre, tandis que Démétrius le suivoit avec sa flotte, en cotoyant les bords de la mer. Etant arrivés l'un et l'autre à Gaza, Démétrius eut ordre d'aller faire une descente à une des embouchures du Nil, pendant qu'Antigone, continuant sa route, essayeroit de s'ouvrir un passage dans l'intérieur du pays. Mais Ptolémée avoit si bien pourvu à sa défense, que ni Démétrius, qui par des orages violens perdit beaucoup de vaisseaux, ni Antigone dont l'armée dépérissoit tous les jours faute de vivres et par des désertions fréquentes, ne purent entamer l'Egypte. Après de très-grandes pertes, tant pour l'armée navale que pour celle de terre, Antigone se vit forcé de retourner avec honte en Syrie; et Ptolémée demeura tranquille possesseur de son royaume, chéri de ses sujets qu'il continuoit à gouverner plus en père qu'en maître.

Au retour de sa malheureuse expédition, Antigone, pour s'en consoler, et pour se

venger des Rhodiens qui lui avoient refusé du secours contre le roi d'Egypte leur allié, chargea son fils de s'emparer de leur île, située dans la Méditerranée, entre celles de Candie et de Cypre, à sept lieues environ des côtes de l'Asie mineure. Ils s'étoient rendus célèbres par leur commerce, source de leurs richesses, et jouissoient d'une paix profonde par la neutralité qu'ils gardoient avec tous les Etats dont ils étoient environnés. Les préparatifs furent immenses, tant pour l'attaque que pour la défense. Démétrius employa au siège de Rhodes, la capitale de l'île, tout l'art, toute l'invention, toute la vigueur dont il étoit capable, et l'appareil des machines les plus terribles. Les Rhodiens, de leur côté, aidés des secours qu'ils recevoient de leurs alliés, et en particulier de Ptolémée, usèrent de tant de prévoyance, de ressources, de courage et d'activité, rompant sans cesse les mesures de l'ennemi, mettant le feu à ses machines, et déconcertant ses plus belles espérances, qu'ils parvinrent à lui faire désirer un accommodement avec autant d'ardeur qu'ils le désiroient eux-mêmes. Il fut conclu enfin

à ces conditions : Que la république de Rhodes seroit conservée dans tous ses droits, sans être soumise à aucune puissance; que l'alliance qu'elle avoit toujours eue avec Antigone seroit confirmée et renouvelée, avec obligation d'armer en sa faveur dans toutes les guerres qu'il auroit, pourvu qu'elles ne fussent point contre Ptolémée; que pour sûreté des articles ainsi accordés, il seroit donné par la ville cent otages au choix de Démétrius. Les otages délivrés, Déméfrius se retira après avoir tenu Rhodes assiégée pendant un an.

Avant son départ il fit présent aux Rhodiens de toutes les machines de guerre qu'il avoit employées à ce siège. Ils les vendirent dans la suite, et en tirèrent une somme considérable, qu'ils employèrent, avec quelqu'autre argent qu'on y ajouta, à faire ce colosse fameux, qui passoit pour une des sept merveilles du monde. C'étoit une statue du soleil d'une si énorme grandeur que des navires passoient à pleines voiles entre ses jambes. Soixante-six ans après, ce colosse fut renversé par un tremblement de terre. Mais tout abattu qu'il étoit, on ne

pouvoit s'empêcher de l'admirer. Il y avoit peu d'hommes qui pussent embrasser un des pouces de cette statue, qui avoit, au rapport de Pline, soixante et dix coudées de hauteur, et dont les doigts étoient plus grands que la plupart des statues ordinaires. On dit que cet ouvrage fut achevé en douze ans, et qu'il coûta trois cents talens. Un juif en ayant acheté les fragmens, ils produisirent la charge de neuf cents chameaux.

Les Rhodiens, pour témoigner à Ptolémée leur reconnoissance des secours qu'ils en avoient reçus, lui consacrèrent un bocage, lui rendirent par cette adulation impie, devenue assez ordinaire dans ces temps-là, des honneurs divins, et lui donnèrent le titre de sauveur (SOTER), dont les historiens se servent communément pour le distinguer des autres Ptolémées qui régnèrent après lui en Egypte.

Séleucus, maître de tous les pays qui sont entre l'Euphrate et l'Indus, voulut l'être aussi de l'Inde, et y passa dans le dessein de la reconquérir. Il s'y étoit trouvé, après la mort d'Alexandre, un in lien de

basse extraction, nommé Androcotte, dont Justin (1) raconte des merveilles qui tiennent de la fable, et qui étant parvenu à rassembler une grosse armée de ses compatriotes, les avoit délivrés du joug des Macédoniens, s'étoit défait des gouverneurs que le conquérant leur avoit donnés, et s'étoit emparé de la royauté. Séleucus voyant Androcotte dans ce haut degré de puissance, et à la tête d'une armée de six cent mille hommes, crut devoir s'accommoder avec lui, et ayant reçu de sa part cinq cents éléphans, il mena aussitôt après ses troupes en occident contre Antigone.

Dans le même temps les Athéniens appelèrent à leur secours Démétrius contre Cassandre qui assiégeoit leur ville. Démétrius le chassa de l'Attique, et le poursuivit jusqu'aux Thermopyles où il le défit. Après quoi il s'empara d'Héraclée. A son retour à Athènes, le peuple ajoutant de nouvelles flatteries à celles dont il avoit usé à son égard, lui assigna pour son logement le derrière du temple de Minerve, appelé Par-

(1) Just. l. XV, c. IV.

thénon. Démétrius ne craignit pas de profaner ce lieu, si saint dans l'esprit des Grecs, par tous les excès de l'ivrognerie et par les débauches les plus infâmes. N'idolâtrant que ses courtisanes, il leur fit élever des autels par les Athéniens, qu'il appela à cette occasion des lâches et des misérables nés pour l'esclavage, tant il fut choqué lui-même d'une si honteuse adulation, et tant ils étoient devenus différens d'eux-mêmes!

Démoclès, qui étoit dans la fleur de la jeunesse, et que, pour la régularité de ses traits et les charmes de sa figure, on avoit surnommé *le beau*, pour se dérober à la passion et à la violence de Démétrius, se jeta dans une chaudière d'eau bouillante, et il y fut étouffé, aimant mieux renoncer à la vie qu'à la pudeur, qui eut ainsi, en quelque sorte, son martyr jusque dans le sein du paganisme, et malgré les mœurs dissolues des Grecs et le culte de tant de divinités impudiques.

Les Athéniens, pour appaiser la colère de Démétrius, extrêmement irrité d'un certain décret qu'ils avoient fait à son sujet, en firent un nouveau, qui portoit: « Que

» le peuple d'Athènes statuoit et ordonnoit » que tout ce que commanderoit le roi Dé- » métrius, seroit tenu pour saint envers les » dieux, et juste envers les hommes ». Croiroit-on, dit M. Rollin, qu'on pût porter la flatterie et la servitude jusqu'à ce point de bassesse, d'extravagance et d'irréligion !

Antigone manifestant plus que jamais le dessein qu'il s'étoit formé de déposséder tous les successeurs d'Alexandre, et d'usurper tout l'empire, ils réunirent toutes leurs forces contre lui. On se prépara de part et d'autre, pour l'ouverture de la campagne, à un combat, par le récit duquel commençoit le vingt et unième livre de Diodore de Sicile, perdu malheureusement avec les vingt derniers de cet historien, à l'exception d'un certain nombre de fragmens (1).

L'armée des confédérés, c'est-à-dire, de Cassandre, Ptolémée, Lysimaque et Séleucus, commandée par ces deux derniers, et celle d'Antigone et de Démétrius, arrivèrent presqu'en même temps dans la Phry-

(1) Diod. l. XIX et XX. Plut. in Demetr. Just. l. XV.

gie. Elles étoient fortes l'une et l'autre de plus de soixante mille hommes de pied, de dix mille chevaux, et d'un grand nombre d'éléphans, surtout celle des alliés, qui avoient de plus cent vingt chariots armés de faux.

L'an 301 avant J. C. La bataille se donna près d'une ville de Phrygie, nommée Ipsus. Dans le premier choc, Démétrius, à la tête de sa cavalerie, mit en fuite celle des ennemis; mais les ayant poursuivis trop long-temps, et avec trop de chaleur, par un vain désir de gloire, au lieu de se réunir au corps de son armée pour la soutenir, il ne revint sur ses pas que pour être témoin de sa défaite, et pour apprendre la mort de son père, qui avoit été accablé de traits; après s'être défendu avec le plus grand courage, et s'être flatté en vain du prompt retour de son fils. Ainsi périt Antigone, âgé de quatre-vingts ans, dévoré jusque dans cette extrême vieillesse de l'ambition de régner seul sur les vastes conquêtes d'Alexandre, et lorsqu'il croyoit toucher au moment de voir réaliser ses espérances. Démétrius se retira à Ephèse avec cinq mille hommes

d'infanterie et quatre mille de cavalerie, les seuls débris qu'il eût pu rassembler de ses troupes et de celles de son père. Le célèbre Pyrrhus, très-jeune alors, l'avoit accompagné dans tout le combat qui s'étoit livré, renversant tout ce qui se présentoit devant lui, et faisant voir dans cette action, qui lui servit d'apprentissage, tout ce qu'on devoit attendre un jour de sa valeur. Pyrrhus, encore à la mamelle, avoit été dérobé par des sujets fidèles à la poursuite des meurtriers de tous ses amis et de son père, roi d'Epire, que les Molosses, un des peuples les plus puissans de cette contrée, venoient de chasser du trône, et avoit été mené à la cour de Glaucius, roi d'Illyrie. Ce prince généreux l'ayant reconduit à main armée dans ses Etats, lorsqu'il n'étoit âgé que de douze ans, l'en avoit remis en possession. A dix-sept ans, se croyant assez affermi sur le trône, il avoit fait un voyage en Illyrie, pour assister aux noces d'un fils de Glaucius, avec lequel il avoit été élevé. Les Molosses, profitant de son absence pour se révolter contre lui, comme ils l'avoient fait contre son père, s'étoient donné un autre

roi, quoique du même sang. Privé de sa couronne, il s'étoit retiré auprès de Démétrius, qui avoit épousé sa sœur Déidamie (1).

Après la bataille d'Ipsus, les quatre princes confédérés partagèrent entr'eux les Etats d'Antigone, en les ajoutant à ceux qu'ils possédoient déjà; et ce fut par ce partage que l'empire d'Alexandre fut divisé en quatre royaumes fixes. Ptolémée eut l'Egypte, la Lybie, l'Arabie, la Célo-Syrie et la Palestine; Cassandre eut la Macédoine et la Grèce; Lysimaque, la Thrace, la Bithynie, et quelques autres provinces par de-là l'Hellespont et le Bosphore; Séleucus, tout le reste de l'Asie jusqu'au de-là de l'Euphrate, et jusqu'au fleuve Indus. Le royaume de ce dernier s'appelle ordinairement le royaume de Syrie, parce que Séleucus, qui y bâtit depuis Antioche, devenue ensuite pendant long-temps la capitale de l'Orient, y fit sa principale demeure, ainsi que ses successeurs, appelés de son nom Séleucides.

(1) Justin. l. XV, c. IV. Plut. in Demetr. et in Pyrrh.

leucides. Mais ce royaume comprenoit, outre la Syrie, ces vastes et riches provinces de la haute Asie, qui composoient l'empire des Perses.

Ces quatre rois sont les quatre cornes du bouc de la prophétie de Daniel (1) qui vinrent à la place de la première corne rompue. Cette première corne étoit Alexandre, roi de Grèce, qui détruisit l'empire des Mèdes et des Perses, désigné par le bélier à deux cornes; et les quatre autres cornes sont ces quatre rois qui s'élevèrent après lui, et partagèrent son empire entr'eux; mais qui n'étoient point de sa race : *Et non in posteros ejus.*

Par ce dernier partage de l'empire d'Alexandre, furent accomplies exactement les prophéties de Daniel à ce sujet. Il s'étoit fait, comme nous l'avons vu, d'autres partages avant celui-ci; mais c'étoit simplement entre des gouverneurs et en provinces, sous le frère et le fils d'Alexandre. Il n'y a que ce dernier qui soit un partage entre rois et en royaumes; entre quatre rois,

(1) Dan. c. VIII, ℣. 5, 6 et 8, 20, 21 et 22.

comme le marque spécialement le prophète : *Quatuor reges consurgent*, et en royaumes; car c'est proprement à ce titre qu'après la bataille d'Ipsus, furent assignés à chacun des confédérés leurs Etats respectifs, par le traité qui se fit entr'eux; et c'est à ce traité que, dans les disputes qui survinrent, ou entr'eux ou entre leurs successeurs, on en appela toujours comme à la chartre, ou à l'instrument authentique et original, en vertu duquel ils tenoient et leurs royaumes et leurs couronnes.

« On ne peut assez, dit M. Rollin, admi-
» rer ici, et dans les autres endroits où nous
» ferons observer l'accomplissement des
» prophéties de Daniel, avec quelle lumière
» le prophète pénètre dans cette profonde
» nuit de l'avenir, dans un temps où il n'y
» avoit pas la moindre apparence à tout ce
» qu'il annonce : avec quelle précision et
» quelle certitude, dans la variété de ces ré-
» volutions, et dans ce chaos d'événemens
» singuliers, il en détermine les circon-
» stances, fixe le nombre des successeurs,
» en marque la nation qui doit être grecque,
» en désigne les contrées, en mesure la du-

» rée et la puissance inférieure à celle d'A-
» lexandre, en caractérise les princes, les
» alliances, les traités, les perfidies, les ma-
» riages et leur succès. Est-il possible d'at-
» tribuer au hasard ou à la prévoyance hu-
» maine des prédictions si détaillées, et si
» éloignées de toute apparence, et de n'y
» pas reconnoître le caractère et comme le
» sceau de la divinité, à laquelle tous les
» siècles sont présens, et qui dispose souve-
» rainement du sort des royaumes et des
» empires (1)».

Démétrius que nous avons vu retiré à Ephèse avec un petit nombre de troupes, s'embarqua bientôt pour la Grèce, où il avoit encore quelques places, et où il comptoit sur l'affection des Athéniens comme sur la plus grande ressource qui lui restât. Mais ce n'étoit plus ce même prince qui partageoit la puissance de son père. Il ren-

(1) Voyez Prideaux, Histoire des Juifs, liv. VIII. Rollin, Histoire ancienne, tom. VII, c. XVI, article 2, et les auteurs cités par ces deux écrivains, tels que Plut. in Demet. Appian. in Syriac. Polyb. l. XV.

contra sur la route des députés d'Athènes qui venoient lui annoncer qu'il ne pouvoit pas entrer dans leur ville, et qu'on avoit envoyé à Mégare sa femme Déidamie avec les honneurs dus à son rang. N'étant pas en état de se venger de ce refus, il se contenta de redemander ses galères, avec lesquelles il fit voile vers la Chersonnèse. Ayant fait le dégât sur les terres de Lysimaque, roi de Thrace, et enrichi ses soldats du butin qu'il en tira, il commença à reprendre des forces et à se rendre plus redoutable.

Lysimaque, pour se faire un allié propre à le soutenir et à le défendre au besoin, épousa une des filles de Ptolémée, nommée Arsinoé. Séleucus s'allia de son côté avec Démétrius, en lui demandant en mariage sa fille Stratonice, dont la beauté l'avoit charmé. Après cet accord, qui relevoit si fort les espérances de Démétrius, celui-ci s'empara de la Cilicie, qui appartenoit à Plistarque, frère de Cassandre. Plistarque avoit été se plaindre à Séleucus de ce qu'il s'allioit avec l'ennemi commun, sans le consentement des autres rois, ce qu'il regardoit comme une infraction du traité; mais

Séleucus n'avoit pas bien senti alors la fausse démarche que sa passion lui avoit dictée. Ptolémée en fit bientôt après une assez semblable, en faisant épouser sa fille Ptolémaïde à Démétrius, qui s'étoit réconcilié avec lui par l'entremise de Séleucus, et à qui la mort venoit d'enlever Déidamie.

Il y avoit eu non-seulement bien peu de justice, ce que tous ces princes comptoient pour rien, mais bien de l'imprudence de la part de Séleucus à permettre que Démétrius usurpât sur un de ses alliés une province telle que la Cilicie, et à se donner par là un voisin si dangereux. Il le comprit enfin, et lui ayant proposé en vain de lui céder la Cilicie, pour une somme très-considérable, il demanda qu'il lui rendît au moins deux villes de la Phénicie, Tyr et Sidon, qu'il retenoit en sa puissance, et qui étoient des dépendances de la Syrie dont il étoit roi. Démétrius ne répondit à cette demande qu'en faisant voile vers ces deux villes pour en renforcer les garnisons; et on blâma généralement l'avidité insatiable et la dureté de Séleucus, qui ne vouloit pas laisser jouir

en repos son beau-père des débris de sa fortune.

Vers ce temps-là mourut Cassandre. De trois fils qu'il avoit eus de Thessalonice, sœur d'Alexandre, celui qui lui succéda au trône de Macédoine, étant mort peu de temps après lui, laissa la couronne à disputer entre ses deux frères.

Pyrrhus, qui avoit consenti a être en otage pour Démétrius auprès de Ptolémée afin de favoriser leur raccommodement, se conduisit si bien à la cour du roi d'Egypte, et mérita tellement ses bonnes grâces, qu'il lui donna en mariage, préférablement à tout autre, la fille de Bérénice, celle de ses femmes qu'il chérissoit le plus; mais qui avoit eu cette même fille d'un premier lit. La reine eut ensuite assez de crédit pour faire accorder à son gendre une flotte et de l'argent qui lui servirent à rentrer dans ses Etats.

Démétrius, d'un autre côté, après avoir accru ses forces et pourvu à la sûreté de ce qu'il possédoit en Asie, ne pensa plus, pour le moment, qu'à faire repentir Athènes de

l'injure qu'il en avoit reçue. Lui ayant coupé les vivres, et l'ayant réduite à une extrême disette, il la força de lui ouvrir ses portes. Mais lorsque ses habitans, saisis de crainte, ne s'attendoient qu'à éprouver de sa part les plus terribles châtimens, il s'acquit alors une véritable gloire en leur pardonnant. Il porta même la générosité jusqu'à leur donner cent mille mesures de blé, et il rétablit les magistrats qui leur étoient les plus agréables. C'est à cet instant, le plus beau de sa vie, qu'il devenoit vraiment digne de leurs louanges.

Il forma de suite le dessein de dompter les Lacédémoniens. Après deux victoires remportées sur eux, il étoit sur le point de s'emparer de leur ville, qui n'avoit jamais été prise, lorsqu'il reçut la nouvelle que Lysimaque venoit de lui enlever tout ce qu'il avoit en Asie, et que Ptolémée, qui s'étoit rendu maître de l'île de Cypre, excepté Salamine, assiégeoit cette ville où étoient renfermés sa mère, sa femme et ses enfans. Il quitta tout pour voler à leur secours; mais il apprit bientôt que Salamine s'étoit rendue. Les princesses et ses enfans

lui furent renvoyés de la manière la plus noble et sans rançon par Ptolémée. C'étoit sans doute un vrai dédommagement pour un cœur sensible; mais qu'étoit-ce après tout pour un cœur avide et ambitieux, qui, perdant à la fois presque toutes ses possessions, se vit dépouillé non-seulement de l'île de Cypre, mais de Tyr et de Sidon, tandis que Séleucus s'emparoit vers le même temps de la Cilicie.

Cependant une ressource inopinée s'offrit encore à lui, lorsqu'il sembloit n'en avoir plus aucune à se promettre. Dans la dispute qui s'étoit élevée entre les deux fils de Cassandre, pour le partage du royaume de Macédoine, après la mort de leur frère, Antipater, l'aîné des deux, s'imaginant que leur mère Thessalonice favorisoit le plus jeune, nommé Alexandre, osa se souiller du plus exécrable forfait, en portant sur elle des mains parricides, malgré les instances qu'elle lui faisoit pour l'engager à ne pas ôter la vie à celle qui lui avoit donné le jour. Alexandre, pour venger sa mère, implora le secours de Pyrrhus, roi d'Epire, et de Démétrius. Pyrrhus arriva

le premier, s'empara de quelques villes, dont il retint une partie pour prix de ses services, en quoi il ne se montra pas un héros; et après avoir réconcilié les deux frères, il se retira. Démétrius, qui survint le dernier, fit pis encore que n'avoit fait Pyrrhus. Non-seulement il garda des villes qu'il n'avoit aucun droit de s'approprier, mais sous le prétexte, bien ou mal fondé, qu'Alexandre, qui commençoit à le redouter, et ne vouloit plus de ses services, avoit formé le projet de se défaire de lui, il le fit assassiner, et régna à sa place du consentement des Macédoniens, qui avoient Antipater en horreur à cause du crime qu'il avoit commis. Ce dernier s'enfuit dans la Thrace, où il ne survécut pas long-temps à son affreux attentat et à la perte de son royaume, Lysimaque, son beau-père, l'ayant fait mourir pour quelques sujets de mécontentemens qu'il lui avoit donnés.

Ce fut vers ce même temps que Séleucus bâtit sur le Tigre la ville de Séleucie, à quarante milles de Babylone. Elle ne tarda pas à se peupler aux dépens de celle-ci, dont la rupture des digues de l'Euphrate L'an 293 avant J.C.

rendoit le séjour très-incommode, jusqu'à ce qu'enfin elle devînt absolument déserte et inhabitée, selon la belle prophétie qu'en avoit faite Isaïe, dans le temps où elle étoit le plus florissante (1).

Au bout de quelques années, Démétrius se croyant assez fort pour recouvrer l'empire de son père en Asie, fit d'immenses préparatifs, qui alarmèrent assez Ptolémée, Lysimaque et Séleucus, pour les engager à former contre lui une ligue dans laquelle ils firent entrer le roi d'Epire. Démétrius en étant instruit quitta la Grèce, où il étoit alors, laissant à son fils Antigone le gouvernement des villes qui lui étoient restées soumises. Ayant fait voile en Asie, lorsqu'après son débarquement il étoit en marche pour aller combattre ses ennemis, il apprit que Pyrrhus venoit déjà de prendre Bérée, une des plus fortes villes de Macédoine, où se trouvoient malheureusement pour Démétrius les femmes, les enfans et les effets de la plupart de ses soldats. Cette nouvelle, répandue en un

(1) Voyez ci-dessus, pag. 410.

moment parmi tous les Macédoniens, les remplit de rage et de douleur. Démétrius ayant repris la route de la Macédoine, et placé son camp devant celui de Pyrrhus, l'idée qu'ils s'étoient formée de celui-ci, dont ils comparoient l'affabilité qu'il montroit alors à la dureté hautaine de leur chef, et dont ils égaloient la valeur à celle d'Alexandre, excita parmi eux un soulèvement général. Il y en eut qui osèrent dire en face à Démétrius qu'il n'avoit d'autre parti à prendre que celui de s'en aller, s'il vouloit mettre sa vie en sûreté, les Macédoniens étant las de faire la guerre pour satisfaire à son luxe et à ses délices. D'autres lui tenoient des discours encore plus outrageans. Rentrant pour lors dans sa tente, non comme un véritable roi, dit Plutarque, mais comme un roi de théâtre qui va changer d'habit pour prendre celui d'un esclave, il quitte ses vêtemens royaux, se couvre d'un manteau noir, et se dérobe sans être aperçu.

Dès que le bruit de sa fuite s'est répandu, une foule de Macédoniens courent à sa tente pour la piller, et s'arment ensuite

les uns contre les autres. Pyrrhus se montre dans cet instant, et tout rentre dans l'ordre et lui est soumis. Sur ces entrefaites survient Lysimaque, dont l'armée avoit tenu aussi en échec Démétrius, et qui, sous ce prétexte, prétendit avoir part à ses dépouilles. Pyrrhus, qui ne faisoit pas un très-grand fonds sur la fidélité des Macédoniens, jugea à propos d'acquiescer à sa demande, et partagea avec lui toute la Macédoine. Mais ensuite Pyrrhus, qui ne savoit ni se tenir en repos, ni y laisser les autres, ayant fatigué les Macédoniens en faisant tous les jours de nouvelles entreprises dans lesquelles il ne ménageoit pas plus ses sujets et ses alliés qu'il ne se ménageoit lui-même, Lysimaque profita de l'indisposition des troupes à son égard, et pour les aigrir encore davantage, leur fit honte, par ses émissaires, de s'être choisi pour maître un étranger, qui ne tenoit à la Macédoine que par intérêt et non par affection. Ces reproches entraînèrent la plupart des Macédoniens. Pyrrhus, qui craignit les suites de cette désertion, se retira avec ses Epirotes et les troupes de ses

alliés, et perdit la Macédoine aussi facilement qu'il l'avoit acquise.

Quant à Démétrius, au milieu de tant de revers qu'il venoit d'éprouver, et après tant de vicissitudes de bonne et de mauvaise fortune, il put se flatter encore d'un meilleur sort, étant parvenu à rassembler une autre armée, avec laquelle il crut pouvoir hasarder de nouvelles expéditions. Mais Agathocle, fils de Lysimaque, le serra de si près, lui et ses troupes, qu'il déconcerta tous ses projets, et que lui ayant coupé les vivres, il lui fit éprouver toutes les horreurs de la famine et des maladies qui en sont la suite. Etant néanmoins arrivé à Tarse, qui étoit du domaine du roi de Syrie, et ne pouvant espérer d'aller plus loin, parce que tous les passages lui étoient fermés, il se vit contraint d'écrire à Séleucus pour solliciter sa compassion. Par les conseils qu'on donna au roi de Syrie, cette lettre n'ayant pas produit l'effet que Démétrius en attendoit, il finit, après quelques tentatives inutiles pour échapper à son malheureux sort, par se remettre sans réserve à la discrétion de son beau-père, qui

le confina, sous une bonne et sûre garde, dans la Chersonnèse de Syrie, près de Laodicée, où après trois ans de détention, il tomba dans une maladie causée par l'inaction, la bonne chère et l'excès du vin, déplorable et vain soulagement qu'il avoit
L'an 286 avant J.C. cru trouver à ses maux, et mourut âgé de cinquante-quatre ans. L'urne qui renfermoit ses cendres fut envoyée à son fils Antigone, surnommé Gonatas, qui jouit de ce qui lui restoit du domaine de son père dans la Grèce (1).

L'an 285 avant J.C. Ptolémée, fils de Lagus, et qui a été nommé Ptolémée Soter, après avoir régné vingt ans en Egypte avec le titre de roi, et l'avoir gouvernée près de trente-neuf en tout, à compter depuis la mort d'Alexandre, songea à mettre sur le trône Ptolémée Philadelphe, ainsi appelé par une ironie ou contre-vérité sanglante, ce prince ayant fait mourir deux de ses frères qu'il prétendoit lui avoir dressé des embûches (2).

---

(1) Plut. in Demetr. et in Pyrrh. Just. lib. XVI, c. I et II.

(2) Pausan. l. I.

Il étoit né de Bérénice, celle des épouses que son père aimoit le plus. Ptolémée Soter avoit néanmoins plusieurs enfans d'autres lits, et de ce nombre étoit Ptolémée, surnommé Céraunus ou *le Foudre*, qui, l'aîné de tous, se regardoit comme le légitime héritier de la couronne. Le roi Ptolémée, soit qu'il eût démêlé dans celui-ci l'affreux caractère qu'il manifesta dans la suite, soit par le seul effet de son attachement pour Philadelphe et pour sa mère, et se voyant d'ailleurs dans un âge très-avancé, résolut de faire couronner ce dernier pendant sa vie, et de lui abandonner ses Etats. Le jeune roi, en montant sur le trône, donna au peuple d'Alexandrie une fête, rapportée en partie par Athénée (1), et dont on a pu dire avec raison que le luxe et la pompe alloit jusqu'à l'extravagance. Céraunus, de son côté, quitta la cour, et se retira d'abord auprès de Lysimaque, et depuis auprès de Séleucus, qu'il paya de la plus noire ingratitude.

Ptolémée Soter aimoit les sciences. Ce

(1) Athen. l. V.

fut lui qui, ayant fondé à Alexandrie une sorte d'académie de savans, lui composa une bibliothèque, qui s'augmenta si prodigieusement sous les rois qui lui succédèrent, qu'elle fut portée jusqu'à sept cent mille volumes. Quoiqu'elle souffrît beaucoup des révolutions que le temps amène à sa suite, elle réparoit toujours ses pertes, et elle subsista ainsi un grand nombre de siècles, ouvrant ses trésors aux savans et aux curieux, jusqu'à ce que, vers l'an 642 de notre ère, tous les livres qui la composoient furent brûlés par l'ordre et la barbare superstition du calife Omar, sous prétexte que s'ils ne contenoient que la même doctrine que l'Alcoran, celui-ci suffisoit, comme renfermant toutes les vérités nécessaires, et que s'ils offroient la moindre chose qui y fût opposée, il étoit plus essentiel encore de les livrer aux flammes.

On remarque que c'est à la société académique, instituée dans la ville d'Alexandrie par Ptolémée Soter pour cultiver les sciences et les beaux-arts, sous la direction d'un président, choisi sous les Ptolémée par le roi lui-même, et depuis par les empe-

reurs romains, ce qui a duré jusqu'à Aurélien, que cette ville a été redevable pendant plusieurs siècles d'être la plus grande école de cette partie du monde, et d'avoir formé un grand nombre d'excellens hommes dans la littérature. C'est de-là en particulier que l'Eglise a tiré quelques-uns de ses plus illustres docteurs, tels que Clément d'Alexandrie, Ammonius, Origène, Anatolius, Athanase, et plusieurs autres; car tous ceux qu'on vient de nommer y avoient fait leurs études.

On croit aussi, avec assez de fondement, que Démétrius de Phalère, qui avoit fini, comme nous l'avons vu, par se retirer auprès de Ptolémée, fils de Lagus, ayant eu le premier la surintendance de la bibliothèque dont il avoit donné l'idée à Ptolémée (1), ce fut lui encore qui, le premier, fut nommé président de la société ou collége des savans, qui y fut annexé dès qu'elle commença à se former.

La seconde année après que Ptolémée Soter eut fait couronner Philadelphe, ce

(1) Plut. Apopht. regum.

monarque mourut âgé de quatre-vingt-quatre ans, après avoir élevé l'Egypte à ce haut point de grandeur et de puissance qui la rendit supérieure à presque tous les autres royaumes. Il eut le mérite bien rare de conserver sur le trône l'éloignement du faste et l'amour de la simplicité qu'il y avoit portés. Des quatre rois qui s'étoient partagé entr'eux l'empire d'Alexandre, il fut le plus digne d'être regretté de son peuple, ayant mis toute son opulence et sa gloire à enrichir ses sujets, et la plus grande partie de son bonheur à les rendre heureux. Ce prince, le plus habile et le plus honnête homme de sa race, connue sous le nom des Lagides, lui laissa, dans presque toute sa conduite, des exemples de prudence, de justice et d'humanité, qu'aucun de ses successeurs ne se mit en peine d'imiter.

C'est sous son règne que fut construite la fameuse tour de Pharos, qui passoit pour une des sept merveilles du monde. C'étoit un grand bâtiment carré de marbre blanc, au haut duquel on entretenoit continuellement du feu, pour servir de guide aux voyageurs. Sostrate de Cnide, l'architecte

qui la bâtit, mit sur de la chaux dont il enduisit le marbre cette inscription : LE ROI PTOLÉMÉE AUX DIEUX-SAUVEURS, POUR LE BIEN DE CEUX QUI VONT SUR MER. Il avoit fait graver auparavant son propre nom sur le marbre même, au lieu de celui de Ptolémée; en sorte que l'inscription qui parut d'abord faisoit honneur du phare au prince qui l'avoit fait élever; mais dans la suite des temps, la chaux venant à tomber, l'inscription du marbre seul, qui portoit le nom de l'architecte, vint à paroître au lieu de la première, et dura autant que la tour (1).

Après la mort de Ptolémée fils de Lagus, il restoit encore deux des capitaines d'Alexandre, Lysimaque et Séleucus, qui étoient l'un et l'autre d'un âge fort avancé. Des divisions de famille en firent naître entre les deux rois. Le premier avoit commis des cruautés inouies, et celle avant tout de

(1) Justin. l. XVI, c. II. Pausan. in Attic. Diog. Laert. in Demet. Phal. Plin. l. XXXVI. Strab. l. XVII. Prideaux, Histoire des Juifs, l. IX.

faire mourir Agathocle son propre fils, à la persuasion de sa seconde femme Arsinoé, qui avoit accusé ce jeune prince d'en vouloir à la couronne de son père et à sa vie. Lysandra, sœur d'Arsinoé et femme d'Agathocle, se sauva avec ses enfans, son frère Antiochus Céraunus, et Alexandre autre fils de Lysimaque, à la cour de Séleucus, qu'elle détermina à prendre les armes contre le meurtrier de son époux. Avant que de s'engager dans cette guerre, Séleucus céda sa femme et une grande partie de ses Etats à son fils Antiochus, surnommé Soter, que la criminelle passion qu'il nourrissoit au fond de son cœur pour sa belle-mère, et qui ne put échapper aux yeux pénétrans de son médecin, avoit réduit à la dernière extrémité. C'est de cet abominable inceste que sont venus tous les rois de Syrie, qui ont tant de fois tourmenté et persécuté le peuple de Dieu.

Séleucus et Lysimaque se rencontrèrent avec leur armée dans la Phrygie. Lysimaque périt dans le combat, et Séleucus devint maître de tous ses Etats. Il restoit alors le dernier des capitaines d'Alexandre, et sa

victoire lui confirma le titre de *Nicanor*, c'est-à-dire, le Vainqueur, qu'il avoit déjà pris, et que l'histoire lui donne pour le distinguer de tous ceux des Séleucides qui régnèrent après lui dans la Syrie.

Lysimaque avoit confié à l'eunuque Philetère, qui avoit servi dans les troupes d'Antigone, la plus grande partie de ses trésors, qu'il avoit renfermés dans la citadelle de la ville de Pergame. Après sa mort, Philetère, qui avoit fait usage de ces immenses richesses pour gagner les habitans de cette ville, y érigea une souveraineté, et fondateur de ce petit royaume qu'il gouverna pendant vingt ans, il y eut pour successeur son neveu Eumène. L'an 282 avant J.C.

Quant à Séleucus, il ne jouit pas longtemps des fruits de sa victoire. Sept mois après, en allant prendre possession de la Macédoine, où il comptoit passer tranquillement les dernières années de sa vie, dans le sein de sa patrie, il fut assassiné par Céraunus qu'il avoit comblé d'honneurs et de bienfaits. Ceux qui avoient servi sous Lysimaque, regardant d'abord Céraunus comme le vengeur de sa mort, le reconnurent L'an 281 avant J.C.

pour roi et s'attachèrent à lui. Mais sa conduite leur inspira bientôt de tout autres sentimens. Ne se flattant pas de pouvoir être paisible possesseur des Etats de Lysimaque, tant que sa sœur Arsinoé, veuve de ce prince, et les enfans qu'elle avoit de lui pourroient être un obstacle à son ambition, il parvient à se rendre maître de sa personne par les plus horribles perfidies et sous la foi des sermens les plus sacrés, fait ensuite massacrer ses deux fils entre ses bras, et la relègue dans la Samothrace.

La Providence ne laissa pas tant de crimes si atroces long-temps impunis. Elle amena quelques mois après une horde de barbares trop resserrés dans leur pays, et s'en servit pour tirer de ces crimes le châtiment qui leur étoit dû. Ce furent les Gaulois ou Galates, nommés aussi Germains ou Celtes; car c'est ainsi qu'on appeloit tous ceux qui habitoient les contrées septentrionales, méridionales et occidentales de l'Europe. Partagés en trois bandes, une d'elles vint fondre sur la Macédoine, tandis qu'une autre ravageoit la Pannonie, aujourd'hui la Hongrie, et une troisième la

Thrace. Céraunus, aussi présomptueux que perfide, et croyant qu'il étoit aussi aisé de combattre et de vaincre que de commettre des forfaits, leur livra bataille avec une poignée de soldats mal disciplinés. Il fut du nombre des prisonniers que firent les barbares, et dès qu'on l'eut reconnu, ils le mirent en pièces; supplice qu'il avoit bien mérité.

Cependant la Macédoine n'éprouva pas tous les maux dont cette déroute sembloit la menacer. Les vainqueurs s'étant dispersés pour piller, un macédonien, nommé Sosthène, rassembla quelques troupes, fondit tout à coup sur eux, battit les uns, chassa les autres, et monta ainsi sur le trône.

A la nouvelle de cette défaite, ceux qui avoient désolé la Pannonie accoururent au nombre de cent cinquante mille hommes d'infanterie et de quinze mille de cavalerie. Leurs chefs Acichorius et Brennus, portant le même nom que celui qui autrefois avoit pris Rome, accablèrent d'abord Sosthène, ravagèrent la Macédoine, forcèrent les Thermopyles, et marchèrent au temple de

Delphes pour le piller. Les Grecs accoururent de toutes parts à sa défense, et taillèrent en pièces Brennus avec la fleur de ses troupes. Les autres ayant pris le parti de la retraite, périrent par le fer, par le froid ou par la faim.

La plus petite de ces hordes de Gaulois fut la plus heureuse : après avoir soumis la Propontide et la Chersonnèse de Thrace, elle passa le détroit; et ayant rendu de grands services à Nicomède, roi de Bithynie, dans une guerre où il les avoit appelés à son secours, ils en obtinrent le pays qui prit d'eux le nom de Gallo-Grèce ou de Galatie. De-là, dans la suite des temps, ces Galates auxquels est adressée une des épîtres de saint Paul. C'est du Nicomède Ier., dont nous venons de faire mention, que sont descendus les rois de Bithynie dont il est si fort question dans l'histoire romaine.

Ce royaume avoit été fondé par Zypéthès, dès le temps où Alexandre faisoit ses conquêtes en Orient. On ne sait quel étoit ce Zypéthès : Pausanias (1) juge, d'après

(1) Pausan. l. I.

le

le nom qu'il portoit, qu'il devoit être de la Thrace.

L'irruption des Gaulois dans la Macédoine, la Pannonie et la Thrace, se fit l'année d'après celle où Pyrrhus passa en Italie (1). L'an 279 avant J. C.

Après la mort de Séleucus Nicanor, son fils Antiochus Soter lui avoit succédé au royaume de Syrie; et après celle de Sosthène, qui, ayant battu les Gaulois, avoit régné quelque temps en Macédoine, ce même Antiochus, et Antigone Gonatas, fils de Démétrius Poliorcète, prétendirent tous deux à cette couronne, leurs pères en ayant joui l'un et l'autre. Antigone, qui, depuis le temps où le sien étoit sorti de l'Asie, avoit régné plusieurs années en Grèce, se trouvant le plus à portée de ce royaume, en prit possession le premier. Ils levèrent chacun de grandes armées et formèrent de puissantes alliances, l'un pour se maintenir, l'autre pour lui enlever sa conquête. Ils finirent cependant par conclure un trai-

(1) Justin. lib. XXIV, XXV. Plut. de sera Numinis vindicta. Pausan. in Phocid. Memn. exc. apud Phot. Eclogæ Diod. Sic. l. XXII.

té, d'après lequel Antigone épousa Phila, fille de Stratonice et de Séleucus Nicanor; et Antiochus Soter lui céda ses prétentions sur la Macédoine.

Ce prince n'ayant plus rien à démêler avec Antigone Gonatas, marcha contre les Gaulois. Depuis que le roi de Bithynie leur eût accordé les terres qui étoient à leur bienséance, ils faisoient des courses de tous les côtés, et incommodoient extrêmement leurs voisins. Il les défit dans une sanglante bataille, et délivra de leur oppression les pays où ils se répandoient. C'est cette victoire qui lui fit donner le titre de *Soter* ou Sauveur (1).

En laissant à part, pour le moment, ce qui fut la suite immédiate du premier passage de Pyrrhus en Italie, et de sa seconde expédition dans cette contrée, pour ne pas revenir deux fois sur les mêmes événemens que nous serons forcés de parcourir en parlant des Romains, nous nous bornerons ici

(1) Memn. apud Phot. c. xix. Justin. lib. XXV, c. 1. Vit. Arati Astron. Plut. in Demetr. Appian. in Syriac.

à raconter en peu de mots ce qu'il fit dans la Sicile où il fut appelé, dans la Macédoine, et dans le Péloponnèse.

Des députés qui lui vinrent de Syracuse, lorsqu'il ne cherchoit qu'un prétexte pour quitter l'Italie, où il sentoit déjà qu'il risquoit trop pour sa gloire, l'engagèrent à passer dans la Sicile, où il étoit appelé également par les vœux des autres peuples de cette île, pour en chasser les Carthaginois. Dès qu'il y fut arrivé, Syracuse lui fut livrée en effet par Sostrate, qui gouvernoit alors cette ville, et par Thénon, qui commandoit dans la citadelle. Il reçut d'eux l'argent du trésor public, et environ deux cents vaisseaux, ce qui lui facilita la conquête de toute la Sicile. Les manières affables et prévenantes qu'il employa dans les commencemens, et dont il savoit si bien user quand il le vouloit, lui gagnèrent tous les cœurs. Avec trente mille hommes de pied, deux mille cinq cents chevaux, et une flotte de deux cents voiles, il chassoit devant lui les Carthaginois, et ruinoit partout dans cette île leur domination. L'an 278 avant J.C.

Enflé de ses prospérités, il ne se propo-

soit rien moins que la conquête de l'Afrique. Il avoit assez de vaisseaux pour ce grand dessein; mais il manquoit de matelots : pour en ramasser, il força les villes avec beaucoup de rigueur de lui en fournir, et les traita avec la plus grande sévérité, quand elles refusoient de lui obéir.

Ainsi il changea bientôt sa puissance en une domination et une insolence tyranniques. Toute sa conduite, si dure et si différente de celle qui lui avoit d'abord si bien réussi, aliéna tous les esprits. Les voyant irrités contre lui, il se saisit des plus illustres citoyens de chaque ville; et feignant qu'ils lui avoient dressé des embûches, et qu'ils tramoient quelque trahison, il les fit mourir. De ce nombre fut Thénon, commandant de la citadelle, qui lui avoit rendu les plus grands services. Il voulut aussi se rendre maître de Sostrate, qui trouva le moyen de s'échapper et de sortir de la ville. Tant de violences, et tant d'injustice à l'égard des deux premiers citoyens de Syracuse, qui avoient été les principaux instrumens de ses progrès dans l'île, achevèrent de le rendre odieux aux Siciliens,

et lui firent perdre, par sa faute, comme il le lui arriva plus d'une fois, ce que ses premiers succès lui avoient promis. Aussi l'a-t-on comparé à un homme qui a le dé heureux, mais qui case mal.

Ne voyant plus que révoltes contre lui et qu'un soulèvement général, Pyrrhus profita d'une nouvelle occasion qui s'offrit pour lui de retourner en Italie. Mais s'y trouvant bientôt après déchu de ses espérances, ainsi qu'il l'avoit été à l'égard de la Sicile, ce prince retourna en Epire avec huit mille hommes de pied et cinq cents chevaux. Ayant reçu le renfort d'un certain nombre de Gaulois qui se joignirent à lui, il se jeta dans la Macédoine où régnoit Antigone Gonatas, remporta sur lui une grande victoire, et s'y rendit maître de toutes les villes. Dans ce même temps arriva auprès de lui Cléonyme, un des fils de Cléomène, qui avoit été roi de Sparte. Ce prince avoit eu deux fils, dont l'aîné, qui étoit mort avant son père, avoit laissé un fils, nommé Aréus, que les Lacédémoniens avoient mis sur le trône après la mort de Cléomène, préférablement à Cléonyme qu'ils n'aimoient L'an 275 avant J.C.

pas, ayant remarqué en lui un caractère violent et despotique. Celui-ci, outré de s'être vu préférer Aréus, essuya encore avec plus de dépit un autre affront. Acrotatus, fils du roi Aréus, se fit aimer de l'épouse de Cléonyme, ce qui rendit ce dernier, dont la honte étoit devenue publique, l'objet du mépris de tous les Spartiates. A tous égards, plein de ressentimens contre ses concitoyens, il venoit engager le roi d'Epire à marcher contre Lacédémone. Pyrrhus acquiesce sans balancer à sa demande, moins dans l'intention de lui soumettre cette ville, que dans le dessein de s'en emparer pour lui-même. Il entra dans le Péloponnèse avec vingt-cinq mille hommes d'infanterie, deux mille chevaux et vingt-quatre éléphans. Etant arrivé sur le soir devant Lacédémone, il s'en fût rendu maître sans difficulté, s'il eût suivi le conseil de Cléonyme, qui le pressoit de l'attaquer sur-le-champ, dans le trouble où étoient ses habitans. Il remit au lendemain, et ce seul délai sauva Sparte. Pour en disputer l'approche, les Lacédémoniens, aidés des femmes et des filles spartiates, qui,

se joignant à eux, avancèrent beaucoup l'ouvrage, tirèrent pendant la nuit, à l'endroit qui exigeoit le plus de défense, une tranchée de neuf pieds de largeur et de six de profondeur.

Dès que le jour parut, les ennemis se mirent en mouvement; et les femmes spartiates présentant elles-mêmes les armes aux jeunes gens, et leur quittant la tranchée qu'elles venoient de faire, les exhortèrent à la bien garder, et à se rendre dignes de Sparte par leur valeur. Tous les efforts de Pyrrhus et de son armée furent long-temps inutiles. Mais il vint un moment où Sparte, réduite aux abois par des attaques réitérées, sembloit ne pouvoir plus se défendre, lorsqu'elle vit arriver à son secours un des généraux d'Antigone avec un corps de troupes considérable, et qu'elle reçut en même temps dans ses murs deux mille hommes de pied que lui amenoit de Crète son roi Aréus, qui étoit absent avant que le siège commençât.

Pyrrhus, après quelques tentatives dont il ne remportoit que des blessures, s'en tint à ravager le plat pays, dans la résolution

d'y passer l'hiver. Mais de nouvelles espérances l'entraînèrent bientôt ailleurs. Il s'étoit élevé à Argos deux factions opposées qui avoient pour chefs deux des principaux citoyens. L'un d'eux cherchoit à s'appuyer de la faveur d'Antigone; l'autre se hâta d'appeler Pyrrhus, qui, sur-le-champ, se mit en marche vers cette ville. Aréus lui dressa bien des embuscades sur la route, et tailla en pièces son arrière garde, dans un combat où périt Ptolémée, l'un des fils de Pyrrhus. Celui-ci ayant appris cette défaite et la mort de son fils, accourut pour s'en venger. Il rencontra la cavalerie lacédémonienne, commandée par Evalcus, officier de grande réputation; et comme elle s'étoit séparée de l'infanterie, en se livrant avec trop d'ardeur à la poursuite des fuyards, il tomba sur elle avec son intrépidité naturelle, augmentée encore par le ressentiment et la douleur, en fit un horrible carnage, et tua de sa main Evalcus: après quoi s'étant avancé vers la ville de Nauplia, il envoya un héraut à Antigone, pour lui offrir de vider leur querelle par un combat singulier. Antigone se contenta de ré-

pondre : « Que si Pyrrhus étoit las de vivre, il trouveroit bien des chemins pour courir à la mort ».

Dans ce même temps, il survint à tous deux des ambassadeurs d'Argos pour les prier de se retirer, et de permettre que leur ville ne fût assujettie à aucun des deux, et demeurât amie de l'un et de l'autre. Antigone y consentit. Pyrrhus parut également y souscrire; mais la nuit il s'approcha des murailles, et ayant trouvé une porte ouverte par Aristéas, ce chef de faction qui l'avoit appelé, il eut le temps de faire entrer ses Gaulois, et de se saisir de la place. Les Argiens voyant l'ennemi dans leur ville se retirèrent dans la citadelle et dans les lieux les plus propres à s'y défendre. Antigone, instruit de leur détresse, fait entrer son fils dans Argos avec ses meilleures troupes. Aréus y arrive aussi avec mille Crétois, et ceux des Spartiates qui avoient fait le plus de diligence. Toutes ces troupes réunies chargent avec furie les Gaulois, et les mettent en désordre. Pyrrhus accourt pour les soutenir; mais quand la clarté du jour lui fait voir la citadelle remplie d'en-

nemis, perdant toute espérance, il ne pense plus qu'à se retirer. Engagé dans une rue étroite qui menoit à la porte de la ville, il combat en désespéré. Blessé par un simple soldat, fils d'une pauvre femme d'Argos, il fond sur lui. Cette mère, qui regardoit le combat de dessus le toit d'une maison, effrayée du danger que court son fils, prend à deux mains une grosse tuile et la jette sur Pyrrhus, qui, frappé avec tant de violence, que d'épaisses ténèbres lui couvrent à l'instant les yeux, lâche les rènes, tombe de son cheval, et dans cet état d'évanouissement est reconnu d'un soldat qui lui coupe la tête, et la porte à Alcyonée, fils d'Antigone. Ce monarque l'ayant reçue des mains de son fils avec horreur, se rappelant le malheureux sort d'Antigone son aïeul, et celui de son père Démétrius, ne put refuser des larmes à un si triste spectacle, et fit rendre au mort les plus grands honneurs.

Après s'être rendu maître du camp et de toute l'armée de Pyrrhus, il traita avec beaucoup de générosité Hélénus son fils, qui l'avoit accompagné dans cette dernière

expédition, et tous ses amis, et les renvoya en Epire. Resté seul possesseur de la Macédoine, il la transmit à sa postérité, qui en jouit pendant plusieurs générations jusqu'à Persée, le dernier de cette race, lequel fut vaincu par Paul Emile, et dépouillé de ses Etats, qui devinrent une province romaine.

La mort de Pyrrhus, quelques éloges qu'on ait faits de sa bravoure et de ses talens militaires, nous paroît, en quelque façon, assortie à presque tout le cours de sa vie, dans lequel il joua plutôt le rôle d'un chevalier errant et d'un aventurier, que celui d'un roi et d'un héros. Il est vrai qu'il se rendit redoutable aux Romains, comme nous le verrons en entrant dans les détails de la guerre qu'il eut avec eux : il est vrai aussi qu'il se fit redouter également de tous ses ennemis par la manière dont il disposoit ses troupes et les menoit au combat, en animant leur courage par son intrépidité. Mais il lui manquoit après tout ce qui tient à des qualités non moins essentielles pour un grand général. Jamais il ne sut tirer un avantage réel de ses succès par la sagesse de ses plans, et par sa constance

à les suivre. Il ruinoit, au contraire, à chaque instant, son propre ouvrage, en se laissant emporter sans cesse à de nouveaux désirs de gloire, et en formant continuellement de nouveaux projets (1). Ajoutons, avec le sage Rollin, que certainement il n'eut pas les qualités d'un bon roi, qui aime véritablement ses peuples, et fait consister son courage à les défendre, son bonheur à les rendre heureux, sa gloire à leur procurer une paix tranquille et assurée (2).

Lucien nous a transmis, sur ce prince, une anecdote assez singulière pour nous permettre de la raconter ici. Tandis que quelques-uns des généraux et successeurs d'Alexandre avoient la folle émulation de l'imiter jusque dans ses défauts, affectant, par exemple, de pencher comme lui le cou, prenant dans leur manière de parler ce que la sienne avoit assez souvent de fier et de hautain, se piquant d'enchérir sur la som-

---

(1) Plut. in Pyrrh. Pausan. lib. I. Justin. lib. XVIII, c. II; l. XXIII, c. III; l. XXV, c. III, IV et V.

(2) Histoire ancienne, tom. VII, pag. 428.

ptuosité de ses habits dans les dernières époques de sa vie; Pyrrhus n'étoit pas du moins exempt de la vanité de lui ressembler par les traits du visage, en quoi il put être détrompé par une réponse, peu flatteuse pour ce genre d'amour propre, que lui fit une bonne femme de la ville sur les frontières de la Macédoine, chez laquelle il étoit logé. Ses courtisans lui ayant fait accroire qu'en effet il avoit les traits d'Alexandre, et le roi d'Epire ayant fait apporter, dans cette persuasion, les portraits de Philippe, de Perdiccas, d'Alexandre, de Cassandre, et de quelques autres princes, il demanda à cette femme auquel de ces princes elle trouvoit qu'il ressemblât. Elle refusa long-temps de répondre. Enfin, pressée de le faire, elle dit qu'il ressembloit à Batrachion : c'étoit un cuisinier fort connu dans la ville (1).

Hélenus, dont nous avons parlé plus haut, succéda à son père, et régna quelque temps en Epire, qui fut dans la suite réunie à l'empire Romain.

Quelques années après la mort de Pyr- L'an 268 avant J. C.

(1) Lucian. advers. indoct.

rhus, Antigone Gonatas, roi de Macédoine, étant devenu fort puissant, et par-là même formidable aux Etats de la Grèce, les Lacédémoniens et les Athéniens firent une ligue contre lui, et engagèrent Ptolémée Philadelphe à y entrer. Vers le même temps, une armée de Gaulois s'étant avancée pour fondre sur lui, il commença par marcher contre ceux-ci, ne laissant qu'une partie de ses troupes pour tenir en échec ses autres ennemis. Les Gaulois, étant informés de son approche, égorgent des victimes dans le moment où ils se préparent au combat pour savoir quelle en sera l'issue: mais les entrailles de ces victimes leur annonçant qu'il sera fait un grand carnage des leurs, au lieu de s'en effrayer, ils entrent en fureur; et se flattant de détourner l'effet de la menace des dieux en immolant ce qu'ils ont de plus cher, ils massacrent leurs femmes et leurs enfans, et commencent par ces parricides à donner cependant de la réalité à l'espèce de prédiction qui leur avoit été faite. Une telle rage s'étoit emparée de ces esprits féroces, qu'ils n'épargnèrent pas même ceux que la tendresse

de l'âge auroit fait épargner à leurs propres ennemis, et qu'ils eurent la cruauté de se servir de leurs armes meurtrières contre ceux pour la défense desquels on les prend ordinairement. Croyant donc s'être garantis de la mort et s'être assuré la victoire par un tel forfait, ils vont au combat les mains toutes souillées du sang de leurs familles; mais le succès ne fut pas plus heureux que ne l'avoit été le présage. A peine furent-ils aux prises que les furies vengeresses, dit encore l'historien, se saisirent d'eux avant même que les ennemis les eussent enveloppés; et que dans l'épouvante dont ils furent saisis, ils se laissèrent tous égorger. O mon fils! quel monstre que cet homme qu'il a plu aux philosophes de nos jours d'appeler l'homme de la nature, et duquel ils ont tant vanté l'esprit d'indépendance, l'énergie et la fermeté! quel monstre que cet homme à demi sauvage, dont les premiers degrés de civilisation n'avoient pu encore détruire la barbarie, ni dompter la férocité!

Après l'événement de cette bataille, Ptolémée et les Lacédémoniens voulant éviter

la rencontre de l'armée du vainqueur, prirent le parti de la retraite; au lieu qu'Antigone, profitant de la nouvelle ardeur que la victoire venoit d'inspirer à ses troupes, fut mettre sur-le-champ le siège devant la ville d'Athènes. Ptolémée y envoya promptement une flotte. Aréus, roi de Lacédémone, se mit à la tête d'une armée pour secourir de son côté la place. Mais étant dépourvu de subsistances, il ne put tenir que très-peu de temps, et s'en retourna. La flotte, qui ne pouvoit agir seule, en fit autant; et Athènes, ainsi abandonnée de ses alliés, demeura en proie à Antigone, qui y mit garnison.

L'an 264 avant J.C. Tandis que ses succès augmentoient de plus en plus sa puissance et affermissoient son trône, Ptolémée Philadelphe chancelloit sur celui d'Egypte. Son frère Magas, qu'il avoit fait gouverneur de la Cyrénaïque et de la Lybie, oubliant ce qu'il devoit aux liens du sang, à son prince et à son bienfaiteur, se fit couronner roi de ces deux provinces, et s'unit même avec Antiochus Soter, roi de Syrie, pour chasser son frère de l'Egypte. Cependant Ptolémée

prit si bien ses mesures, leur suscita de si grands embarras, et disposa tellement toutes choses pour les recevoir, qu'ils n'osèrent l'attaquer. Sept ans après, Bérénice, fille unique de Magas, ayant épousé Ptolémée Evergète, fils de Philadelphe, les deux provinces révoltées furent, par cette alliance, réunies à la couronne d'Egypte (1).

Dans cette même année, l'an 264 avant J. C., commença, entre les Romains et les Carthaginois, ce qu'on a appelé la première guèrre punique, qui dura environ vingt-quatre ans, et qui ouvrira pour nous, quand il en sera temps, la douzième époque.

En passant, aussi rapidement que j'ai pu le faire, sur l'histoire des successeurs d'Alexandre jusqu'à cette nouvelle époque, j'en ai dit assez, mon fils, pour vous peindre les crimes de l'ambition, ses bassesses, ses noirceurs, ses trahisons, tous les excès qu'enfante cette passion insatiable, dévorante et cruelle, qui étouffe, dans ceux qu'elle possède, tous les sentimens de la

(1) Justin. l. XXVI, c. II. Pausan. in Lacon. et in Attic.

nature, tous les principes, non-seulement de religion, mais de raison, de justice et d'humanité. La plus importante leçon que nous offrent tant de scènes atroces, tant d'événemens, d'ailleurs si révoltans par eux-mêmes, c'est le terrible spectacle des maux sans nombre que cette même passion, jointe à la cupidité, les deux grands fléaux du genre humain, rassemble sur les hommes coupables qui en font leur idole, et que non-seulement elle agite par ses violens transports, par ses désirs effrénés, mais qu'elle immole tôt ou tard, et souvent les uns par les autres, à leurs propres fureurs.

LETTRE LXVIII.

De la Sicile sous la tyrannie d'Agathocle, et sous la onzième époque.

UNE des leçons de l'histoire, non moins frappante, non moins utile, mon fils, que celle par laquelle je viens de terminer la lettre précédente, c'est la grande leçon que nous présentent, relativement aux différentes sortes de gouvernemens, les divers États de la Grèce; mais surtout la Sicile, et plus particulièrement encore la ville de Syracuse. Partout où la démocratie exerçoit son empire, elle faisoit passer presque toujours le peuple, qui en avoit fait l'objet de ses vœux les plus ardens, d'une extrême liberté, si voisine de l'anarchie, à une extrême servitude, telle qu'on l'éprouve sous le joug d'un despotisme absolu et sous le sceptre sanglant de la tyrannie. Heureuse la nation qui peut se reposer à l'ombre d'une autorité légitime et vraiment paternelle, comme l'est, de sa nature, la puis-

sance du monarque envers ses sujets; d'une autorité parfaitement une, que tempèrent néanmoins de sages lois constitutives, et qui, par la voie la plus simple et la plus assurée, celle de l'hérédité, se transmette de génération en génération jusqu'à la postérité la plus reculée.

Nous avons vu (1) Syracuse et la plupart des villes de la Sicile délivrées par Timoléon des tyrans qui les avoient désolées. Les lois qu'il avoit données aux Syracusains, étoient sans doute les meilleures qu'ils fussent capables de recevoir après tous les troubles dont ils avoient été agités : mais l'envie de dominer, qui, sous les dehors et sous les termes pompeux de liberté, d'égalité, ne se fait sentir nulle part plus vivement que dans les républiques, n'étoit pas éteinte. La multitude elle-même, qui, remplie à sa manière de l'esprit de domination, croit régner autant qu'il est en elle, lorsqu'elle s'est donné des officiers et des magistrats d'une condition semblable à la

(1) Ci-dessus, tom. VIII, pag. 465-495; 502.

sienne, avoit fini, en cédant comme de coutume aux flatteries de ses orateurs, par élever aux fonctions publiques les hommes les plus vils, qui exerçoient ensuite, au rapport de Diodore, un pouvoir tyrannique sur les citoyens qui n'avoient pas eu honte de se soumettre à eux (1).

C'est, dit encore cet historien, par un exemple singulier de ce mauvais choix, qu'Agathocle devint maître et tyran de Syracuse. C'étoit un homme de la plus basse extraction, et les mœurs infâmes de sa jeunesse répondirent à la bassesse de son origine. Après avoir vécu quelque temps dans la profession abjecte de potier de terre, il se jeta dans les troupes, et s'y distingua bientôt par sa bravoure et par sa force prodigieuse. Il devint centurion; après quoi on le fit chiliarque ou commandant d'une compagnie de mille hommes. Dans la suite les Syracusains, las des factions qui agitoient la ville, le nommèrent gardien ou défenseur de la paix, jusqu'à ce que les divers partis fussent réunis. On lui avoit fait jurer,

(1) Diod. l. XIX, pag. 651,

dans le temple de Cérès, de ne jamais s'opposer à la démocratie. Il existoit alors un conseil des six-cents, composé de ce qu'il y avoit de plus considérable à Syracuse en mérite et en richesses, et qui étoit un reste d'oligarchie. Agathocle, qui le regardoit comme le plus grand obstacle aux projets ambitieux qu'il avoit formés, profita d'un rassemblement qui s'étoit fait hors de la ville d'une foule de mécontens, et s'étant fait autoriser à lever contr'eux autant de troupes qu'il jugeroit à propos, il enrôla, sous ce prétexte, un grand nombre de gens de guerre, qui tous étoient animés contre les six-cents, lesquels, de leur côté, haïssoient le peuple, parce que ce sénat étoit d'ailleurs obligé de prendre ses ordres. Ce qu'il y a de remarquable c'est que cette milice, que son indigence rendoit ennemie des puissans et des riches, ne l'étoit pas moins du gouvernement populaire, et se trouvoit ainsi toute disposée pour le gouvernement d'un seul, qui étoit l'unique objet d'Agathocle. Toutes les circonstances lui étant favorables, il donna rendez-vous à ses troupes au tombeau de Timoléon. De-là

il envoya demander Pisarque et Déclès, qui étoient en quelque sorte les deux chefs des six-cents, sous prétexte de conférer avec eux sur des articles qui concernoient le bien public. Ceux-ci étant venus, accompagnés d'environ quarante de leurs amis, il leur supposa de mauvais desseins contre sa personne, et les fit tous arrêter, en disant à ses soldats que les bonnes intentions qu'il avoit pour ses concitoyens, lui attiroient la haine du sénat. Ayant aigri la soldatesque par ses complaintes, il ajouta qu'il ne falloit pas différer à prendre vengeance d'une telle injustice; et faisant aussitôt donner le signal par ses trompettes, il livra les prétendus coupables à ses soldats, et leur ordonna le meurtre des six-cents et de tous leurs adhérens, et le pillage de leurs maisons; ce qui étoit leur livrer indistinctement tous les citoyens et tout ce qu'ils pourroient emporter de leurs biens, au gré de leurs caprices, de leurs passions et de leur cupidité. Cet ordre, exécuté avec toute la fureur dont on peut se former l'idée, fit de toute la ville un théâtre sanglant des plus horribles calamités. Etrange spectacle que peint Dio-

dore des plus affreuses couleurs, en observant qu'il fut donné en pleine paix, par des Grecs contre des Grecs, par des citoyens contre des citoyens, par des parens mêmes contre des parens, sans aucun égard ni pour la nature, ni pour les alliances, ni pour l'honneur du sexe, ni pour les dieux, dont les temples n'étoient plus un asile sacré pour ceux qui s'y réfugioient. Il périt dans cette journée plus de quatre mille personnes. Comme on avoit fermé toutes les portes de la ville, quelques-uns de ceux qui prenoient le parti de la fuite furent arrêtés par ceux qui les gardoient; d'autres plus hardis sautant par-dessus les murs dans le fossé se retirèrent dans les villes voisines; mais le plus grand nombre fut de ceux qui se tuèrent dans leur chute. Les fugitifs ne laissèrent pas de se monter à plus de six mille, dont la plus grande partie cherchant un asile à Agrigente, y fut reçue avec toute sorte d'humanité et de bienveillance. Les satellites d'Agathocle n'en continuèrent pas moins leurs cruautés. Lui-même s'étant baigné dans le sang des citoyens pendant deux jours entiers, fit amener comme des captifs

captifs ceux qui étoient de nouveau l'objet de ses craintes ou de ses vengeances. Il en fit encore mourir quelques-uns, condamna les autres à l'exil, et se vantant d'avoir purgé la ville de ceux qui vouloient y dominer, il finit par déclarer qu'il rendoit au peuple toute sa liberté et tout son pouvoir, et que pour lui son dessein étoit de se reposer de ses travaux, et de rentrer dans l'égalité avec tous les autres citoyens. En parlant ainsi, il se dépouilla de ses habits de guerre, et ne prit sur lui qu'une casaque pour ne paroître vêtu que comme un simple particulier. Il avoit pour objet de se montrer populaire, sachant bien d'ailleurs qu'un grand nombre des assistans, qui avoient participé à ses crimes et à ses concussions, ne souffriroient jamais qu'on déposât l'autorité militaire en d'autres mains que les siennes. Tous ceux-là en effet se mirent à crier qu'il ne les abandonnât pas, mais qu'il se chargeât lui-même de l'intérêt public. D'abord il demeura muet; mais les instances redoublant, il répondit qu'il acceptoit le commandement militaire, pourvu qu'on ne lui donnât aucun associé, ne

voulant pas répondre en son nom des fautes que les autres pourroient faire. La multitude lui accorda donc le pouvoir souverain, et depuis il agit en maître absolu, et réunit même en lui seul toutes les parties du gouvernement.

Timoléon avoit délivré Syracuse de la tyrannie de Denys le jeune, et purgé la Sicile de tous les tyrans qui l'opprimoient. Ce fut trente ans après la mort de ce grand homme, survenue l'année d'après la célèbre victoire de Chéronée, remportée par Philippe sur les Athéniens et les Béotiens, qu'Agathocle, dans le temps où Eumène faisoit la guerre à Antigone, parvint à se faire le tyran de Syracuse. Parmi le grand nombre de citoyens que révoltoit en secret le choix qu'on avoit fait de lui pour lui déférer la souveraine autorité, il n'y en eut aucuns néanmoins qui ne prissent le parti d'y souscrire, sachant d'ailleurs qu'il étoit soutenu par Amilcar, général des Carthaginois. Plusieurs mêmes de ceux qui étoient pauvres ou obérés de dettes, furent charmés de ce changement; car on disoit partout qu'Agathocle alloit publier une aboli-

L'an 317 avant J.C.

tion générale à cet égard, ou une distribution de terres en faveur des pauvres. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'après qu'il eut été nommé, les meurtres cessèrent pour quelque temps; et même Agathocle, paroissant absolument changé, se montroit gracieux envers tous. Faisant à quelques-uns des présens, en promettant à d'autres, et parlant à tout le monde d'une manière affable, il commençoit à s'attirer de la considération. Quoiqu'il se fût mis en possession de la souveraine puissance, il ne se fit point une garde, et ne se rendit pas même d'un accès difficile, comme font tous les tyrans. Il prit soin des revenus publics, veilla sur ce qui concernoit la milice, et augmenta le nombre des vaisseaux de guerre. Il joignit enfin au territoire de Syracuse plusieurs villes et plusieurs campagnes des environs (1).

Cependant ses entreprises sur différentes villes de la Sicile, et entr'autres contre Messine, alarmèrent les Carthaginois eux-mê-

(1) Justin. lib. XXII, c. 1. Diod. lib. XIX, pag. 651-658.

mes avec lesquels il s'étoit lié. Ils lui envoyèrent, de Carthage, des ambassadeurs pour se plaindre de son peu de fidélité aux traités qui avoient été faits entr'eux. Ils lui firent signer la paix avec les Messinois, et l'obligèrent à rendre un fort qu'il avoit pris sur eux par un trait de perfidie assorti à son caractère. Après leur départ, Agathocle passant à Abacène, ville alliée de Syracuse, y fit égorger plus de quarante citoyens qu'il soupçonnoit de lui être contraires. Il ne tarda pas, d'un autre côté, à armer contre lui les Agrigentins, avec lesquels se liguèrent les habitans de Géla et de Messine: mais les confédérés ne se sentant pas assez forts pour soutenir la guerre qu'ils avoient commencée, acceptèrent la médiation qui leur avoit été offerte par Amilcar. Le principal article dont on convint fut qu'outre les villes grecques de la Sicile, Héraclée, Sélinunte et Himère, appartiendroient comme auparavant aux Carthaginois, et que toutes les autres se gouverneroient elles-mêmes, en reconnoissant néanmoins la supériorité de Syracuse.

Agathocle ne se tint pas long-temps en

repos. Il étendoit peu à peu sa domination, et travailloit à rendre sa puissance redoutable. Il étoit parvenu à se faire un grand nombre d'alliés; il avoit acquis des revenus immenses, et se voyoit sur pied une armée complète; car outre les soldats, soit étrangers, soit de Syracuse même, qui s'étoient fait inscrire dans sa milice, il avoit, en soudoyés étrangers et tous gens choisis, dix mille hommes d'infanterie, et environ trois mille de cavalerie. Il s'étoit pourvu d'ailleurs de toute sorte d'armes, sachant que les Carthaginois avoient déjà reproché à Amilcar son indifférence sur l'infraction des traités, et qu'ils armoient actuellement contre la Sicile.

Les Messinois comptant peu sur l'accommodement qui s'étoit fait entr'eux et Agathocle, se tenoient toujours en garde contre lui. Tous les bannis de Syracuse s'étoient réfugiés à Messine comme dans la seule ville qui ne s'entendît pas avec le tyran. Mais celui-ci qui ne cherchoit que l'occasion de violer sa parole et ses sermens, fit partir pour Messine son lieutenant Pasiphile avec un corps de troupes, et en le chargeant

d'ordres secrets sur ce qu'il avoit à faire. Pasiphile s'étant jeté, contre toute attente, dans la campagne des environs, et y ayant enlevé des hommes et causé bien du dommage, proposa aux Messinois de se lier d'amitié avec Agathocle, au lieu de prendre le parti de ses ennemis les plus déclarés. Les Messinois, devenus pour cette fois trop confians et trop crédules, malgré tant de raisons pour ne l'être pas, conçurent l'espérance de se tirer de cette affaire sans aucune guerre. Ils mirent en conséquence les réfugiés hors de leur ville, et en ouvrirent les portes à Agathocle qui survint dans ces entrefaites, et y entra bien accompagné.

Il témoigna d'abord de la bienveillance aux habitans, et leur persuada de rappeler tous ceux qu'ils avoient ci-devant bannis, sous prétexte de la liaison qu'ils avoient eue avec lui; mais après cela rassemblant dans Messine, et faisant venir de Tauromène ceux qui s'étoient opposés à sa domination et à son autorité absolue, et qui montoient au nombre de six cents, il les fit égorger tous. Méditant dès-lors la guerre qu'il se proposoit de faire aux Carthaginois, il vou-

loit qu'il ne restât dans la Sicile aucun de ses ennemis particuliers; comme si un tyran pouvoit être sans ennemis!

Les Messinois ayant mis hors de chez eux, comme ils l'avoient fait, les plus sages d'entre les étrangers qui leur avoient demandé un asile, et les plus capables de les défendre de l'oppression dont ils avoient été menacés, témoins de la mort de tous ceux qui pouvoient les sauver, et obligés de recevoir dans leurs murs tout ce qu'il y avoit de scélérats, et d'hommes flétris par des sentences judiciaires, se repentirent trop tard de leur complaisance aveugle; ils étoient contraints alors de se soumettre à une puissance supérieure à tous leurs efforts.

Agathocle partit de-là pour aller à Agrigente, dans le dessein de piller cette ville; mais les Carthaginois s'étant montrés à la rade au nombre de soixante vaisseaux, il abandonna ce projet, et se contenta de dévaster le territoire des environs qui appartenoit à Carthage. Il enleva dans la campagne quelques forts d'emblée, et en reçut quelques autres à composition. Dans les

villes où il pouvoit prétexter quelques sujets de plaintes, ou dont il pouvoit s'emparer par quelque ruse et quelque trahison, il faisoit massacrer, comme il le fit à Centorippe et à Géla, tous les habitans dont il se défioit, ou dont la dépouille pouvoit l'enrichir. Les Carthaginois, aussi barbares que lui, ayant fait entrer cinquante vaisseaux dans le grand port de Syracuse, et n'ayant pu se saisir que de deux vaisseaux de charge qui venoient d'Athènes, coupèrent les mains à tous ceux qu'ils y trouvèrent. Cruauté inouie à l'égard de gens dont ils n'avoient aucun sujet de se plaindre, et qui est suivie pour l'ordinaire, comme elle le fut ici, des plus terribles représailles. Quelques-uns de leurs vaisseaux ayant été écartés par la tempête, et jetés sur les côtes des Brutiens, tombèrent entre les mains des officiers d'Agathocle, qui, ayant pris presque tout l'équipage, le traita comme avoient été traités les prisonniers Athéniens.

Il y eut quelque temps après une grande victoire remportée sur le tyran par les Carthaginois, qui avoient fait passer en Sicile des forces plus considérables. Le fruit de

cette victoire fut de réunir contre lui quelques-unes des principales villes, et de l'obliger à se renfermer dans Syracuse, qu'Amilcar assiégea (1).

L'an 310 avant J. C.

Agathocle voyant que ses alliés l'abandonnoient, que les Carthaginois se rendoient maîtres de presque toute la Sicile, et qu'ils lui étoient bien supérieurs sur mer et sur terre, forma le dessein le plus hardi, le plus téméraire en apparence; et ce qui n'est pas moins étonnant que l'entreprise elle-même, c'est le profond secret dont il sut la couvrir. Ne s'ouvrant à personne de son projet, il se contenta de déclarer au peuple qu'il avoit imaginé un moyen sûr de le tirer du péril où il étoit. Il conseilla néanmoins à ceux qui ne se sentoient pas assez de résolution pour soutenir les calamités d'un siège, de se retirer avec tous leurs effets à la campagne. Ayant fait sortir ainsi de la ville tout ce qu'il y avoit d'hommes riches qui le haissoient souverainement, il envoya après eux ses spadassins qui les égor-

(1) Diod. l. XIX, pag. 706, 707, 737-743. Justin. l. XXII, c. III et IV.

gèrent tous; de sorte qu'il n'eut plus qu'à aller se saisir lui-même de leurs dépouilles. Il donna la liberté à tous leurs esclaves et les incorpora dans son armée. Laissant son frère Antandre à Syracuse avec assez de troupes et de vivres pour faire une bonne défense, il partit accompagné de deux de ses fils, Archagatus et Héraclide, et avec une flotte de soixante vaisseaux, sans qu'on sût où elle devoit aller. Les soldats croyoient tous qu'on les meneroit dans l'Italie ou dans la Sardaigne pour y faire un riche butin, ou vers les côtes de la Sicile qui appartenoient à l'ennemi pour les dévaster. Les Carthaginois, surpris de son départ, se mirent en mer, et forcèrent de rames pour l'atteindre; mais il échappa à leur poursuite.

Il ne manifesta son dessein que lorsqu'il fut abordé en Afrique. Alors il représenta à ses soldats que l'unique moyen qu'il eût pu trouver de faire sortir de la Sicile le grand nombre de Carthaginois qui s'y étoient répandus, avoit été de transporter la guerre dans leur pays; que Carthage amollie par le luxe, le repos, et tous les

charmes de la volupté, céderoit bientôt à des soldats exercés comme ils l'étoient à toutes les fatigues et à tous les travaux militaires; que la plupart des habitans de cette vaste contrée, las d'une dure et honteuse servitude, ne tarderoient pas à venir en foule se joindre à eux; et qu'enfin tombant tout à coup sur un pays engraissé par les fruits d'une longue paix, ils y feroient un butin immense, et se verroient dans peu les maîtres de toutes les richesses de Carthage. Ce discours remplit les troupes d'espoir, de confiance et de courage. Comme tout l'équipage étoit descendu sans obstacle des vaisseaux et bordoit la côte, Agathocle fit tracer un chemin par lequel on les amena tous à terre.

Ayant effectué si heureusement son premier projet, il en exécuta sans délai un second plus hardi et plus périlleux encore. Il lui manquoit un port pour mettre ses vaisseaux à l'abri; il ne pouvoit d'ailleurs les conserver sans être contraint d'affoiblir son armée en employant une partie de ses troupes à les garder et à empêcher qu'ils ne devinssent la proie de l'ennemi. Une dernière

considération se joignoit à toutes les autres : il s'agissoit, pour soutenir l'intrépidité et la constance de ses soldats, de ne leur laisser d'autre ressource que la victoire. Tout occupé de ces réflexions, il fait assembler son armée; elle le voit paroître avec un habit éclatant, une couronne sur la tête, et dans l'équipage d'un homme qui se prépare à une cérémonie de religion. Alors prenant la parole : « Quand nous partîmes, dit-il, de » Syracuse, et que l'ennemi nous poursuivoit vivement, j'eus recours à Cérès et à » Proserpine, divinités tutélaires de la Sicile, et je leur promis, si elles nous délivroient d'un danger si pressant, de brûler » en leur honneur tous nos vaisseaux, dès » que nous serions arrivés ici. Aidez-moi, » soldats, à m'acquitter de mon vœu : les » déesses sauront bien nous dédommager » de ce sacrifice ».

Pendant qu'il parloit encore, un de ses officiers lui apporte un flambeau allumé; il en fait donner un à tous les autres, marche à leur tête en invoquant les déesses, et montant le premier, le flambeau à la main, dans la galère du commandant, il ordonne

à tous les chefs de suivre l'exemple qu'il leur donne. En un moment la flamme s'élève de toute part, et tandis que l'air retentit du bruit des trompettes et des cris de joie des soldats, la flotte entière est réduite en cendres.

Pour ne pas laisser le temps à des retours fâcheux de pensées affligeantes, d'inquiétudes et de regrets, Agathocle conduisit sur-le-champ ses troupes vers une place qu'on appeloit Mégalopolis ou la Grande-Ville, et qui étoit du domaine des Carthaginois. Le pays qu'il falloit traverser pour y arriver offroit tout à la fois le coup d'œil le plus riant et le plus brillant aspect. De vastes prairies entrecoupées de canaux qui y répandoient la fraîcheur et la fécondité, de nombreux troupeaux, des arbres fruitiers de toute espèce, des jardins délicieux, la grandeur et la beauté des maisons de campagne, qui, incrustées de pierres de toutes couleurs, décoroient les collines et les vallons, tout enchantoit les regards, et en annonçant l'opulence des habitans, prouvoit assez qu'une telle conquête méritoit bien les

travaux, les fatigues et les périls auxquels on s'exposoit pour la faire.

Agathocle voyant ses troupes disposées en conséquence à tout entreprendre, les mena droit au pied des murailles de Mégalopolis, qui ne s'attendant à rien moins qu'à cette attaque subite, et n'ayant aucune expérience de la guerre, fut emportée de vive force et livrée aux soldats, que cette proie combla de richesses et remplit d'un nouveau courage pour l'avenir. Etant partis de-là pour une autre ville, à deux mille stades de Carthage, le général s'en empara. Ses soldats souhaitoient qu'il les gardât toutes deux, et ils y avoient déjà déposé tout le pillage qu'ils avoient pu faire; mais Agathocle, qui ne perdoit point de vue ses premiers desseins, leur persuada que le gain d'une bataille étoit le seul titre réel et décisif de la supériorité sur les ennemis et des avantages permanens sur lesquels on pouvoit compter. Ainsi il renversa les deux villes qu'il venoit de prendre, et dressa son camp en pleine campagne.

Sur ces entrefaites, Carthage instruite de

ce qui venoit de se passer, et craignant que, puisqu'Agathocle étoit venu porter la guerre en Afrique, il n'eût commencé par ruiner toutes les forces de terre et de mer que cette république avoit en Sicile, conçut les plus vives alarmes. Veillant toutefois à sa défense, elle nomma pour commandans Hannon et Bomilcar, qui se pressèrent d'aller attaquer l'ennemi avec les seules troupes que la ville avoit pu leur fournir, et qui montoient à quarante mille hommes de pied, à mille cavaliers et à deux mille chars. Agathocle n'avoit en tout que treize à quatorze mille hommes. Le combat fut rude : Hannon, à la tête de la cohorte sacrée, qui étoit l'élite des troupes carthaginoises, soutint long-temps l'effort des Grecs, et les enfonça même quelquefois. Mais enfin, accablé d'une grêle de pierres et de traits, et percé de coups, il tomba mort sur le champ de bataille. Bomilcar avoit des raisons personnelles pour ne pas chercher à rétablir le combat; ayant formé le dessein de se rendre le tyran de sa patrie, il concevoit que si les Carthaginois étoient vainqueurs, il ne pouvoit pas se flatter de leur faire subir le

joug qu'il vouloit leur imposer. Il jugea donc à propos de se retirer avec les troupes qu'il commandoit, et il fut suivi du reste de l'armée, qui se vit obligée malgré elle de céder à l'ennemi. Agathocle, après l'avoir poursuivie quelque temps, revint sur ses pas, et pilla le camp des Carthaginois. Ceux-ci attribuant leurs désastres à la colère des dieux, à commencer par Hercule qu'ils regardoient comme le protecteur de leur ville, et que depuis bien des années ils avoient négligé, envoyèrent de magnifiques offrandes au temple qu'il avoit à Tyr, pour compenser ce qu'ils lui devoient, selon une ancienne coutume, de la dîme de leur revenu, s'étant montrés plus avares envers lui, à mesure qu'ils étoient devenus plus riches. Une autre de leurs principales divinités avoit droit aussi, selon eux, à une réparation solennelle. Ils étoient autrefois dans l'usage de sacrifier à Saturne les plus formés et les plus chers de leurs enfans; et ils ne lui offroient plus que des enfans achetés et nourris secrètement, qu'ils livroient aux prêtres au lieu des leurs. Se considérant comme des prévaricateurs dans le culte que leurs

ancêtres rendoient à ce dieu, ils lui firent d'abord immoler par un décret public, et en présence de tout le peuple, deux cents enfans choisis dans les familles les plus distinguées. Diodore observe ici qu'ils avoient dans la ville une statue de Saturne, qui étendoit ses deux bras penchés en bas, comme pour laisser tomber dans le feu l'enfant qu'on avoit apporté. Il y eut ensuite trois cents des citoyens accusés de l'énorme prévarication dont on vient de parler, qui se sentant coupables, vinrent d'eux-mêmes s'offrir à la mort pour expier leur crime. Quelle divine lumière, mon cher fils, que celle qui a dissipé, jusque dans Carthage même, lorsqu'elle fut devenue chrétienne, de si épaisses ténèbres, et qui, partout où elle a brillé de tout son éclat, a substitué un culte si pur et des lois si saintes à tant de sacrifices barbares et d'abominables coutumes!

Au milieu de toutes leurs expiations, les Carthaginois envoyèrent en Sicile des députés à Amilcar pour l'inviter à venir au plutôt à leur secours; et ils lui firent porter en même temps les ferremens que les Afri-

cains avoient eu soin de recueillir de l'embrasement de la flotte d'Agathocle. Les députés ayant mis pied à terre dans l'île, Amilcar leur ordonna de garder un profond silence sur leurs propres désavantages, et de répandre au contraire le bruit qu'Agathocle avoit perdu toute son armée et toute sa flotte; après quoi il envoya par ces nouveaux venus ces ferremens à Syracuse, comme un témoignage de la perte qu'elle avoit faite en Afrique, et somma les assiégés de se rendre; mais on lui fit répondre qu'on continueroit à se défendre avec la même vigueur jusqu'à ce que l'on fût mieux instruit de la vérité des faits que l'on débitoit.

Agathocle, de son côté, au sortir de la victoire qu'il avoit remportée sur les Carthaginois, avoit fait construire deux galères à trente rames. Il en envoya une à Syracuse, montée par ses plus forts rameurs, et chargea un de ses officiers, dans lequel il se confioit le plus, de porter dans cette ville la nouvelle de sès succès. Cette navigation ayant été heureuse, on arriva la nuit du cinquième jour depuis le départ, et l'équipage, couronné de fleurs, et chantant des

cantiques de victoire, entra au lever du soleil dans le grand port. Amilcar voyant que la plupart des habitans, au premier bruit des nouvelles qu'on avoit apportées de la part d'Agathocle, étoient accourus en foule au port, jugea qu'une partie des remparts étoit dégarnie, et dans cette pensée il envoya les plus braves de son armée avec des échelles; mais les sentinelles qui faisoient la ronde ayant donné l'alarme, rappelèrent aussitôt les citoyens, qui parvinrent, après un rude combat, à précipiter dans les fossés ceux qui étoient montés à l'assaut; ce qui causa aux Carthaginois une perte considérable. Amilcar, désolé de ce revers, se désista du siège, éloigna ses troupes de la ville, et renvoya cinq mille de ses soldats au secours de Carthage même.

En Afrique, Agathocle, déjà maître de toute la campagne autour de Carthage, s'étoit emparé de tous les forts des environs, de quelques-uns à main armée, de la plupart à cause de la haine que les petites villes avoient conçue contre le gouvernement de cette capitale dont elles dépendoient. Ayant laissé ensuite devant Tunis

un camp bien fortifié et bien défendu, il s'avança du côté des villes maritimes, et en prit plusieurs; mais pendant son absence, les Carthaginois s'emparèrent de son camp, et mirent le siège devant Tunis. Il revint sur ses pas, et ayant allumé sur une hauteur une quantité de feux qui leur firent croire qu'il alloit tomber sur eux avec une grosse armée qui s'étoit accrue par de nouveaux renforts, il répandit parmi eux tant de terreur, qu'ils se pressèrent d'emporter toutes leurs machines, et de se renfermer dans Carthage. Il s'avança alors de plus en plus dans l'intérieur de la Lybie, où il s'empara d'un grand nombre de villes. Dans cet intervalle, les Carthaginois ramenant une partie de leurs forces de la Sicile reprirent beaucoup de villes, et assiégèrent de nouveau Tunis. A la nouvelle qu'il en reçut, il revint encore lorsqu'on s'y attendoit le moins; et ayant dérobé sa marche à la faveur des ténèbres, il déconcerta tellement l'ennemi, et lui fit essuyer un si grand échec, qu'il le replongea dans la crainte et le découragement.

Vers le même temps, les Carthaginois

éprouvèrent en Sicile le plus terrible désastre. Amilcar ayant renouvelé ses efforts pour prendre Syracuse, et dans ce dessein voulant se rendre maître d'un fort nommé Euryde, s'engagea pendant la nuit dans un chemin étroit et inégal, où les soldats qui gardoient le fort l'ayant surpris, il tomba couvert de blessures entre leurs mains. Mené à Syracuse, chargé de chaînes et couvert d'opprobres, il y fut égorgé par le peuple; après quoi lui coupant la tête, les Syracusains l'envoyèrent à Agathocle par des hommes qu'ils firent partir exprès, et qu'ils chargèrent de l'instruire de leurs succès, qui n'empêchèrent pas néanmoins qu'ils ne restassent encore bloqués par la flotte africaine sous le commandement des lieutenans d'Amilcar. Sur ces entrefaites, les Agrigentins voyant toute la Sicile ébranlée par les désordres de la guerre, entreprirent d'obtenir la primauté sur Syracuse. Ils nommèrent pour leur général Xénodicus, qui, dans cette vue, leur gagna l'affection de la plupart des villes, en les délivrant des garnisons carthaginoi-

ses qui les tenoient sous le joug, et en leur rendant la liberté.

Agathocle ayant reçu en Afrique la tête d'Amilcar qu'on venoit de lui apporter, monta aussitôt à cheval, s'approcha du camp des ennemis, et y répandit une consternation générale en exposant à leurs yeux la tête de leur commandant, et en leur faisant savoir l'état où en étoient leurs affaires en Sicile.

Dans le temps où Agathocle sembloit n'avoir plus rien à craindre, et concevoit les plus grandes espérances, il se vit tout à coup dans le plus grand danger de la part de ses propres soldats. Lyciscus, un de ses lieutenans généraux qu'il avoit invité à un repas, étant pris de vin, se mit à déclamer contre lui en sa présence. Agathocle, qui avoit des égards pour lui à cause de son habileté dans la guerre, tournoit ces invectives en plaisanterie. Mais son fils Archagatus parut outré de l'affront fait à son père. Après le repas, Lyciscus fut jusque dans sa tente lui reprocher un commerce secret avec sa belle-mère. Piqué au vif, et

ne pouvant plus se contenir, Archagatus prit des mains d'un garde qui étoit présent une demi-pique, et l'enfonça à travers les côtes de Lyciscus. On l'emporta mort dans sa tente, et dès le lendemain ses amis, et avec eux un grand nombre de soldats, auxquels se joignirent quelques officiers qui avoient déjà donné des sujets de plaintes, se rassemblant de tous côtés, remplirent le camp de murmures et de menaces; et quelques-uns demandoient à grands cris qu'Agathocle livrât lui-même son fils. Ils en vinrent jusqu'à se nommer de nouveaux chefs, sous la conduite desquels ils se saisirent de la citadelle de Tunis, où ils tenoient véritablement enfermés leurs anciens commandans.

Les Carthaginois, apprenant la sédition qui s'étoit élevée parmi leurs ennemis, envoyèrent des émissaires aux rebelles pour leur proposer de se donner à eux, en leur promettant une solde bien plus forte que celle que leur donnoit Agathocle, et des présens considérables. Sur ces offres quelques officiers grecs s'engagèrent à leur mener leurs compagnies. Agathocle se voyant

alors dans un très-grand péril, et craignant qu'étant livré aux Carthaginois ils ne lui fissent subir les tourmens les plus honteux et les plus horribles, jugea que s'il avoit à périr il mourroit moins cruellement encore de la main de ses soldats. Dans cette pensée, quittant son vêtement de pourpre, et se couvrant d'un habit simple et même pauvre, il se présenta à ses troupes. A un spectacle si nouveau toute l'armée fit silence, et lui-même adressant la parole à cette nombreuse assemblée, et prenant un ton conforme à son état présent, il rendit compte de toutes les démarches qu'il avoit faites jusqu'alors, et déclara qu'il consentoit à subir la mort si elle étoit nécessaire au salut de son armée, n'ayant jamais eu la lâcheté de rien faire uniquement pour sauver ses jours; et pour leur en donner un témoignage frappant, il tira son épée comme pour s'en percer le cœur. A cette vue toute l'armée poussa un cri par lequel elle rétractoit tous ses reproches. On l'exhorta généralement à reprendre ses vêtemens royaux. Il le fit en rendant grâces les larmes aux yeux à la multitude, qui;

de

de son côté, confirma sa réhabilitation par un applaudissement universel. Eh toutefois, mon fils, qui voudroit acheter ce changement de fortune et toute la puissance d'Agathocle au prix de la situation dans laquelle il venoit de se trouver, de toutes celles par lesquelles il avoit passé, et de tout ce qui lui restoit encore d'épreuves à subir jusqu'à ses derniers momens?

Cependant les Carthaginois attendant, à chaque instant, l'armée grecque comme devant se donner à eux, Agathocle pensa qu'il pouvoit tirer parti de cette circonstance, et conduisit lui-même ses troupes au-devant des ennemis. Ceux-ci qui ne savoient rien de la réconciliation qui venoit de se faire, les attendoient tranquillement. Mais tombant sur eux à la faveur de cette méprise, le tyran de Syracuse en fit un affreux carnage. Les Carthaginois, après avoir perdu un grand nombre des leurs, n'eurent point d'autre ressource que de se réfugier dans leur camp. C'est ainsi qu'Agathocle, jeté à l'occasion de son fils dans le plus grand danger pour lui-même, s'en

tira par son propre courage, et en profita de plus pour battre les Carthaginois; ce qu'il fit encore dans une autre rencontre.

Persistant toujours dans le dessein de les soumettre entièrement, il envoya un député à Ophellus, commandant à Cyrène dans la Libye au nom du roi Ptolémée, pour l'engager à s'unir à lui, en flattant son ambition par les promesses les plus spécieuses. Ophellus, qui avoit été du nombre des amis d'Alexandre, et qui, avec des forces considérables, gouvernoit plusieurs villes de la Cyrénaïque, songeoit depuis long-temps à se procurer une autorité plus indépendante, lorsqu'il reçut le député d'Agathocle. Ce qu'on lui proposoit de sa part s'accordant si bien avec ses vues, il partit à la tête de son armée, conformément aux invitations qui lui étoient faites; et ce ne fut qu'après une marche de deux mois, souvent à travers des terres arides et remplies de bêtes féroces, qu'après bien des travaux, bien des pertes, et parmi des dangers de toute espèce, qu'il put joindre Agathocle, et établir son camp à peu de distance du sien.

Les Carthaginois apprenant la jonction de ces deux armées, se livrèrent à de nouvelles craintes, tandis qu'Agathocle venant avec joie au-devant de cette armée auxiliaire, lui témoigna le désir qu'il avoit de la voir se reposer avant tout des peines qu'elle avoit essuyées, et lui fournit tous les rafraîchissemens qu'il pouvoit lui procurer. Ici va reparoître dans toute sa noirceur l'homme le plus traître et un monstre exécrable, à qui les plus grands crimes ne coûtent rien, dès qu'il croit pouvoir en attendre quelqu'utilité. Ayant demeuré là plusieurs jours à observer tout ce qui se passoit dans le camp de ses nouveaux alliés, et ayant remarqué que la plupart d'entr'eux s'écartoient pour aller à la recherche des vivres, pendant qu'Ophellus jouissoit de la plus grande sécurité, il fit assembler ses soldats, et imputa devant eux de mauvais desseins à celui qui venoit à son secours; de sorte qu'ayant aigri la multitude par la plus atroce calomnie, il la conduisit dans cette disposition d'esprit contre les Cyrénéens. Ophellus frappé d'abord d'un événement si peu attendu, ne laissa

pas de se mettre en défense. Mais troublé par la surprise, et n'ayant pas auprès de lui les troupes dont il avoit besoin, il fut tué dans une attaque si injuste et si inégale; et Agathocle invitant par les promesses les plus séduisantes, et par l'espoir des plus grands avantages, le reste des troupes cyrénéennes à se joindre à lui, se trouva maître de cette nouvelle armée. C'est ainsi que périt Ophellus, victime de sa propre ambition, et pour s'être laissé aller à des espérances aussi contraires à son devoir qu'elles étoient au-dessus de ses forces et de son pouvoir.

D'un autre côté, Bomilcar, général des Carthaginois, qui depuis long-temps aspiroit, comme nous l'avons dit, à la tyrannie et à la souveraine puissance dans sa patrie, où il exerçoit actuellement la première magistrature, attendoit avec impatience le temps propre à l'exécution de son dessein. Croyant avoir trouvé dans les troubles présens une circonstance favorable, il fit partir les principaux d'entre les citoyens pour aller attaquer les Nomades *ou Numides,* qui occupoient la plus grande partie de

la Libye jusqu'au désert, afin d'éloigner ceux qu'il redoutoit le plus. Malgré les mesures qu'il venoit de prendre, il n'osoit encore s'ouvrir à personne, se sentant arrêté par ses remords. Il finit par les surmonter, et ayant fait choix, dans la nouvelle Carthage, qui étoit très-voisine de l'ancienne, d'un certain nombre de gens sur lesquels il pouvoit le plus compter, il ne prit avec eux, au sein de Carthage même, que cinq cents citoyens affidés qu'il instruisit de son projet, et environ mille soudoyés ou soldats étrangers, au milieu desquels il se déclara souverain. C'étoit se déclarer tyran, et il montra aussitôt qu'il l'étoit en effet. Distribuant ces hommes en cinq cohortes, il les chargea d'égorger sans pitié tous les citoyens qu'ils rencontreroient dans les rues. Le grand tumulte qui s'éleva dans la ville fit croire d'abord aux habitans que les portes avoient été ouvertes à l'ennemi du dehors par quelque trahison. Mais dès qu'on eut appris la cause de cette terreur subite, toute la jeunesse se rassembla dans différens quartiers, et marcha en bon ordre contre le tyran. Se voyant assailli de

toutes parts, et sa troupe étant accablée des traits et des pierres qu'on lançoit du haut des maisons, il se retira avec elle sur un poste un peu élevé dont il se saisit, et où les Carthaginois, qui s'étoient armés, environnèrent les rebelles. Sur la promesse qu'on leur fit d'une amnistie générale, s'ils renonçoient à leur révolte, ils déposèrent les armes. On leur tint parole, excepté à Bomilcar, qui les avoit soulevés, et qui après tous les outrages qu'il n'avoit que trop mérités, fut étranglé dans la place publique, afin que le même lieu, dit Justin, qui avoit été le théâtre des honneurs qu'on lui avoit rendus, fût à la postérité le monument du supplice dont il avoit été puni. Avant que de le subir, il harangua les Carthaginois du haut de la potence, comme du haut d'un tribunal, leur reprochant tous leurs crimes, et en particulier toutes les injustices dont ils s'étoient rendus coupables envers ceux de leurs généraux qui les avoient le mieux servis (1).

(1) Diod. l. XX, pag. 747-760; 767-772; 775-781. Justin. l. XXII, c. IV-VII.

Vers ce même temps, Agathocle apprenant que les successeurs d'Alexandre venoient de prendre le titre de roi, et ne se croyant inférieur à eux ni en forces, ni en étendue de possessions, ni en talens militaires, il le prit à leur exemple; et pour faire quelque chose, qui, dans l'idée d'un tyran tel que lui, répondît à ce nouveau titre, il s'arma contre Utique, et tombant tout à coup sur cette ville, aux environs de laquelle, et surtout dans ses maisons de plaisance, il se saisit d'un grand nombre de ses habitans, dont plusieurs étoient au rang des plus considérables d'entr'eux, il proposa de les rendre, si Utique vouloit se ranger sous son obéissance. Sur son refus, il fit approcher de ses murs une machine très-élevée, autour de laquelle étoient suspendus tout vivans ceux qu'il avoit fait prisonniers. Les habitans d'Utique plaignirent le malheureux sort de leurs concitoyens; mais leur préférant la liberté publique, ils garnirent leurs murailles de soldats, et se préparèrent à soutenir vigoureusement tous les assauts qu'on leur préparoit. Agathocle, qui avoit fait mon- L'an 307 avant J.C.

ter dans la machine des archers et des frondeurs, ouvrit le siège par cette espèce d'attaque. Les assiégés, dans la cruelle nécessité à laquelle ils étoient réduits, employant toute sorte de traits pour repousser l'ennemi, en faisoient tomber la plus grande partie sur ceux qui combattoient, et sur le plancher de la machine; mais plusieurs aussi s'écartoient sur ceux qui y étoient suspendus, et quelquefois même la force du trait, parti, bien à regret, de la main même d'un parent ou d'un ami, les clouoit contre les ais, d'où ils ressembloient à des criminels condamnés à la honte et au supplice de la croix. Spectacle fait pour inspirer de l'horreur aux ennemis même les plus barbares! Cependant, Agathocle s'étant attaché à l'endroit des murs qui lui parut le plus foible, parvint en effet à s'y faire un passage jusque dans la ville. Il la remplit alors de meurtres et de carnage. Les uns au premier abord furent massacrés; il fit brûler plusieurs de ceux qu'on avoit pris, et il frustra de leur espérance ceux qui s'étoient réfugiés au pied des autels. Il pilla ensuite la ville entière, et y

laissant une garnison, il alla camper auprès d'une citadelle très-forte, dont il parvint aussi à s'emparer. Devenu maître de tout ce qui portoit le nom de ville aux environs de Carthage, il s'assura également d'une grande étendue de rivage, et même du pays plus avancé dans les terres, à l'exception de la province propre de la Numidie, entre les habitans de laquelle les uns firent alliance avec lui, et les autres attendoient l'issue de ses entreprises et de ses excursions (1).

Supérieur aux Carthaginois mêmes ou par ses forces ou par celles de ses alliés, et voyant ses affaires en bon état dans l'Afrique, Agathocle crut devoir penser à celles de la Sicile, et il y passa avec deux mille de ses soldats sur des galères à cinq rangs de rames qu'il avoit fait construire, laissant à son fils Archagatus le commandement de tout le reste de ses troupes, et la défense de tout ce qu'il avoit conquis.

A la première nouvelle de son approche, Xénodicus, général des Agrigentins,

(1) Diod. l. XX, pag. 789-791.

qui, pendant son absence, ayant rendu la liberté à plusieurs villes, faisoit concevoir à toutes celles de l'île entière l'espoir de se gouverner bientôt par leurs propres lois, mena contre les capitaines qu'Agathocle avoit laissés en Sicile un corps d'armée de près de dix mille hommes et de mille chevaux ; mais Leptine et Démophile ayant rassemblé environ huit mille deux cents hommes de pied et douze cents de cavalerie, tant de Syracuse que des forts voisins, le forcèrent, après un violent combat, de se retirer dans Agrigente. Ses concitoyens, abattus par cette défaite, renoncèrent à l'espoir qu'ils avoient conçu de leur supériorité, en même temps qu'ils firent perdre à leurs alliés celui de leur liberté même.

Cette infortune des Agrigentins étoit récente, lorsqu'Agathocle aborda en Sicile. Il y avoit été précédé par le bruit de ses exploits et de ses conquêtes. En assez peu de temps plusieurs villes se rendirent à lui. Cependant, Dinocrate, le chef des bannis de Syracuse, avec un corps de troupes considérable, parvint à le tenir en échec,

et à borner le cours de ses expéditions. De fâcheuses nouvelles qu'il reçut alors le rappeloient d'ailleurs en Afrique. Il disposa tout pour son retour; mais il ne l'effectua qu'après avoir remporté une victoire signalée sur les Carthaginois, dont la flotte, composée de trente vaisseaux, s'opposoit à son départ. Il étoit venu à son secours dix-huit vaisseaux de la Toscane, qui, à l'insu de l'ennemi, étoient entrés dans le port de Syracuse. Agathocle profita habilement de ce renfort pour dresser un piége aux Carthaginois qui le tenoient, en quelque sorte, bloqué dans le port. Mettant à la voile, il passa rapidement à leur vue avec dix-sept vaisseaux qu'il commandoit, après avoir donné ordre à ceux de la Toscane d'attendre que la flotte carthaginoise se mît à le poursuivre, pour les prendre eux-mêmes en queue. Les ennemis, de leur côté, ne manquèrent pas de prendre le large pour l'atteindre; mais dès qu'il aperçut les vaisseaux toscans, qui suivant son ordre, s'avançoient sur eux, il vira de bord pour tomber sur les ennemis, attaqués ainsi par devant et par derrière.

Les Carthaginois, effrayés de se trouver par-là entre deux feux, s'échappèrent par la fuite, en perdant cinq de leurs vaisseaux, qu'on leur prit avec tous les hommes qui étoient dedans. Parmi ces cinq se trouva celui de leur général, qui, préférant la mort à l'esclavage, se tua lui-même. Ce fut ainsi qu'Agathocle, qui n'avoit jamais cru pouvoir disputer sur mer la victoire aux Carthaginois, gagna contre eux cet autre combat naval par lequel il assura la liberté du commerce à Syracuse; et ce fut aussi, en conséquence de cette victoire, que les Syracusains qui auparavant se trouvoient à peine de quoi satisfaire aux besoins les plus nécessaires, virent rentrer chez eux l'abondance de toutes choses.

Agathocle, revenu à terre, avant que de poursuivre sa route vers l'Afrique, envoya Leptine ravager les terres de ses ennemis en Sicile, et surtout celles des Agrigentins, ce qui donna lieu à une nouvelle victoire remportée sur Xénodicus. Le tyran, toujours semblable à lui-même, donna des festins publics, dans lesquels, à la

faveur de la liberté et de la licence qu'il y laissoit régner, ayant découvert quels étoient ceux des citoyens de Syracuse qui étoient le plus contraires à sa domination, il les fit assembler à part au nombre de cinq cents, sous le prétexte d'un autre repas où il les invitoit, et les environnant de ses satellites soudoyés, il les fit tous égorger, dans la crainte que profitant de son départ prochain, ils n'appelassent Dinocrate et ses bannis pour renverser son gouvernement.

Après avoir ainsi pourvu à sa sûreté, il mit à la voile pour l'Afrique. Tout y avoit changé de face pendant son séjour en Sicile. Archagatus avoit eu d'abord par lui-même, ou par son lieutenant Eumathus, de très-grands succès. S'avançant dans la Libye supérieure, au-delà des villes qu'il avoit déjà prises, il étoit arrivé, selon le récit de Diodore, dans un pays rempli de singes, où il y avoit comme trois villes qui portoient le nom de cet animal. Ces singes, dit l'historien, sont des dieux en ce pays là, de même que les chiens le sont en Egypte. Ils habitent dans les maisons

avec les hommes, qui les laissent manger tout ce qu'ils veulent, non-seulement dans la cuisine, mais sur la table. Les pères et mères donnent à leurs enfans le nom de ces animaux, et si l'on en tuoit quelqu'un, on seroit condamné sans rémission à la mort, comme s'étant rendu coupable du plus grand crime. Eumathus ayant emporté de force une de ces trois villes, la livra au pillage de ses soldats, et prit les deux autres par composition. Apprenant ensuite qu'on rassembloit contre lui de nombreuses troupes, il sortit promptement de ce canton pour se rapprocher de la mer.

Jusque-là tout avoit réussi à Archagatus; mais le sénat de Carthage, faisant de nouveaux efforts pour prévenir les conséquences de cette guerre, résolut de faire partir trois corps d'armée dont l'un garderoit les côtes, le second le milieu des terres, et le troisième iroit au pied des montagnes. Archagatus se vit donc obligé de partager son camp pour faire tête aux divers camps des ennemis. Alors ses différens corps de troupes furent ou surpris par l'ennemi, ou mis en déroute avec une si grande perte de toute

part, qu'Archagatus fut contraint de s'enfermer dans Tunis, où la famine qui se fit bientôt sentir jeta les Grecs et les autres troupes qui leur restoient dans une crainte universelle pour l'avenir; et pour comble de disgrâce presque tous leurs alliés dans cette contrée les abandonnoient. Ils étoient réduits à cette extrémité, lorsqu'Agathocle arriva. Jugeant qu'il ne pouvoit les tirer d'une si fâcheuse situation que par un combat, il les disposa à ce dernier effort, et les ayant rangés en bataille, il alla aussitôt à leur tête provoquer les Carthaginois. Il lui restoit en tout six mille fantassins grecs, à peu près autant de Celtes, de Samnites et de Toscans, et près de dix mille Libyens ou Africains, nation peu fidèle, et qui, selon l'occasion, changeoit aisément de parti. Les Carthaginois ne voulant pas sortir de leur camp, il crut pouvoir les forcer dans leurs retranchemens; mais pour le coup les Carthaginois se montrèrent, et ayant l'avantage du terrain sur Agathocle, et non-seulement ses soudoyés, mais les Grecs mêmes venant à plier, il fut obligé de reprendre le chemin de son propre camp, retraite qui

lui coûta d'autant plus cher que les Libyens se tournèrent contre lui. Après son désastre, privé de toutes ressources, il ne pensa plus qu'à abandonner l'Afrique. Son fils Archagatus qui soupçonnoit son dessein, et qui s'en étoit ouvert à plusieurs officiers, en poste un certain nombre pour l'empêcher de l'effectuer. Ceux-ci ne se bornant pas à s'acquitter de leur commission, firent passer auprès des troupes cette entreprise pour ce qu'elle étoit, pour une lâcheté et une trahison, au point que les soldats irrités se saisirent de leur général, et le jetèrent en prison où ils le chargèrent de chaînes. L'anarchie et l'indépendance se mettoient ainsi dans l'armée, lorsqu'à l'entrée de la nuit suivante il s'éleva un bruit que les ennemis s'avançoient, et qui appeloit tout le monde aux armes. L'épouvante se répandant aussitôt dans le camp, chacun sortoit de sa tente, et ne trouvoit au dehors personne qui fît la fonction de commandant. Ceux qui gardoient Agathocle, se croyant appelés comme les autres, sortirent aussi, en amenant leur prisonnier avec ses fers. La multitude le considérant en cet état, prit

compassion de lui, et demanda à grands cris qu'on le déliât. Se voyant libre, il courut aussitôt avec quelques uns des siens vers une frégate, et, sans être vu, il s'échappa au temps du coucher des Pléiades, à l'entrée de l'hiver; et en se sauvant lui-même, il ne se montra en effet qu'un lâche déserteur de son armée, et qu'un père dénaturé, qu'un traître à l'égard de ses deux fils qu'il livroit en proie à la fureur de ses soldats. Ces derniers, et surtout ceux qui avoient appartenu à Ophellus, les égorgèrent l'un et l'autre dès qu'ils eurent appris la fuite du tyran de Syracuse, qui arriva le même mois, au même jour du mois, où l'année précédente il avoit fait mourir son allié; circonstance, dit l'historien, que je relève à dessein contre ceux qui négligent ou qui méprisent ces observations. Il est à remarquer en effet que Diodore ne laisse passer aucune occasion de rendre sensible l'action continuelle de la Providence, et la justice que la Divinité se plaît à exercer et à signaler contre les coupables, mais particulièrement contre les grands criminels. Après avoir ôté la vie à Archagatus et à son frère

Héraclide, ils se nommèrent d'autres chefs, et allèrent se rendre aux Carthaginois, qui, au bout de quatre années de fatigues et d'alarmes, se virent enfin délivrés d'une guerre étrangère, pendant laquelle ils avoient essuyé tant de calamités et couru de si grands dangers.

Agathocle arrivé subitement et contre toute attente en Sicile, ne tarda pas à y manifester tout ce qui lui restoit encore de puissance par de nouveaux traits de cruauté. Il fut avec une partie de ses troupes dans la ville d'Egeste, qui lui étoit alliée, et comme il manquoit d'argent, il exigea de ceux qui étoient les plus opulens de cette cité, composée de dix mille habitans, qu'ils lui apportassent une partie considérable de ce qu'ils en avoient actuellement. La plupart d'entr'eux offensés de cette demande, s'étant assemblés pour délibérer sur ce sujet, il supposa qu'ils formoient un complot contre lui, et sur ce prétexte il jeta la ville entière dans les plus horribles calamités. Il commença par en faire sortir les plus pauvres qu'il fit égorger sur les bords d'un fleuve; et préparant de plus grands maux aux

riches, il n'y eut pas de genres de tourmens, trop affreux même à décrire, qu'il ne leur fît endurer pour tirer d'eux tout ce qu'ils possédoient. Il y employa jusqu'à des machines pires que le taureau de Phalaris. Ayant reçu la nouvelle, peu de temps après, de la mort de ses deux fils en Afrique, et prenant en haine tous ceux qu'il y avoit lui-même honteusement abandonnés, il envoya quelques-uns de ses affidés à Antander, pour lui ordonner, de sa part, de faire massacrer tous les parens des gens de guerre qu'il avoit employés à l'expédition de Carthage, et qu'il avoit laissés dans cette contrée. Antander, n'exécutant que trop ponctuellement cet ordre inhumain, donna le spectacle d'un carnage plus nombreux qu'on n'en eût encore vu; n'épargnant ni la vieillesse la plus décrépite, ni les enfans à la mamelle. Le massacre s'étendit à une si grande quantité de personnes qu'on mena au bord de la mer pour les y égorger, que ses eaux furent teintes de sang à une grande distance; et qu'elle porta au loin des indices d'une cruauté si monstrueuse.

En ce même temps, celui de ses lieute-

nans, nommé Pasiphile, qu'il avoit employé autrefois contre Messine, ayant appris la mort des deux fils du tyran, fut si rempli d'indignation, et conçut pour lui un tel mépris, qu'il passa dans le parti de Dinocrate, et que gagnant ensuite par des promesses flatteuses les villes qu'on lui avoit données en garde, et les troupes qui lui avoient été confiées, il en faisoit autant d'ennemis d'Agathocle.

Pour cette fois, le tyran, attaqué de toutes parts et voyant ébranler sa fortune, tomba dans le plus extrême abattement, lui que les situations les plus fâcheuses n'avoient pas découragé; lui qui étoit encore maître absolu de Syracuse et de plusieurs autres villes, qui avoit une flotte toute équipée, et d'immenses richesses. Il perdit tellement toute espérance de pouvoir se soutenir, qu'il envoya des députés à Dinocrate pour lui demander son amitié, à ces conditions que, de sa part, il renonceroit à toute autorité souveraine, qu'il rendroit aux habitans de Syracuse le gouvernement de leur ville, et que Dinocrate, principalement, y recouvreroit tous les priviléges

de citoyen; mais qu'on céderoit à Agathocle deux forts, Therme et Céphalocdium, avec tout le territoire qui en dépendoit. Ces propositions si recevables et si modérées de la part d'un tyran, ne furent cependant pas agréées, et le projet resta sans effet par l'ambition personnelle de Dinocrate, qui ayant conçu le dessein de succéder à Agathocle, ne trouvoit pas son intérêt à voir rentrer Syracuse sous le gouvernement démocratique; et en attendant, il goûtoit fort le poste éminent qui mettoit à sa disposition des villes considérables, des troupes assez nombreuses, et où la tyrannie même d'Agathocle le maintenoit. Celui-ci pénétrant enfin sa pensée fit avertir les bannis que Dinocrate les trahissoit, et mettoit seul obstacle à leur retour et à leur liberté. Il envoya aussi des ambassadeurs aux Carthaginois, par lesquels il leur proposoit la paix à condition de leur rendre toutes les villes qu'ils possédoient auparavant dans la Sicile, moyennant une certaine somme qu'ils lui donneroient, et cent mille mesures de blé; puis il se détermina à marcher contre Dinocrate et les bannis.

Les forces de Dinocrate étoient bien supérieures à celles d'Agathocle; et toutefois comme le premier avoit dans son armée beaucoup de mécontens, dont sans doute l'avis que le tyran venoit de leur faire donner avoit augmenté le nombre, leur désertion subite, au fort de la mêlée, pour se joindre aux troupes d'Agathocle, causa la fuite du reste des bannis, et procura à celui-ci une victoire complète. Se jouant ensuite, à son ordinaire, de ce qu'il y a de plus sacré, il fit tuer à coups de flèches sept mille hommes, ou du moins quatre selon un autre historien que cite Diodore, quoiqu'ils eussent quitté un fort où ils s'étoient retirés, pour venir se rendre à lui en conséquence des promesses qu'il leur avoit faites sur la foi du serment. Quant à ceux, qui, aussitôt après la déroute, avoient mis bas les armes, il les incorpora parmi les siens. Ce qu'il y eut de bien étrange, c'est qu'il se réconcilia aussi avec Dinocrate, lui donna un commandement dans son armée, et lui confia ses propres intérêts en des affaires très-importantes. En récompense Dinocrate, n'étant plus qu'un digne instru-

ment de la tyrannie, trahit pour lui tous ses autres amis, assassina Pasiphile dans Géla, et gagnant des villes et des forteresses au tyran, employa deux années entières à lui soumettre tous les ennemis qu'il avoit dans la Sicile.

Agathocle continua, comme il l'avoit fait jusqu'alors, à n'user de son pouvoir que pour le malheur de ceux sur lesquels il pouvoit étendre sa domination. Ayant armé une flotte pour passer en Italie, il y prit la ville de Crotone par une noire perfidie, et y porta la désolation. Il fit ensuite alliance avec des barbares de ces cantons, auxquels il fournit des bâtimens pour pirater, à condition de partager leurs prises, et il perdit quelque temps après par une tempête un grand nombre de vaisseaux qu'il avoit confiés à Stispon pour pirater lui-même sur la côte des Brutiens. Depuis quelque temps en paix avec les Carthaginois, il se disposoit à repasser avec une grande armée navale en Afrique, lorsque, par une mort affreuse, il reçut le châtiment de tous ses crimes. Un jeune homme d'Egeste, d'une rare beauté,

appelé Ménon, ayant été pris dans le sac de cette ville, et étant devenu l'esclave du tyran, fut l'objet de ses complaisances. Il feignit quelque temps d'être content de sa fortune, qui le mettoit au nombre des amis du roi; mais comme il déploroit au fond le désastre de sa patrie et la honte de sa situation, il attendoit le moment de se venger de l'un et de l'autre. Le roi, qui étoit déjà d'un âge avancé, avoit un fils qui portoit son nom, et qu'il avoit désigné aux Syracusains comme celui qui devoit lui succéder; mais d'un autre côté il avoit un petit-fils nommé Archagatus, né de l'un de ses deux fils qui avoient été tués en Afrique, jeune homme d'une hardiesse et d'un courage extraordinaires, auquel il avoit confié les troupes qui servoient actuellement hors de Syracuse : il lui envoya le jeune Agathocle avec des lettres par lesquelles il lui ordonnoit de remettre à ce prince le commandement de toutes les troupes de terre et de mer. Archagatus voyant que la succession de son aïeul passoit en d'autres mains que les siennes, prend la résolution de se défaire des

deux

deux Agathocle, père et fils. Il dépêche à Ménon d'Egeste un courrier, par l'entremise duquel il le fait solliciter d'empoisonner le roi même; et de son côté faisant célébrer une fête dans une île où devoit aborder le jeune Agathocle, il l'enivre, et l'étrangle à l'issue d'un festin.

Vers le même temps, Ménon ravi d'avoir trouvé l'occasion d'accomplir son projet, et sachant l'usage où étoit le tyran de se servir d'un cure-dent après le repas, il lui en présenta un qu'il avoit trempé dans le poison le plus subtil. Des gencives, ce venin corrosif gagna de proche en proche, et lui causa les douleurs les plus aiguës, sans qu'il fût possible d'y apporter de remèdes. Lorsqu'il touchoit à sa fin, on le mit, dit-on, encore tout vivant sur un bûcher; mais hors d'état, par la violence du poison, de prononcer une parole. C'est ainsi que mourut Agathocle, après avoir comblé, comme parle Diodore, la mesure de ses cruautés envers ses compatriotes, et de ses impiétés envers les dieux. Ménon se retira dans le camp d'Archagatus, qu'il tua lui-même en L'an 289 avant J.C.

secret, dans l'espoir de se faire un parti pour dominer à son tour (1),

L'historien, que nous venons de citer, avant que de faire connoître Agathocle par le détail de ses actions, l'avoit peint à grands traits par le simple précis de ce qu'il avoit fait souffrir à Syracuse, et à une grande partie de la Sicile qui lui étoit assujettie : « Aucun tyran avant lui n'avoit donné de pareils exemples de fureur contre ses propres sujets. Il punissoit un particulier, en exterminant toute sa famille ; il châtioit une ville dont il avoit reçu quelque mécontentement, en y faisant égorger toute la jeunesse ; il enveloppoit dans la

(1) Diod. l. XX, pag. 791-803, 807, 808, 815-818, 826; et fragmens du l. XXI, dans l'édition de Rhodoman, pag. 863-865. Justin. l. XXII, c. VIII; l. XXIII, c. I et II.

Le récit de Justin, quant aux détails, diffère ici, comme en bien d'autres endroits, de celui de Diodore, que nous croyons devoir suivre de préférence ; cet historien paroissant avoir mieux connu les auteurs originaux sur le témoignage desquels il s'appuie.

vengeance qu'il prenoit d'un seul accusé, un grand nombre de gens qui n'avoient aucune part à son action; et il lui est arrivé de condamner à mort des villes entières pour la désobéissance d'un seul de leurs citoyens (1)».

Cependant, mon fils, en faisant le malheur d'un si grand nombre d'hommes, quel fruit en retiroit-il pour lui-même? Je conçois qu'avec une ame aussi féroce que la sienne, il importe peu que l'on soit haï ou que l'on soit aimé, pourvu qu'on se fasse craindre et qu'on domine; toutefois il n'est pas de mortel, si insensible qu'il soit au sort de ses semblables, à qui, pour son propre compte, il n'importe d'être heureux. Or, Agathocle l'étoit-il, pouvoit-il l'être, en se faisant des ennemis de tous ceux qui étoient soumis à son empire, et en ayant sans cesse à redouter, ainsi que nous l'avons vu, jusqu'aux soldats dont il étoit le chef? Aussi, avec tout ce qu'on peut lui accorder de génie, de ressources et d'habileté, avons-nous vu néanmoins quelle vie a été la sienne, et

(1) Diod. l. XIX, pag. 651.

tumultes. Ces étrangers abandonnant enfin Syracuse, furent reçus à Messine comme amis et compagnons d'armes. Mais dès la nuit suivante, ils égorgèrent leurs hôtes, épousèrent leurs femmes, et après s'être rendus maîtres de cette ville, la nommèrent Mamertine, du nom de Mars, qui, dans leur dialecte, s'appeloit Mamers.

Hicétas devint après cela le maître de Syracuse, et la Sicile, au rapport de Diodore, se partagea entre plusieurs tyrans. Phintius l'étoit d'Agrigente; et se faisant la guerre les uns aux autres, ils ravageoient et rendoient inculte le pays qu'ils parcouroient (1).

Les Syracusains et les autres habitans de la Sicile n'avoient pas seulement à souffrir de l'oppression et de la cruauté de leurs tyrans, ils avoient encore à lutter sans cesse contre la puissance des Carthaginois. Nous avons vu que pour se défendre contre leurs attaques, ils avoient appelé Pyrrhus à leur secours (2). Ce prince, qui étoit devenu

(1) Diod. fragm. l. XXI, p. 866-868.

(2) Ci-dessus, p. 507 et suiv.

par ses vexations l'objet de la haine de ceux dont il avoit d'abord gagné l'affection par son affabilité et sa douceur, s'étant vu forcé de renoncer à ses projets sur la Sicile, et de la quitter pour retourner en Italie, où il étoit d'ailleurs rappelé par les Samnites et
L'an 275 avant J.C. les Tarentins, Syracuse, après son départ, élut pour son général Hiéron. Il descendoit de la famille de Gélon, qui avoit autrefois régné sur cette ville, où l'on respectoit et chérissoit sa mémoire. Hiéron mérita bientôt la confiance la plus entière par sa prudence et par sa valeur. Il rétablit l'ordre dans Syracuse, et au dehors il remporta une victoire complète sur les Mamertins, qui étoient devenus aussi les ennemis de Syracuse. A son retour, il fut déclaré roi par tous les citoyens de cette ville, et ensuite par tous les alliés. Hiéron se montra vraiment digne de ce titre par la douceur et par la sagesse de son gouvernement; tant il y a, généralement parlant, de différence entre celui d'un roi, élu et reconnu pour tel par le consentement de la nation, et celui d'un usurpateur, qui n'a d'autre ressource, pour se soutenir, que la violence

et le despotisme ! Nous aurons lieu, sous l'époque suivante, de parler plus au long de ce prince, si recommandable par toutes les vertus qui font les grands rois, et nous le verrons au milieu des guerres entre Rome et Carthage procurer autant qu'il étoit en lui le bonheur de son peuple, en même temps qu'il se montroit fidèle à l'alliance qu'il finit par contracter avec les Romains (1).

(1) Justin. l. XXIII, c. IV.

FIN DU DIXIÈME VOLUME.

TABLE
DES LETTRES
DU DIXIÈME VOLUME.

LETTRE LXIII. *Suite de l'Histoire Romaine sous la dixième époque.*

L'an 388 avant J. C., et de Rome l'an 366, les peuples voisins de Rome s'arment contre elle. Camille en triomphe, après avoir été nommé dictateur pour la troisième fois. . . . . Pag. 2 et suiv.

Manlius, celui-là même qui avoit sauvé le Capitole, aspire à la royauté. Les tribuns du peuple se rendent ses accusateurs. Il est condamné à mort, et précipité du haut du roc Tarpéien, devenu ainsi tout à la fois le monument de sa gloire, et celui de sa honte et de son supplice. . . . . 5-18.

Victoire remportée par Camille sur les Volsques au moment où la présomption et la témérité de Furius venoient d'exposer les Romains à une entière défaite. Conduite gé-

néreuse de Camille à l'égard de Furius. . . . . Pag. 18 et suiv.

Les Tusculans implorent de la manière la plus touchante la clémence et les bonnes grâces des Romains. Dettes accablantes du pauvre peuple. Petite vanité et jalousie d'une fille d'Ambustus, qui deviennent la cause de grands événemens. Troubles intérieurs dont Rome est agitée. On doit à Camille la concorde qui se rétablit entre le peuple et le sénat, entre les patriciens et les plébéiens. . . . . 23 et suiv.

Lucius Manlius, surnommé l'Impérieux, forcé d'abdiquer la dictature à laquelle il avoit été nommé, est appelé en jugement par un tribun du peuple. Trait frappant de Titus Manlius son fils, et manière dont il obtient que le tribun se désiste de l'accusation qu'il a intentée contre son père. Abîme ouvert dans la place publique; dévouement du jeune Curtius. Bataille contre les Herniques perdue par un consul plébéien; ce qui ne fait qu'inspirer plus de fierté aux sénateurs et aux patriciens. Les Herniques sont défaits à leur tour par Appius Claudius Crassus, élu dictateur. Les Gaulois viennent camper à trois milles de Rome. Un d'entr'eux d'une taille démesurée défie à un combat parti-

culier le plus brave des Romains. Le jeune Manlius, celui qui avoit délivré son père de la persécution des Romains, accepte le défi, perce le gaulois de son épée, et l'étend à ses pieds. Il se borne, pour toute dépouille, à lui ôter le collier qu'il portoit au cou, et le met autour du sien; ce qui lui mérite le surnom de *Torquatus*. Les Gaulois abandonnent leur camp dès la nuit même. Victoire remportée sur les Tiburtiens et les Tarquiniens, suivie d'un acte d'inhumanité de la part des Romains. Réflexions de Montesquieu sur cet ancien droit de la guerre, que le christianisme seul a rendu plus humain. Lutte continuelle entre les tribuns du peuple et les consuls, entre les patriciens et les plébéiens pour la dignité consulaire. Dettes du peuple, autre source de troubles. L'usure est abolie. Guerre contre les Gaulois, dans laquelle les Romains ont pour consul L. Furius Camille, digne fils de celui dont il portoit le nom. Défi semblable à celui dont nous avons parlé, accepté par M. Valérius, de l'illustre famille de M. Valérius Publicola, et qui, vainqueur de son émule, eut le surnom de *Corvus*, à cause de l'assistance singulière qu'il reçut d'un corbeau qui vint se percher sur son casque. Défaite entière des

Gaulois. Valérius Corvus nommé consul, quoique n'ayant encore que vingt-trois ans. . . . . Pag. 45-70.

Les Samnites devenus les plus redoutables ennemis des Romains, de leurs alliés qu'ils avoient été jusqu'alors; et à quelle occasion. Victoire remportée sur eux par le consul Valérius dans la Campanie. Bel éloge que fait de lui Tite-Live. Danger que court Cornélius, l'autre consul, dans le Samnium, et dont il n'est délivré que par l'habileté et l'intrépidité d'un tribun des soldats, nommé Décius, que ce succès couvre d'une gloire d'autant plus grande, que par le conseil qu'il donne à Cornélius, ce succès est suivi d'une perte de trente mille hommes du côté des Samnites, dont le camp est pillé par les vainqueurs. Nouvelle victoire de Valérius, plus éclatante encore que la première. Les deux consuls obtiennent à leur retour les honneurs du triomphe, qui devient aussi celui de Décius. . . . . 70-87.

Les habitans de Capoue demandent aux Romains des troupes, qui mises en garnison dans leur ville et dans d'autres villes de la Campanie, puissent les garantir des attaques des Samnites. Horrible complot des soldats Romains, séduits par les délices de Ca-

poue, dont ils projettent de massacrer les habitans, pour s'y établir et en rester les maîtres. Leur révolte déclarée, lorsque leur complot est découvert. Comment ils rentrent dans leur devoir. Guerre contre les Latins. On nomme pour consuls T. Manlius Torquatus pour la troisième fois, et P. Décius Mus. Sévérité excessive du premier envers son fils, qui oublie sa défense, pour soutenir l'honneur du nom Romain, dans un combat particulier, duquel il sort vainqueur. Le consul fait tomber sans pitié la tête de son fils sous la hache du licteur. Décius Mus se dévoue pour les légions. Les défaites réitérées des Latins les forcent à se soumettre. Ils reprennent les armes et sont encore vaincus. Conduite qu'on tient envers eux. Providence qui veille sur les empires, et en particulier sur les destinées de la république romaine. . . . . Pag. 88-110.

LETTRE LXIV. *Histoire de la Chine sous la dixième époque.*

Etat de cet empire sous l'époque présente. La dynastie des Tcheou est devenue si foible, que les nouveaux princes vassaux gardent à peine un extérieur de respect pour les empereurs. Parmi ces princes toujours divisés

entr'eux, un seul appelé Ouen-kong, prince de Ouei, se distingue par un mérite réel. Qualités qui brillent en lui. Trait de candeur et d'équité à l'égard d'une des personnes de son conseil. Son respect pour celui qui, en qualité de gouverneur, avoit formé sa jeunesse. On s'étonne devant lui des marques extérieures qu'il en donne, et il répond: « Touan-kan-mou (c'étoit le nom du gouverneur), est un sage, qui est grand par sa vertu; et je ne le suis que par les terres que je possède ». Soin qu'il prend de récompenser la science, les talens et la vertu; ce qui rend son nom célèbre dans les autres cours, et lui gagne le cœur de tous ses sujets. . . . . Pag. 111 et suiv.

Mort de l'empereur de la Chine, Ouei-lie-ouang, qui laisse à son fils, Ngan-ouang, un trône ébranlé de toutes parts. Tentatives des différens princes les uns contre les autres. Ouen-kong, prince de Ouei, meurt généralement regretté. Son fils Ou-kong lui succède. L'an 401 avant J.C.

L'empereur Ngan-ouang meurt la vingt-sixième année de son règne. Son fils Lie-ouang lui succède. Sous son règne les princes travaillent plus que jamais à se détruire les uns les autres, pour parvenir un jour à L'an 376 avant J.C.

l'empire. Le prince de Tsi rachète en quelque sorte son ambition par toutes les qualités propres à un grand prince. Beau trait d'équité de sa part envers un gouverneur plein d'intégrité et de mérite, mais l'objet de l'envie et des accusations sans fondemens des grands de sa cour. Sa juste sévérité à l'égard d'un autre d'un caractère tout différent. . . . . Pag. 122-128.

L'an 368 avant J. C. Mort de l'empereur Lie-ouang, auquel succède son fils Hien-ouang. Guerres des princes entr'eux. Kong-sun-yang, ministre éclairé du prince de Tsin. Nouvelles lois qu'il établit, et qui éprouvent d'abord bien des contradictions, mais auxquelles on finit par applaudir universellement, en voyant les heureux effets qu'elles produisent. Entretien intéressant de deux princes, celui de Ouei et celui de Tsin, sur les richesses de leur pays. Exemple remarquable dans la personne de Sun-piu, de ce que peut la sagesse des conseils dans un général, qui avoit été d'ailleurs horriblement mutilé, et mis hors d'état d'agir par lui-même.

Actions cruelles et perfides : et si l'on vouloit entrer par la suite dans de nouveaux détails, nous verrions encore long-temps l'histoire générale de la Chine souillée d'indi-

gnités et de forfaits, les princes acharnés les uns contre les autres, pour satisfaire leur ambition et leur cupidité, une foule de crimes commis sous leurs yeux, et dont ils ne pensent qu'à tirer parti pour eux-mêmes. . . . . Pag. 128-142.

Il se rencontre ici quelquefois des sages, qui s'efforcent de les rappeler, mais presque toujours sans succès, aux anciens principes et aux anciennes mœurs. Un de ces sages fut Kong-tsé, connu depuis sous le nom de Mong-tsé, et qu'on a mis au nombre des disciples de Confucius, dont il professa la doctrine, quoiqu'il n'ait été que le disciple immédiat de son petit-fils. Histoire de ses premières années, de son éducation, de ses études et de ses travaux. Soins qu'il se donne pour faire refleurir l'ancienne doctrine, presque anéantie par les sectes qui s'étoient formées depuis Confucius. Belle leçon qu'il donne à un prince de Ouei qui l'avoit appelé auprès de lui. Il meurt à l'âge de quatre-vingt quatre ans, et a vécu du temps de Platon, d'Aristote et de Démosthène. Honneurs qu'on rend à sa mémoire. Un de ses disciples se sacrifie pour la venger. . . . . 142-153.

LETTRE LXV. *L'Histoire sainte sous la dixième époque.*

Origine des synagogues vers les derniers temps de Néhémie; quel étoit le genre de service qui s'y faisoit; quels en étoient les ministres; avantages qui résultoient de la méthode d'instruction qu'on y pratiquoit. Réflexions du docteur Prideaux sur les grands fruits que l'on retire de celle qui est surtout en vigueur au sein du christianisme.

Evénement qui donne lieu à la construction du temple de Samarie. Cette ville devient le refuge de tous les mécontens de Judée et de tous les violateurs de la loi. Haine des Juifs contre les Samaritains, les regardant comme des apostats, qu'ils avoient vu élever temple contre temple, et autel contre autel.

Etat de la Judée après Néhémie. Les Juifs, dépendans des rois de Perse et de Babylone, se conduisoient néanmoins selon leurs lois. Ils étoient maîtres de la disposition de leurs finances, moyennant une somme qu'ils payoient au prince, et avoient leur police et leur administration particulière, choisissoient leurs magistrats et les gouverneurs de leurs places, entretenoient et levoient

des troupes, et ne pouvoient être forcés à communiquer avec les autres peuples dans le culte des fausses divinités du paganisme. C'est dans cette espèce de souveraineté que se maintinrent les Juifs, depuis le retour de la captivité de Babylone, jusqu'aux conquêtes d'Alexandre, qui en les faisant passer sous une autre domination, ne changèrent rien d'abord à la constitution de leur pays. . . . . Pag. 154-165.

LETTRE LXVI. *Onzième époque. Règne d'Alexandre. L'Histoire profane sous cette époque, depuis l'an 336 avant J. C., jusqu'à la mort de ce conquérant, l'an 324.*

Réflexions préliminaires sur ce qui constitue le véritable héroïsme.

Qualités dont Alexandre avoit été doué par la nature et par l'éducation qu'il avoit reçue. Traits les plus remarquables de sa première jeunesse. Il succède à son père à l'âge de vingt ans. . . . . 166-178.

Circonstances critiques dans lesquelles il monte sur le trône. Ses premiers soins et ses premières expéditions. Il met le siège devant Thèbes pour punir les Thébains d'un acte d'hostilité qu'ils venoient de commettre;

s'empare de leur ville et la fait raser, après avoir fait éprouver à ses habitans toutes les horreurs du sac le plus terrible. Plein de regret, il se montre plus humain envers la république d'Athènes à laquelle il pardonne tous les sujets de plaintes qu'il pouvoit avoir contr'elle. Tous les Etats de la Grèce plient devant le roi de Macédoine, et lui confirment le titre qu'ils avoient donné à Philippe, celui de généralissime dans la guerre contre les Perses. Trait de Diogène vis-à-vis d'Alexandre. Ce prince confie le gouvernement de la Macédoine à Antipater pendant son absence, et part pour l'Asie à la tête d'une armée de trente mille hommes. P. 179-188.

Trait d'Anaximène, gouverneur de Lampsaque. Passage du Granique vis-à-vis d'une armée de cent mille hommes. Bataille dans laquelle Alexandre court les plus grands dangers. Clitus lui sauve la vie. Défaite entière des Perses. Heureux fruits de cette victoire pour le roi de Macédoine. Sage réponse à Ada, autrefois reine de Carie, au sujet des présens qu'elle lui fait pour la délicatesse et le luxe de sa table. Il soumet toutes les provinces de l'Asie mineure. Ayant pris dans la Phrygie la ville de Gordium, il y tranche avec son épée le nœud gordien

qu'il ne peut dénouer. Mort de Memnon, généralissime des armées de Darius, et l'ennemi le plus redoutable pour Alexandre. Ce prince, arrivé dans la ville de Tarse, et s'y étant baigné, tout couvert de sueur, dans les eaux du Cydne, est saisi aussitôt d'un froid mortel dont les suites font craindre pour sa vie.

Trait d'une noble confiance envers son médecin dont il connoissoit l'attachement. Parfaitement rétabli, il va au-devant de Darius. L'armée du roi de Perse, forte au moins de deux cent quatre-vingt dix mille hommes, enflant sa vanité par le nombre de soldats dont elle est composée, et par l'appareil du luxe qui y brille de toutes parts, il condamne à mort l'athénien Charidème pour lui avoir parlé avec trop de franchise et de vérité. Fameuse bataille d'Issus. Fuite de Darius, témoin de la déroute de son armée. Prise de son camp, où étoient restés sa mère Sysigambis, sa femme, deux filles de ce prince, et un fils encore enfant. Eloges qu'Alexandre a mérités par toute sa conduite à la suite de cette grande victoire, moins éclatante pour lui que celles qu'il remporta sur lui-même. La sage retenue et la continence qu'on avoit admirées en lui

viennent cependant échouer bientôt contre les charmes de Barsine, veuve de Memnon, l'une des captives qui avoient été trouvées dans le camp du roi de Perse; tant sont fragiles les vertus purement humaines ! . . . . . Pag. 189-223.

Lettre de Darius à Alexandre, et réponse du roi de Macédoine. Alexandre passe en Phénicie. Les Sidoniens s'empressent à se soumettre à sa domination. Il ôte la couronne à Straton leur roi. De quelle manière elle est déférée à Abdolonyme, le plus digne d'entr'eux de la porter. La ville de Tyr refuse d'avoir Alexandre pour maître, lui offrant seulement de l'avoir pour allié. Siège de Tyr qu'Alexandre, fatigué de toute la résistance qu'on lui oppose, est sur le point de lever. Il parvient cependant à s'en emparer, et les prophéties contre cette ville superbe s'accomplissent. Seconde lettre de Darius à Alexandre. De Tyr, ce prince marche vers Jérusalem, dans le dessein de lui faire subir le même sort. Il conçoit de tout autres sentimens d'après la connoissance que le grand-prêtre lui donne des prophéties qui le concernent. Il met le siège devant la ville de Gaza, et parce qu'il a été deux mois pour la prendre, outré de ce délai, il exerce les

plus grandes cruautés contre le gouverneur, les habitans et les soldats qui la défendoient. Il entre dans l'Egypte où on le reçoit comme un libérateur. Il se propose d'aller visiter le temple de Jupiter-Ammon, situé au milieu des déserts brûlans et sablonneux de la Libye, s'étant mis dans la tête de se faire passer pour son fils. Descendant le long du Nil avec son armée jusqu'à la mer, et la cotoyant ensuite, il remarque un endroit qui lui paroît très-propre à bâtir une ville. Il en dresse lui-même le plan, et l'appelle de son nom Alexandrie. Elle devient par la suite la capitale du royaume, et une des villes les plus opulentes du monde. Elle n'est plus aujourd'hui qu'un pauvre village, que les Turcs appellent encore Scandéria. Fatigues incroyables qu'il essuie avec son armée dans le reste de son voyage. Arrivé au temple, il y reçoit la déclaration formelle qu'il est le fils de Jupiter, qui, sous la figure d'un serpent, l'a engendré de sa mère Olympias. Mot de cette reine à ce sujet. . . . . Pag. 223-258.

A son retour du temple, Alexandre va passer l'hiver à Memphis, et vers le printemps il se met en marche pour aller en Orient chercher Darius, qui avoit mené ses troupes du

côté de Ninive. Il le joint à Gaugamèle, petit village de l'Assyrie; et c'est-là que se donne la bataille d'Arbelles, qui décide du sort de l'empire des Perses, et le fait passer sous la domination du vainqueur. Alexandre va à Persépolis, où il se livre pendant l'hiver à la joie, aux festins, et à tous les excès qui en sont la suite. Funeste sort de Darius, que Bessus et Nabarzanes chargent de chaînes d'or, et emmènent avec eux, après l'avoir jeté dans un misérable chariot couvert de peaux pour le dérober à la vue. Alexandre, instruit par des transfuges, se met à la poursuite des traîtres. Ceux-ci, pour s'échapper plus promptement, se jettent sur Darius qu'ils laissent couvert de
L'an 330 avant J.C. blessures, dont il meurt presqu'aussitôt. Alexandre se rend auprès des tristes restes de ce prince, et après avoir répandu des larmes sur une fin si peu conforme à l'élévation de son rang, il envoie son corps à Sysigambis pour lui faire rendre les honneurs funèbres. Le parricide Bessus ne tarda pas à être puni comme il méritoit de l'être. C'est à la mort de Darius qu'on peut fixer l'entière destruction de ce grand empire fondé par Cyrus. Causes de son affoiblissement et de sa ruine.
. . . . . Pag. 258-284.

Alexandre que n'ont pu vaincre les armes des Perses est subjugué par leurs vices. Il adopte leurs mœurs et leurs usages, et aliène par-là l'esprit des Macédoniens. Suite de ses courses et de ses conquêtes. Ce que dit Quinte-Curce de la venue de Thalestris des rives du Thermodon et de son royaume des Amazones est regardé comme une fable par les plus sages critiques.

Tandis qu'Alexandre sorti de l'Hyrcanie étoit dans le pays des Dranges, on découvre une conspiration tramée pour lui ôter la vie. Philotas, fils de Parménion, et l'objet de l'envie des courtisans, s'y trouve impliqué sans aucuns fondemens réels. Il est sacrifié par Alexandre, ainsi que Parménion lui-même, malgré les services signalés qu'ils lui avoient rendus. Trait d'une barbarie brutale et forcenée, de la part du même monarque, à l'égard des Branchides. Ambassade qu'il reçoit des Scythes Abiens. Autre ambassade des Scythes Asiatiques, qui se voyant menacés du joug qu'il imposoit à tant de peuples lui adressent un discours plein de force et de sens, et qui mérite d'être rapporté tout entier. Un des traits les plus frappans qu'il renferme, c'est ce mot si hardi et si vrai : *Toi qui fais gloire de venir à la poursuite des*

brigands, tu es le brigand de tous les pays que tu parcours. Un pirate lui parla dans le même sens et avec non moins d'énergie. Alexandre lui demandoit quel droit il avoit d'infester les mers : *Le même que toi,* lui répondit-il avec une fière liberté, *d'infester l'univers. Mais parce que je le fais avec un petit bâtiment, on m'appelle brigand : et toi, parce que tu le fais avec une grande flotte, on te donne le nom de conquérant.* Cette réponse, dit saint Augustin, qui nous a conservé ce petit fragment de Cicéron, étoit aussi remplie d'esprit que de vérité. Pag. 284-312.

Alexandre livre bataille à ces mêmes Scythes qu'on croyoit invincibles et qu'il taille en pièces, ce qui lui soumet dans l'Asie une quantité de peuples révoltés. Il lutte contre la nature dans l'attaque et la prise d'un rocher défendu par le Sogdien Arimaze avec trente mille hommes, et qui, par son extrême élévation, sembloit imprenable ; et il exerce ensuite les plus grandes cruautés. Il retourne dans la capitale de la Sogdiane, et pourvoit de ce gouvernement Clitus, celui qui à la journée du Granique lui sauva la vie, et dont la sœur, qui avoit nourri Alexandre, étoit aimée du monarque comme si elle eût été sa propre mère. Avant

que

que de se séparer de Clitus, il l'invite à un grand festin, et celui-ci s'étant laissé aller, dans la chaleur du repas, à des propos peu mesurés, provoqués par des discours du roi lui-même, injurieux à la mémoire de Philippe son père, Alexandre transporté de colère se saisit d'une javeline, la lance sur Clitus, et l'étend mort à ses pieds. Ce n'est qu'à ce moment que son ingratitude et son crime se montrent à lui dans toute leur énormité, ce qui est suivi du plus violent désespoir. Trait de bonté de sa part, à l'égard d'un simple soldat macédonien, qui contraste avec tant de traits d'inhumanité.

Alexandre épouse Roxane. Prêt à partir pour porter la guerre dans les Indes, il veut réaliser le projet qu'il avoit formé depuis longtemps de se faire rendre les honneurs divins. La flatterie de ses courtisans appuie cette prétention. Callisthène, parent d'Aristote, qui avoit donné ce philosophe à Alexandre pour l'accompagner et le garantir des excès auxquels son impétuosité et sa jeunesse le portoient, marque hautement son opposition à un tel dessein; et il lui en coûte presqu'aussitôt la vie, qu'il perd dans les plus affreux supplices. . . . . Pag. 284-338.

Pour arrêter les murmures qui s'étoient élevés

de toutes parts, Alexandre prend la route des Indes. Mœurs et usages des Indiens au rapport d'Arrien. Il reçoit les hommages de plusieurs peuples, brûle et saccage les villes de ceux qui ne se soumettent pas, et y passe tout au fil de l'épée, dès qu'il croit devoir les châtier de leur résistance. Au siège d'une villes des Mazages, il reçoit une blessure qui lui cause une douleur si violente, qu'elle lui arrache cet aveu : « Tous jurent que je suis fils de Jupiter ; mais ma blessure me crie et me fait sentir que je suis homme ». Il s'obstine au siège de la roche d'Aorne, parce qu'Hercule, disoit-on, avoit tenté inutilement de s'en emparer; et il parvient à s'en rendre maître. Après seize jours de marche il passe le fleuve Indus. Deux rois de l'Inde, Taxile et Abisares, viennent se soumettre ; Porus s'y refuse, et pour l'y forcer, Alexandre passe l'Hydaspe sur ses bateaux. Arrivé à l'autre bord, à travers mille obstacles et les plus grands dangers, il dit ces paroles dignes de remarque : *O Athéniens! croiriez-vous que je pusse m'exposer à tant de périls pour mériter vos louanges?* Bataille où Porus est défait, après avoir perdu ses deux fils, et en donnant des preuves du plus grand courage. On l'engage à se rendre au-

près d'Alexandre, qui, prévenu en sa faveur, lui demande comment il veut qu'on le traite; *en roi*, lui répond Porus. Alexandre lui rend ses Etats et y ajoute d'autres provinces. Il fait de nouvelles conquêtes. Il rencontre plusieurs Brachmanes, dont la franchise et les grandes vérités qu'ils lui disent lui arrachent des éloges. Détails intéressans sur ce qui les concerne, sur leur façon de vivre, leur doctrine. Calanus, l'un d'entr'eux, consent à suivre Alexandre. Image sensible et frappante que, dans un de ses entretiens avec ce monarque, il lui retrace de son empire. Courage féroce des femmes de l'Inde après la mort de leur mari. Ce qu'il y a de surprenant, c'est, à bien des égards, l'accord qui se trouve entre tous ces récits, et les opinions, les mœurs, et les usages actuels des Indiens. Pag. 338-362.

Alexandre veut pénétrer plus avant et aspire à de nouvelles conquêtes. Il est forcé de céder aux plaintes et aux murmures de ses soldats. Avant son départ, il a la petitesse, par une sotte vanité, de faire dresser des monumens qui puissent donner à la postérité des idées exagérées de tout ce qui le concerne. Il prend aussi ses mesures pour qu'en s'en retournant il porte ses armes par-

tout où il pourra encore imprimer la terreur de son nom. Ici, parce qu'une ville n'a pas voulu se rendre, les jeunes gens sont passés au fil de l'épée, les autres sont vendus. Ailleurs des habitans renfermés dans leurs murs, et désespérant de leur salut, mettent eux-mêmes le feu à leurs maisons, et se jettent dans les flammes avec leurs femmes et leurs enfans. On se lasse et on frémit d'avoir sans cesse à raconter des horreurs semblables. Dans une ville des Malliens, il fut au moment de porter pour toujours la juste punition de ses expéditions sanglantes, ainsi que de sa folle témérité, et fut rapporté comme mort dans sa tente! Ses soldats, dans la chaleur de leur ressentiment, immolèrent à leur rage tout ce qui habitoit cette cité, sans distinction ni de sexe ni d'âge. Guéri de ses blessures, il continue à visiter en conquérant tout ce qui se rencontre sur son passage, y portant, selon sa coutume, le ravage, le fer, le feu, le trouble et la désolation, dès qu'on ne vient pas lui rendre hommage et se soumettre. Se trouvant dans la Gédrosie, la disette, la fatigue, l'extrême chaleur, une soif dévorante, la peste enfin, suite ordinaire de tous ces maux, lui enlèvent tant de soldats, qu'il ramène à peine avec lui la qua-

trième partie de son armée, qui étoit composée de quatre-vingt mille hommes de pied, et de quinze mille chevaux. En Caramanie, où il punit justement de leurs vexations des gouverneurs infidèles, un jeune eunuque qu'on lui avoit donné, et qui étoit devenu l'infâme objet de ses complaisances, lui fait commettre, au rapport de Quinte-Curce, à Pasargades, ville de Perse, où il étoit arrivé, la plus criante injustice contre Orsines, gouverneur du pays, du sang le plus illustre, du plus grand mérite, d'une vertu sans tache, et qui lui avoit rendu les services les plus signalés. . . . . Pag. 362-386.

C'est à Pasargades que Calanus, ce philosophe indien, se donne en spectacle à Alexandre et à toute son armée, en se faisant élever un bûcher sur lequel il se laisse consumer par les flammes. Folle et funeste orgie par laquelle le monarque et sa cour se proposent de célébrer et d'honorer cette mort. Alexandre retrouve à Suse les princesses du sang royal de Perse, et y épouse Statira, fille aînée de Darius. Harpalus, qu'Alexandre avoit fait satrape de Babylone et garde du trésor, quitte son service par la crainte des châtimens que lui avoient mérités ses malversations, et se retire à Athènes avec d'im-

menses richesses. Il y corrompt Démosthène par ses présens et se le rend favorable. Démosthène en est puni par l'aréopage, et retiré dans l'île de Crète, il y trouve une mort funeste.

Alexandre après avoir rasé avec une partie de sa flotte le golfe Persique jusqu'à l'embouchure du Tigre, remonte par ce fleuve jusqu'à la ville d'Opis. Il y excite, quoique par un acte de bienfaisance, le mécontentement de ses soldats, qui, jaloux des nouvelles troupes qu'il avoit levées chez les Perses, se soulèvent contre lui. Sa fermeté, un acte d'autorité fait à propos, et la punition des plus mutins, les font rentrer dans leur devoir. D'Opis il se rend à Ecbatane, capitale de la Médie, et par les excès auxquels il s'y livre avec toute sa cour, il perd en peu de jours Ephestion son favori, dont la mort lui cause les regrets les plus amers; il ne tint pas même à lui qu'il ne fît d'Ephestion un dieu. Pour se distraire de son chagrin, il mène son armée contre les Cosséens, nation sauvage et belliqueuse. Plutarque, au sujet de cette expédition, s'exprime en ces termes : « Cherchant une consolation à sa douleur, Alexandre partit comme pour la chàsse des hommes. Ayant subjugué la nation

des Cosséens, il les passa tous au fil de l'épée, et appela cette boucherie, *le sacrifice de la consécration d'Éphestion*».

Après sa conquête le roi se met en marche vers Babylone. Il y reçoit des ambassades d'une foule de peuples, empressés à lui rendre hommage. C'est dans ce moment, dit Arrien, qu'il lui sembla et à ceux qui l'environnoient qu'il avoit l'empire de la terre et des mers. Mais c'est aussi à ce moment où les héros du siècle, arrivés au comble de la gloire, touchent de plus près au terme fatal où viennent se briser et se réduire en poudre toutes les grandeurs humaines.

Alexandre fait élever, pour les obsèques d'Ephestion, un catafalque superbe, pour l'entreprise duquel il avoit choisi Stasicrates, qui, dans toutes ses inventions et ses desseins, faisoit paroître une force de génie et une hardiesse incomparables. Idée singulière et gigantesque que cet ingénieur propose au monarque au sujet du mont Athos, celle de toutes les montagnes qui lui paroît la plus propre à être taillée en forme humaine. Le roi de Macédoine, qui veut faire de Babylone le siége de son empire, ne forme d'autre projet que celui de la rendre plus

superbe encore qu'elle ne l'avoit jamais été. Cependant des présages sinistres qui lui font craindre pour ses jours le remplissent d'alarmes, de superstition et de terreurs. Tout cela n'est balancé en lui que par la recherche et l'amour du plaisir. Invité à un grand festin, il y boit toute la nuit, et se sent, à la fin du repas, attaqué d'une fièvre, qui ne tarde pas à lui ôter toute espérance. Il tire son anneau de son doigt, le remet à Perdiccas, et meurt à trente-deux ans, après en avoir régné treize, des suites de cette fatale ivresse, qui termine si dignement une vie qui n'avoit été elle-même qu'une ivresse continuelle, depuis que ses premiers succès et la flatterie de ses courtisans avoient empoisonné en lui les heureuses dispositions qu'il tenoit, comme nous l'avons dit, de la nature et de l'éducation qu'il avoit reçue. . . . . Pag. 386-419.

LETTRE LXVII. *Suite de la précédente. L'histoire des successeurs d'Alexandre sous la onzième époque.*

Espèce d'introduction à l'histoire des successeurs d'Alexandre, qui peu intéressante, sous bien des rapports, et très-compliquée, demande à être traitée avec beaucoup de

briéveté et de précision. Les principaux chefs entre les Macédoniens conviennent entr'eux qu'Aridée, frère bâtard d'Alexandre, et le fils de Roxane, si elle en a un à la fin de sa grossesse, ce qui arriva en effet, seront mis sur le trône; et que, vu l'espèce d'imbécillité d'Aridée, Perdiccas sera chargé, comme régent du royaume, de la tutelle de l'un et de l'autre. Distribution des provinces entre ceux qui déjà en étoient les gouverneurs, et en qui réside l'autorité toute entière, avec le consentement présumé de Perdiccas.

Guerre d'Antipater, gouverneur de Macédoine, contre les Grecs. Les Athéniens se soumettent aux conditions qu'il leur impose. Leur conduite à l'égard de Démosthène, qui n'échappe aux poursuites du vainqueur que par le poison. Convoi d'Alexandre, dont le corps est conduit à Alexandrie. Eumène, le plus sage, le plus vaillant de tous les généraux d'Alexandre, et le plus attaché à la famille de ce prince, est mis, par Perdiccas, en possession du gouvernement de la Cappadoce. Guerre que Perdiccas est forcé de soutenir contre plusieurs des gouverneurs ligués contre lui, et dans laquelle il périt. La régence, vacante par sa mort, passe entre les mains d'Antipater, qui fait un nou-

veau partage des provinces de l'empire, d'après lequel Séleucus a le gouvernement de Babylone. On le voit devenir par la suite le plus puissant des successeurs d'Alexandre. Eumène soutient, dans un fort appelé Nora, un siège d'un an, et y déploye les plus grandes ressources de l'habileté et du génie. Ptolémée acquiert dans son gouvernement d'Egypte un accroissement considérable. Les Juifs lui résistent par respect pour le serment de fidélité qu'ils avoient fait à un autre que lui. Après s'être emparé de Jérusalem, il les traite d'abord assez durement, et les juge ensuite dignes de toute sa confiance. . . . . Pag. 420-441.

L'an 320 avant J. C., Antipater meurt de vieillesse, et dispose avant sa mort des deux grandes places qu'il occupoit, celles de régent de l'empire et de gouverneur de la Macédoine, non en faveur de Cassandre, son fils, mais de Polysperchon, qu'il en juge plus digne. Cassandre, outré de cette préférence, se forme un parti contre le nouveau régent, et y engage Ptolémée et Antigone. Ce dernier lève le siège de Nora pour se faire un partisan d'Eumène, qui toutefois donne de nouvelles preuves de son attachement pour la famille royale. Poly-

sperchon, pour se soutenir contre Cassandre, envoie à Athènes Alexandre son fils. Dans une assemblée tumultueuse des Athéniens, Phocion est déposé de sa charge de général. Abandonné ensuite par Polysperchon au jugement du peuple, il en éprouve toute l'ingratitude et l'injustice, et est condamné à boire la ciguë. Détails sur sa mort, qui la rendent digne d'une vie aussi honorable et aussi belle que l'avoit été la sienne.

Cassandre s'empare d'Athènes. Il y choisit, pour gouverner la république, Démétrius, de Phalère, port d'Attique où il étoit né. A compter de l'an 317 avant J. C., il gouverne ses concitoyens avec la plus grande douceur et la plus grande sagesse pendant dix années, et s'acquiert cette réputation qui l'a fait regarder comme un des plus grands hommes qu'Athènes ait produits.

Eumène, retiré dans la Cappadoce, y reçoit de Polysperchon, au nom des rois, une commission qui le déclare premier commandant de l'Asie. Comment il la remplit.

Grande révolution en Macédoine. Olympias y fait mourir Aridée, qui portoit depuis six ans le titre de roi, et sa femme Eurydice. Sa fin tragique, que méritoient bien ses cruautés. Cassandre, qui est le premier au-

teur de sa mort, se défait également, quelques années après, du jeune roi Alexandre, âgé alors de quatorze ans, et de Roxane sa mère. Triste fin d'Eumène, dont Antigone, de son côté, parvient à se défaire. Eloge de cet homme vraiment grand. Antigone se regardant désormais comme maître de l'Asie, s'y conduit en tyran. Séleucus, Ptolémée, Lysimaque et Cassandre se liguent contre lui. Parmi toutes les horreurs que l'histoire présente sous cette époque, on remarque du moins entre Ptolémée et Démétrius, surnommé Poliorcète, fils d'Antigone, une émulation de générosité peu commune.

L'an 312 avant J. C., Séleucus rentre dans Babylone; et c'est à cette année que commence l'ère des Séleucides, dont tout l'Orient s'est servi. Peu d'années après, la famille royale achève de s'éteindre par la mort d'Hercule, fils d'Alexandre et de Barsine, veuve de Memnon, et par celle de Cléopâtre, sœur d'Alexandre, sacrifiés l'un et l'autre par Antigone. Il envoie son fils à Athènes, où Démétrius de Phalère commandoit depuis dix ans au nom et sous l'autorité de Cassandre, avec tant de repos et de prospérité pour cette ville; et les Athéniens qui lui

avoient élevé autant de statues qu'ils comptoient de jours dans l'année, le condamnent à mort par contumace, ne pouvant rien sur sa personne, que Démétrius Poliorcète avoit fait conduire à Thèbes, d'où il se réfugia auprès de Ptolémée; tandis qu'avec la plus grande bassesse, tant ils étoient dégénérés, ils instituent un culte en l'honneur d'Antigone et de son fils, et leur donnent le nom de *Dieux-sauveurs*.

Le fils d'Antigone ayant remporté deux victoires signalées, l'une sur Ménélas, frère de Ptolémée, et l'autre sur Ptolémée lui-même, ce qui le rend maître de l'île de Cypre, donne de nouveaux témoignages de générosité après ces victoires, dont la nouvelle ayant été portée en Syrie, tout le peuple donne le titre de roi à Antigone et à son fils. Cet exemple est suivi aussitôt par les Egyptiens à l'égard de Ptolémée; il l'est par Lysimaque et par Séleucus.

Entreprise d'Antigone sur l'Egypte, qu'il ne peut parvenir à entamer. Ptolémée chéri de ses sujets, qu'il continuoit à gouverner plus en père qu'en maître, demeure tranquille possesseur de son royaume. Au retour de cette expédition d'Antigone, il charge son fils de s'emparer de l'île de Rhodes. Belle

défense des Rhodiens, aidés surtout des secours de Ptolémée. Démétrius est forcé de souscrire à un accommodement avec eux; et redevables à Ptolémée des conditions favorables auxquelles il se fait, ils donnent à ce prince le nom de *Soter* ou Sauveur, par lequel les historiens le distinguent des autres Ptolémées qui régnèrent après lui en Egypte. . . . . Pag. 441-474.

Séleucus dans l'Inde, où il s'accommode avec Androcotte, qui en étoit devenu le souverain. Les Athéniens appellent à leur secours Démétrius, fils d'Antigone, contre Cassandre, qu'il chasse de l'Attique. Démétrius s'abandonne au milieu d'Athènes aux plus affreuses dissolutions. Le jeune Démoclès se jette dans une chaudière d'eau bouillante pour échapper à son infâme passion. Décret insensé des Athéniens. Fruit de leur lâche et honteuse adulation envers Démétrius.

Antigone manifestant plus que jamais le dessein de déposséder tous les successeurs d'Alexandre et d'usurper tout l'empire, ils réunissent leurs forces contre lui. Bataille d'Ipsus, où Antigone, dévoré d'ambition à l'âge de quatre-vingts ans, est tué, et après laquelle Démétrius se sauve à Ephèse avec les foibles débris de ses troupes et de celles

de son père. Le célèbre Pyrrhus, qui, très-jeune alors, l'avoit accompagné dans le combat, commence à se faire connoître et à signaler sa valeur.

Les quatre princes confédérés, Cassandre, Ptolémée, Lysimaque et Séleucus, partagent entr'eux les Etats d'Antigone, en les ajoutant à ceux qu'ils possédoient déjà. Ptolémée eut l'Egypte, la Libye, l'Arabie, la Célé-Syrie et la Palestine; Cassandre eut la Macédoine et la Grèce; Lysimaque, la Thrace, la Bithynie, et quelques autres provinces par de-là l'Hellespont et le Bosphore; Séleucus, tout le reste de l'Asie jusqu'au delà de l'Euphrate et jusqu'au fleuve Indus. Le royaume de ce dernier s'appelle ordinairement le royaume de Syrie, parce que Séleucus, qui y bâtit depuis Antioche, devenue ensuite pendant long-temps la capitale de l'Orient, y fit sa principale demeure, ainsi que ses successeurs, appelés de son nom Séleucides.

Par ce dernier partage de l'empire d'Alexandre, ont été accomplies exactement les prophéties de Daniel à ce sujet. Pag. 474-483.

Démétrius comptant sur les Athéniens comme sur la plus grande ressource qui lui reste, éprouve leur inconstance par leur change-

ment de conduite à son égard. Beau trait de clémence et de générosité. Alternative de bons et de mauvais succès pour Démétrius. Il se remet à la discrétion de Séleucus, dont il avoit épousé la fille, et meurt d'une maladie causée par l'inaction, la bonne chère et l'excès du vin. Son fils Antigone, surnommé Gonatas, jouit de ce qui restoit du domaine de son père dans la Grèce. . . . . Pag. 483-494.

L'an 285 avant J. C., Ptolémée Soter s'associe au trône l'un de ses fils, Ptolémée Philadelphe, et meurt la seconde année après, ayant élevé l'Egypte au plus haut point de grandeur et de puissance, et s'étant occupé tout entier du bonheur de son peuple. Aimant les sciences, il fonda à Alexandrie une sorte d'académie de savans, et lui composa une bibliothèque, qui fut portée par la suite jusqu'à sept cent mille volumes. C'est à tout cela qu'Alexandrie a été redevable de tant d'excellens hommes dans la littérature qu'elle a formés pendant plusieurs siècles, et au nombre desquels l'Eglise a pu compter quelques-uns de ses plus illustres docteurs.

Après la mort de Ptolémée Soter, il restoit encore deux des capitaines d'Alexandre, Lysimaque et Séleucus, qui étoient l'un et

l'autre d'un âge fort avancé. Ces deux rois s'arment l'un contre l'autre, et avant que de s'engager dans cette guerre, Séleucus cède à son fils Antiochus, surnommé Soter, sa femme pour laquelle ce jeune prince avoit conçu la plus vive passion, et une grande partie de ses Etats. C'est de cet abominable inceste, le mariage d'Antiochus Soter avec sa belle-mère, que sont venus tous les rois de Syrie qui ont tant de fois tourmenté et persécuté le peuple de Dieu.

Séleucus et Lysimaque se rencontrèrent avec leur armée dans la Phrygie. Lysimaque périt dans le combat, et Séleucus devint maître de ses Etats. Il restoit alors le dernier des capitaines d'Alexandre, et sa victoire lui confirma le titre de *Nicanor*, ou le Vainqueur, par lequel l'histoire le distingue de tous ceux des Séleucides qui régnèrent après lui dans la Syrie.

Fondation du royaume de Pergame par Philetère, qui eut pour successeur son neveu Eumène. Sept mois après sa victoire, Séleucus, allant prendre possession de la Macédoine, est assassiné par Céraunus, qu'il avoit comblé d'honneurs et de bienfaits. Les Macédoniens reconnoissent pour roi Céraunus, qui commet de nouveaux crimes, dont

il ne tarde pas à être puni par une invasion des Gaulois ou Galates, nommés aussi Germains ou Celtes, et dont une des hordes s'étant jetée sur la Macédoine, le fait prisonnier dans un combat, et le met en pièces. Un macédonien, nommé Sosthène, rassemble quelques troupes, fond sur eux, les dissipe, et monte sur le trône.

La plus petite de ces hordes de Gaulois obtient de Nicomède Ier., roi de Bithynie, le pays qui prit d'eux le nom de Gallo-Grèce ou de Galatie. Après la mort de Sosthène, Antiochus Soter, qui avoit succédé à son père, Séleucus Nicanor, dans le royaume de Syrie, et Antigone Gonatas, fils de Démétrius Poliorcète, prétendent tous deux au royaume de Macédoine ; mais par un traité fait entr'eux, Antiochus cède ses prétentions à Antigone. Le premier de ces princes se jette ensuite sur les Galates qui ravageoient les terres qui étoient à leur bienséance, et les défait dans une sanglante bataille, ce qui lui fait donner le titre de *Soter* ou Sauveur. . . . . Pag. 494-506.

En laissant à part ce qui fut la suite immédiate du premier passage de Pyrrhus en Italie, et de sa seconde expédition dans cette contrée, pour ne pas revenir deux fois sur

ces événemens dont il sera question en parlant des Romains, nous nous bornons ici en peu de mots à ce qu'il fit dans la Sicile, dans la Macédoine et dans le Péloponnèse. Appelé en Sicile, il y obtient les plus grands succès; mais y ayant changé sa domination en tyrannie, il est forcé d'en sortir. Il se jette sur la Macédoine; il y a les mêmes succès qu'il avoit eus d'abord en Sicile, et quitte tout à coup le royaume de Macédoine, sur la demande que vient lui faire Cléonyme, fils d'un roi de Sparte, de le venger des Lacédémoniens, qui, après la mort de son père, ont placé un autre que lui sur le trône. Pyrrhus paroît se rendre à ses désirs, mais dans l'intention de s'emparer de Sparte pour se l'approprier à lui-même. Il est prêt à s'en rendre maître, lorsqu'un des généraux d'Antigone vient au secours de cette ville avec un corps de troupes considérable. De nouvelles espérances l'entraînent ailleurs. Deux factions s'étoient élevées à Argos. L'une implore son appui et l'introduit dans la ville; mais il y trouve la mort, et sa tête est portée à Antigone, qui resté seul possesseur de la Macédoine, la transmit à sa postérité, qui en jouit pendant plusieurs générations jusqu'à Persée. Réflexions sur ce qui man-

quoit essentiellement à Pyrrhus. Hélénus, son fils, lui succéda, et régna quelque temps en Epire, qui fut dans la suite réunie à l'empire Romain.

Quelques années après la mort de Pyrrhus, l'an 268 avant J. C., les Lacédémoniens et les Athéniens se liguent contre Antigone Gonatas, roi de Macédoine. Vers le même temps, une armée de Gaulois s'avance pour fondre sur lui. Horrible sacrifice qu'ils font avant le combat de ce qu'ils ont de plus cher, pour détourner la colère de leurs dieux, d'après les funestes présages que leur avoient offerts les entrailles des victimes. Ils périssent tous ensuite dans la bataille que leur livre Antigone. Ce prince se rend maître d'Athènes.

L'an 264 avant J. C., Ptolémée Philadelphe chancelle sur le trône d'Egypte, par la révolte de son frère Magas, qui s'unit contre lui avec Antiochus Soter, roi de Syrie; mais les deux frères finissent par se réconcilier, et la fille de Magas épouse Ptolémée Evergète, fils de Ptolémée Philadelphe.

Dans cette même année commence entre les Romains et les Carthaginois la première guerre punique, ce qui ouvrira pour nous la douzième époque. Grande leçon que nous

offre l'histoire des successeurs d'Alexandre. . . . . Pag. 506-522.

LETTRE LXVIII. *De la Sicile sous la tyrannie d'Agathocle, et sous la onzième époque.*

Inconvéniens de la démocratie opposés à l'unité et aux avantages de la monarchie proprement dite. Degrés par lesquels Agathocle, né à Syracuse dans la plus basse condition, parvient à la tyrannie. Il détruit le conseil des six-cents, et enveloppe dans le massacre de tous ceux qui le composent une foule d'autres citoyens, ce qui fait de toute la ville de Syracuse un théâtre sanglant des plus affreuses calamités. De quelle manière il obtient des Syracusains une puissance absolue; ce qui arriva l'année 317 avant J. C., dans le temps où Eumène faisoit la guerre à Antigone.

Ses entreprises sur différentes villes de la Sicile, et entr'autres contre Messine, alarment les Carthaginois, qui avoient beaucoup de possessions dans cette île. Il s'empare toutefois de Messine, et menace du même sort Agrigente, lorsque les Carthaginois se montrent à la rade avec soixante vaisseaux. Ils en font entrer cinquante dans

le grand port de Syracuse, et n'ayant pu se saisir que de deux vaisseaux de charge qui venoient d'Athènes, ils ont la barbarie de faire couper les mains à tous ceux qu'ils y trouvent, ce qui est suivi des plus terribles représailles. Grande victoire remportée sur le tyran par les Carthaginois, et qui l'oblige à se renfermer dans Syracuse, qui est assiégée par Amilcar. . . . . Pag. 522-537.

Agathocle forme le dessein le plus téméraire en apparence; il en prépare l'exécution, et la fait précéder, à l'égard des citoyens les plus riches, d'un acte de perfidie et de cruauté. Laissant son frère Antandre à Syracuse avec assez de troupes et de vivres pour faire une bonne défense, il part accompagné de ses deux fils, Archagatus et Héraclide, et avec une flotte de soixante vaisseaux, et ne manifeste son dessein que lorsqu'il a abordé en Afrique. Il expose alors à ses soldats les raisons qu'il a eues d'y transporter la guerre, et leur promet de les rendre maîtres de toutes les richesses de Carthage. Ne pouvant garder ses vaisseaux sans affoiblir son armée, il leur persuade de les brûler, et est le premier à y mettre le feu. Il s'empare ensuite de deux villes dont il leur abandonne le butin pour rehausser

encore leurs espérances et augmenter leur courage. Il remporte une victoire sur l'armée des Carthaginois, qui font à Saturne, pour se le rendre favorable, le sacrifice public de deux cents enfans choisis dans les familles les plus distinguées. La victoire d'Agathocle étend ses conquêtes en Afrique. L'un de ses fils, Archagatus, outré d'un affront, tue un des premiers officiers, ce qui excite un soulèvement général. Agathocle se voyant dans un très-grand péril, se présente à son armée dans un état de suppliant, et par le discours qu'il lui adresse ramène tous les esprits et recouvre toute son autorité. Il profite même de cet événement pour tomber à l'improviste sur les Carthaginois qu'il défait encore dans une autre rencontre. Sa perfidie envers [illegible]ellus, commandant à Cyrène dans la Libye, qu'il avoit appelé à son secours. Horribles cruautés qu'il commet en assiégeant Utique, et après s'en être emparé . . . . . Pag. 537-561.

Voyant ses affaires en bon état dans l'Afrique, et voulant pourvoir à celles de la Sicile, il y passe avec deux mille de ses soldats sur des galères qu'il avoit fait construire, et laisse à Archagatus le commandement du reste de

ses troupes, et la défense de tout ce qu'il avoit conquis. Plusieurs villes se rendent à lui en Sicile ; mais de fâcheuses nouvelles le rappellent en Afrique. Avant son départ, il remporte sur mer une victoire sur les Carthaginois, et fait encore égorger, sous prétexte d'une fête, cinq cents des citoyens de Syracuse, les plus contraires à sa domination.

Arrivé en Afrique, il y trouve tout dans le plus mauvais état, tant les choses avoient changé de face pendant son absence. Il livre une bataille et la perd. Ses propres soldats se saisissent de lui et le chargent de fers. Ils lui rendent la liberté, et il n'en profite que pour s'échapper sur une frégate qui le conduit en Sicile ; se montrant tout à la fois un lâche déserteur de son armée, et un père dénaturé à l'égard de ses deux fils qu'il livre en proie à la fureur de ses soldats qui les égorgent l'un et l'autre.

Agathocle arrivé en Sicile y manifeste ce qui lui reste de puissance par de nouveaux traits de cruauté et de perfidie. Il se dispose à repasser en Afrique, lorsque, par une mort affreuse, il reçoit le châtiment de tous ses crimes. Réflexions sur Agathocle et sur le sort

sort des Syracusains. Autres tyrans qui lui succèdent. Hiéron déclaré roi par ses concitoyens. Douceur et sagesse de son gouvernement. . . . . Pag. 561-585.

Fin de la Table des Lettres du dixième Volume.

On trouve chez le même Libraire:

Ouvrages du P. BERTHIER.

Les Psaumes traduits en françois, avec des notes et des réflexions; nouvelle édition, revue et corrigée avec soin, 8 gros vol. in-12, imprimés sur beau papier, avec le portrait de l'auteur. 36 fr.

Le même ouvrage, sans notes, 5 vol. in-12, bien imprimés et sur beau papier, avec portrait, 15 fr.

Isaïe, traduit en françois, avec des notes et des réflexions, 5 vol. in-12. 15 fr.

Réflexions Spirituelles, 5 vol. in-12. 15 fr.

Observations sur le Contrat social de J. J. Rousseau, 1 vol. in-12. 2 fr. 50 c.

De M. JAUFFRET, (*aujourd'hui évêque de Metz*).

De la Religion, aux François : Discours où l'on établit, dans la première partie, les principaux caractères que doit avoir la religion pour remplir les vues d'un bon gouvernement, et où l'on prouve, dans la seconde partie, que ces divers caractères sont ceux de la religion catholique; quatrième édition, 168 pag in-8°. fig. 2 fr.

Du Culte public, ou de la Nécessité du Culte public en général, et de l'Excellence du Culte catholique en particulier; in-8°. avec deux belles gravures. 5 fr.

L'Adorateur en esprit et en vérité, où les Exercices de la vie Chrétienne, réglés selon l'esprit de J. C. et de son Eglise; seconde édition, in-18, avec une jolie figure. 1 fr. 80 c.

Mémoires pour servir à l'Histoire de la religion, à la fin du dix-huitième siècle, 2 vol. in-8°. 10 fr.

Des Consolations, ou Recueil choisi de tout ce que la raison et la religion peuvent offrir de consolation aux malheureux. 15 vol. in-18, jolie édition, avec fig. 18 fr.

Les mêmes, pap. vélin. 36 fr.

Ouvrage nouveau.

Mémoires pour servir à l'Histoire Ecclésiastique pendant le dix-huitième siècle, par M. P***; 2 gros vol. in-8°. de 1100 pag. Prix, 12 fr., et 15 fr. francs de port.